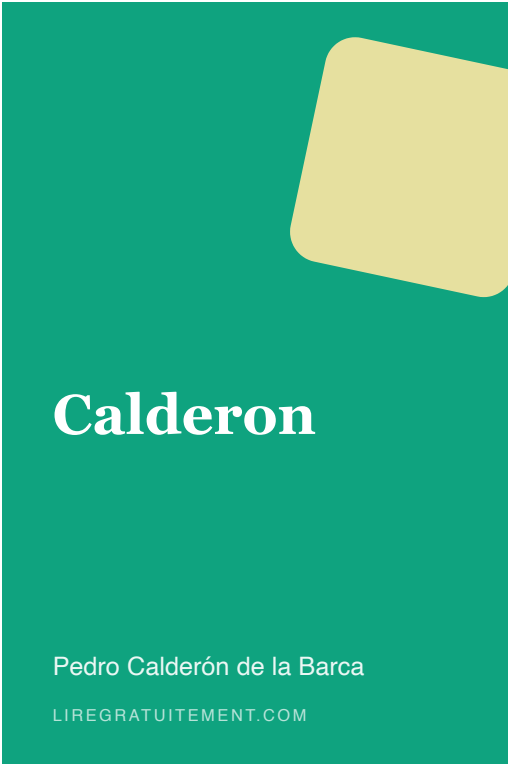




Calderon

Pedro Calderón de la Barca

LIREGRATUITEMENT.COM

Calderon

Pedro Calderón de la Barca

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

NO SIEMPRE LO PEOR ES GIERTO

NO nCE.

Les Espagnols ont un pToverbe dont l'idfc, eomme on l'a dit iTut novs, dû naturellement venir à un peuple qui s'est Jait de tout temps remarquer par la constance avec laquelle il lutte contre la fortune : Le pire est toyf<mr9 eer^ tain (siempre lo peor es derto). Calderon, — voyant que le pire ne s'accom» plit pas toujours, que les choses réussissent parfois au-KleU de nos espérances, que souvent les apparences nous trompent et nous abusent, — Calderon a modifié le proverbe dans ce qu'il avait de. trop absolu, et en a fait le titra d'une comédie : Le pire rCeet pat Unijowre eeriain.

Cette comédie, dans le genre sentimental, montre la souplesse du talent de son auteur, et l'on y peut remarquer de singulières beautés, soit dans les caractères, soit dans le plan, soit dans Tezécution.

Tous les caractères de cette comédie sont, en général, bien tracés, mais surtout ceux des deux personnages principaux, don Carlos et Léonor. — Don Carlos est d'une noblesse et d'une générosité rares. Il soupçonne injustement Léonor; mais, d'après ce qui s'est passé, tout autre à sa place la soupçonnerait également. Rien de plus beau, de mieux senti que l'extrême réserve avec laquelle il se conduit à son égard tout en l'adorant, si ce n'est le désintéressement avec lequel il veut la donner à don Diègue pour rétablir son honneur. Quanta Léonor, sa douceur, sa résignation,

son dévouement, la rendent on ne peut plus toudiante. Ce dévouement si tendre et si soumis pour celui qui l'accuse à tort et la condamne sans l'entendre, est, d'ailleurs, d'une vérité parfaite. En effet, une femme délicate peut aisément oublier l'amant vulgaire qui la délaisse par caprice ou légèreté ; mais ne doit-elle pas conserver son cœur à l'homme qui ne renonce à elle que par suite d'une susceptibilité d'honneur trop ombrageuse, — surtout alors qu'elle se sent toujours aimée ?

Le plan de cette comédie nous semble combiné avec beaucoup d'art. L'arrivée à Valence de don Diègue et ensuite celle de don Pèdre sont heureusement imaginées et amènent les situations les plus intéressantes. Nous avons admiré comme une invention merveilleuse la scène où don Diègue, surpris dans la maison de Béatrix, se trouve amené à se faire passer pour l'amant de Léonor, — qui confirme sa déclaration et s'accuse sans le savoir.

Le pire n'est pas toujours certain est d'une exécution fort soignée, et Ton y rencontre une foule de détails remarquables. Je n'en citerai qu'un seul qui sert à poser le caractère de don Carlos et à motiver la pièce en quelque sorte: c'est celui où don Carlos, qui croit Léonor coupable, confie à don Juan

l'intention où il est de se séparer d'elle, malgré la passion qu'elle lui inspire. « Car, dit-il, celui-là est un homme sans délicatesse, celui-là est un insensé, un lâche, un misérable, un infâme, qui, abandonné à ses appétits sensuels, à ses désirs brutaux, se contenté en amour de l'accessoire après avoir perdu le principal. »

Quê «f hmf>r§ 6190, 91MM ncefo,

Ss vilf «f rtitn, m infâme,

El qu   iolammite atento

   lo irraeionai M giU    ' 

Y    h) brvto del deseo,

Vimdoptrdido lomeu,

ai  oKttMtt tort lolMfUJf,

Jamais l'amottr n'a parl   sur le th   tre un langage plus   ley  .

Peut-  tre une Griti4|tte s  v  re trouverait-elle quelques d  faut      relever dans   ette eoitt  die. Dos Carlos ne demeure-t-il pas trop long-temps e  cfa   ? L  vnor n'est-elle potit pla   e dans une position trop ini  rieitre aupr  s    B  atrix ? CalderoD B'a-l-il pu un peu allong   quelques r  cils, et c  d   une mi deux foi   au d  sir de montrer ou son esprit, en son ta       u t de vwsiiicateiir ? Gela est posnM  . Mdiy tMMM dit V<Alaire :

Qaelqnes ombres, quelque   d  fauts Ke dirent point une belle.

No   iemfn hfeer e   eitrtto m   l   ifnit   par Searren   qai a aases bien iatit  l   soB   imitotieA   la Faut9\$ app  rtnee. Malheureusement dans eette imitation il n'y fl gu  re h louer que le titre. Des otivrages espagnols dont il s'inspivait   la tpiritBcA el joyeni ciil-de-)atte n'a s   reprodoinf q  e l   partie burlesque. Quant    la gr  tt h l'  l  ganeei    la finesse di  ngo  e, je te sais vraiment ce que te  t cela devient entre ses idains. Ce qui ne F emp  chait pa   de eroire braveme  ! tgt    emballiMwt k   inventions de ses mod  le  .

SCÈNE I

Une chambre dans une hôtellerie.

Entrent DON CARLOS et FABIO.

Le CAÉLOS.

As-tu révisé ta lettre?

PAWO.

Oui, seigneur; il a l'air enchanté, et m'a dit qu'il tâterait l'instant où vous trouver à votre hôtellerie.

Le CAULS.

Et Léonor, est-elle levée?

FABIO

Elle n'a point encore ouvert son Appartement.

DON CARLOS

Eh bien! frappe à sa porte; je veux lui faire part de ce que j'ai imaginé pour assurer sa vie et son honneur, — moins encore à cause d'elle que parce que je me le dois à moi-même. — Appelle-la donc ; il est temps qu'elle s'éveille.

Entre LÉONOR.

Léonor.

Oui, don Carlos, si je dormais vous pourriez parler ainsi ; mais, hélas ! une femme infortunée qui éprouve comme moi les

rigueurs d'un destin ennemi, et qui en souffre à chaque instant) ne peut en donner aucun au repos. Que toute foule s'attende-t-elle ?

mm GAFIOS.

le désire tout le monde des moyens » que mm affection vint prendre pour vous protéger encore, alors qu'il ne m'est plus permis

de vous aimer. Sachez donc, Léonor...

LÉONOR.

N'achevez pas. Quelque chose que vous désiriez, qu'elle soit juste ou non, il me suffira de savoir que tel est votre désir pour m'y soumettre. Certes, dans la triste situation où je me trouve, il m'est pénible de vous voir plus soigneux de remplir les devoirs d'un cavalier que ceux d'un amant; mais votre volonté est ma loi, je m'y soumettrai aveuglément; et dès lors, à quoi bon m'en apprendre davantage?

DON CARLOS

Ah ! belle Léonor, combien cette soumission toucherait mon cœur si elle provenait de la seule affection et non de la nécessité !

LÉONOR

L'homme qui comme vous s'est ainsi laissé abuser par une fausse apparence, ne revient pas aisément de son erreur, surtout lorsqu'il fait lui-même aussi peu d'efforts pour s'assurer au juste de ce qui a pu être ou n'être pas.

DON CARLOS

* N'essayez pas de vous justifier, Léonor; cela n'est pas possible.

UIONOR.

Veillez, du moins, m'accorder encore une grAce ; ce sera la dernière que réclamera de vous mon amour.

DON CARLOS

Quoi que ce soit, vous pouvez y compter. Que désirez-vous?

LléONOR.

Écoutez-moi, et ensuite, si vous le jugez à propos, ne me croyez pas...

DON CARLOS

A cette condition, j'y consens. Parlez donc; qu'exigez- vous de moi?

LéONOE.

Votre attention seulement.

Un moment. — Fabio î

FABIO

Seigneur ?

DON CARLOS

Si tu vois ai river le cavalier chez qui tu es allé, tu entreras avant lui, afin que Léonor ait le temps de se cacher. [Fahio sort.) Parlez, maintenant.

LÉONOR

Vous savez, mon cher don Carlos... Mais non, je commence mal; je veux vous dire la vérité, et je commence par une chose qui n'est pas vraie ; car vous n'êtes plus à moi, don Carlos ; et quel est mon malheur désormais, que je doive m'interdire des mots qui m'étaient

si doux à prononcer. — Enfin, dis-je, vous savez de quel sang illustre je suis née, vous savez quel rang tient dans Testiroe publique toute ma famille ; vous savez également, don Carlos, que cette estime je ne l'ai pas démeritée , à quelque point que ma réputation doive souffrir de mes malheurs... Uél as! ce n'est qu'en tremblant que je traite ce sujet, et je sens, à ma honte, que la vérité même m'accuse... Car en me voyant errer ainsi dans un autre royaume *, sous la conduite d'un jeune cavalier, et traitée par lui avec la dernière indifférence, si bien que ses attentions et ses soins, je les dois, non à son dévouement, mais à ses seuls sentimens d'honneur, — qui croirait que je ne me suis pas attiré ce malheur par ma conduite? comment s'expliquer que l'homme pour qui j'ai tout sacrifié soit le plus irrité contre moi?... Mais qu'importe, — qu'importe, après tout, que la fortune et une étoile ennemie, aidées des circonstances, aient formé, pour me perdre, des apparences menteuses ; un jour la vérité triomphera ! Comme le soleil, un moment éclipsé, finit toujours par percer de ses rayons les voiles jaloui qui s'étaient amassés devant lui pour l'obscurcir, — de même, un jour, ma vertu se dégagera victorieuse des nuages qui ternissent en ce moment son éclat. — Mais, en attendant, je dois mettre à profit ce temps que vous voulez bien m'accorder, et je reviens à mon discours. — A Madrid, ma patrie, et plutôt au ciel que cette ville eût été mon tombeau! vous

me vîtes un soir, don Carlos; j'étais allée avec plusieurs de mes amies à Saint-Isidore, et vous avez pu, comme leur parent, vous approcher de nous; la liberté de la promenade favorisant votre audace, vous fîtes attention, je dirais à ma beauté si je croyais en posséder quelqu'une; enfin, vous fûtes aussi galant qu'aimable, et votre esprit facile et délicat sut adroitement cacher la vivacité de vos sentimens sous les dehors de la politesse. Depuis lors, vous avez commencé à vous promener dans ma rue, à soupirer sous mes fenêtres; et soit la nuit, soit le jour, vous étiez sans cesse ou immobile comme une statue devant ma maison, ou prompt comme mon ombre à me suivre. Vous avez employé l'intermédiaire de mes amies et de mes suivantes pour obtenir de moi, sinon de la reconnaissance, au moins de l'attention; le temps, les soins, l'adresse qu'il vous a fallu pour me décider à lire une de vos lettres, vous le savez; et pour ne pas insister là-dessus, je passe à des choses plus essentielles. — A la fin, persuadée que vos dessein étaient honnêtes et n'avaient pour but que le mariage, j'écoutai vos vœux, avec trop de facilité peut-être; mais vos désirs étant légitimes, j'avais pour excuse l'illustration de votre naissance, votre conduite à mon égard, vos qualités.

' Pues quien me viere venir Peregrinando d otro reyno, etc., etc.

CeUe forme de langage tient à l'ancienne conslitution politique de l'Bapagne, noua avima cm devoir la conserver.

votre ^fpric. — Upe fois d'accord, dans le silence de la nuit, seule confidente de notre amour, nous nous parlions par une croisée de mon appartement*; et bientôt, afin de ne pas éveiller l'attention de ceui qui ont la sottise d'oublier leurs affaires pour se mêler de celles des autres, je consentis à vous recevoir dans la

chambre d'une de mes suivantes, où nous pouvions causer sans être vus; précaution insensée À laquelle je dois tous mes malheurs, et qui en m'affranchissent des craintes du dehors a amené chez moi tous les périls!... Une nuit, vous arrivez plus tard qu'à l'ordinaire; je ne vous demanderai pas maintenant si d'autres plaisirs plus vifs ne vous avaient pas retardé, je dois au contraire vous remercier de n'être pas venu plus tôt, puisque vous veniez pour mon malheur; vous entrez, et au moment où mon affection inquiète, ma constance alarmée vous attendaient avec ces doux reproches d'amour qui, mêlés de confiance et de crainte, rendent la tendresse d'autant plus vive qu'ils semblent vouloir la cacher; à peine avais-je commencé à vous parler, que j'entends du bruit dans mon appartement... je rentre pour savoir ce que c'est... vous, vous pensez que c'était une bouderie affectée dont je punissais votre retard, et vous me suivez... Alors... quel souvenir cruel !... la voix me manque!... alors, je vois devant moi.- un homme enveloppé dans son manteau... qui s'avance vers moi...

Entre FABIO.

FABIO.

«Monsieur le cavalier chez qui vous m'avez envoyé attend à votre porte.

DON CÉLOS, à Léonor.

«Il est chez vous; il ne faut pas qu'il vous voie en ce moment.

Léonor, Quelque chose ne m'arrive à mes malheurs... Je n'ai pas même la triste consolation de les alléger en les rappelant, non.

C'est en vain que vous prétendez vous justifier.

FABJO/

Vite, yie» madajvie, ai y^us devez vous cacher; c^r il entre.

DON CARLOS

LaisseHMus aeulf. (il JUotior.) Vous écouterez notre eonver-
^

Fabio sort.

LÉONOR

Ah I combien j'ai À me plaindre de ma funeste étoile !

Elle lort.

' Nos hàblabamos por m«t B/g'ad»miquarU>f9tCf êU.

On sppelle r^'a, en Espagne, k fenêtfé do r«-d«.ebaaMée, |ur-
nie de barreaux.

JOUMÉE I, SGEN£ L T

DON CARLOS

Je n'ai pas moins à jne plaindra de la mienaa, puû^u fille m'a
repris ce qu'elle n'avait donné.

Entre DOH JUAN.

DON IUAIf.

Bon Carlos! dier cousin 1

DON CARLOB.

Embrassez-moi, cher don Juan I

DON JUAN

.Je ne le devrais pas ; mais j'ai beau avoir contre vous les plus justes motifs de plainte, je vous vois et j'oublie tout. — Vous êtes à Valence, don Carlos, et vous n'êtes pas chez moi 1 Qu'est ceci? pourquoi cette injure à mon amitié, à notre parenté?

DON CARLOS

Grand merci, don Juan, de vos aimables reproches ; mais si vous saviez mon excuse, vous ne vous plaindriez pas. Comment vous portez-vous?

DON JUAN

Comme un homme disposé à vous servir en toute circonstance et malgré tout.

DON CARLOS

Et votre soeur, ma bien-aimée cousine?

DON JUAN

A merveille. — Mais laissons là > je vous prie, tous les compliments. Qui vous amène ici, don Carlos? qu'y a-t-il de nouveau à Madrid?

DON CARLOS.

Que voulez-vous qu'il y ait, don Juan? mes malheurs ; j'ai beau les fuir, partout ils me retrouvent.

DON JUAN

Le peu que vous me dites, ce mystère, vos soupirs^ tout augmentent mon désir de savoir le motif qui vous aipènç.

DON CARLOS

Il y a quelque temps je vis une beauté et je vainiai; et ce sentiment fut en moi si rapide, que je ne sais vraiment par où je commençai, — de la voir ou de l'aimer. Passionné, je lui rendis des soins ; constant, je souffris ses dédains ; tendre, je méritai quelques faveurs ; jaloux, je pleurai sur mes tourments. Car tels sont les quatre âges de l' amour : il naît dans les bras du dédain, il croit

Mais exténué

Si eumplissent par Dieu^ Que es un hidalgo muy necio.

Vot à l' issue : « Mais laissons là le compliment, pour Dieu ! car c'est un gentilhomme fort sot. » A l'époque de Calderon, le mol hidalgo^ qui était autrefois un titre noble, ne pouvait désigner qu'un gentilhomme de campagne, un gentilhomme. On il a été l'un des plus grands de l'Espagne.

sous la protection du désir, il s'entretient avec les faveurs, et meurt empoisonné par la jalousie... Or, une nuit, j'étais avec elle dans la chambre d'une de ses suivantes, qui communiquait à son appartement, lorsque nous entendons du bruit chez elle. Elle rentre. Moi, craignant que ce ne fût son père, et ne voulant pas l'abandonner en ce péril, je la suis.... lorsque nous voyons un homme qui sortait de sa chambre, enveloppé dans un manteau, et marchant avec la plus grande précaution. « Qui est-ce ? » dit-elle. « Quelqu'un, répondit-il, qui voulait seulement voir ce qu'il avait vu. » Moi je ne dis rien. Excité par la présence de ma dame et par

ma jalousie, je remis à mon épée le soin de parler pour moi ; et nous nous battîmes, résolus tous deux à vaincre ou à périr. Le ciel, dois-je dire dans sa clémence ou dans sa colère, je l'ignore ; mais enfin le ciel voulut que mon adversaire tombât mortellement blessé ; et nous eûmes ainsi le même sort ; car au moment où sa blessure le faisait expirer, moi je succombais à la jalousie... Vous pensez sans doute, don Juan, que ce fut là tout mon malheur, et que c'est cette disgrâce qui m'oblige à venir à Valence pour fuir les rigueurs de la justice ? Eh bien, non. Il me reste à vous raconter l'aventure la plus extraordinaire, la plus surprenante que l'on ait jamais lue dans les annales de l'amour. — Au bruit de nos épées, au désespoir de ma dame, ses femmes se mirent à pousser des cris dont son père fut réveillé. Voyez-moi maintenant, dévoré de jalousie, exposé à la colère d'un noble vieillard, et prêt à être enveloppé par ses gens, tandis que j'ai, d'un côté, ma dame évanouie, et, de l'autre, mon adversaire géant à mes pieds. Telle était la situation critique où je me trouvais, lorsque, reprenant ses sens, ma dame me supplia de protéger sa vie... Il faut l'avouer, quand une femme a commis une faute, il n'est point maladroit à elle de se confier à un homme de cœur... Donc, malgré sa trahison, malgré l'outrage que j'avais reçu, je ne pensai qu'à sauver ma dame, et non à me venger. « Suivez-moi, » lui dis-je. Et la protégeant de mon épée et de mon corps, je fus bientôt avec elle dans la rue ; puis, la crainte nous prêtant ses ailes, nous trouvâmes un moment après dans la maison d'un ambassadeur un asile assuré. — J'envoyai chercher un des domestiques de ma dame, lequel, après s'être informé de tout en secret, vint me dire que le cavalier blessé était un étranger qui suivait un procès à Madrid. Il me dit son nom, que je ne me rappelle plus. Il ajouta que, blessé à la tête, il était tombé sans

connaissance, mais que le coup, bien que dangereux, ne lui avait pas ôté la vie; qu'un alcade l'avait arrêté et fait transporter dans une maison voisine ; que l'on me connaissait pour l'agresseur, et que l'on avait saisi mes biens. Enfin, je sus aussi que le père de la dame, avec la sagesse et la prudence qui convenaient à son âge et à sa noblesse, n'avait fait aucune démarche, n'avait déposé aucune plainte, remettant sans doute à son courage le soin de sa vengeance*

IOUENBE I, SCÈNE L 9

*- Alors, au milieu de tant de peines et regardant comme un devoir de sauver celle qui les avait causées, je me suis décidé à quitter Madrid et à venir dans une ville où nous soyons en sûreté contre les recherches de la justice et la fureur de sa famille. Dans mes 'Chagrins et mes obligations j'ai pensé à vous, et je viens réclamer votre assistance. Cette dame, don Juan, je l'ai emmenée avec moi, ne songeant qu'à son salut, et faisant taire mes justes ressentimens. Quand je Taurai mise en sûreté, ce qui est ma première obligation, je n'aurai plus qu'à remplir la seconde que m'ont faite mes malheurs : ce sera de quitter cette femme cruelle que je défends comme l'homme d'honneur, que j'adore comme amant, et que je fuis comme offensé. Oui, tourmenté de passions opposées, et réunissant tout à la fois les sentimens d'amant et de cavalier, plein de tendresse je la «héis, et plein de jalousie je l'abhorre ; et ces deux obligations je les ai si rigoureusement remplies, que de Madrid ici, — vous pouvez me croire, -^ je ne lui ai pas adressé deux paroles, si ce n'est ce matin. Je n'ai point voulu que l'on pût jamais dire de moi ^ue mon courage avait été moins puissant que mes désirs : car, à mon avis, celui-là est un homme sans délicatesse, celui-là est un insensé, un lâche, un misérable,

un infâme, qui, abandonné à ses appétits sensuels, à ses désirs brutaux, se contente, en amour, de l'accessoire, après avoir perdu le principal.— Maintenant, don Juan, Yoyez, je vous prie, comment cette dame pourra vivre à Valence : sous un nom supposé ; dans quelle maison, dans quel couvent, dans « quel village je puis la placer avec sûreté. Le peu que j'ai pu emporter de Madrid je le lui laisserai pour ses besoins. Quant à moi, mon épée me suffit; car aussitôt que je l'aurai mise hors de danger, me hâtant de la fuir, je vais servir le roi en Italie, et là, je demanderai au ciel que la première balle vienne frapper ma poitrine. Que puis-je, hélas! souhaiter de mieux que de voir promptement terminer tant de craintes, de peines, de tourmens et d'angoisses, que l'amour me fait éprouver et que l'honneur me force à fuir ?

DON JUAN

Votre histoire est si extraordinaire, votre aventure si inouïe, que Je n'ai qu'une manière d'exprimer mon étonnement, — le silence. /Laissons le passé, puisqu'il n'y a plus de remède, et tâchons de pourvoir au présent. Assurément ce qu'il y aurait de mieux ce serait un couvent ; mais il vous faudrait payer la pension de cette dame, et vous-même êtes privé de vos biens et réduit à une pension alimentaire. Pour moi, don Carlos, mon âme, ma vie, mon honneur, tout ce que je suis est à vous; mais mes affaires se trouvent en ce moment dans une situation fâcheuse, et je ne dois pas vous offrir un concours que je ne suis pas sûr de pouvoir continuer. Donc, peut-être, devriez-vous placer cette dame chez moi, et là, j'ose Croire...

10 LE PIRE WÈSf PAS TWJWM CERTAIN.

DOTT CARLOS.

N'ichevei pas. le suis sensible à vos offres, mais je ne saurais les accepter, ni donner à ma cousine des soueis d'une telle nature...

d'autant que je la respecte trop pour placer chez die ma dame

qui peut bien, il est vrai, par sa naissance s'asseoir à ses cdtés; mais des aventures de ec genre jettent tonjonn un mauvais lustre sur la plus antique noblesse.

MM JUAN

f oai peut s'arranger. Ma sesur vient, ees jonn-d, d'établir une de ses femmes, el elle a besoin de la remplacer. Moi, je fais la cour à une dame amie de Béairii, qui mérite la plus entière confiance. Je prierai cette dame d'envoyer chez nous de sa part la personne en question, et ainsi ma sœur, ignorant qui elle est, ne povrira éprouver auenne peine à la recevoir. Quoiqu'il soit bien fâcheui peur cette personne d'entrer en cette qualité auprès de ma sflHir, la situation pourra se supporter : elle ne sera suivante qu'en public, et en particulier elle sera traitée comme dame. Pour moi, je serai attentif à ia servir en tout ce qui pourra lui plaire.

DON CARLOS

Ce serait le moyen le plus stur, j'en conviens; mais, don Juan, je vous l'avoue, je n'oserai jamais le proposer à Léoao; car enfin....

Eptre LÉONOR.

LIOMOR.

Arrêtez, don Carlos, c'est à moi de répondre. — Seigneur don luan, non seulement je serai contente et flattée de servir dans votre maison; mais vous aurez en moi une esclave dont votre obligeance vient de payer le prix; et si, au milieu de mes malheurs, je puis éprouver quelque consolation, ce sera d'avoir pour maître un cavalier qui tient de si près à don Carlos. Je vous supplie donc humblement, et à genoux, de vouloir bien m'accorder cette faveur. Et comme d'après le récit de don Carlos, je dois vous paraître coupable, et que je serais désolée si vous croyiez'admettre chez vous une femme aussi légère que je vous le parais ; pour qu'il ne vous reste pas le moindre doute, puisse le courroux de Dieu m' anéantir à rinstant, puisse le ciel m'être à jamais fermé, si, dans aucune occasion, j'si donné à lliomme qui se trouva chez moi (e motif de tant d'audace, à moins qu'il n'ait vu dans mes mépris un encouragement à sa témérité !

DON nsAx.

Votre beauté et votre esprit, madame, tous recommandent de la manière la plus forte ; et si ce que j'ai proposé est un service, ce n'est plus pour don Carlos que je vous l'offre, c'est à votre considération. Venillez, je vous prie, m'attendre. Je vais chez ma dame lui demander une lettre que vous porterez à ma sœur. Je reviens à Ptnatani.

JOURNÉE I, gCÈNB IL H

LIONOR.

Enfin, don Carlos, vous voilà arrivé à ra«cooi^liMenMnt de YOf désirs ; vous allez être délivré de ma présence. Je n'ai plus à

vous demander qu'une seule chose. C'est une grâce que tous ajouterez à toutes celles deet je vous suis déjà redevable.

DON CARLOS.

Au nom du ciel, Léonor, ne parles pas ainsi ; vous déshirez mon Gttur,.. ce n'est qu'au moment où je vais vous perdre, que je sens à quel point je vous aime. Dites cepeadaoi, que désirez-vous de moi?

LÉONOR

Que si, désabusé quelque jour, vous voyez enfin que vous m'avez soupçonnée injustement , vous accomplissiez la prière que vous m'avez donnée;

DON CARLOS

Ah ! Léonor, pour payer un tel bonheur ce ne serait pas assez... Je vous donnerais alors mon âme, ma vie... Mais comment puis-je m'attendrir ainsi? N'êtes-vous pas la même qui teniez un trésor caché dans votre appartement? Non, je ne veux pas être dé trompé, et je n'y compte pas. Mon seul désir, maintenant que vous êtes en sûreté, c'est de vous fuir

LÉONOR.

Allez, allez, le ciel quelque jour prendra soin de me justifier,

DON CARLOS

Ah ! Léonor, s'il ne me fût resté cette espérance, je serais mort de douleur!

LÉONOR

Eh quoi I don Carlos, tantdt vous me parlez avec tendresse, tantôt avec fureur ! Pourquoi donc croyez-vous plutôt le mal que le bien ? Ne puis-je pas être innocente ?

DON CARLOS

Hélas t je erains, et dans le doute il faut toujours croire le pire.

LlâONOR.

Eh bien! je me confie dans mon innocence, et un jour sans doute vous apprendrez que, malgré le préjugé vulgaiee, le pire n'est pas toujours certain.

SCÈNE n

Un talon chez don Inan.

Entrent lĚĀTliq: et INÈS. QéatnûiJit une lettre.

INÈS

Qu'esi-ce donc que ce papier que lit ma maltresse? Il paraît bieu la tounnenter, ei je n'en serais que pJUis curieuse de savoir ce qu'il coMient Tantôt elle le froisse avec vioieuee en regardant le çieL UMôî elto ildiiM ei »oui^

BĚĀTRix, à part. EflMI une destinée plus cruelle ?

INÈS

Voilà qu'elle recommence à le lire. D'où peuvent naître des impressions si différentes? Est-ce que ce serait, par hasard, le

brouillon d'une comédie qu'elle compose?

BÉATRIX

On a bien eu raison de dire que la plume était un aspic plein de fureur, et l'encre un noir poison qu'elle répand sur le papier! Je le sais mieux que personne a présent, moi que cette lettre a tuée. Quel tourment je souffre I

INÈS

Eh bien, madame?

BEA TRI Y

Quoi! tu étais là, Inès?

INÈS

Je viens d'entrer, et j'ai vu tous les divers sentimens qui vous agitent. Qu'est^-ce donc qui vous émeut si fort?

BÉATRIX

Je puis te le dire, ne serait-ce que pour soulager ma douleur.
— Tu te souviens que don Diègue Centellasmefit long-temps la cour?

INÈS

Sang doute.

B^ATRIX.

Tu sais que reconnaissante ^es soins assidus qu'il me rendait, je répondis à son amour?

INÈS

Fort bien.

Tu sais encore que malgré l'illustration de sa naissance, il ne voulut pas se déclarer à mon frère, jusqu'à ce qu'il connût l'issue d'un procès qu'il est allé suivre à Madrid?

INÈS

Oui, madame ; après ?

BÉATRIX

Eh bien, Inès, son domestique, qui m'a des obligations, m'écrit cette lettre ,d'où il résulte clairement que don Diègue est amoureux à Madrid, et que le procès qui l'a appelé dans cette ville est un procès d'amour. Mais cette lettre te dira mieux sa trahison, et combien j'ai raison de m'affliger. {Elle lit,) «Madame, pour m'acquitter de ma promesse, qui était que je vous avertirais de tout ce qui se passe, j'ai l'honneur de vous faire savoir que mon maître a eu une rencontre avec un autre cavalier dans la maison d'une dame de cette ville, qu'il a été blessé et laissé pour mort ; qu'il a passé deux jours sans connaissance et en prison. Grâce a Dieu, il va

mieux, il t'en sera libre, et il compte bientôt retourner à Valence, etc.» Je m'arrête, car, je l'avoue, je suis toute suffoquée de colère.

INÈS

Après cela, madame, il n'est pas besoin d'en lire davantage.

BÉATRIX

Voilà donc le procès qui appelait là-bas don Diègue!

ISÈS.

Il fallait s'y attendre; tout le monde, à Madrid, a des procès d'amour.

Je n'ai point de paroles pour exprimer ma douleur, mis.

Abl ces monstres d'hommes I que la foudre les écrase tous!

Surtout celui-là ; s'en serait-on douté, à le voir pleurer comme une cruche fêlée ^? et cela a duré jusqu'à ce qu'il ait aperçu un autre minois ! Mais tout beau, messieurs, nous faisons comme vous, et au bout de la journée, Dieu le sait, nous nous trouvons à deux de jeu, et nous ne vous redevons rien.

BÉATRIX

Je meurs de jalousie et de rage.

INÈS

Il y a de quoi.

B[^]ATRIX.

Et ma fureur durera jusqu'à ce que... Mais, silence ! n'a-t-on pas frappé à cette porte?

INÈS

Oui, madame.

BÉATRIX

Eh bien, va voir ce que c'est.

INÈS

Malheur à toi, mon pauvre Ginès, si quelqu'un m'écrivait que tu as offensé mon chaste honneur, et que l'on t'a fendu la tête à Madrid.

BllAMNTt.

BÈATHIX.

Hélas I maintenant qu'à ma honte j'ai appris comme on pouvait changer, je voudrais aussi perdre jusqu'au souvenir, puisque j'ai perdu l'espérance. — Que ne donnerais-je pas pour voir la dame qui a pu l'engager à ce point t

* 7 eomo los alfdhareto\$

De amor, no «olo ptteheros

Hoem, «ino eantarilUu, eU.y tte.

litlëralemeiit : » Et comme ces poUen d'amour font noa teulemeot des pots, mais ém craches, etc., etc. » Il faot obserrer que le moipudmo signiBe en mène temps on pot et la grimace que font les enfaos <iiiiBd ils sont sur le point de plewer.

14 LE PIRE N'BST PAS TOUJOUR flERTAIN.

Eotrent LÉONOR et INI^S.

INè».

Elle est ici ; Intrei.

B^ATRIX.

Qui me demande, Inès?

Une femme infortunée, qui, si y«u8 lui permettez de baiser
votre blanche nain, pourra hravar désormais son destip cruel,
puisqu'elle trouvera dans votre bonté un reftige assuré contre les
çoujtf du sort.

B^ATRIX.

Levez-vous, mon amie.

LiîONOB, à part.

Que ce ton de protection m'est pénible * 1

B^ATRIX.

Que désirez-vous?

LÉONOR

Voici une lettre qui vous en instruira.

BILITRIX. •

De qui est-elle?

De doSa Violante.

Inès, qu'elle est jolie I

Comme ci, eomme ça.

uÊoma.

fortune! À quelle extrémité m'as-tu réduite? Et isefMPdaat, si
le passé m'afflige, l'avenir m'effraie plus encore.

BÉATRIX

Violante m'écrit dans cette lettre qu'ayant appris que j'ai marié une d^e QMS femmes, ^ele me prie de v^eua vemiwr peur la rem* placer.

LÉONOR

HéUsl

BiATHIX.

Elle est sûre, dit-elle, de votre réputation, de votre vertu, et répond que je n'aurai qu*ir ne louer de vous. 9a recommandation me suffit.

LÉONOR

Je vous exprime de nouveau toute ma reconnaissance.

9ÉATRIX.

D'où éte8->vous ?

* D^es rçspsgool, Biéairix vient de parler à Léooor sans ^ejouter la iMlitf, ^e q«i fit a forma employée pmr uue pQcSiOAni& (iui< (taile à soo.ioféciçvjCa

LÉONoa.

mis.

JOURNÉE I, SGÉIIB il. m

LÉonotk.

Des eiiTiroDs de Tolède.

BlUTRIXk

Quel événement vous a conduite à Valence?

L^ONOR

J'ai été amenée en cette ville par une des dames de la vice-reine. Elle vient de mourir. Voilà ce qui m'oblige à chercher une condition.

BiATRIX.

Sa bonne grâce et sa personne me plaisent. Que faU^-YOi|«
d^ cette dame?

lioifOR.

J'étaû demolieHe de conpagoie.

Blis, à fMWf.

Demoiselle — de compagnie, e'eet jposfible. Demoiselle — tout court, j'en doate K

le la coiffais aussi; et je me flatte f«'à cet égard je pourrai vous contenter. Le printenps n'a point de ieir si ehanuBte que je B*aie appris à l'imiter, et les fleurs les plus belles le seront plus eseen dans votre chevelure. Vousn'aurei pas besoin, non plus, d'envoyer dehors vos jupes, ni vos collef eites ; pour noater et repa-seer je ne le cède à personne. Je couds en liiige ûa, je fais toate sorte de léstons avec assez de facilité, jo broée passableawnt, et sais travailler en tapisserie.

B^TRIX.

Vous êtes justement la personne qu'il me faut. À partir de ce moment vous pouvez rester ici. Puisque je le désire, mon ftfère,

qui est le chef de la maison, n'y mettra point d'obstacle, j'en suis persuadée.

LÉOKOK.

Je compte sur sa bonté, madame. Étant noble comme il est, il ne refusera pas sa protection à une fermière inférieure Mnéo >

BÉATJUX.

Votre noie ?

liONOR*

Isabelle.

Vous pouvez quitter votre manteau.

Dfi doncêlla de lahqr-

— Esso si, que fuera error

Essotra don^lleria.

Mot à mot : «De demoiselle de travail.— Pour cela, oui ; car pour l'autre demoielle iteMeMirit, iMt hksimé puGaMefo»), ce «evût om «ivmc. »

te LE PIRE N'EST PAS TOUJOURS CERTAIN.

EDlre DON JUAN.

DON JUAif.

Béatrix!

Eh bien, mon frère?

Que faisiez-vous là ?

DON JUAN.

BÉATRIX

Quelque chose qui vous plaira sans doute.

DON JUAN

Qu'est-ce donc ?

BÉATRIX

Je sais qu'en amant dévoué vous êtes bien aise que l'on ait égard aux recommandations d'une certaine dame, et je viens de recevoir cette demoiselle, qui m'a été adressée par Violante.

DON JUAN

Grand merci de votre politesse, et même de votre malice. (À Léonor,) Pour vous, mademoiselle, et par la personne qui vous envoie, et par vous-même, vous pouvez disposer de ma maison. Nous étant recommandée comme vous l'êtes, vous servirez la soeur, et le frère s'empressera de vous servir.

LÉONOR.

Que le ciel vous récompense, seigneur, de toutes vos bontés ! Vous aurez en moi une esclave dévouée.

DON JUAN, bas, à Léonor.

Eh bien, Léonor, que dites-vous de ma maison, et de ma jolie soeur ?

LÉONOR, hoi, à don Juan* Que, grAces à elle, le destin cesse enfin de me poursuivre.

DON JUAN

Je voudrais, Béatrix, vous parler en particulier. J'ai à vous demander un service. •

Tout ce que vous voudrez. Éloignons-n(\us un peu.

Don Juan cl Béalrix l'éloigneol au foid du théftltre. INES.

Je me présente à mademoiselle Isabelle pour son humble servante, son amie et sa camarade, qui lui sera toujours fidèle. Je ne lui demanderai qu'une chose.

LÉONOR

Et c'est...

INÈS

De ne pas être trop scrupuleuse, si elle vient à s'apercevoir de quelque amourette.

LÉONOR

Il n'y a plus de scrupules aujourd'hui ; on les a laissés avec les vieilles modes. Et d'ailleurs» s'il faut dire la Yérité, j'ai, comme vous, mes petits soucis.

INÈS

Ciel! que me dites-vous là?... En ce cas, tous aurex en moi une sœur, une amie.

LiONOR.

Et vous, vous aurex en moi une amie et une soBur. {Â part,) Hélas 1 pouvais-je prévoir que j'eusse jamais de semblables conversations!

BUet sortent.

BÉATRIX

Carlos est à Valence?

Oui ; mais il ne faut pas en parler. Il passe en secret à Naples, et c'est pour cela qu'il n'est point descendu chez nous. Il se propose pourtant de vous venir voir à la nuit tombante, et, par amitié pour moi, vous devriez bien lui préparer un léger présent que vous lui offririez.

BiLTRO.

Je fouillerai dans mes armoires, et je verrai si j'y trouve quelque chose que je puisse lui offrir. Quoique' je sois fort dépourvue pour de semblables occasions , je serais bien étonnée si je n'avais des gants, des bourses, de la dentelle. J'ai une corbeille qui lui plaira, j'espère.

DON niAN.

Vous êtes charmante.

biUths.

Vous pouvez TOUS en rapporter à moi pour cela et pour le souper.

DON JUAN

Adieu donc. Je reyiens.

BÉATRix, à part.

Ah! don Diègue, comment me venger de tes perfidies?

Elle sort.

DON JUAN

H faut que j'avertisse don Carlos de l'effet qu'a produit sa lettre, et, malgré le désir qu'il a de n'être point yu, ce soir je l'amène ici.

Il sort.

SCÈNE m

Une me derant la maison de don Jnan.

Entrent DON DIÈGUE et GINÉS, tons deux en habits de voyage.

Il faut l'avouer, Ginès, c'est un grand plaisir de revoir sa patrie!

GiNfts.

Oui, monseigneur, surtout lorsqu'on a été au moment de ne plu la revoir du tout.

DON DIÈGUE

A peine me suis-je vu convalescent et libre, grâces a ce que l'on n'avait pas déposé de plainte contre moi , — ie me suis hâté de

i» LE PIRE N'«T Pis TOUIOjJJW CERTAIN.

^uijtsr M^jjrid. /'^yite aiaii la yeDgeance qu'aurait Y»ii}a wmdré

la famille de Léonor.

Voup avM fortbiaa ffit, aei^Mur. ^ il eii d^tjàfoii dâMgréable ae mourir; mau mourir deux fois c'eût été par trop Mwif «ux* DON {uâttps.

W'eit-ce p«^ 4ou ^n^^ qui ^^^^ 4e h mmm f

En eiïu, c'êU lui.

DON IHft«f!B.

n me semble, Ginès, qu'aujourd'hui tout doit me réuggfr.

GlNàs.

Peste î quel trésor avez-vous donc trouvé?

DON DIÈGUE

N'est-ce pas un bonheur aue don Juan ^orte ainsi de sa mai-son pour que je puisse entretenir Béatrix?

Çquoi! vous youf louvçpez fi'elle?

Je n'ai jamais oublié s(i beauté.

Il me semblait, cependant, que vous l'aviez un peu oubliée, ce jour où vous reçûtes sur la tête, ^ d'estoc ou de taille, je ne sais, — un tel coup d'épée, qu'avec le pareil vous ne \$6Tm jamais revenu dans ces parages.

MN utam.

On peut, éloigné de sa bells, ea oonrtiser une autre. Cela est permis a l'amant le plus fidèle.

GINÈ8.

Ces damaa, H «•« vrai, en IJMit autant de leur o4té.

DON DIÈGUE

Va donc, fu deman4eras Inès, et tu lui diras mon arrivée. Souviens-toi surtout...

GINJtS.

De quoi?

DON DINGUE

De ne dire mon tTOoture à persooM... aartout chez Béatrix.

GlNàg.

Qui? moi, monseigneur? je serais capable... Je vous jure bien qu'on n'en saura pa^ plus 4e moi aujourd'hui qu'on n'9 pu en apprendre hier, lorsque nous n'étions pas encore à Valence.

DON <uitep9t Approche donc, et frappe à sa porte.

lOimifÉE ï, SCÈNE IV. M

SCÈNE IV

firent OIM^S, IHîft, fMii» WH mt^M,

IHfti.

Qui frappe?

GINÈS

Adorable Inès, c'est vo^r* biiwble serviteur g»i rericnt à vos pieds aussi fidèle et aussi constant qu'il est partie

C'est toi, roo» (Binés? — Ju ne ro'embrwses p*s?

«iiiiifcs.

Deux fois, trois fois pour une, si tu ve»jr Je n'y reg^r^» JW»
4« "

'.'*». mis.

Par quel hasard te voilà-t-il de retour?

Tu le sauras plus tard. Four le naomettt, U 8'»git d'autre cho-
sa; mon maître te veut parler.

INES.

Comment! il est donc revenu lui aussi?

DON DINGUE

Oui, ma chère Inès, très-désirepx de te voir et de savoir des nouvelles de Béatrix.

INÈS

Elle va fort bien; et quand elle apprendra votre arrivée,, Bntr«
BÉATAL^-

BEATRIX

Qui est-ce donc, Inès, pour que tu t'arrêtes si long-temps?

DON DIÀFIOT.

C'est un voyageur long-temps agité par U twp^te dfi J.f w»^ et dont le navire battu par les floU a vogué parmi les écueils. Enfin la mer plus tranquUle, le ciel plus cléroani, |uioi»tp#n»» 4e prendre port à vos pieds, et il vient dans)e temple de son amour consacrer la mémoire de ce qu'il doit à l'idole de son cœur.

BÉATaiX, à fMT^

Comme ils mentent, ces hommes l Mais ne nous traUiifiM pw. (Haut,) C'est en vain, seigneur don Diègua... Mais non, je fOU» 10 dirai ensuite. {A Inès.) Fais en sorte, Inès, qu'Isabelle ne vienne pas dans ce salon ; je ne voudrais pas <iue dès la firemier jour aile

connût mes ennuis.

mis.

Vous avez raison. — Au revoir, frinés

6INÈS

Je l'espère bien, et alors je te déw'onU^m* J* fM^ ^ ^ *»»^" où U y a ce refrain : . . « * ^

« Gharmante lnà«, je famé joUaMnt. »

BÉATRIX

Oui, seigneur don Diègue, c'est en vain que vous exagérez les tourmens de l'absence, vous ne pourrez jamais exprimer ce que j'ai souffert, moi toujours amante et toujours fidèle. {A part.) Combien j'ai de peine à cacher mon ressentiment !

DON DIÈGUE, hca, à Ginès, Vive Dieu I elle ne sait rien.

GiNÈs, bas, à don Diègue, Comment vouliez-vous qu'elle l'eût appris?

BÉATRIX

Comment vous êtes-vous trouvé du séjour de Madrid?

DON DIÈGUE.

Comme un homme éloigné de ce qu'il aime ; et dans cette situation, il n'y a qu'un seul plaisir à l'absence.

BÉATRIX

Lequel, je vous prie?

DON DIÈGUE

De penser que l'on reverra l'objet aimé.

BÉATRIX

Le perfide I... La jalousie me ronge le cœur, et la rage me suffoque * ! [Haut.) Où en est votre procès?

DON DIÈGUE

Je l'ai laissé au même point, l'état de ma santé m'ayant forcé
àe revenir.

BÉATRIX

Vous étiez donc malade?

DON DIÈGUE

Oui, de ne point vous voir.

BÉATRIX

- Il y a d'autres choses à voir à Madrid. Les dames n'y sont-
elles pas aimables et charmantes?

DON DIÈGUE

N'en ayant regardé aucune, je ne saurais en donner mon avis.

BÉATRIX

Aucune?

Demandez plutôt à Ginès. — N'est-il pas vrai, Ginès, que j'ai
été d'une constance exemplaire?

GINÈS

Ma foi! oui, maàame, mon maître a été si constant, que je l'ai
vu au moment de mourir d'amour.

BÉATRIX

Cela est possible ; mais pour qui?

DON DIÈGUE

Et pour qui donc voaliez-vous4iue ce fût?

Littèralement : « J'ai dans le cœur un aspic, et autour du cou une corde. »

JOURNÉE I, SCÈNE IV. t1

BÉATRIX.

Alors TOUS n'êtes pas ce cavalier qui, changeant en procès criminel l'affaire civile qui l'avait appelé à Madrid, avait si bien poursuivi les audiences, qu'un juge à longue robe, — mais ce n'était pas un homme, — vous a condamné à mort : sentence cruelle dont certain rival à vous a été l'exécuteur.

GINETS, hoi, à don Dièguê.

Comment l'a-t-il pu savoir? Nous voilà dans de beaux draps!

DON DIMITRI, à part.

Je suis perdu !

GINETS, bat, à don Diègue.

Pourquoi me regardez-vous ainsi? Je n'ai pas dit un seul mot.

DON DIMITRI, de même.

Qu'ai-je entendu?

omis, de même.

Ça ressemble à votre aventure.

BÉATRIX.

Tout se sait, don Diègue. ^ puisque vous connaissez les motifs que j'ai d'être offensée de la conduite d'un per6de et d'un traître qui veut me faire passer ses outrages pour des galanteries, ne me re~ vo jez jamais, entendez-vous ? sans quoi vous apprendriez encore à vos dépens, qu'à Valence comme à Madrid il y a telle dame qui peut se venger d'un amant déloyal et sans foi.

DON DIÈOOE.

Songez, Béatrix...

B^ATIUX.

Seigneur don Diègue, songez vous-même qu'il est tard ; et il ne faut pas que la peine me coûte aujourd'hui plus que ne me coûtait jadis le plaisir de vous voir. Donc, adieu.

DON DIÈGUË.

Jusqu'à ce que vous soyez détrompée.

DON JUAN, du dehors.

Pourquoi n'y a-t-il point ici de lumière?

BEATRIX

Grand Dieu! c'est mon frère!

ginAs; à part.

Son frère? Comment l'a-t-il pu savoir?

Entre INÈS.

INÈS

Madame, voici monseigneur qui arrive.

DON DIÈGUB.

Que faire?

Je ne sais.

INÂS.

J'y suis I... Entrez avec Ginès dans cette salle ; vous y resterez cachés jusqu'à ce que vous puissiez sortir.

BÉATRIX

Infortunée que je suis !

ÈùiteÉ rite.

oUtkB, à patt.

Vtmt ma pâti, Je M'abonnerais Tolontiefs à deux cents coups de bâton.

Doi tNègae el aines se cacheDt.

Ferme bien la porte, «fis qu'oD ne puisse pas les voir.

INÈS

Elle est fermée daM la perfections

new itAjfy du âihofit Il est singulier qu'à la nuit la maison ne soit pas encore éclairée.

Entrent DON JUAN et DON CARLOS. LÉONOR entre d'un autre côté avec des flambeaux.

liONOR.

Voici de la lumière.

i>05r dAtttds, à pafi.

En toydtit Léonof (lorCèf dés flambeaUt, ta (Uiiniièfé m'a âvetî-glé. {À Êêattix,) Permetieï, ma cousine, que Je baise voife main, si je ne suis pas tfop indigne d'une telle faveur. [gApari,) Ah 1 Léonor, toi, dans eetétat!

BÉÂTali.

Vous avez beau vouloir me calmef avec des politesses, vous ne réussirez pas, don Carlos, à me faire oublier qiie vous n'âtez point daigné descendre dans notre maison.

DON CARLOS

Déjà, madame, je nie suis justifié auprès de don iuan ; et il voudra bien à son tour m' excuser auprès de vous. Mais si je n'ai pas l'honneur d'habiter votre maison, croyez-le, madame, j'y serai par la pensée, et vous y aurez, pour vous servir, mon âme et ma vie.

DON JUAK.

J'ai déjà dit à ma sœur les motifs que vous avez pour ne pas honorer plus long-temps notre retraite de volve présenee*

BéATRiX*

Puisque notre bonheur doit être si cntiri^ je dois ne presser de vous servir de mon mieuz. Mais vous n'êtes pas bien ici ; veuillez

passer dans mon appartement.— Isabelle, éclairez à mon cousin.
{A part.) ciel I aie pitié de moi 1

Elle sort avec inèg

tio^ok.

Seigneur don Carlos, puisqu'il faut aujourd'hui que je vous
serve, c'est pour moi le plus doux plaisir.

DON GARLOS.

Abl Léon«r, bien que j'aie à me plaindre dt vous,» }• voudrais
vous laisser dans une aituatien plue brillante !

• JOïmifÉfi I, SCÈ! »E !V. SA

C'est plus encdtd qné Je te mérite, puiftqile, pour mon mal-
heur, TOUS ne croyez plus à mes protestations, à mes sermens.

Eh ! qui jamais a cru de Tains discoars plutôt que le témoi-
gnage de ses yetixt

liàONOK.

Fhtt d'tlli l'a fait.

don CARLOS.

Etna eutoïc

LéONOR.

Prenez garde, é»i» Garlof 9 oontaei^oai, afin qu'on ne soup-
çonne rien.

DON CARLOS, â part.

Hélas I qu'il est difficile de se contenir en Toyant T^nor sous
le oostume d'Isabelle l

Ib sorUnt.

INÈS rentre , et puis DON D1È6DE et 6INÈS s« montrent
derrière la tapisserie.

SINiS<

PouTons-nous sortir, Inèsf '

mis.

MoB# fOBf les troorerisi for totrs {MiSSgei

Comment donc faire ?

uràs.

Attendez que notre hôte soit parti.

GiPîib.

De quel hôte parles-tu ?

INÀS»

Un cousin de notre maison. Je reviendrai vous fair(9 6dHif«
Et si, par hasard, mon maître fermait la porte, vpus, dès qu'il sera
endormi, TOUS descendres p9tt ee balé(m.

Par oè# -^ je It pri«t

INÀS.

Par ce balcon. Il n'y a qu'à îaifter.

GmÈs.

Je ne saute jamais, même au bai. Et aîD&i arrangfhtai de manière < }ue je puisse m^en aller sans faire de saut.

DON DIÈGUE

Dispose cela pour le mieux, Inès.

GINi^S.

Vous, monseigneur, qui êtes accoutumé à vous voir casser la tête, ça vous serait égal de vous casser la jambe.

INÈS

Enfermez-vous bien, et taisez-vous.

DON DIàCUB.

Qai 8*e8t jamais tu dans une pareille situation f

GINJ».

Moi, monseigneur, et, qui pis est, sans saroir ni pourquoi ni comment.

ik rentrent.

mis, seutê.

Tout est bien embrouillé dans la maison. Dieu reuille que tout cola finisse bien.

JOURNÉE DEUXIÈME

SCÈNE I

Une chambre dans une hôtellerie.

Entrent DON CARLOS et FABIO.

DON CARLOS

Tout est-il prêt ?

FABIO

Oui, monseigneur, le linge, les valises, tout est préparé; il ne manque plus que des chevaux de poste.

DON CARLOS

Il faut encore autre chose.

FABIO

Quoi donc ?

DON CARLOS

Avertir don Juan que je pars ce matin, afin que j'aie pu prendre congé de lui.

FABIO

Il n'est donc pas instruit de votre départ ?

DON CARLOS

Ni lui ni Léonor ne le savent, car hier au soir encore je n'étais pas décidé.

FABIO

Alors je rais raretir.

Non, attends. Il semble qu'il ait deviné mon désir ; le voilà qui vient, quoiqu'il fasse à peine jour.

EnU-e DON JUAN.

DON CARLOS

Si matin, don Juan? •— Qui vous a fait lever d'aussi bonne heure?

DON JUAN

Je pourrais vous adresser la même question. Où allex-vous si matin?

DON CARLOS

Hier au soir, en rentrant, j'appris que deux galères d'Italie étaient mouillées à Vinaroz, et c'est une occasion que je ne dois pas négliger. Autrement je ne sais quand je pourrais quitter Léonor, et je souffre trop à ne pas la voir, étant si près d'elle. Le plus sage est de fuir. Et maintenant que je suis tranquille sur son sort, avec votre permission, don Juan, je pars aujourd'hui*

DON JUAN

Cette permission, don Carlos, s'il dépendait de moi de vous l'aceorder ou de vous la refuser, ce me serait un grand soulagement dans mes chagrins que de pouvoir vous garder encore quelque temps.

DON CARLOS

Ou'est-ce donc f

DON JUAN

n faut que vous restiez ici quelques jours de plus. Il y va de mon repos, de ma vie.

Eibio !

PABIO.

Seigneur?

DON CARLOS

Quand les chevaux viendront, ta les renverras. [Fabio sort.)
Vous voyez, don Juan, que vos désirs sont des ordres pour moi.
Qu'y a-t-il de nouveau?

DON JUAN

Nous sommes seuls?

Oui.

DON CARLOS

DON JUAN

Veillez fermer cette porte.

DON CARLOS

La voila fermée. — Eh bien I qu'est-ce doncJf

DON JUAN

C'est, mon cher Carlos, un si grand malheur, une si grande peine, que je ne la confierais qu'à vous seul au monde; à vous, mon ami, dont l'Ame est la moitié de la mienne ; à vous, mon parent issu du même sang que moi. Voyez comme, d'un jour à l'autre, tout change avec la roue de l'inconstante fortune. Hier, dans vos chagrins, vous •vîntes réclamer mon aide; aujourd'hui, c'est moi qui viens réclamer ;la vôtre. — Ah! quelle pitoyable Infortune que la mienne, puis- Iqu'elle se hâte ainsi de réclamer ce qu'on lui doit !

Qu'est-il donc arrivé depuis hier au soir qui vous ait troublé à ce point?

II

M LB raïB N'EST PAS TOmOOLLs CBBTini.

DON JUAN

Hier vous veniez de sortir... vous n'aviez pas voulu passer la nuit chez moi, et je n'avais paê cru devoir voua presser... toug aviez également refusé l'offre que je vous faisais de vous accompagner. Bref, après voire départ, voulant me retirer, j'avais examiné toutes les portes de ma maison , par l'effet d'une vieille habitude ti »arts avoir aucun soupçon ; je veiifiis de rentrer ddns ma chambre, et ag\ié par les événemens de la journée, je de poiivdli m'eûdormlr i toute sorte d'imaginations se présentaient à moi, et a peine fermais-je les yeux que le sommeil aussitôt s'enfuyait. Tétais depuis quelque temps dans cet ë(at, lorsque, — je

frémis de le dire, — > J'eliteuda ouvrir Une fenêtre d'une pièce qui donne sur la rue. t'entent d'aboM que C'était quelque servante de la maison qui voulait causer, J'etltr'ouvriissans bruit ma fenêtre pcrur Voir qui c'était. Je me proposais, si j'entendais quelque chose qui me la fit distinguer, de remédier au mal sans faire aucun éclat, t'ersonne n'était dans la rue, et, désabufé, chassant au loin mes vains soupçdhâ, je ttie flgurials déjà que le bruit que j'avais entendu, c'était le vent ((ui TaVAit occasionné. Maia avec quelle facilitè s'évanouit l'espoir da bien qu'on imagine ! Au même instant je vis un homme qui descendait par le balcon. Je courus me saisir d'une arkebuse. Mais à peine de retour à la fenêtre, j'aperçus cet homme et un autre qui dl^afaâsaient au détour de la rue. En même temps on referma la fenêtre, afin. Sans doute, qu'il hé me téêiki point cette vâlhe eot^^OlAation que ce pouvait être dès toleUfi | et Je dus être bieu cõtaintindi que la personne qui refermait la croisée était la complice de tœut qui avaient fui. Je voulus m'élancer apféâ eux ; mais je reconnus bientôt que cela ne me servirait à rien ! ils cottraient de toutes leurs forces, et avaient de l'avance mt mol II ne me restait donc plus qu'à t&cher de savoir lac^uelle des femmes de la maison sérail éveillée et debout à cette heure ifidiie i (lour cela j'ouvris la porte de mon appartement. Mais, par malhedl'. Celui de ma sc-BUur était fermé. Je n'avais donc plus Hêfl à falfé : car en frappant, toutes les femmes se seraient éiiluèà h U Mè ; J'aUrKiâ pu Mopçooner la plus innocente, et la coupable se serait mise pour une autre fois sur ses gardés . 1 1 ft'êit pfl9 âe plua grande tnprudenece à mn homme offensé que de rétéler refUtrUge qu'il a reçu lorsqu'il n'est pas en état d'en tirer satisfactiofi. AoMl je ne changerai rien dans ma maison, ni dans ma manière d'êtfé ; on me verra tel qu'on m'a vu jusqu'à présent ; et je saurai diMlmuler

mes inquiétudes et mes soupçons. Mais pour atteindre mon but, il me faudrait un ami s<kr qui pût veiller au dehors si je suis chez moi ; otl chez ttoi« si je viens à sortir. Puis donc que je suis forcé de me cotiier à urt autre* à qui pourrais-je mieux m'adresser qu'à vous, qui, comme je le disais, êtes la moitié de mon àme, et qui en qualité d'ami et de parent detez prendre tant de part à ce qui m'arrive? Veuillez écouter mon projet. J'ai

dans mon appartement un cabinet dans lequel il n'y a que des livres et de vieni papiers, et où jamais n'entre aucun domestique. — Si vous roulez bien vous y cacher... {On firappe.) Mais n'enlendsje pas frapper?

DON CARLOS

Attendez. — Qui ya là ?

FABio, du dehors.

C'est moi, seigneur, ouvrez vite.

DON CARLOS, ouvrant.

Pourquoi frappes-tu, lorsque tu vois que je m'étais enfermé?

FAMO, entrant.

C'est qu'il y a du douvmu, ei il faut que vous le sachiez tout de suite.

DON CARLOS

Qu'est-ce donc?

FApiO.

Comme je vous attendais à la porte, j'ai vu arriver w habits de voyage le père de LéoQor, qui venait demander fi l'op pouvait le loger.

Que dis-tu?

fABIO.

Ce que j'ai vu. Vous sentez bien que je ne pouvais pa« tarder à ^ vous apprendre cela ; d'autant qu'on lui a répondu qu'on avait un appartement à lui donneri eti^u'on l'a placé Ik, à c4té, d'où il vous verra, si vous ^ortoh

DON CARLOS

Mon malheur est au comble t il vient sans doute à Valence pour m» poursuivi» aiaii qiu Léonor.

DORIOAll.

Vous connaîtHii?

DON CARLOff.

CartainemaBl.

DON IUAN, à FeàU, Épie donc le moment où don Carlos pour-
ra sortir sans être vu, et avertis-nous aussitôt.

FABIO

Le moment, je crois, serait favorable ; car il vient d'entrer dans la chambre qu'on lui a donnée.

DON fUAN.

Ehbl^nl comipencoDs par sortir d'ifiii et puia nous verroni ce que nous avons à faire.

DON CARLOS

Sortons an phis idt, cher don luan.

Venez chez moi. C'est maintenant votre avantage autant que le mien, que vous soyez caché dans ma maison.

DON CAHLOS.

Que de petites !

DON JUAN

Que d'ennuis 1

DON CARLOS

Ah I Léonor» combien tu me coûtes I

Ils sortent.

SCÈNE n

Un saloo chez doa Juan.

Entrent BÉATBIX et INÈS.

BÉATRIX

Ne me dis rien, Inès ; tu ne fais qu'aigrir ma douleur.

INÈS

Lorsque hier au soir nous avons eu le bonheur de faire sortir don Diègue et Ginès si doucement que personne ne s'en est aperçu, pourquoi donc vous affliger ainsi?

BÉATRIX

Ma douleur doit te montrer ma passion. Que m'importe qu'ils soient sortis sans être vus de mon frère ni d'Isabelle, si, après leur ♦ départ, libre de crainte, je me suis trouvée en proie à la jalousie? Inès, as-tu jamais vu pareille audace? As-tu vu avec quelle fausse bonhomie, quelle feinte tristesse, don Diègue me vantait sa constance, à moi qui savais tous les dangers auxquels il s'était exposé à Madrid pour une autre femme ?

INÈS

Il n'est pas là pour nous entendre, et, par conséquent, je puis prendre son parti. Que vouliez-vous donc, madame, je vous prie, que fit à Madrid, centre de la beauté, de l'élégance, de la grince et de la parure, un jeune cavalier de bonne famille, fort amoureux, il est vrai, mais enfin qui se trouvait à plus de cinquante lieues de sa dame? Il a suffisamment payé sa faute dans la maison de sa belle, puisque, sans être allé à Sarragosse, il est revenu la tête cassée ^ Et c'est pourquoi, malgré vos dispositions à l'accuser, moi je trouve que l'absence le justifie.

BiATRIX.

Ma jalousie, Inès, n'est pas extravagante, et je sais que quand on aime véritablement un cavalier, il faut être indulgente sur les infidélités qui ne touchent pas à l'honneur. Aussi, à te dire vrai, je donnerais pour voir don Diègue se disculper... je ne sais ce que je donnerais. — Je suis folle ! je me meurs !

Ce proverbe tire son origine de l'humeur quereilense des Aragimals.

INÈS

Un moment! un moment, madame! Si tel est votre désir, vous serez satisfaite. Je ne prévois rien qui nous puisse gêner. S'il vient ici et qu'il demeure, nous n'aurons pas à nous alarmer, puisque nous savons comment il peut s'échapper.

B[^]ATRIX.

Fort bien. Cependant, Inès, je ne voudrais pas qu'il me crût éprise de lui au point d'oublier sa conduite et de chercher moi-même des motifs d'excuse en sa faveur, m^às.

Il y a moyen d'arranger tout.

BÉAT&IX

Et comment ?

INÈS

Voici comme. Je lui dirai que vous êtes irritée et désolée à cause de lui au dernier point, et que vous m'avez défendu mille et mille fois de rien recevoir de sa part, ni lettre ni message; que cependant, pour lui faire plaisir, je puis me risquer... uUtieux.

A quoi donc?

INÈS

A le faire entrer en un lieu où il puisse vous parler. Et de la sorte j'obtiens trois choses : d'abord, qu'il vous voie; puis ensuite,

que vous n'aurez pas l'air de faire les avances ; et enfin, troisième-
ment, qu'il m'en ait l'obligation.

B[^]TRIX.

Inès, je suis jalouse; tu as de l'esprit; je t'en ai dit assez; fais
maintenant ce que tu voudras. Mais ne parlons plus de cela : Isa-
belle finirait par soupçonner quelque chose.

Entre LÉONOR, avec des fleurs artificielles.

LÉONOR

Voici, madame, les fleurs que vous m'avez demandées.

BÉATRIX

Je les verrai plus tard, Isabelle. En ce moment, je n'ai de goût
à rien.

LéONOR. '

Je ne dois pas m'étonner de mon peu de succès, servant sous
une mauvaise étoile.

BÉATRIX

Et moi, je ne dois pas m'étonner de mes chagrins, aimant sous
une étoile pire encore.

Elle sort.

Qu'en est-ce donc, Inès, qui cause les ennuis de doua JBéatrixf

SO LE PIRE N'EST PAS TOUJOURS CERTAIN.

mÈs.

Ce n'est rien, ma chère, que des façons de grande dame. Elle a «ne méianeolie qui la rend capricieuse au dernier point et la fait dianfer d'ayis a toutes les minutes. Si vous ne youlez pas lui déplaire, écoutez, Yoyez et taisei-TOus.

Elle sort.

Hélas! j'en entends et j'en vois assez, et j'en ai bien assez à taire. Espérance insensée, pourquoi donc me vouloir follement persuader qu'ici, loin de ma patrie, de ma maison et de mon père, je puis cesser de craindre le malheur? Le mal est si près de moi que je ne dois pas espérer que don Carios se désabuse a temps ; et mon espérance est si éloignée, que je ne dois pas me confier à l'avenir incertain. Il n'avait que trop raison, cet infortuné , qui , souffrant du même raai que moi, disait : « Malheureux est celui qui se confie au temps pour la guérison de ses maux; car si le remède est infaillible, 'il est fort lent; il est si lent, que d'ordinaire, avant qu'il ait produit son effet, le malade a cessé de vivre.» l'ai peine à contenir ma douleur. Qui jamais s'est vu dans «se situation plus déplorable? et cependant ai-je donné à la fortune aucun sujet de me persécuter?

Entre DON JUAN. "

DoifiiiAair.

Isabelle, que ftit ma sœur?

L]£ON

Elle est dans son appartement, seigneur.

DON JUAN

Alors je vous adresserai une autre question : Que failliez-vous là toute seule, belle Léonor?

LéONOR.

Ce t[\\ie je fais toujoius» je jne plaignais dp nui destinée. Avez* vous vu don Carlos?

DON JUAN

Oui ; il n'eût pas été convenable qu'il partit sans que je le visse.

L^ONoa.

Quoi! déjà I il est parti?

DON JUAN

Oui, Léonor.

LÉONOR

Et je ne l'ai pas vu!... Ah! il a bien peu d'égards pour moi!

PON JUAN

Allons, Léonor, ne vous laissez pas aller à de nouveaux obagrins. Vous êtes désormais placée sous ma protection, et vous avez en moi un homme dévoué, qui, pour tous, exposerait au besoin sa vie et sonl

LOURNÉE II, SCÈInE II. Si

L^ONOR

Étant ee que tous êtes, généreux et noble, You« deyiez votre appui à une femme infortunée ; et pour que vaus puiuiez voir, don îuan, quelle confiance yotre bonté m'inspire, — permettez, puisqu'il m'est impossible de surmonter ma peine , permettez que je m'éloigne de votre présence. Vous montrer ma douleur, ce serait manquer à tout ce que je tous dois; et si je pleure» ce ne doit pas être en votre présence.

Slla lort.

11 avait bien raison, ce sage qui disait qu'il n'existe point de dif Urenee entre souffrir et Toîr sauffrirl Gepeadant je devais dire à LéoBor que <Un Carios était parti, bien qu'il ioit emhmé dans ce cabinet : car il est essentiel pour tons deux qu'on ne connaisse pas sa retraite, et nul ne garde mieux un secret que eelui qui Tig-sore. D'ailleurs, le père de Léonor étant iei, ce parti est le meilleur pour tout le monde. {Il frappé à u»^ porté.) Carloat

Entre DoT4 CARLOS.

DONCiloQf.

Êtes-vousa seul?

DON JOiir.

Sans deat«. Je ne serai» pas veuu ici avac 4o mffliia,

DON CIRLOS*

Avez-vousa parlé i Léonor?

DOIT iUAM.

Oui, et aa douleur, aea larmes m'ont paru une garantie fulfi-saate de son amour et de sa vertu. Quand je lui ai aononcé votre

départ, elle a montré une affliction si vive, si bien sentie, qu'elle m'a per- «uadé» malgré ks iiulicos contraires, qu'ella n'a jan»^ été couj^able.

Cela, je me le suis dit coque vous. Cependant fi^el^ue désir que j'aie de la savoir innocente, doi»-J£ le croire avant d'en avoir la preuve, la preuve évidente?

SOM WAJl.

Je ne dis pas cela.

DON CARLOS

Il est donc inutile d'en parier; car la jalousie finirait toujours par dissiper les impressions 'trop favoraUea de l'amour.. Lui avet^ous annoncé l'arrivée de son père à Valence .^

DON JUAN

Non, c'eût été cruel d'ajouter ce nouveau chagrin à tous ses ennuis.

VoMi mt» hm fti^ don Juan. Et fwdft «r^ses AvesHroHa données kV9tmt

DON JUAN

De demeurer tranquille à l'hdtellerie ; à quoi il n'y a point de danger, puisqu'il n'est pas connu du seigneur don Père. Je lui ai recommandé d'observer avec soin toutes ses démarches, et de nous tenir au courant de tout.

DON CARLOS

Peut-être la précaution est-elle superflue ; car le père ne parlera de ses projets à personne.

DON JUAN

Je ne suis pas de votre avis. — Maia quel est ce bruit ?

DON CARLOS

Ah ! don Juan , c'est la plus terrible aventure qui pût nous arriver. Celui qui monte l'escalier, c'est don Pèdre, le père de Léonor.

DON JUAN

Que dites-vous là?

DON CARLOS

A travers la serrure je l'ai parfaitement reconnu.

DON JUAN

Le père de Léonor?

DON CARLOS

Lui-même.

Eh bien, retirez-vous au plus tôt dans ce cabinet. Je le recevrai, et je pénétrerai ses intentions.

DON CARLOS.

Je ne saurais y consentir. Lorsque le père de Léonor vient dans une maison où sa fille et moi nous nous trouvons cachés, je ne puis ni ne dois vous laisser seul avec lui.

DON JUAN

Rien ne vous empêchera de venir, au besoin. N'allons pas au-devant du malheur; il arrive toujours assez tôt.— Voyons d'abord ce qu'il nous dira. Allons, cachez-vous.

DON CARLOS

J'y consens, mais de là j'observe tout.

Don Carlos se cache, don Juan ouTre U porte.

DON PÈDRE entre en habit de voyage.

DON JUAN

Que demandez-vous, cavalier?

DON PÈDRE

Je vous supplie de me dire si don Juan de Roca est chez lui ?

DON JUAN

C'est moi qui suis don Juan. Que puis-je pour vous?

DON PÈDRB.

Permettez que je vous embrasse. C'est dans votre maison que mes infortunes trouveront un port assuré ; je vous confierai toutes meB

peines; et j'ai la conviction, qu'en dépit d'une étoile funeste, je trouverai chez vous toutes les consolations que j*y viens chercher. DON CARLOS, à part.

Il ne peut se déclarer davantage.

DON JUAN, à part.

Il aura sans doute appris que don Carlos et Léonor étaient chez moi. {Haut,} Seigneur, je rends grâces à ma bonne fortune de l'honneur que vous me faites; mais je ne sais comment vous répondre, ignorant qui vous êtes et ce que vous désirez.

DON PÈDRE.

Veillez, seigneur, vous asseoir. Voici une lettre qui vous dira qui je suis, et vous saurez ensuite ce que j'attends de vos bontés.

DON JUAN

La lettre est de mon honoré seigneur le marquis de Dénia. [A part.] Je ne sais que penser.

DON PÈDRE

Veillez d'abord la lire, et je m'expliquerai ensuite. DON JUAN, lisant.

a Le seigneur don Pèdre de Lara, mon parent et mon ami, va » dans votre ville à la poursuite d'un homme de qui il importe à » son honneur de tirer satisfaction. Mon peu de santé ne me permet » pas de l'accompagner; mais j'aime à penser que ma personne ne » lui fera point faute là où vous êtes. Je me borne à vous dire que » son offense est la mienne, et que je prends à mon compte la satisfaction qu'il désire. Le marquis de Dénia.» Vous avez entendu ce que m'écrit l'honoré marquis; ma seule réponse, c'est que je me mets à votre disposition, prêt à vous servir en quoi que ce soit.

DON PÈDRE

Dieu vous garde t Comme je l'espère d'après tout ce qu'on m'a dit de vous,,et d'après ce que je vois, j'ai bien fait, en venant ici, de ne pas me munir d'autre secours, d'autre recommandation que de cette lettre. I^e marquis, il est vrai, m'avait dit que je trouverais en vous un défenseur dévoué, à cause de l'amitié et de la reconnaissance que vous devez à sa maison.

J'avoue hautement toutes les obligations que je lui ai ; je tâcherai de m'en acquitter avec vous ; mais, seigneur, il faut d'abord que je sache le motif qui vous amène à Valence. {A part.) 11 faut boire d'un trait toute la coupe d'amertume.

DON PÈDRE

Je vous le dirai si je puis le prendre sur moi. Je suis noble, et, de plus, offensé, don Juan; mon ennemi est à Valence, et je le cherche. C'est assez vous dire.

DON JUAN

Maiutêoant je sais tout comme vous-même.

DON PÈDRE

Il «iffit ; Yôu8 êtes prévenu ; je pourrai désormais vous ayiser quand j'aurai besoin de vos services.

IU M lèvent.

DON tUAM.

Uo moiii£iii..« fïOGorfl ua mot.

DON p^as.

Defuois'agifc-ii?

BON JUÂV.

11 faut que vous sachiez, ieigneur don Pèdre, que j'ai à Valence des paréos et diïs ami#. C'est pourquoi, jusqu'à ca que je connaisse quel ast votre adversaire, ni le marquis n« paut rien m'ordonner contre mon honneur, ni moi je ne puis rien promettre qui tourne contre moi-mtoe.

DON PÈDRE

L'observation est digne de votre noblesse et de votre prudence ; et, bien loin de m'en plaindre, je vous en remercia et vous en estime davantage. Et afin qu'il n'y ait plus de mystère entre nous, gupUes sont vos relations avec un certain don Piègue Ceotellas?

DON JUAN

Pes relations de simple connaissaiüie. !Rien de plus.

DON CAR1.08, 4 part.

Bon l c'est mon rival.

DON PÈDRE

P'après cela, vous n'avei pas d'objection?

DON #UAN.

Je n'en ai plus.

PQN ?ÈDRE.

Donc, cet homme (combien il m'çn coûte de le r<îp^ter!) fut une puit laissé pour mort dans ma maison, de sorte que je ne pus me venger, car c'eût été une lâcheté de frapper de mon épée un

cadavre; et je secourus mourant celui à qui, debout, j'aurais donné mille morts. La justice arriva , mais je ne voulus former aucune plainte; un homme comme moi ne se venge pas avec de vaines procédures. Au milieu du tumulte, ma fille disparut : vous le dire est pour moi une nouvelle honte. Malheur sur le premier qui inventa une loi si rigoureuse, un contrat si injuste, une association si impie; qui fit un partage si inégal entre l'homme et la femme, et soumit notre honneur au caprice d'autrui... Bref, ma fille disparut, et quoique dans ma disgrâce j'aie eu deux offenseurs, c'est don Diègue que je poursuis , et cela pour deux motifs : d'abord, parce que j'ignore qui est l'autre, et que le premier que j'atteins doit le premier recevoir son châtiment ; et ensuite parce qu'un m*a dit dans toutes les auberges de la route qu'il était passé, avec une dame et un domestique, un cavalier qui cherchait à se cacher. Or, d'après les renseignemens qu'on m'a donnés , cette dame est ma

filles, et il est à présumer que s'étant irouTé guéri peu après sa disparition, il l'aura protégée dans sa fuite«« Voilà pourquoi j'irai le poursuivre avec plus d'acharnement et de fureur, soit afin de rétablir mon honneur perdu, soit afin d'anéantir le» coupables, si je ne puis y réussir. Et puisque maintenant rien ne vous empêche de m'assister dans mes desseins, je retiendrai vous chercher. En ce moment je vous quitte pour faire une autre démarche dont je vous instruirai plus tard, le vous le dois comme à celui qui sera désormais mon recours, mon soutien, mon asile, non pas tant peut-être à cause de la recommandation que Je vous ai apportée, que par l'obligation que vous avez contractée en voyant la douleur d'un naïf homme et les pleurs d'un vieillard.

Il sort.

Entre DON CARLOS.

DON CÀRLOS.

Fut-il jamais une situation plus cruelle?

Donr fOÀiV4 Rappelons-nous, don Carlos, tout ce qui noul
Iwt arritè*

non cABLos* Vous avez chez ve«s la dame d'un âlnl.

DON Ivan.

Fillo d'utf bomnw qui est venu se réeltfmer de moi<

DON GARLOSj

Cet ami ett également cai^é etaei vous.

DON it/Jfi

Vont «aider à renger mee propres outragei;

CARLOS

L'ennemi que cherche don Père est aussi le mien^

DON IOAN.

Et moi, au milieu de tant d'engageroens de loute espèce , je ne
sais que résoudre. Je me dois à Léonor parce qu'elle est femme; à
fOUf, pari» que Youf êtes mon parent j à don Père, 9 cause du
marquis et enfin à mon honneur, à cause de moi-même. Que
faire?

DON GARLo9«

Le temps nous l'apprendra. Agissons dans chaque circonstance svitaift les Ivénelnens.

DON iOAN<

C'est bièti t «ttétiddni, et flous verrons. Jusque \h, demeurez cacadë dans ce cabinet, sentinelle de mon honneur, tandis que je vais sortir comme à rordihtrtré, âfitt qu'on ne soupçonne rien.

DO!* CARLOS

AdteU donc.

DON JUÀN.

£h biéh, adied.

DON CARLOS

Ciel clément, lirei-moi de tant de peines 1

DON JUAN

Ciel puisiant, sauvez-moi de ces dangers!

SCÈNE m

Une me devant U maison de dou Juan.

Entrent DON D1È6UE et GINÈS.

DON DIÈGUB.

GINÀS.

DON DiftGUB.

Marche donc.

Je ne puis.

Pourquoi?

GINÈS

Parce que la meilleure raison pour ne pas marcher, c'est d'avoir le pied cassé ou foulé.

DON DIÈGUB.

Que Dieu te soit en aide ! Tu es bien douillet l

GINÈS

Que Dieu me soit en aide t cela vous est bon à dire, et ça me rappelle un conte assez piquant. — Un jour un Portugais tomba dans un puits; ce que voyant, un homme s'écria: «Dieu te soit en aide!» A quoi l'autre, du fond du puits : «Il n'est plus temps!» Vous voyez l'application, cela va comme un gant à mon histoire ; car cela revient au même de tomber au fond d'un puits ou de tomber du haut d'un balcon.

DON DIÈGDB.

Et moi, n'ai-je pas sauté comme toi?

GINÈS

Que voulez-vous? vous, vous n'êtes pas cassant, et moi je suis fragile comme verre.

DON DIÈGUB.

Non pas ! mais tu es fort maladroit.

GINÈS

Point du tout ! c'est que ce qui est bon pour l'un est mauvais pour l'autre. — Un jour un moine mourant de faim, harassé de fatigue, arriva dans une auberge et demanda à l'hôtesse ce qu'elle pouvait lui donner pour souper. « Rien, fit-elle, à moins que je ne tue une poule. » — « C'est que, dit-il, ce n'est pas le tout de la tuer; pourra-t-elle se manger? » — « Ne vous inquiétez pas, répliqua l'hôtesse ; je sais un secret excellent pour l'attendrir. » Et en effet, prenant la poule avant que de la tuer, elle lui grilla les pieds; après quoi ladite poule parut fort tendre au révérend père, qui peut-être attribuait à l'opération ce qui pouvait venir de son appétit Sur ce, U

JOURNÉE n, SCÈNE IIL 57

se couche; mais le lit était dur, si dur, que le moine ne pouvait dormir ; pour lors il se rappelle le secret, et met le feu aux pieds de sa couche. « Eh quoi ! s'écria l'hôtesse tout alarmée en voyant la flamme, qu'est ceci, mon père? » -> « Notre hôtesse, le lit est dur » et je lui brûle les pieds pour l'attendrir. » Ne vous étonnez donc pas que la même chose n'ait pas produit sur tous deux le même effet : vous êtes la paille et moi la poule.

DON Dii«nB.

Tu auras beau me conter tes sornettes, tu n'éviteras pas d'aller voir Inès.

GiNàs.

Qui I moi? Inès !. .. cette femme abominable qui, après nous avoir tenus tout le jour dans un coin, a fini par nous jeter par Je balcon ! Quelle récompense pour deux zélés serviteurs comme nous, vous de la maîtresse, moi de la suivante ^1 Vive Dieul si de ma vie je la revois...

DON DiàeuE.

Pour moi, je lui serai éternellement reconnaissant de ce qu'elle a fait, car elle a sauvé la vie et l'honneur de Béatrix.

GlfIÈS.

Pour moi, j'aimerais autant qu'elle n'eût pas compromis mt jambe.

DON DIÀGUB.

Allons, tu deviens insupportable.

GINÈS

Eh I je n'ai pas lieu d'être de bonne humeur, qnand je vois qu'à nous deux votre amour nous a pris de la tête aux pieds.

DON DIÈGUB.

Voyons» Ginès, je te le demande pour moi.

GINiS.

Je veux bien; mais je n'augure pas favorablement du succès.

DON DliGUB.

Pourquoi cela?

GINJtS.

Parce que je n'y vais pas de bon pied.

DON DliGUB.

Je t'attende au coin de la rue.

GINÈS

Si vous ne voulez que parler à Inès, vous n'attendrez pas longtemps.

■ Il 7 a ici on jeu de moU intraduisible. Ginès, en mi boaffon, plaisante sur le douUê sens dn mot servidoTy qui veut dire en mime temps s\$rviteÊvr et vase de nuit,

Not vaeiô por un balcon Alfinf eomo servidoree^ Fo svyoj ypi-deêu ama,

Gomment doac?

GINÀS.

Ce»t que si la taille, U tournure et les habits ne me trompent, la foilà qui sort de sa maison.

DON DIÀGUK.

Oui, c'est bien elle ; mais je ne voudrais pas lui parler si près de sa maison. Va lui dire tout doucement que je l'attends sous ce portail.

Entre INÈS avec sa mante.

INÈS, à part.

J'ai, de la fenêtre, aperçu don Diègue; et, malgré mes craintes, je vais lui parler. Je n'ai pu refuser cela à ma maîtresse, qui compte sur mon adresse et mon zèle.

GINÈS

A quoi bon ce voile, nymphe traîtresse, si votre tournure vous trahit et dénonce aux passans la perle des femmes ^ ?

INÈS

Qu'est-ce done, mon brave Ginès ?

GINÈS

C'est que Je boite.

INÈS

Je le vois; mais où as-tu attrapé cela?

GINÈS

En quittant la charmante Inès,

INÈS

Tu mens, infâme t

GINÈS

Oui, je l'ai attrapé en sautant du balcon en bas ; or, comme en ce moment je venais de te quitter.. .

INÈS

Je discuterais ce point avec toi si je n'étais forcée d'aller en commission chez dona Violante; et je ne voudrais pas que personne de la maison me vit causer ici avec un drôle de ton espèce.

GINÈS

Bien ! fort bien ! mais d'abord, un mot à mon matti^e, qui t'attend à deux pas, et puis nous te laissons partir.

INÈS

Ce serait encore pis. Si ma maltresse savait que je lui eusse parlé, elle me tuerait.

DON DiÈGUE, s'approchant.

Et pourquoi donc , Inès ?

* Littéralement : « Le chon-tieqr des femmes. »

^e f OimifÉE II , SC&NB m. M

Elle est si en colère, si furieuse contre fo««t qu'elle m'a défeadu de recevoir de tous ni message ni billet.

PON uiaui.

Estpelle donc inexorable pour celui qai l'adore t

niàs.

Vous l'avez bien mérité.

DON niteuB.

Moi, Inès?

INÈS

Vous adorez ici... et vous portez ailleurf toi hommagea,

GINàs.

Quand un bomme en colère dit à un cavalier qui se trouve cbei lui : «Je vais vous faire jeter par la fav^trè par quatre valets, » aussitôt sa fureur ^'apaise ; et toi, ta maîtresse garda ranevae après nous avoir fait jeter de son baloon par sa soubrette, et si bien jeter que désormais ma fortune ne va plus qu'à clocbe-piedt — Qua vautelle de plus?

DON DliGUB.

Je n'aurais pas cru, Inès, que loi aussi tu fasses contre moi.

INÈS

Je ne parle pas de même à tout le inonde, et Dieu sait ce que j'ai déjà souffert pour avoir essayé de vous justifier. DON DiÈaus.

Eh bien! Inès, si tu es en effet bien disposée en ma fkveur, ar^range les choses, je te prie, de façon que je puisse loi parler nn seul moment.

INÈS

Cela n'est pas facile.

DON DIÈGUB.

Compte sur ma reconnaissance; mon amour sera généreux*... et pour commencer**.

Il loi donne une bonne.

INÈS

Oh! moi, je n'agis pas par des matift d'intérêt.

GINÈ8.

C'est connu!

INÈS

Et pour vous prouver mon dévouement, je retourne dire à ma-mattresse que J'ai fait sa commission. Il est nuit... mon maître est sorti... je vaif entrer la première... et laissant la porte ouverte...

DON DIÈaOl.

Ah! Inès, tu me rends la via!

INÈS

Vous pourrez entrer après moi, et easuita advienne que pourra.

DON DIÈGUE

A merveille! je te rais.

GINts.

Oui, Traiment, Inès, tu es charmante.

INÈS

Seigneur caTulier, je crois que ma bourse tous a donné dans l'œil...

Girris.

Elle m'a paru rondelette... Mais toit

INÈS

Laissez donc! je ne cause pas avec un homme quand je sais de quel pied il cloche^.

Bile tort.

DON DIÈGUB.

Suis-molt Ginèi.

Moi?

Oui.

Où allez-Tous?

Viens, tu le verras.

ttliÉS.

DON DlteUB.

filmÈS.

DON DIÈAUB.

GINÈS

Non pas! — Plutôt le diable m'emporte! ainsi soit-îll... Pourquoi irais-je encore me faire enfermer? Est-ce que vous désirez me voir sauter une seconde fois? Eh bien I vous me retrouverez ici dans la rue, et vous vous figurerez que j'ai sauté.

DON DIËGUB.

Je ne te croyais pas si poltron, et je vois que je ferai mieui d'al*
1er seul.

GINÈS

Ma poltronnerie n'est que de la prudence.*., et vous pouvez
me

supposer dans la maison.

Ils sorteat

SCÈNE IV

Le Miloft de don Juan.

Botrent BÉATRIX et LÉONOR.

BÈÂTRIX.

Isabelle, faites placer des lumières dans l'autre salle, et vous
m'y attendrez ; pendant ce temps, pour me délasser du travail, je
vais me divertir un moment à la fenêtre.

Ce que vous désirez va être fait. {Â part,) 11 est triste de servir,
■ Cet perolei d'Iaèi sont u prorerbe espagnol.

JOURNÉE n, SCÈNE IY. 4ft

et plus triste encore lorsqu'on n'a pas la confiance. Béatrix et
Inès se cachent constamment de mot ; l'une vient de sortir,
l'autre l'attend sans doute. Laissons-les libres, et respectons ces

petits mystères. Ne faisais-je pas de même chez moi? n'avais-je pas de même des femmes auxquelles j'accordais ma confiance? et d'autres* que j'avais soin de tenir à l'écart? mes souvenirs! cessez de me tourmenter ; et puisqu'à présent tu sers, infortunée Léo-
nor, regarde» entends et tais-toi.

BUetort.

Entre IICES.

INÈS

Vous ne direz pas que je me sois retardée.

BÉÀTRIX.

Je t'attends dans ce salon pour savoir ce que t'a dit don
Diégue. Eh bien?

mis.

J'ai joué mon rôle on ne peut mieux; il me suit sans se douter
que c'est vous qui le faites venir. A vous, madame, maintenant ; il
faut que vous feigniei d'être fort en colère, et surtout contre moi.

BÉÂTRU.

Inèsy regarde qui entre dans la maison.

màs.

Ahl mon Dieul c'est un homme t

Et qui peut oser ainsi?...

Entre DON DIÈGUE.

DON DliGUB.

Un infortuné, qui, prosterné à vos pieds, vous off're mille fois sa vie» adorable Béatrix.

BiATRIX.

D'où vient ceci, Inès?

INÈS

J'avais cependant» madame» fermé la porte avec le plus grand soin...

BEATRIX

Vous mentez; c'est une de vos perfidies; vous ne resterez pas une heure de plus à mon service.

DON DIÀGUB.

Ne grondez pas Inès, madame ; c'est moi seul qui suis coupable; tournez contre moi toute votre colère, toute votre fureur; je serai trop heureux si vous daignez vous venger.

BÉATRIX

Vous auriez pu, seigneur don Diègue, vous épargner cette dernière folie. Vous devez être convaincu que désormais tout retour de ma part est impossible.

n LE PIRE WEST PAS TOUJOURS CERTAIN.

DON DINGUE

Je ne l'ai jamais espéré ; je savais trop que mon peu de mérite ne pouvait pas élever si haut ses prétentions. bMatrix.

n est vrai, et aujourd'hui moins que jamais.

BON DIÈGOB.

Pourquoi donc, madame t

BÉATRIX

Parce que des outrages ne sont point des titres à l'amour.

DON -DIÈGUE

Permettez-moi de dissiper vos soupçons.

BiATEIX.

Cela ne vous sera pas facile.

DON Diteim.

Peut-être.

Don Diégue, l'heure est hasardeuse, la porte ouverte, mon bonheur douteux. -^ Ailei*-ToU8-en, ne me perdez pas.

DON DltGUE.

Non, non, je ne laisserai pas échapper une occasion si favorable. Veuillez d'abord m'entendre, et puis Je pars.

BtfjLTMX.

Inès , veille à cette porte. ~ Puisqu'il faut que j'adiète à ce prix votre départ, je vous écoute.

lUtaMft.

DON DiteUB.

Eh bien ! belle Béa tris, lorsque je partis de Valence...
BatreUdUtlMtcOMiée^

B^TBIX.

mis.

AUons, qu'attendez-vous T HoQf avom le refuge de cette nuit;
il

DON mÉDGim, «o eachcmt.

FuU-il jamais un amour plus contrarié t

BÉÂTEIZ.

Fufr41 jamais une étoile plua funeste?

INÈS

Dtt ouragei madame! n'ayez pas peur, ne voui troubles pu...

JOURNÉf II, SCÈNE IV. 43

mon matire ne soupçonne rien, car au lieu de venir de ce côté,
il est entré dans son cabinet.

B^ATRIX.

Ah ! Inès, quelle peine I

Entrent DON CARLOS et DON JUAN* DOIf JUAIC.

Oui, Carlos, ainsi que je tous le disais, j'étais au moment de rentrer lorsque j'ai vu un homme me précéder dans la maison. Veuillez m'attendre dane la rue » et yeillez sur la porte et lei fis-nétrei* Que

personne ne sorte I ...

DON GAKLOS«

Vous pouvez être tranquille, don Juan... comptez sur moi.

IlMrt« DON IUAPf.

BÉATRIX

DON JUAIf.

B^TBIX.

biSatkuu

Béatrli?

Mon frère?

Que faisiez-Yous là?

J'étais ici avec Inès.

Fort bfeii.

Où alle»^onaî

DON IUAN.

Chez moi. Ne puis»je aller où il me plattt

B^TAIX.

Sans doute; mais cependant... il est singulier..,

DON JUAN

Éloignez-Yous.

BÉATRIX

Vous me parlez d'un ton auquel vous ne m'avez pas habituée...

DON JUAN

Otez-Yous de là.

BÉATRIX

Quel affreux malheur !

DON JUAN, à part.

Il vient par ici... mais cette chambre a une autre issue. Voyons
si je ne trouverai pas un refuge plus sûr.

Cette fois mes doutes vont cesser.

Il entre dans la chambre où était don Rodrigue. BÉATRIX.

Has-t-il mis l'épée à la main pour entrer ?

Non.

Il y aura mort d'homme.

Non, le sort en est jeté.

Et le sort nous menace.

Je me

BIÊATRIX.

mis.

BiATRU,

iNàs.

Ce n'est pas la peine... Il yaut mieux fuir... si nous pouyons.

BÉATIUX.

Je n'aurais point la force de faire un seul pas.

INÈS

' Don Diègue était sorti, sans doute, puisque votre frère ne Ta pas rencontré...

UÎONOR, du dehors.

Ah I que je suis malheureuse I

En passant d'une chambre à l'autre, il s'est trouvé dans celle où se tenait Isabelle; elle, en le voyant, elle aura eu peur... En effet, la voici qui accourt... Retirons-nous dans ce coin.

Elles se retirent à l'extrémité an salon.

Entre LÉONOR, un flambeau à la main. DON DIÈ6UE la suit.
L^NOR.

Homme, ou qui que tu sois, ombre, illusion, fantôme, que me veux-tu?... N'est-ce pas assez que tu m'aies forcée de quitter ma maison, sans venir me poursuivre encore dans celle des autres?...

DON DIÈGUE

Femme, ou plutôt, ombre , illusion , fantôme, n'est-ce pas assez des malheurs que tu m'as déjà causés?... Que te faut-il encore?... Veux-tu donc une seconde fois ma mort?... mais non, cette fois je vais échapper.

Entre DON JUAN.

DON JUAN

Non, non! quand tu te cacherais au centre de la terre Quoi !
c'est vous, don Diègue ?

DON DIÈGUE.

Abaissez votre épée,. don Juan... Sans doute je n'ai pas eu les égards que je devais à votre maison; mais votre honneur n'est point lésé ; et une explication peut tout arranger entre nous. D'ailleurs , en fait de vengeance , ce qui vaut le mieux c'est de n'avoir pas à se venger...

DON JUAN , à part.

Don Diègue Centellas... Je le surprends avec Léonor,* Mes soup-

çons m'abusaient... mon âme se réjouit... Je craignais une bien autre disgrâce!

BELTIUX.

D'où vient donc qu'en le voyant il est resté immobile T...—
Écoutons.

DON DIÈGUE.

A Madrid, don Juan, je me suis épris de cette dame que voilà... et même chez elle, une nuit, il m'est arrivé la plus fâcheuse aventure. De retour à Valence, ayant appris qu'elle était chez tous...
LéONOR, à part.

Hélas ! malheureuse !

DON DIÈGUE.

J'ai osé. entrer, entrer pour lui parler.

BIÈATRIE.

L'excuse est bien trouvée, Inès. Pourvu qu'Isabelle ne le démente pas... Fais-lui signe de donner à cela son assentiment.

LéONOR.

Tout ce que vous venez d'entendre, don Juan,, n'est que trop vrai... oui, le seigneur don Diègue est l'auteur de tous mes maux. C'est à cause de lui que je me trouve exilée de ma patrie... abhorrée par mon père... délaissée par mon époux... et enfin obligée de servir votre sœur sous un nom emprunté et sous cet humble vêtement.

mis.

Elle a compris mes signes.

B^AT&IX

Et elle joue si bien son rôle, qu'en vérité j'y sertis moi-même trompée.

L'ÂNE, continuant.

Mais qu'il dise lui-même si jamais, soit ici, soit à Madrid...

Taisez-vous, Léonor... taisez-vous.

LÉONOR.

<... Je lui donnai aucun prétexte...

DON JUAN

Ne cherchez pas à vous disculper. (^ part.) Pauvre femme...

INÈS

Vous lui devez bien de la reconnaissance, madame, de s'accuser ainsi pour vous.

BATRICE.

Si mon frère la croit, nous n'avons plus rien à désirer.

DON JUAN, à part.

Que faire?... Pour moi je suis rassuré, mais don Carlos?

Entre DON CARLOS. Il s'arrête derrière la tapisserie. DON CAMILLE, à part, .

« J'ai vu le maître d'armes, et comme un digne maître d'épées, je me suis hâté d'accourir » et je tenais... mais non, ils ont abaissé leurs armes. Écoutons d'ici ce qu'ils disent. Il vaut mieux pour son honneur d'être muet que « s'imaginer à Taanithk.

•ON m'agob.

Voflè tooi iMi torts onren vws; voilà tMi m«n crinw. Décidei le parti qui convient le miou à votre iMwneur.

DON JUAN

Don Diègue , vos explicationi aoni d'accord avec diverses choses que j'ai apprises de Léonor*

DON CAKLOS, à part.

Û4A'4i-je entMrfu?».. Il â aoi^imé don Diègfie et Léonor.

BON IUAN.

Je n'ai qu'une question à vous £aire... Est-ce la première fois que vous entrez ici la nuit pour lui parler?

DON DIÈGUE, à part.

Voilà UBe question insidieuse ; mais enfin je dois toujours sauver Béatrlx. (JSom/.) Non, don Juan. La nuit dernière, déjà, j'étais v«ui,et je suis jorti par ce halcoa. En avouant ma faute^ je jugeais inutile de rapporter ces circonstances.

DOIT WAN

Cependant elles avaient beaucoup d'ttpt«r(Mce fonr moi»

DON CAasbM, à part.

C dteii d— ooMlre mêi , faélMl «MdMraieBi «e vécifier les soupçons de don Juan !

A prlMtt ifd'û «t fenudé, à «on tour. iHsui.) Eli quoil don Juan, vous aviez une telle méfiance de votre sœur?... et .voilà la suivante que vous m'avez donnée delà main de votre damel [BaSi à Léonor,) Pardonnez, mon amie, et continuez. LÉONOR, has, à Bëatrix.

Que voulez-vous?... Je ne vous comprends pas.

DON JUAN

n n^esl pas question de cela , Bëatrîx. Don Dii^e, il est vrsti, à certains égards me satisfait ; mais U suffit que Léonor ait été placée tfllet moi -par In ^penenae ^ nom t'« envoyée i^ur que ie sois tenu aux obligations que mon nom m'impose. Ainsi, bîôiqne oetnalier soit venu pour elle et bob po«r vous, je n'en dois pas moins châtier son nwtñfi

don CABJuoSy 46 mosUrafitm

Non, fioni c'est moi jeui qiû «i dfoît de me jpUnde^j p'ost Amoi MuldomeTengeri

LÉOICOR.

Que Yfm-jef àtm Cariw!... H ne me num^tU ptof ^iie ee adbeur.'...

DON DlàGUB.

Et qui donc éte»-Yous, vous qui ?«Mz ainsi prendre en main cette qfwreileî

Youff devriez me reconnaître... vous en avez assez de motifs... Je suis le cavalier qui vous laissa poor mort à Madrid, et qui vient en ce moment achever ce qu'il a comnénéé.

L^ONOR, à part.

Quelle horrible situation \

DON m^GOK.

Je pense, au contraire, que vous êtes Tenu pour que Je puisse enfin me venger.

• DOIT xuiiv.

Je me mets à vos eûtéSy don Carfos.

DON DIÈGCV

Cela fait deux contre un ; mats pour cela je n'ai pas peur.

ends, du dehqri.

Venez, yenez tous! c'est ici qt/on se bat.

Qu'est cedT

' Inès, bâte-toi d'éteindre ce flambeau ; nous n'afOM cpM ce BO|«i d'éviter de plus grands malheuis.

>èi élelni le aamb«M. GINigw

Eestez-en là, s'il vous plaît, puisque rous n'y yoyez pas.

DON JtAN.

Songez-y tous, yotis êtes chez moi.

GINÈS

Allumez un flambeau, et chaeu» se verra bien.

lioNOR.

Quel malheur!

DON DiéonÉ.

J'ai Crouvé la porte; ce n'est pas fini, cela, c'est renvoyer sa vengeance à une meilleure occasion.

Il sort.

Troublée et remplie de crainte, elle ne retire dans son appartement.

Elle sort.

INÈS

Nous avons si bien arrangé nos affaires, que, de bonnes qu'elles étaient, les voilà, sans ressource.

Seigneur» où êtes-vous donc ?... le chirurgien vous attend.

DON CARLOS

Meurs, traître?

Guéris.

Je suis mort! — Il suffit que vous Tordonniez. ^, Du diable il j'attendrais que ce fût pour tout de bon !

UN BOMMB DB LA FODLB.

On a tué un homme... Gare maintenant la justice... Sauvons-nous tous, mes amis.

Ils sortent.

DON JUAN

Holà I un flambeau 1 Je vais moi-même en chercher un I

Il sort.

LÉONOR

Combien je suis émue ! et combien mes malheurs m'accablent
1... Je n'ai pas la force de m'éloigner.

DON CARLOS

Je reste ici, à mon poste... Ils ont beau fuir les uns après les
autres, je dois rester où j'ai tiré l'épée

Entre DON JUAN , arec an flambeao.

DON JUAN

Maintenant, nous allons y voir...

L^ONOR

Arrêtez, don Carlos.

DON JUAN

Quoi I tous deux seuls?

DON CARLOS

Pourquoi vous étonner?... l'un de mes ennemis ayant disparu,
je suis demeuré avec le plus acharné ; mais celui-ci, pour le
vaincre, il faut le fuir.

11 vent s'en aller, don Jvan le retient.

DON JUAN

Arrêtez t

Laissez-moi, de grâce, laissez-moi fuir cet ennemi... que je puisse poursuivre l'autre.

DON JUAN

A cette heure vous ne pourriez les atteindre...

L^ONOR

Ah I je voudrais pouvoir déchirer mon sein et tous montrer mon cœur tel qu'il est... Mon cœur vous attesterait la vérité de mes paroles, et peut-être seriez-vous persuadé. *

DON CARLOS

Votre cœur nécessairement doit être habile à tromper.

LÉONOH.

Non, mon Gttur est loyal ^

DON CARLOS

En effet, la circonstance le prouve... Ah! Léonor , puisque tous avez oublié ce que vous me devez , ne pouviez-vous pas au moins vous souvenir que vous étiez chez don Juan?

LÉONOR

En quoi donc puis- je être responsable des folies d'un insensé?

DON CARLOS

En effet, j'ai tort. Epargnons de vains discours.^ Mon ami, mon cousin, puisque le motif pour lequel vous m'aviez engagé à différer mon voyage n'existe plus désormais, et que les événements ont tourné contre moi seul, adieu... je pars... Je pars déshonoré de Valence, mais il faut que j'en sorte cette nuit ; mon ennemi dira , s'il veut , que je l'ai fui... mais que m'importe à présent ma réputation, mon honneur ! Adieu... Cette femme que j'ai tant aimée autrefois, mon amitié tous la recommande, non pas, sans doute, pour que vous la gardiez encore chez vous... mais pour que vous permettiez qu'elle aille rejoindre don Diègue... et que tous deux, satisfaits dans leur amour... Mais non, je ne sais plus ce que je dis... Adieu, adieu don Juan.

LioNon.

ciel I Carlos, attends !

DON CARLOS

Que voulez-vous encore?

LliONOR.

Si j'ai su...

Assez l

Que don Diègue.».

Assez, vous dis- je...

LéONOR.

Oh ! oui , assez! car je ne puis parier... ma voix et ma vue sont sans force... le cœur me manque... Jésus 1 Jésus I

Elle s'évanouit.

DON JOAN

Elle est tombée dans mes bras évanouie.

DON CARLOS

Soutenez-la , cher don Juan. — Ah î Léonor, tu me tues et je t'adore... et je suis encore plus affligé de tes malheurs que de ta trahison.

' Mot à mot : « Ce cœur, comme étant vôtre, doit être également perfide. »— «Non, comme étant mien, il est loyal. »

DON CARLOS

DON nUR.

On n'entend plus que des sanglots et de» fénisMmo». Aétou-leimoi, don Carlos... je la porte ètnw l'appartement de ma sœur, et je reviens.

non CARLo9.

Oui, allez, don Juan. Qu'on hn prodigue tMis lessoisf... Maif

non, qu'on la laisse mourir, puis^'erlle ne reviendrait à la vie que pour en aimer un autre.

Attendex-moi... Noos verrons ensniee tom den e» qu'il tant faire.

n ff>rl c» eapMlftiit léonoi.

DONCARLo6*.

MalédietiOD fur mm dé? oneneDl û làekM ^ wm passion si
vUe ^ un amour si efd«?e!..., Plm «o m'ofaiM» pliu j'ainw; plus
o« n'outrage , phw j'» de toidveMe ; phis on m» trdbii, plu» i'ai
de coofiancel... Mafe dequoi Bi'étoiBé-jc ? U ne peut point dire-
qu'Uttoie véritabienMBt eehtt q« m'aiMM pe» juaqo'aux défouto
4e l'objet aimé*

JOURNÉE TROISIÈME

SCÈNE I

Le salon de don Jnan.

Entrent DON CTAREOS eC PON JOAN.

DON CABLOS.

Eh bien, a-t-elle repris ses sens?

DON JUIN

Oui, mais de telle façon qu'il eût mieux valu, lelon moi, qu'elle
ne fût jamais revenue à elle.

DON CARLOS

. Que voulez-vous dire?

DON JUAN

Au moment où elle a recouvré connaissance , sa douleur a été
si vive, qu'il semble qu'elle ait à la Cols repris ses sens et perdu la

raison... tant ses discours, sa conduite annoncent de trouble et d'égarement.

DON CARLOS

Que dit-elle?

DON JUAN

Qci'eUe wA bieu malheureux«e.». Mais en même temps elle paraît occupée d'autres pensées

DON CARLOS.

O mtlheirl malheur sur mon fatal amour!

DON JUAN.

. Qu'avez-vous décidé ?

DON CARLOS

Mon Dieu que vous dirai-je... Je me suis arrêté à un projet ^ue je ne puis confier qu'à un homme qui sait comme vous ce que c'est que l'amour!... Voulez-vous» don Juan , que je vous avoue quelles sont de toutes les vaines pensées et de toutes les folies imaginations qui assiègent mon esprit, celles qui me flattent plus, celle» que j'aurai» le fâcheux de plaisir à voir «• l'égalité t

SON IOAN

Parlez, moi «nii«

DON G4mLoft.

Ne riez point de moi, puisque j'avoue ma faiblesse...— Eh bial maintenant si je pouvais obtenir de don Diègue qu'il voulût réparer l'honneur compromis de Léonor, et qu'eUe^ntee pAt rentrer en grâce auprès de son père, ce serait pour moi la plus douce des vengeance... J'éprouverais un singulier plaiur à eombkr ka vqmii de l'ingrate au moment où elle redoute mon indignation ! Car, il n'en faut point douter, d'après ce qui s'est paasé» don Diègue aime Léonor, et celle-ci le paye de retour,. «.. Pour moi, que perdrais-je à cela? tout et rien. Aussi» au milieu de me» ennuis» voilà la seule chose qui m'ait apporté quelque consolation... Puisque j'ai perdu Léonor, je serais heureux de la cantcaÂadre à la reconnaissance.

OONIVÀ».

Cette résolution est de l'homme le plus généreux... et je vous y reconnais. Elle montre aussi combien est noble et délicate la passion qui vous anime.

DON CARLOS

A cette heure, don Juan» il s'agit do la maître à eié«utiwi. Comment faire ?

DON Mail.

Je ne sais trop. Si l'un de nous deux en parle à do» IHègue, par cela seul que ce mariage lui sera proposé par nous, il s'y refusera... Après tout , quelque vive que soil la fkassiaB dTun homme» il me peut guère accepter une femme éea mains do sou rivale.. U faitti donc faire intervenir une tierce porsoBut*

J DON CARLOS

Alors ne pourriez-vous pas déclarer au père de Léonor' que vous avez sa fille chez vous, et par son entremise tout s'arrangera?

Ce parti a un inconvénient.

Donc ;4»i«QS.

Lequel?

DON JUAN

Depuis l'affaire de Madrid, il est mal avec don Diégue... Et puis TOUS, alors, vous n'y êtes plus pour rien.

DOIT CARLOS.

Vous avez raison. Mais à qui donc alors nous adresser ?

DON JUAN

Attendez, j'y suis... et toutes les difficultés disparaissent. •

DON CARLOS

Qui donc?

DON JUAN

Ma sœur Béatrii. Elle est femme, et par conséquent la proposition venant de sa part, don Diégue n'a point à s'effaroucher. Béatrix, en outre, ne peut faire moins pour une personne qu'elle a chez elle , et dont maintenant elle connaît la famille et la naissance.

DON CARLOS

Voilà qui est bien pensé.

DON JUAN

Cachez-vous donc pendant que je vais en causer avec ma sœur.

Moi, me cacher. . . pourquoi ?

DON JUAN

Don Diégue et le père de Léonor ne doivent vous voir qu'après que tout sera conclu.

DON CARLOS

C'est que, vraiment, je ne puis me cacher...

DON JUAN

Il n'y a pas moyen sans cela.

DON CARLOS

Eh bien ! soit !... Mais à condition que personne au monde ne le saura que vous seul.

DON JUAN

C'est entendu.

DON CARLOS

Adieu donc. — Ah ! Léonor, mon amour , j'espère , aura fait assez pour toi, ingrate !... Pour un premier outrage je t'ai donné la

viel et pour un second outrage je te rends l'honneur !

Il se cache.

DON JUAN

Si je réussis, ce sera moi qui y gagnerai le plus : je me transe quitte de mes obligations envers Léonor, envers son père, envers don Diègue, et en même temps dégagé envers don Carlos... Il faut donc m'employer de mon mieui pour mener à bien une affaire d'où dépendent mon honneur et mon repos.

Entre BBATRIX. B^ATRn.

Don Carlos est-il ici?

DON JUAN

Non, Béatrix.

BÉATRn.

C'est cependant pour lui que je suis venue.

DON JUAN

Lorsque Léonor s'est évanouie, je l'ai laissée ici, et à mon retour je ne l'ai plus retrouvée... {A part. } Béatrix elle-même doit tout ignorer.

BÉATRIX

Sans doute son courage l'aura entraîné sur les pas de don Diègue.

DON JOAN

Ne sachant où le trouver , je ne suis pas sorti à sa recherche...
Mais vous-même que lui voulez-vous ?

BÉATRIX

Je venais le prier, mon frère, d'avoir au moins quelque pitié de sa dame, sinon comme amant , du moins comme cavalier et galant homme. Elle est dans la plus profonde afQiction.

DON JUAN

Que dit-elle?

BÉATRIX

Qu'une seule chose peut la consoler : de voir don Carlos.

DON JUAN

Il n'y est pas. Et puisque nous sommes seuls , Béatrix , connaissant toute votre prudence, je veux vous confier une idée qui m'est venue.

BÉATRIX

Voilà qui est très-flatteur pour moi... d'autant que cela est tout nouveau. Car hier, vous aviez si bonne opinion de moi, que ce sont vos soupçons qui vous ont fait entrer ainsi dans mon appartement. N'est-il pas singulier de réunir à ce point la confiance et la méfiance ?

DON JUAN

Vains reproches ! vous savez toute l'estime que j'ai pour vous.
— Enfin , Béatrix , vous seule pouvez prévenir les périls qui nous

menacent, don Biègue, don Carlos, et moi aussi... car il me faut absolument intervenir dans la querelle.

BÉATRIX

Que désirez-vous?

DON JUAN

Le voici : veuillez m'écouter. — Connaissant quelle est la famille de Léonor, je dois maintenant, plus que jamais, protéger son honneur et sa réputation. Mais si je tente de traiter moi-même cette

affaire avec don Diègue, je ne sais quel sera le résultat de cette démarche; et cependant je ne puis l'entreprendre que bien décidé à réussir. C'est pourquoi, Béatrii, je vous prie de vous charger de ce soin. Vous autres femmes, vous négociez ces choses-là avec des formes plus aimables et plus douces. Puis, cette dame étant dans votre maison , et votre frère ainsi que votre cousin se trouvant courir les mêmes chances, il me semble que vous n'hésitez pas à lui parler.

A qui donc?

DON JUAN

A don Diègue. Vous lui laisserez entendre que vous avez été fort offensée qu'il ait manqué ainsi au respect dû à votre maison ; vous lui montrerez tous les périls auxquels cette dame l'eipose ; vous lui conseillerez de les prévenir ; enfin vous lui ferez voir qu'un mariage arrange tout. Dû reste , tout cela doit avoir Tair de venir de vous seule, et il ne convient pas que nous autres y soyons mêlés le moins du monde. •

BÉATRIX

Voilà, mon frère, qui est parfaitement imaginé. Je vous seconderai de mon mieux.

DON JDAN. .

Je vais voir si je rencontre don Carlos. — Pour vous, si vous rentrez dans votre appartement, ayez soin de fermer celui-ci.

Utort.

• BÉATREE.

Je n'y manquerai pas. — Quel ennui d'être obligée de traiter une affaire qui m'irrite et excite ma jalousie I — Comment me conduire dans une circonstance aussi difficile? Eh bien! profitons de l'occasion pour tout savoir; et puisque mon frère le veut, puisque lui-même m'en offre les moyens, tâchons enfin de sortir de ces illusions et de ces mystères qui m'obsèdent I — Inès ?

Salre LÉOPIOK.

LÉONOR

Que désirez-vous?

BÉATRIX

Quoil c'est vous, LéonorT

L^ONa.

Vous avez appelé une de vos femmes : il est tout simple que ce soit votre esclave la plus dévouée qui arrive.

Entre DON CARLOS ; il se montre derrière la Upisserie. DON CARLOS, à pOlfU

J'ai entendu la voix de Léonor, et j'approche ponr la voir rétablie de ee Mste accdeiiit.

JOURNĖB in, SCÈNE I. M

BÉAmiX.

Hier, Léonor,] Ignorais tpïi vous éliei . Misui Initrville anjmd'kul,

je vous mets à votre place, et vous regarde comme mon amie. (A part.) Je devrais dire, ma plus cruelle ennemie.

LÉONOR

Non, madame, en cessant de porter le titre de votre eiÛTame, je ne serai point dédommagée du bien que je perds par l'honneur que je gagnerai. Souffrez que je reste à Jamais dans la situation où j'ai été placée près de tous. Oui, sl^celle qui, sans le savoir, a eansé tant de trouble dans votre maison , n'est pas indigne de vos bontés, traitez-moi, je vous prie, comme vous m'avez traitée jusqu'à présent.

BiàTRIX.

Gela n'est plus possible. Songez donc qu'en ce moment , pour m'acquitter de ce que je dois à votre naissance et à ma maison, je m'occupe de vous marier.

LiONOR.

Le ciel récompense tant de bonté! Mais, madame, vous ne

réussirez pas dans vos desseins. Carlos ne voudra pas. 11 est si jaloux!

BéATRiX.

Il ne s'a^t point de don Carlos.

LltoNOR.

De qui donc?

vàAThnu De don Dlègne Centellas.

llONOB.

ftenoneez à cette idée. Plutôt mourir mille fois que d'être à don IMègue!

BàATAIX.

Youi ne Faimez donc past

lioNoa.

Moi, aimer don Di^ue l. .. Un aspic rencontré au milieu des fleurs, — un serpent que j'aurais vu dans la campagne, -* un tigre qui me serait apparu dans les forêts, me sont moins odieux que lui. BÉATRa, d part.

Doucement, s'il vous pUlt. Je veiu Uen qu'elle le dédaigne, mais pas à ce point.

DON CARLOS, à patt-

La perfide! elle m'aura sans doute aperça. Sans cela elle tiendrait un autre langage.

BÉATRIX

Je pensais vous être agréable. Je ne croyais pas que vous pussiez délester un heame qui, à Madrid» a foiUi mouir pour veus, et qui fous a suivie à Valence.

Ahl TOUS ne saT«i pas à quel point m'offensent les prétentions de don Diègue.

BÉATRIX

Je le saurai bientôt ; car il faut enfin que nous sortions de ce labyrinthe confus, lui, TOUS, moi , mon f^re et don Carlos.

Blksort.

DON CARLOS, à part.

Maintenant la voilà seule. — Grand Dieu! elle pleure I Mais qu'importe l je vois ses larmes, et ne vois pas pour qui elle les répand.

LÉONOR, de même.

ciell ayez pitié de moi I

DON CARLOS

La cruelle!

L^ONOR

Vous seul écoutez ma plainte.

DON CARLOS

La perfide!

LéONOR.

Je ne suis point coupable, vous le savez!

DON CARLOS

L'ingrate!

LliONOR.

Pourquoi donc Carlos m'accuse-t-il ?

DON CARLOS

Parce qu'il a vu ton inconstance et ta trahison ' !

LÉONOR

Hélas!

DON CARLOS

Tout aujourd'hui conspire contre moi ; je n'en puis douter, elle doit savoir que je l'entends. Mais qu'importe, après tout, puis-

* Nous aTOOS reproduit d'une manière géoëraie, et en abrégé, le sens de trois strophes oompoiëes d'à-partd, de Léonor et de Carlos, qu'il nous a iié impossible de traduire. Voici la première de ces strophes :

— Aora «i, piadoao» cm{o«,

— Ah uhs !

— Qu9 solo podrnd mis IoWm

— agraioiosi

— Quexarse al viento mt^or.

— O Amor !

•^ Quien U Hrd d mi dolor la raMon que hd de eulparme?

^ Yo lo dixera^ d dexarmê Zêlos, agravio y amor,

Calderon a reproduit assez souTent dans ses comédies ces tours de force de versification. Lope s'y est aussi exercé quelque-fois. Bnfin on en Toit nn exemple dans Don Qmi» «ftoM», tr« partie, chap. 27.

que je ne I« crob pas. Il n'en est pas de la voix humaine comme de lor ou de l'argent : quelle que soit la valeur réelle des paroles qu'elle exprime, elle rend toujours le même son <. Aussi j'écouterais vainement pendant des siècles , je n'en sauraia pas davantage. %

LJÊONOR.

Ah ! Carlos, si tu m'entendais !

DON CARLOS

Ah ! Léonor, si (On frappe à la parte.) Mais on frappe à la porte d'entrée. Je vais refermer la mienne.

Je ne puis pas même parler à son image sans qu'on vienne me troubler. Allons voir qui c'est. Peut-être aurai-je encore un moment de liberté... {Elle va ouvrir.) Qui est là?

Entre WXi PÈDRE.

DON PÈDRB.

Le seigneur don Juan est-il chez lui? (il part,) Mais, 6 ciel l qae vois-je?

liONOR.

Il vient de sortir. {A part.) Dieu I mon pérel

DON PÈDRB.

mon âme, quelle rencontre I

DON CARLOS, à part.

Ne craignez rien, Léonor, vous avez un refuge dans mes bras I

LëoDor entre dans le eabioet où est don Carlos. DON PÀDRB.

Elle a refermé la porte sur elle. Mais cela ne la sauvera pas. Lorsque je défends mon honneur, je puis affronter le monde entier,, et renverser tous les obstacles. Brisons cette porte , en attendant que je puisse châtier la coupable comme elle le mérite.

Entre BÉATRIX.

BÉATRIX

Qu'est-ce donc? que signifient ces cris, ce bruit?

DON P&DRB.

C*e8t une colère, un désespoir qui demande à s'assouvir. C'est la foudre qui consumera tout ce qui voudrait s'opposer à sa rage.

Comment I chez moi, tant d'audace? Quel motif a pu vous porter à de pareib excès?

* Que aqueste métal humano El.mùmo sùnido tiene Quando es /ino, y quando et faho.

Calderon Teut dire qu'au son d'une pièce de monnaie on reconnaît si elle est de bon o« de manvais aloi ; mais qn'en ne peut pas reconnaître égalemaat an son de la voix, si oelut qui parle dit la vérité ou nn mensonge.

58 LE PIRfi N'EST PAS TOUJOURS CERTAIN.

DOLf PÈDRI.

ÛD6 infime qni est cachée là.

BIÊATMX.

Un moment 1 estrce de Léonor que vous parleiT

DON PÈDRE

Et qui donc pourrait m'émouToir à ce point?

BÉATRix , à part,

A merveille ! après don Carlos et don Diègue , il ne nous manquait plus qu'un troisième amant aui cheYCUi blancs 1 Si encore celui-ci pouvait mettre la paii entre les deui autres! [Baut.) Quels que soient vos motifs, que je ne puis pénétrer, quelle que soit l'injure dont vous vouliez tirer vengeance, comment avez-vous osé entrer ici?

DON PÈDRE

Ma situation doit m'ezeuser. Elle justifierait plus encore. Ainsi , madame, pardonnez si je ne vous témoigne pas plus d'égards,

B[^]ÀTRIX.

Vous vous trompez» seigneur, si vous pensez qu'il ne se trouvera pas dans cette maison un homme qui...

Entre DON JUAN.

DON JUAN

Qu'est eeci?'

V&AJML.

Ce que c'est, mon frère?' C'est ce yieui cayalier, qui, lui aussi, vient chercher Léonor, et s'amuse à briser toutes nos portes.

DON JUAN

.DouceMENT, Béatrii. Vous n'avez pas à tous plaindre. Le seigneur don Pèdre n'a point tort : il est le maître de la maison, et tout ici est à son service.

DON PÈDRE

Seigneur don Juan, trêve de vains compliments. Je ne suis ni ne veui être le maître chez vous. Je suis un étranger qui s'est confié à vous, et qui, venant pour vous parler, trouve ma fille dans votre maison, -- là, — cachée. Ouvrez, de grâce, où bien j'ouvrirai moi-même en jetant la porte à bas.

B[^]TRix, à part.

C'est son père I

DON JUAN , à part.

Que faire? que dire, puisqu'il l'a vue?

DON PÈDRE

Eh bien 1 que résolvez-vous ?

DON JUAN

Certes, seigneur don Pèdre... [À pofrt.) Je serai trop heureux si je puis me tirer de là. (Haut,) Oui, certes , vous me montrez iin

grande reconnaissance de mon empressement à vous servir ! Hi(»r, vous me faites la confidence de vos chagrins ; moi , je me hAte de cliercher Léonor, et je l'amène chez ma sœur, auprès de qui vous l*avez trouvée... J'espère que tout s'arrangera à votre satisfaction, et que vous retournerez à Madrid content et honoré.... Mais si ma conduite vous déplaît, je cesserai de me mêler de vos affaires.

DON PÈDRE

Souffrez, don Juan, que j'embrasse vos genoux, et yeaillei me pardonner. La colère que j'ai ressentie i la vue de mt fille m'a ôté l'usage de ma raison. Il est bien difficile à un infortuné de demeurer de sang-froid en présence de ce qui t causé son malhiur, et la passion m'a entratné. Mais, prosterné à vos pieds, je mets tout à votre disposition.

DON TOAN.

Que faites-vous, seigneur? Levez-vous l

DOIT PÈDRB.

Et vous, madame, pardonnez l'ennui que je vous al causé. Je suis noble, et j'ai reçu un outrage.

BÉATRIX

Si j'avais su qui vous étiez, seigneur, c'eût été en m'y prenant d'une autre sorte que j'aurais essayé de vous calmer,

DON IUAIf.

Ayez-vous fait appeler don Dièguef

BÉATRIX

Oui, Inès vient d'y aller.

DON JUAN

Veillez m'accompagner, seigneur don Père; il est une démarche d'une haute importance que nous devons faire ensemble. Vous pouvez être tranquille touchant Léonor, puisqu'elle reste avec Béatrix.

Je vous réponds d'elle, seigneur.

DON PÈRE

Il suffit «madame, qu'elle soit auprès de vous.—'Dieu puissant, permets que je voie mon honneur rétabli, et ensuite vienne la mort quand elle voudra.

DON IUAN, à part Je ne sais où diable le conduire. (Bas, à Béatrix,) Pendant mon absence, vous, parlez à don Diègue... tenez-le décider... mon bonheur en dépend.

Don Iuan et don Père sortent.

BÉATRIX

Son bonheurU.. et mon infortune!... — Léonor; oa?rez, je suis seule.

Entre LÉONOR.

uiONOR.

Sous cette garantie, je sors.

DON CARLOS, boSy à LéonoT, Ne dites pas à Béatrix que je suis ici.

liONOB.

Il suffit.

BiATRIX.

Vous Tenei d'échapper à uo grand dan er.

LÉONOR

C'est LÀ que j'ai trouvé mon salut.

Il a été fort lieureui que la porte de ce cabinet ait été ouverte..
Jamais mon frère n'y laisse la clef.

LÉONOR

Toute ma vie était dans cet étroit espace. (A part.) Il renferme don Carlos t

BÉATRIX

Léonor, puisque votre père est encore venu augmenter par sa pré sence les embarras où nous nous trouvions, comme si nous

n'en avions pas assez , je n'en mettrai que plus de soins à l'aifaire dont je m'occupais pour vous.

LÉONOR

Alors je vous répéterai avec plus de force encore ce que je vous disais tout à l'heure.

BÉATRIX

Votre conduite ressemble à de l'obstination.

LÉONOR

La vdtre à une injure.

BÉATRIX

Laissons cela. Passons dans ma chambre, et fermons celle-ci.

LÉONOR

Je vous suis à l'instant.

BÉATRIX

Ahl don Diègue, avec quelle crainte j'attends ta visite I

BUetort.

LÉONOR

Carlos, puisque j'ai l'occasion de vous parler un moment»
veuillei m'écouter.

Entre DON CARLOS.

DON CARLOS

Léonor, si le hasard même me fournit des occasions de vous rendre service, et si telle est notre destinée à tous deux,— à vous de m'offenser sans cesse, comme à moi de sans cesse vous obliger, que voulez-vous encore?... Laissez-moi jusqu'à ce qu'il se présente quelque

JOUKNËË III, SCÈNE r M

autre occasion où vous puissiez me faire un nouvel outrage, où moi je puisse vous donner de nouveau la vie.

L^ONOR

Je ne vous offenserai pas plus dans l'avenir que dans le passé; mais si vous voulez me sauver une fois encore, vous le pouvez.

DON CARLOS

Et comment?

LÎONOR.

Sachez que Béatrix, pour mon malheur, veut me faire épouser don Biègue. Vous qui m'avez toujours protégée avec tant de générosité et de désintéressement , vous pouvez plus aujourd'hui pour moi que jamais, et il vous suffira de parler à Béatrix.

DON CARLOS

Comment! c'est à moi qu'est venue l'idée de ce mariage, et c'est moi qui m'y opposerais I

L^ONOR

Vous le désirez?

Certainement.

LÉONOR

C'est vous qui l'avez projeté ?

DON CARLOS

C'est moi-même. Et voilà pourquoi j'ai consenti à me tenir ici caché, afin de ne pas rencontrer ou don Diègue ou votre père.

L[^]ONOR

Je ne puis vous comprendre.

DON CARLOS

Cela n'est pourtant pas difficile.

LÉONOR

ExpUqu<î7-vous, de grâce l

DON CARLOS

Mon amour est si pur , ma tendresse si noble, ma jalousie si dé gagée de toute vue personnelle , qu'en vous perdant , Léonor , je veux du moins sauver votre honneur.

LÉONOR

Ah I Carlos, je vous comprends ! ^

DON CARLOS

Je ne veux plus revenir sur l'affaire de Madrid; mais, sans parler de ce scandale , ici même don Diègue n'est-il pas venu vous voir . dans la maison où moi-même je vous avais placée?... Ne sait-on pas qu'une nuit il est sorti d'ici par le balcon ? une autre fois ne l'ar-t-on pas surpris dans ce salon, renfermé avec vous? Eh bien! je veux que tout soit réparé par le don de sa main : et ce sera là le dernier sacrifice de l'affection la plus tendre et la plus dévouée... Oui, pour rétablir votre honneur, je veux, malgré mon amour, vous voir dans les bras d'un autre.

II

liU>NOH.

mon bien I mon âme I ma vie I

DON CAU.OS.

Mon mal l ma p^ru l ma mort !

UÊONOH.

Si je l'ai vu la nuit du balcon, qua la foudre m'anéantiue à l'instant!... et fi, lorsqu'il me parla, je savais... noif cinLOs.

FauMetéf que tout eela.

LtofOR.

Si eela n'était pas la vérité, je n'aurais point dite Béatrii. c« qua je lui ai dit.

DON unios, Eli l mon Pieu l vous savif i que je voua éOQVtaii*

L^ONOR

Gomment aurais-je pu le savoir?

DON CARLOS

Vous m'aviez sans doute vu me eacher... et la preuve c est que quand votre père est entré , vous êtes accourue où j*éUia pour tous placer sous ma protection.

LÉONOR

C'a été l'effet du hasard... Mais supposons qu'il en soit comme vous prétendei i pourquoi, lorsque vous-même voulei me marier k don Diègne, pourquoi le refuserais-jet

DON CARLOS

Demandes-le , si vous voulez, à toutes les femmes qui trompent deux hommes à la fois !

LltoNOR.

Je ne suis pas une de ces femmes.

DON CARLOS

Vous vous ressemblez toutes.

RâATRIX, du d€h€f\$»

Léonor?

lAonor.

Béatrix m'appelle.

DON CARLOS

Si vous voulez m'obliger, ne dites pas que je suis ici.

UÉONOR.

Soyez tranquille... Enfin vous ne voulez pas me croire?

DON CARLOS

Non,, car la proverbe dit que le pire est toujours certain.

ÛONOR.

Moi je ferai changer le proverbe, et l'on dira que le pire n'est pas toujours certain.— Ah t Carlos, combien tu me coûtes!

LOURNËB m, I^ÈNB II.

SCÈNE n

Une antre èhu^tn dans h iMiMB de don l«tA.

Entrent DOÏĀ BÉAtRIX et DON D1È6UB.

OOIt]

Qaoil Béatrii, m'enToyer ehercher , m pui craindre que Von ne Toie entrer dwi tous en plein Jonr , fûre garder ?oire •ppartement et me recefoir dam celui de Totre frère! voilà de singulières préciutiotti. EâUfib de votre part bienveillante ou perfidie?... est-ce pour mon bien ou pour ma perte?

VàkTKVL.

Ne vout étonnez pat de ce changement, seigneur don Biègue, et non plus de ce que je puis vous recevoir à cette heure dans ma maison... Quant à l'appartement de mon frère , si je l'ai choisi de préférence au mien , c'est que j'attends aujourd'hui une visite de Violante, et je ne veui pas qu'elle vous voie... Non» don Diègue, vous n'avez tien à craindre de moi ; et loin de vouloir vous imposer mon amour, je ne pense plus qu'à seconder de tout mon pouvoir eeloi que vous ressentez pour une autre. Je veux vous servir en amie, n'aspfrant plu» à un autre titre qui appartient à une dame plus heureuse.

noKniÉaniL

Lorsque fai reçu votre billet, j'ai éprouvé des doutes... lorsque j'ai vu comment vous me receviez , de nouveaui doutes me sont venus ; les discours que vous me tenez m'en donnent d'autna encere. Je ne sais plus où j'en suis, et je vous prie de vous expliquer. Doii GIALOS, à part.

Que pmerde ced t Parleiii-Ua de leiin «BBiila on dai «tel?—

âivouf aineeomprenegpaiv i«igne«rden DIégM > quoique je TOUS parie Ibri ekiretteat, e'«t que vowa ne vMte pas ne eoai-prendmj mais pour que voua an'entendiet enfin, je vais «ont vnua dire.,. Léooor a pour vo«a abandoniié la mniion paleraelle, pwdu ses pareui^ mb i^m» eoB hoBiie«lr.»« Don Junn a le droit de ae plaladre de voua; don Garloa est ofensé; mol» vo«a le savez , j« pourrais auasi vnua «dreseer des reproehea, sait à eattie de voire abandon injurieux» soit è CMiae de l'iMulte que voua avez fiUte à ma maison*, enfin, pour achever» le père de Léonor est à VaieBce. De toutes paru voua étea entouré de dangers; «t

avec tana d'enn»» mia réunis contre vous» il vous tàmi o« voua décider è périr, ou épouser Léooor. Voua l'aiiMi, elle partage vos aentimeua : ai Iorh que tout conapire votre perte, votre aariafe avne aile aauve teut. fie conpraifls-voua jualâteuaut ?

DON DIÈGUE

Après un tel langage , il serait difficile de ne pas vous comprendre. Mais permettez-moi de vous répondre.

BÉATRIX

Parlez donc.

DON CARLOS, à part.

Qu'est ceci, grand Bieu ! Ainsi don Diègue et Béatrix s'aimaient! Mais n'ai-je pas assez de mes chagrins sans aller m'occuper de ceux des autres? Ecoutons. Ici, du moins, il n'y a pas de feinte... Béatrix n'aurait point parlé de ses secrets les plus chers si elle m'avait su caché près d'elle. *

DON DIÈGUE

Je voudrais bien, Béatrix, pouvoir en ce moment me partager en deux pour remplir à la fois les obligations de cavalier et celles d'a- . mant; car elles se contrarient mutuellement, et je ne sais comment répondre avec des sentimens si opposés qui se combattent et divisent mon cœur. Si je veux vous parler comme amant, vous ne me croirez pas ; vous serez persuadée que ma tendresse cherche à vous abuser... Je vais donc vous parler purement et simplement comme cavalier, car enfin je suis noble avant d'être âmoureux... De plus , Béatrix, je vous en supplie, imaginez-vous que ce n'est pas à vous que je pense; oublions tous

deux, moi mon amour, vous votre jalousie. Je ne veux que me souvenir de mon devoir , de mon honneur ; et de votre côté , veuillez supposer que c'est une autre personne qui m'a interrogé, et que c'est à une autre que je réponds. DON CARLOS, à part. Voilà bien des précautions.

DON DIÈGUE

Me trouvant à Madrid, je vis Léonor, et sa beauté fit sur moi assez d'impression pour m'attirer nuit et jour dans la rue qu'elle habitait. Je vis, je regardai, je persistai, j'écrivis ; mais elle répondit à mes avances avec tant de hauteur, que ce n'était plus dédain, mais véritable mépris. Je me sentis blessé , j'eus peine à supporter qu'on ne m'accordât point ces légers égards que les femmes savent conserver même pour ceux dont elles rejettent l'hommage ; art charmant qui rend le dédain même agréable.... Cet art, Léonor ne l'employa pas avec moi. Irrité de me voir ainsi repoussé , j'eus recours au moyen ordinaire , c'est-à-dire aux suivantes de ma dame ; et l'une d'elles, que j'avais mise dans mes intérêts par le don de quelque bijou , me dit que les mépris de Léonor venaient de ce qu'elle avait un autre amant. Alors j'éprouvai de la jalousie... Et ici, Béatrix, malgré la demande que je vous ai faite en commençant, je consens que ce soit vous-même qui m'écoutez ; et j'espère que mon aveu ne me nuira point dans votre esprit ; car dans les rivalités d'amour, celui-là est infame qui voit froidement qu'un autre possède ce qu'il n'a pu obtenir... La suivante ajouta que sa maltresse

JOURNÉE III, SCÈNE H. 6^{te}

se proposait de se marier à son amant, et que sur cette confiance elle souffrait que celui-ci vint la trouver la nuit dans sa

maison. Moi, Béatrix, seulement pour me venger je résolus de m'en assurer... n'ayant d'ailleurs d'autre but que de lui faire savoir que je connaissais son secret , afin qu'elle ne se donnât plus les airs d'une beauté orgueilleuse qui repoussait tous les hommages. Sa suivante me fit cacher dans un cabinet de son appartement; de là je pus bientôt la voir qui sortait pour aller dans une autre chambre... Je la suivis dans l'espoir d'entendre quelques mots que je pusse ensuite lui répéter.— Ici, Béatrix, ce n'est pas à vous que je parle ; ignorez à jamais que don Diègue, pour se venger d'une femme, ait pu s'abaisser jusqu'à méditer un outrage. — Léonor m'ayant entendu, elle revint sur ses pas, son amant la suivit, et vous savez le résultat de la rencontre ; il est inutile que je vous le répète. Enfin, après tant d'aventures, je revins à Valence ; et je vous le jure, en me vouant si je mens à la colère du ciel, j'ignorais l'arrivée de Léonor dans cette ville. RéOéchissez, pour vous en convaincre, que je suis venu vous voir la nuit où je fus obligé de me jeter par ce balcon. Cependant, Béatrix, comme vous aviez tout appris, moi, dans le désir de dissiper vos soupçons, je vins hier au soir pour tenter de vous parler ; presque au même instant, don Juan, que ma mauvaise étoile semble exciter contre moi, entra à ma suite. En voulant me retirer, je rencontrai Léonor; mais, malgré la surprise que j'éprouvai en la voyant, et surtout en la voyant sous ce costume, je conservai cependant assez de sang-froid pour substituer Léonor à vous-même. Au milieu de ces événemens imprévus survint don Carlos. — Pourquoi donc, Béatrix, vous qui savez tout cela, me proposez-vous d'épouser Léonor,— une femme qui m'a toujours abhorré , une femme dont les mépris ont causé tous mes malheurs, une femme qui est venue à Valence avec un autre amant, une femme que je n'ai rencontrée dans votre maison que parce que je venais vous y cher-

cher?... Était-ce à vous surtout de me faire une telle proposition? Si, pendant mon absence, vous avez donné votre cœur à un autre plus heureux, et que vous preniez mon aventure de Madrid pour un prétexte afin de rompre avec moi, eh bien ! Béatrix,* abandonnez un homme qui vous aime, à la bonne heure 1 mais ne vous occupez point de me marier» car ce n'est pas de votre main que je dois accepter une femme.

DON CARLOS, d part.

ciel! qu'ai-je entendu? Jamais homme fut-il mieux désabusé 1 Ah l Léonor, ma chère Léonor, oui, tu disais la vérité.

BÉATRIX

Et qu'espérez-vous faire contre tant d'ennemis f

DON DIAGUB.

Quels sont ces ennemis ?

BÉATRIX

Moi* Léonor, don Pèdre don Carlos, et don Juan*

«ft LE PIRE N'EST PAS TOUJOURS CERTiJN.

De «out tm «bmbûs» Béakdi, je ne radoute que tous se«k.

«Utmx.

P««ufiMi nti ptaUi qu'une «utre?

•ON Blàfil».

Parce que mon ^lus frané «hegrio «'en de Tek l'ectifiU «toc laquelle veiis yeui eoeupei de oeite effilra»

Sntreot QlNto «i tMÈS, tbaemi p«r «ne tPMie dMMreuie.
ftmis.

Seigneur!

cite.

Medame!

Biinux.

<}u'est-cedoiicT

DON Diàeitt.

QuoideaeuTeaut

Vokâ mon maître; je fai yu dans la rue.

GINÈS

£t le inrei c'est que le selgneor don Pédre M arec lot.

DON DKGUB.

^'élaîi pr^deetiné» on naissant, à tous les malheurs de ce
genre.

M(ULTUX«

^Mi ifliporte q«e mon frère vous voie icL Mais pour don
Pèdre, «^esi «scre ciMse.

GiMks.

^ Mnt Men le ^ère et le frèn les plus ponctuels que j'aie jamais
^s. .. SwrvieRt41 la «oindre «f«nture , «uisitôt les vUà. bon
Diàam.

le vais m'^nftnMT un Marnant dam m %

«INfts^

Bon ! t'est Mas les josm deoêMel

flONDiàftn.

ciell... un homme eiièl

Un homni^l».. Qui «e^^eatl-41 être f ■€RtNto>

C'est sans doute Hyndarralt qcd a totales ^xnraisaSn ta ne pas de trouver sans gtte^

DON DIÈGUB.

Ne jouei pas ainsi l'étonnement... Lorsque vous m'avez conduit • Allation* k l'épuode d'AbindarrOt, dam U DUmê ds Moitenayw.

JOURKÉE III, SCÈNE 11. 67

chei votre frère pour me proposer la main de Léonor» c'est que tous Youliez donner satisfaction au riyal qui est là caché, en lui montrant que vous vous occupez de mon mariage. Mais, vive le ciell...

Arrêtez, don Diègue!

Bntre LÉONOB.

fiMi ipfeiii 4Me « kmm MiflMf IMi ^M f9iH« t

BiATRa, à don Diègue, Je ne sais qui c'est.

non DliflOB.

Eh bien! j'aurai le plaisir ^ Yout l'apprendre... Oui, dussent se v  mir «eifliieiBo   «Mt «est iftA ont «Miur   m perte, il Int que

je voie l'homme si prudent ou si lâche qu'M se te wo  m  n ^m Im»   qu'un autre le d  fie sous les jwn    sa dame !

Entre DON CARLOS.

  DNGAAbOS.

Me voici. Je puis   vilff   ne   flaire yar    ards   nu  s peint par lâchet  .

IJONOR.

destin  e! quand cesseras-tu de me poursuivre? Entrent DON JUAN et DON PJbDRB

Que se passe-t-il donc?

iN

Quelle   trange confusion ! je cherchais un ennemi, et j'en ai deux devant moi !... Tra  tre don Carlos I vil don Di  gue I si je ne puis me partager en deux pour vous frapper tous deux s  par  ment , mettezvous du m  me c  t  , pour que Je puisse vous tiraip  per t  t   deux du m  me coup.

BON   TAN

Un moment. Avant de reoewir nui armes , voyons si la raison ne peut pas tout arranger    l'amiable...   Son Di  gMe   S  ainxTous

a-t-elle parlé du moyen le plus simple et le plus facile de tout terminer?

DON DU GUIS.

Ce moyen ne saurait me convenir, il s'agit d'épouser «w 'femme' qui ne m'aimej^as.

Eh bien! don Juan, puis-je en entendre davantage?—
Heoounm'à jnon épée 1

Anêteil

DON JUAN

Quoi I VOUS le défendez lorsqu'il refuse d'épouser Léonor...
Que voulez-vous donc?

S'il eût consenti, je le tuais.

DON JUAN

Qu'est-ce donc?

DON CARLOS.

En un moment tout est changé; et mon «mour aspire au bonheur d'épouser Léonor.

DON JUAN

Mais VOS motifs de plaintes?

DON CARLOS

Je suis satisfait ; vous devez l'être aussi. Léonor, demandons tous deux pardon à votre père.

L^NOR

Seigneur...

DON PÈDRE

Ne me dis rien, ma fille... Mon honneur est rétabli; je n'ai plus rien à souhaiter, et j'oublie toutes mes peines.

DON JUAN

Ne me direz-vous pas au moins, don Carlos, le motif...

DON CARLOS

Mais. si vous le permettez?...

DON JUAN

Sans doute.

DON CARLOS. Il te plocB entre don Juan et don Diègue. Laisse moi me placer ici.

DÉATRix, à part.

Il va lui dire ce qu'il a entendu.

DON CARLOS

Don Diègue, veuillez donner la main à Béatrix.

DON DIÈGUE

Et ma main et mon àme«

DON JUAN

Comment donc?

DON CARLOS

11 le faut ainsi, et cela doit vous apprendre le motif de mon changement.— Dans cette maison demeurent Léonor et Béatrix. Or don Diègue y est fort assidu... or, puisque j'épouse Léonor , il faut bien qu'il épouse Béatrix.

DON JUAN

J'avais bien quelques soupçons. Mais je rends grâces au ciel d'avoir vu le remède avant d'avoir appris le mal.

GINÂS.

Tout le monde fait la paix, tout le monde se marie : à nous deux Inès. {Au public) Qu'après cet exemple, personne ne se méé de sa dame, quelles que soient les apparences ; car malgré le proverbe : LB piRB n'est pas TOUJOURS cBaTAiN. Pardon-nei-Dous tous nos dé* fauts. .

(DICHÂ T DESDtCBÂ DEL NOMBRE.)

Bonheur et malhewr du nom appartient à ce genre de pièces que nous appelons comédies d'intrigue et qae les Espagnols nomment, à cause du costume dans lequel Ob Ict TipréUBlti comédies de cape «t d'épée.

Nous n'arrêterons pas le lecteur à une analyse détaillée de cette comédie ; oe serait lui enlever le plus vif plaisir que puissent procurer les pièces de ce genre , le plaisir de la surprise. Seulement nous croyons pouvoir annoncer sans péril une invention des plus ingénieuses, des situations charmantes, et dans les per-

sonnages accessoires de Tristan et de Flora beaucoup d'esprit, de grâce et de finesse.

PSRSONNAOB&

BON T^UX GOLOIfA. DOSA VIOLANTS, daiq*.

DON C^»AB TAtnlSB. AUKEUO, foo pire.

TUSTAH, TftUt de don Félix. LliAU>o, omlier.

7ABIO, nlet de don César. LiBio» 'vnlet.

LE FAIMGE D*URBIN. NICB,

doSa sbbapbina, dame. vloka,

LIBORO, son pire, MUSiCDOia.

U «oto« fsl à ?|nik« 4«iis U première parUe de It première journée, et enwl(« à Milan.

JOURNÉE PREMIÈRE

SCÈNE

Vif pitee publique,

lintrPDt DoI9 GÉaAB, DON FÉUl^ e(TRlSTAlf.

DON FÉLIX

Vous êtes tout joyeux.

DON CîSAR,

Gomment ne le serais-je pas, lorsque aujourd'hui j'attefi» le eomble de mes louhaitfl?

DON fA ux.

Et comment? ,

DON ClÉSAR.

Prétez-moi yotre attention.— Vous sayez déjà,— eomme étant mon ami ni véritable que nous yvons deux âmes en chacun de nous, si toutefois nous n'avons pas à nous deux une seule âme, — vous savez combien de soucis, d'ennuis, de peines, de ehagrins et de malheurs m'a causés l'invincible amour que je porte k dofia Violante, depuis le jour où je prétendis, avec des larmes et des soupirs, ^ ces vaines munitions de guerre, — battre en brèche des murs de diamant, briser des rocs d'acier, pénétrer des mines de pierre et traverser des fossés de feu. Un de mes plus tristes souvenirs, vous ne l'ignorez pas , don Félix, c'est celui de la mort de son eousii LaureoclOf avec qui j'eus une rencontre dans le champ, sous je ne sais plus quel prétexte, et que la jalousie me fit tuer parce qu'il traitait d« ipn rniii^C* *voc Mie s comlM^I déplorable t mal» dans

lequel nous eûmes chacun une part égale de bonheur et de malheur; car le destin voulut, dans son équité, que le favorisé mourût et que le dédaigné restât vivant... Après cette triste aventure, il vous en souvient, je quittai Parme, mais sans que l'absence pût changer en rien mes sentimens; et cela vous montre, sans doute, combien ma chaîne est étroite et forte, puisque le temps qui détruit tout a été impuissant à la détruire. Après certains délais , le due monseigneur, voyant que personne ne se portait partie dans sa cause, ce qui tient sans doute à ce que Lisardo,

un frère de l'infortuné Laurencio, qui, depuis sa plus tendre jeunesse, est en Allemagne au service de l'empereur, n'a point voulu me poursuivre en justice, réservant, je crois, à son courage une plus noble vengeance; enfin le duc a été libre de m'accorder mon pardon, et je suis rentré à Parme, en y ramenant avec moi mon amour et ma jalousie ;— car si l'amour, quand il est seul, peut oublier, l'amour jaloux n'oublie jamais;— et là je trouvai Violante, s'il est possible, plus intraitable et plus cruelle, comme si ma conduite eût été pour elle un outrage et eût augmenté ses mépris. Mais enfin,— pour revenir à ce que je disais tout-à-l'heure,— comme il n'y a point de diamant, il n'y a point d'acier, il n'y a point de pierre, il n'y a point de feu qui ne finisse par se rendre, car l'on travaille le diamant, on polit l'acier, l'eau creuse la pierre, et le vent apaise le feu : de même Violante, par un de ces miracles que l'amour a faits tant de fois , si nous en croyons l'antiquité, s'est laissé gagner à la pitié , et elle vient de m'écrire que demain....

Entre FABIO.

FABio, à don César, Seigneur?

DON CÉSAR.

Que me veux-tu, imbécile ?

FABIO

Le duc vous attend. Il m'a chargé de vous dire, aussitôt que je vous trouverais, que vous alliez lui parler sans retard. DON CÉSAR, à don Félix.

Voyez quel est mon malheur ! si je veux raconter mes tourmens, mes angoisses, j'ai du temps de reste; et lorsque je vais vous conter mes joies et mes bonnes fortunes le temps me

manque... mais j'achèverai tout-à-l'heure; veuillez m'attendre, je reviens.

DON FÉLIX

Vous n'avez plus grand' chose à me dire ; j'entrevois assez clairement que Violante veut enfin correspondre à votre amour. La beauté la plus dédaigneuse en apparence est toujours au fond du cœur content d'être aimée.

Don César sort.

TRISTAN

Vous avez bien raison» monseigneur.— Moi, comme je courtais,

JOURNÉE I , SCÈNE I. 78

— si TOUS me permettez cette expression, — comme je courtais une certaine donzelle, C|ui n'était qu'un amas d'os et de chair, et comme, par la gr&ce de Dieu , je suis aussi changeant que sensible , je me lassai ; mais à peine s'en fût-elle aperçue, qu'elle me dit : « Polisson» misérable, infâme scélérat , puisque vous ayez commencé k m'aimer, vous continuerez, s'il vous platt, ou, vive le ciel I vous mourrez sous le bAton; car vous avez été bien hardi de m'aimer, mais TOUS le seriez plus encore de ne m'aimer pas. »

DON FÉLIX

Joujours le même, Tristan!... A tout propos, tu as quelque méchant conte k placer.

TROTAN.

Un paune hidalgo ^ étant un jour à raccommoder sa culotte, un de ses amis vint à entrer, qui lui dit: «Qu'y a-t-il de neuf?» A quoi 1 autre répondit : « Il n'y a que le fiP.» Et moi je vous dis de même ; car si je me mets à rafistoler un peu vos vieilleries d'amour, tout ce qu'il y aura de neuf ce sera le fil de mes contes.

Entre DON CÉSAR.

DON ciSAH.

Ah I don Félii, est-il un homme plus malheureux que moi? Comme mes plaisirs se changent vite en chagrins!... comme mon contentement fait bientôt place à la tristesse!... J'avais bien raison de craindre que le temps ne me manqu&t pour savourer k l'aise mon bonheur.

DON FÉLIX

Eh bien 1 qu'est-ee donc ? que s'est-il passé?... Vous lerait-il survenu quelque ennui?

DON CÉSAR

Oui, et un tel ennui, que le ciel ne pouvait pas m'en envoyer un plus grand ; car au moment où je commençais à vous dire que Violante cédaït enfin à ma constance, et qu'elle m'avait écrit que son père allait demain k un village voisin où il a son bien , et qu'elle me donnerait la nuit suivante entrée dans son jardin, — au moment où j'étais si près de toucher au bonheur, je m'en vois rejeté si loin qu'il ne m'est plus possible d'y arriver, car un millier d'obstacles viennent de s'amonceler devant moi.

DON FÉLIX

Quoi! sitôt, don César?

DON CÉSAR

Oui, don Félix, vous dont j'envie le sort, puisque tous n'aimez

* Le moikidalgOf qui ëttfl primitiirement un titra honorifique, est employé ici poar exprimer an geolilhomme 'vaniieax et pao-Tre. Comme la plupart d«t écrivaini français qni ont peint les mœenn espagnoles l'ont employé dans celle acception, nous avoat cru devoir le conserver sans le traduire.

* La plaisanterie est dans le lezle plus vWe et plus gaie , le mot nuevo , en espagnol. Signifiant tout à la fois neuf et nouveau,

II

ni ne servei aucune dame^ Et pour que tous connaissiez toute ma

disgrâce*.. *

DONF^LIX.

Achevez, don César; tous m'inquiétei.

DON césAK.

Le duc a appris que le prince d'Urbain était arrivé en secret à Milan, où il vient, j'imagine, prendre le commandement des troupes de l'Empire contre les Suisses; et comme il est fort de ses amis et son proche parent , il m'envoie avec cette lettre lui présenter son compliment de bienvenue, et m'a ordonné de partir à Tinsfant même. Vous concevez sans peine l'embarras où je me

trouve : car si je ne pars point, je m'expose à perdre les bonnes grâces du duc, et si je pars, je perds l'occasion que j'ai le plus souhaitée en ma vie ; d'autant que Violante, ignorant le motif et la nécessité de cette absence, pourra croire que je veux par là me venger de ses anciens mépris, et reprendra contre moi une haïue que l'orgueil blessé rendra cette fois inflexible.

fiON FétiX.

Je n'ai qu'une chose à vous dire; c'est que vous pouvez, sans qu'on le Mclie» rester ici jusqu'à demain, et que de bons chevaux de poeta tous feront regagner le temps perdu.

DON CIÊSAR.

Gela est impossible, car le duo m'a commandé de partir en poste sur-le-champ, et dans un voyage de six jours en perdre deux est beaucoup.

DOn F^LIX.

Eh bien I vous pouvez avertir Violante en lui exprimant tous yos regrets.

DON césAH.

Je puis» en effet» m'exouser auprès d'elle; mais tout cela ne me rendra pas l'occaiion que j'avais pour demain, grftee à l'absence de Son père.

DON VÉLIX*

Mais que dit la lettref

DON CÉSAR

Que voulez-vous qu'elle dise 7*. é ce sont les oomplilneDS
«rdi* naires.

DON FEUX

Y êtes-vous nommé?

DON GÉSAE.

Oui, suivant l'usage, f ous cette formule : « César Farnèse,
mon cousin, va en mon nom« etc., etc.» C'est le style usité, Afin
que la

Êiersonne à qui l'on adresse la lettre sache les égards qu'elle
doit à a personne qui la porte.

• Il y a Ici dans l'original une grâce inirîfluisihie. Elle tienl & la
ressemblance qu'a le nom de Félix avec le mot felis, <]\^siii^niûe
heureux.

DON ràuj..

Il n'y a rien de plus?

DON césAR.

Mon Dieu, non.

DON Filux.

Et le prince d'Urbinyoui eonnalUl î

DON C^SAR

Il ne m'a jamais tu, et n'a sans douteianpréa dé lui personne
qui me connaisse... Il y a tant d'années qu'il est en Allemagne, au
setvice de l'empereur t

DON F[^]UX

Eh bien si le cœur vous en dit, comme je ne Miia pas ploa connu que vous à Milan, je m'offre à vous trouver un remplaçaot; de telle sorte que vous puissiez rester ici en secret et donner toute Mtisfaction à votre amour. Et il n'y a là rien qui puisse offenser ni le duc ni le prince d'Urbin : l'un aura envoyé son compliment, l'autre l'aura reçu. II ne s'agit que de partir, de donner la lettre, et de revenir au plus tôt avec la réponse.

DON CIÊSAR.

Quand bien même vous ne me feriez pas entrevoir autant de facilités, je suis dans une situation si critique, que je courrais volontiers de plus grands risques.

TRISTAN

Je crois bien que j'indiquerais un meilleur moyen d'arranger le .tout. ^

Don f<ux.

Tais-toi, imbécile.

DON CÉ8AA

Enfin, est-ce que vous consentiriei à me rendre ce service?

DON FÉLIX

Je ne suis point de ceux qui donnent un conseil et qui reculent à l'exécution. J'irai en votre lieu et place.

DON CÉSAR

Je vous baise les pieds mille fois, et..,

DON FÉLIX

Assez ! de grâce, épargnez-moi. Entre amis tous ces remerciements sont superflus.

DON CÉSAR

Il b*y a plus maintenant qu'unç difficulté.

DON FEUX

Qu'est-ce donc?

DON CÉSAR

J'ai à toucher chez le seigneur Àurelio, père de Violante, une certaine somme que le duc m'a accordée pour m'aider dans mes dé penses, et ainsi on me croira plus aisément parti; mais alors je crains que Violante ne m'attende plus demain.

ro BONHEUR ET MALHEUR DU NOM,

DON FEUX

n n'y a qu'à lui écrire un mot.

DON CÉSAR

C'est impossible. Je ne pourrais lui écrire que par UDe sienne suivante qui vient chez moi ; et avec la pensée où elle sera que je pars, elle ne viendra pas me voir de sitôt.

DON FÉLIX

Eh bien I vous avez votre ordonnance de payement ; et avec cela votre valet pourra se présenter chez elle sans péril.

DON CÉSAR

Ne le croyez pas. Depuis la fin tragique de son neveu, le seigneur Aurelio, qui ne s'occupe plus de mon amour ni de ma jalousie, songe toujours à sa vengeance, et s'il voyait dans sa maison un de mes gens, je crains qu'avant de s'informer de l'objet de sa venue, il ne se portât contre lui à quelque extrémité.

DON FÉLIX

Il me vient une idée. Nous n'avons qu'à envoyer Tristan, qui, avec sa prudence, son esprit et son adresse ordinaire, détournera aisément tous les soupçons.

Je ne pourrai jamais.

DON FÉLIX

Que crains-tu donc ? •

TRISTAN

On doit toujours craindre les soupçons d'un homme d'honneur*.

DON CÉSAR

Puisque tu vas de ma part, le désagrément serait pour moi.

TRISTAN

En voilà une bonne ! J'ai une histoire qui revient à ce propos. Un jour, un inspecteur de police assez mal parfumé se présenta

devant son corrégidor, et lui dit en poussant des cris de fureur : «Une servante a exhibé avant l'heure voulue son vase de nuit, et tandis que je dressais le procès-verbal, une autre servante a vidé sur ma propre personne le vase en question. Comme en ce moment j'écrivais d'après vos ordres, ce n'est pas à moi que l'on a fait cela, c'est à vous.» Sur quoi le corrégidor lui répondit d'un ton sévère : «Eh bien ! ma. raud, qui vous permet de vous offenser des injures que l'on me fait?») D'après cela, si l'on me donne du bâton là-bas, et que je revienne à demi mort, comme ce sera vous qui aurez reçu cette injure, vous pourrez me faire la même réponse.

• Bocore Ici «ne grâce qu'il dook a ëlé imponible de reproduire. Le verbe espagnol detmentir, qui isole signitie donner un déoienli , quand il est piacd devant le mol sos* peehasj signiûte détourner des soupçons. De là la plaisanterie de Tristan, qui fait semblant de comprendre qu'on le charge de porter un démenti à Aurelio

DON F^IX

Ne t'inquiète de rien; tu tes porter la lettre, ei au retour tu m'accompagneras à Milan.

Pour ced, à la bonne heure I Cela me ya aussi bien que le reste me va peu.

DON viux.

Tu as donc du plaisir à foire ce voyage?

TRISTAN

Certainement. Comme nous sommes en carnaval, et qu'à Milan surtout c'est une époque de réjouissances, je compte m'amuser comme un bienheureux.

DON FÉLIX

Partons donc I {A don César,) Je vais faire préparer les chevaux pendant que vous écrivez et que Tristan porte la lettre.

DON CÉSAR

Dépêchons, car voilà une excellente occasion.

DON FÉLIX

Pourquoi donc?

DON CÉSAR

C'est que le seigneur Aurelio sort de sa maison , et en son absence il sera plus facile de remettre le billet.

Entre AURELIO, lisant une lettre.

DON FÉLIX

Il est tout occupé à lire une lettre.

DON CÉSAR

Tant mieux! il ne nous verra pas. {A Triêtan.) Viens, je te dirai par là à quelle servante tu dois remettre le billet.

Tristan demeure à la même place, en regardant Aurelio. DON FÉLIX.

Qu'attends-tu, imbécile ?

Laissez-moL

DON FEUX

Que fais-tu là?

TRISTAN

Je suis là à supputer la force du vieux, pour voir combien de coups de bâton il pourra me donner sans reprendre haleine.

Don Félii, don Cenr et TritUn sortent.

AURELIO, lisant.

« Mon oncle et seigneur, je suis arrivé à cette cour de Milan , en » cachant mon nom et ma patrie. Bien que je désire vivement ren- » trer dans ma maison, je ne veux pas y reparaître que je n'aie vengé » la mort de mon frère. Et puisque ce malheur nous touche tous, » veuillez me fairç savoir si don César Farnèse est à Parme...» {H

parle.) C'est une honorable résolution que celle de Lisardo; mais je ne m'en étonne point, puisqu'il est de mon i«ng««. Et moi, que dois-je faire?... Rien que l'idée de cette vengeance sourit à mon cœur, qui conserve encore toute l'ardeur de la jeunesse; cependant la prudence m'en montre le péri], et je suis d'un Âge où l'on doit écouter plutôt la prudence que le ressentiment. Si je n'excite pas mon neveu Lisardo à cette veogeapce, je manque à ce que je me dois à moi-même, et si je l'y encourage, je manque à roe« devoirs; car il serait mal à moi, dans une aventure où j'ai déjà perdu l'un de mes neveux, de donquer des conseils d'où puisse résulter la perte de l'autre,. . Je pepsais marier ma fille à celui qui n'est plus ; Lisardo, devenu le chef de la maison, a suc-

cédé à son frère dans mon dessein ; et l'exposer à la colère du duc, de qui César est le domestique et l'ami ^, c'est aller contre mon projet, puisque c'est le mettre en péril d'être eiMé à jamais... Que dois-je donc faire pour remplir avec honneur cette double obligation?... Le ciel me soit en aide! — Rentrons pour lui répondre ; je trouverai bien le moyen de le tenir en suspens jusqu'à ce que j'aie pris moi-même une résolution. A cet effet, il faut que je relise sa lettre. {Il reprend la lecture,} «i Veuillez* » lez me faire savoir si don César Farnèse est à Parme, et ayez soin » qu'on observe toutes ses démarches; j'irai bientôt le r^oindre. » Lorsque vous me répondrez, mettez pour suscription à votre » lettre : « A don Celio, dans la maison du prince d'Urbino. »

Il sort.

SCÈNE n

Un salon dans la maison d'Anrelino.

Entrent DONA YOLIANTE et NIGS.

NICE.

Voilà que mon seigneur rentre à la maison en lisant je ne sais quels papiers.

DONA VIOLANTE

ma chère Nice! l'audace est parfois bien craintive, et c'est lorsqu'elle s'aventure le plus, qu'elle a le moins de courage. Depuis que j'ai écrit à don César pour lui exprimer combien j'étais sen-

sible à son amour aussi constant que soumis, j'ai peur même de mon ombre.

NICB.

Eh quoi 1 madame...

DONA. VIOLANTE

11 me semble que mon sein est transparent, et que mon père peut y voir tous les loyemens de mon cœur. {A part.) Ciel ! le voici !

* Au dix-septième siècle en Espagne, comme en Italie et en France, les grands seigneurs avalent parmi leurs domestiques des goblins hommes de la meilleure naissance et quelquefois.

Entre AURELIO.

ÂUREUO.

Violante?

DOICA VIOLANTE.

Qu'avez-vous, mon père? vous revenez bien promptement et vous paraissez tout préoccupé.

AURELIO

Ce n'est rien. Au moment où je sortais, un exprès m'a remis une lettre, et comme il est urgent que j'y réponde... Mala qui donc a pénétré jusqu'ici?

Entre TRISTAN.

TRISTAN, à part Puisque le vieux n'est pas dans la maison, il faut que j'aille jusqu'au fond de l'appartement pour chercher Nice, à qui je dois rendre te message.

AUREUO.

Qui cherche9-YoU8 id^ cavalier ?

TRISTAN, à part.

Peste soit de la rencontre! {Haut,) Vous, seigneur.

AURBLIO.

Moi?

TRISTAN

Yous-même*

AOREUD.

Ne pouviez-Yous pas frapper à la porte ?

TRISTAN

C'est que, voyei-vous, j'ai craint de faire du bruit ^.

AURSUO.

Enfin que me Toolez-vousi?

TRISTAN

Je désirais vous remettre ce papier.

AURBMQ.

De qui est-ce?

TRISTAN

C'est à vous, puisque c'est pour vous quç je l'apporte.

AUREUO.

Vous m'avez l'air bel-esprit ?

TRISTAN

Je suis à demi bachelier'.

* TengOf Segun sop de mal erûtiano, Jfuy tibioa los
llamammtoi.

Jén de oMito kotradoisiblc, ^oi porte iiii le double mm do vol
Uflmamntanio, qui signifie 1" l'action de frapper à une porte, V un
mouvement .nlèrieo" de la grâce. Mot à mol : « Gomme je se suis
pu de bonne raoe chrdiieDiie, je fFgppa taibiemeat, ou je n'ai que
de faibles inapiratioas de la grAoe. »

* Bmom id iw JM de mou latradoisiUe. U porte sur U double
sen» du mol bachill&r.

▲URBUO.

Qui est yotre maître ?

TRISTAN

Le seigneur don Félix. Ne l'oubliez pas, je vous prie, car cela
est delà plus haute importance; et, s'il le faut, je vous le répéterai
cent mille fois de suite.

AURBUO.

Je n'aime pas les comptes.

TRISTAN

Moi si, au contraire ; je suis un enragé conteur^.

AURELIO

Lisons. {Il lit,) « Mon trésorier Aurelio, sur les sommes que vous » avez entre les mains, veuillez donner à don César... » (il Tristan,) Comment donc, puisque l'ordonnance est au nom de don César, est-ce don Félix qui vous envoie ?

TRISTAN

Parce que don Félix désire cet argent à cause que don César lui en doit une bonne partie.

AURKLio, lisant,

« Cinq cents écus que je lui accorde pour les frais d'un voyage » qu'il va entreprendre d'après mes ordres.»

DOJTA VIOLANTE.

As-tu entendu, Nice? don César va partir l... Sans doute, — le ciel me soit en aide 1-- il veut venger par ses mépris mon mépris d'autrefois. .

TRISTAN, à demi-voio;, en montrant un papier,

Nice! Nice!

NICE

Voilà ce valet qui me fait des signes avec un papier. . AU-
REUO, qui a vu les signes de Tristan, Qu'etu-ee donc?

TRISTAN

Rien.

AURELIO

Qu'est-ce que ce papier?

TRISTAN

C'est encore un biUet, mais celui-ci n'est pas pour vous^.

qui lignifie l'un bachelier gradué, 2* un bayard qui parie i tonl
propos. Dam l'uspagnol, c'est Aurelto qni dit à Tristan : « Vous
m'avex l'air d'un bachiller (ou d'un bavard. » El Tristan, £aisant
semblant de se méprendre, répond ; « Je n'ai pas encore pris le
grade, mais j'ai fait toutes les études nécessaires. »

' Encore un jeu de mots qui porte sur le double sens de ùtten-
tOi qui siguifie tout à la fois un mUlioH et nn eonis, une Mttoir:
Mous avons ttehé de le reproduire tant bien que mal.

* Il y a ici une plasantarlt Intradnbible, mais qni est pleine de
gaieté. Elle porte sur le double sens de cette expression estas son
otros guintenot, que l'on emploie proverbialement pour dire :
autnêouiss du même gmre^ cl que TrtsUn emploie dans un sens
litré en ayant l'air de dire : « Cest «ncors un Mkt <U dnq tmtt
ictu. »

JOURJHÉE I, SGÊ^E II. 81

AUBXUO.

OÙ Ta doD GëMrT

TRISTAN

En enfer probablement, mais je n'en sais rien.

AORBUO.

Attendez-moi ici un moment ; je Tais chercher ce qu'il lui faut.
{A part,) ciel! le duc a peut-être appris que Lisardo était À Milan,
et c'est pour cela qu'il le fait partir.

Il sort.

DONA TIOLANTE.

Je ne sais comment je n'étouffe pas de dépit... C'est ainsi que
don César me délaisse ! Lui si constant et si fidèle lorsque je ne
lui montrais que du dédain, c'est ainsi qu'il reconnaît ma bonté !

TRISTAN

Maintenant que je puis parler, madame, écoutez-moi, et vous
verrez que tout en venant ici pour faire un recouvrement , je
viens ici pour vous payer ce qu'on vous doit. Don César m'envoie
vers vous avec ce billet.

NICE

Prenez-le, et vite, car voici mon maître qui revient.

DONA VIOLANTE

Je crains qu'il ne m'ait vue, et je tremble.

ÂIJRELIO rentre.

AURSuo, à Triitan.

Prenez, et Dieu vous conduise ^ I

TRISTAN

Qu'il vous conserve une éternité de siècles!... et remarquez, mon seigneur, que cette fois je ne compte pas ^. {A pari,) Je m'en vais mieux dépêché que je ne croyais; car enfin j'ai remis le billet, et je sors avec de l'argent et point de coups de bâton.

DONA VIOLANTE, à NtCe.

Si mon père avait vu le billet I

NICE

C'est impossible ; il en aurait témoigné son mécontentement.

AURELIO

Ma fille, je vais demain, comme vous le savez, à ce village.

DONA VIOLANTE , à part.

Que je suis heureuse I il ne se doute de rien, puisqu'il pense à son voyage.

* Cette locution id ean DioB, alla avec Dmu, ou, Dmw wnu eoIU«»M, te reproduit fréquemment dans les comédies espagnoles. Bien qu'an premier abord elle paraisse sembler un peu étrange à des personnes d'un goût délicat, nous avons cru devoir la reproduire quelquefois parce qu'elle a quelque chose de religieux, qui est tout-à-fait dans les idées et dans les mœurs espagnoles. , ,

' Encort^nn jea de mots intraduisible sur le verbe contar, qui signifie tout à la fois coMpitr eteonlw une histoire.

93 BONHEyR gT MALHEUA W NOM.

Il n'est rien tel que Tœil du maître... et c'est pottlQuai vous allez me donner le billet que tous veu^ï de cacher.

DOVÂ TIÛLAirnL

Moi, seigneur... un billet 1

mcB, à pwri.

Gela Ta mal.

ÂUBBLIO.

Oui, donnez-le-moi sur-le-champ« Si j'ai laissé sortir le valet, quoique je l'eusse ?u vous le remettre, c'est que je n'ai point voulu faire tomber si bas ma vengeance, ni ébruiter au dehors les ennuis de mon intérieur. C'est pour cela que je n'ai rien dit. Mais à cette heure donnez-moi le billet.

POiCA TIOLANTB.

Mais, aeigneur, ne eroyet pas...

AURILIO.

Quel tourment! (Il lui prend le billet des mains,) Entrez là à l'instant même, car la colère pourrait m'emporter, et je veux connaître au juste le mal avant d'appliquer le remède. Otez-vous de devant mes yeux.

DùfiJL YIOLA!<rTB.

ciell protège-moi !

Partez, tous auaaL Comme voua voudrez.

Elleiort.

AUBKUO.

IfICB.

AURBUO.

Non pas parla, par ici... mais dites-moi auparavant, pour me fixer dans ma conduite, le valet étant de don Félix, et l'ordonnance de paiement étant au nom de don César, de qui est le billet? NICE, à part.

Si je dis qu'H est de don César, qui est déjà son ennemi , ce sera empirer les affieiires.

AURKLIO.

Eh bien! parlez donc. De qui est le billët?

NICE

Je ne sais, mais il n'est pas de don César.

Elle sort.

AURBLIO.

Elle m'en a dît assez. {Il ouvre la lettre.) Hélas! peut-on trembler ainsi en ouvrant un billet! {Il lit.) «Mon cher bien, il n'y a » point d'obstacle qui puisse m'empêcher d'aller vous voir. » (// paru.) Hélas 1 il n'est que trop vrai, le papier ne se febrique ^u'a-

vecla plus vile matière, et l'encre ne se fait qu'avec du poison
 ^I (Il lit.) «kimi, teoe^e pour entendu, demain, sitôt «près le dé-
 part » de votre père, je me rendrai, quoi qu'il arrive, dans le jar-
 din que » vous m'indiquez. Le ciel vous garde l» (// parle,) Que
 vois-jel don Félix/ sous un prétexte trompeur et secondé par son
 perlide ami, s'attaque i^udacieusement à mon honneur!... Que
 faire, grand Dieu ? Que résoudre dans un moment où je reçois
 une cruelle injure, et où je perds en même temps tout espoir de
 réaliser le projet que je formais pour ma fille?... N'est-il pas sin-
 gulier qu'au moment où je voulais empêcher mon neveu de se
 venger, il m'arrive à moimême un accident qui m'oblige à la ven-
 geance?... Eh bien! puisqu'il en est ainsi, et qu'un juste ressenti-
 ment l'emporte sur la prudence, je me vengerai de ces deux
 traîtres; j'écrirai à Lisardo de se charger de don César, et moi je
 tuerai en secret don Félix, puisque l'oecaftion se présente à mol si
 favorable, {il ferme la porte par laquelle do^ Violuniê eêt êortie,)
 Fermons cette porte «toc soin, afin que l'ingrate ne puisse point
 l'avertir ; et demain, quand le misérable qu'elle aime viendra an
 jardin... Mais taisoiuruous ; la renommée dira bientôt ma Ton-
 geanee, el la postérité rap|iroudc« «o frémissant.

SCÈNE ni

TJd salon dans la maison de Lidoro à Milan. — On entend det
 mippm q«i dMPtARt danale loioiain.

MASQUES, ehantarU^ Rions, chantons et dansons; le carna-
 val est un temps de folies.

Entrent DOf^A §ERAFINA el PLOftA.

DOJTÀ SERAFINÀ.

Ferme cette fenêtre, Flora, et qu'aucune de vous ne se mette à la jalousie.

FLORA

Pour Dieu, madame, permettez-moi seulement de regarder cette troupe de masques qui passe devant le palais en chantant. LES MUSICIENS, âudehors, pendant que Flora ékmte. Rions, chantons et dansons, etc., etc.

Ne m'ennuie pas, je te prie, puisque tu vois que cela me déplaît.

FLORA

I^'en tendez-vous pas que les musiciens obtBtent.,.

LES MUSICIENS, du dehofi, en même temps que Flora* Le carnaval est un temps de folies.

DONA SERAFDfA.

C'est pour cela justement que je veux, moi, être raisonnable.

• Le papier, comme on sait, se fabrique weç <iw ehiffQftS. ei l'encre avec de la noix dt galle.

FLORA

Ë8t-il possible que dans un jour de réjouissance générale , vous ne vouliez ni vous faire voir ni voir les autres 1

DONA SERAFINA

S'il n'y avait à cela aucun inconvénient, je ne suis pas encore assez vieille que je ne pusse m'amuser de ces fêtes qui égaient Milan en ce jour ; et surtout à cette heure que les illuminations au milieu de la nuit ajoutent je ne sais quel charme aux danses et à la musique.

FLORA

C'est que vous êtes d'humeur mélancolique , sans quoi vous n'y verriez pas d'inconvénient.

DONA SERAFINA

Tu sais bien le contraire; mais tu fais semblant de ne pas le savoir. Je dois donc te le rappeler. Il y a dans ma rue, déguisé, un cavalier qui est arrivé ces jours-ci à Milan, à la suite du prince d'Urbain ; et comme il s'est déclaré avec moi, je ne veux pas qu'il s' imagine que c'est pour lui que je me mets à la fenêtre, car il m'ennuie avec ses prétentions.

FLORA

C'est peut-être un autre cavalier, également déguisé , que vous aurez pris pour lui.

DOÑA SERAFINA.

Cela n'est guère possible.

FLORA

Un comte étranger rendait des soins à une dame du palais, et quand le soleil disparaissait de l'horizon, il allait se coucher, laissant sur la terrasse un sien esclave qui avait son manteau et ses

plumes. Or, un jour qu'il pleuvait et neigeait, la dame, voulant lui accorder une faveur, souleva la jalousie, et lui dit d'une petite voix de fausset : «Allez-vous-en, comte!» A quoi le More répondit : «Ce n'être pas le comte, moi être Hamel^» Et ainsi, madame, il peut bien se faire que l'individu masqué que vous avez vu, soit Hamet et non le comte.

DONA SERAFINA

Tu as toujours quelque histoire sous la main.

FLORA

Celle-là est assez vieille.

DONA SERAFINA

Enfin ce cavalier est cause que je me prive pour lui de tous les plaisirs. '

* Nous avonf tndoit litlénlement :

Aqueéi Mon rtthpondié :

Hq 9êtar condet e\$tar Hamitt*

JOURNÉE I, SGËNB III. M

FLORA

Rien ne le prouve mieux que vos rigueurs, qu'il est sans cesse à déplorer.

doAâ sbràfina.

Fais attention à ne me parler jamais de son amour.

FLORA

Éh bien ! pour parler d'autre chose, si tous ne voulez pas vous mettre à la fenêtre, je vous indiquerai le moyen de voir toute la fête sans que ni lui ni personne ne vous v<lie.

DONA SBRAFINA.

Et quel est-il?

FLORA

Le voici. Vous savez fort bien, madame, que dans le carnaval, les dames du plus haut rang se déguisent : eh bien I il s'agirait de vous déguiser et de sortir par la porte du jardin. Vous y gagneriez en même temps de châtier l'obstiné personnage, qui passerait dans la rue le reste de la nuit. Voyez : un chapeau à larges bords, un manteau, un flambeau, un masque ; vous vous mêlez à la première troupe qui passe, et bien malin qui vous reconnaîtra.

DONA SBRAFINA.

Et si pendant ce temps-là mon père venait à rentrer?

FLORA

Gela n'est pas à craindre. Mon seigneur, en sa qualité d'intendant de la justice, parcourt aujourd'hui toute la ville ; et d'ailleurs il suffit que vous laissiez pour dit en sortant que vous êtes allée avec une de vos amies, pour que votre père soit sans inquiétude.

DONA SBRAFINA.

Ce projet me sourit ; mais je ne me sens pas le courage de l'exécuter.

FLORA

Venez, madame; ne serait-ce que pour vous moquer de ce sot, et pour faire enrager toutes les femmes qui verront votre taille si jolie, si élégante.

DONA SBRAFINA.

Non, Flora, ne m'attaque point par la vanité; je n'ai pas moins envie que toi de sortir.

FLORA

Alors dépêchons.

DOÑA SBRAFINA.

Si vous n'eussiez pas existé, vous autres demoiselles suivantes, je crois que plus d'une faute i...

FLORA

Ce n'est pas le moment de moraliser. Voulez-vous ou non sortir?

' ToQS le* grands écriTams espagnob qui ont peint les moean nationales, Gervadies, Lope de Vega et Calderon, se sont ëievés contre l'intervention empressée des duègnes it des servantes dans les amours de leurs maUreaset.

DOÂÀ SKRAFINA.

Eh yen l'oui; otr enfin U serait trop trête que Vent^tement 4e cet ennuyeux personnage pût me tenir enfermée tout le jour dans la maison. Tu vas venir m'habiUer.

riOAA.

Oui, madame, et je veux que vous soyez la plus belle. (Dona 5erafna tort») £Ue a mal parlé des suivantes ; je \eux montrer à quoi elles servent, {App^UMpor la fenêtre,) Tstl tstl seigneur Celio! UNS VOIX, du dehors* Qui m'appelle?

FLORA

Quelqu'un qui veut vous rendre service. Ma m al tresse va toutrâ- Theure sortir déguisée par la porte du jardin, et vous pourrez lui parler, en faisant comme si vous arriviez, et sans avoir Tair de la reconnaître... Silence! adieu t

mteaoM.

SCÈNE IV

due place publique.

Entrent LISARDO et LIBIO

USARnO.

Je te remereîe da t« complaisance, Flora; la nouvelle que tu viens de me donner comble tous mes souhaits.

UBIO.

Quoi ! vous ne souhaitez pas davantage?

USARDO.

Non, je ne demandais que l'occasion de lui parler; mon audace fera le reste.

LIBIO.

Que prétendez-vous donc?

LISARDO.

Je veux de ce coup achever de me perdre. Tu sais, Libio, que je suis venu en Italie pour y tuer un homme que je ne connais encore

que de nom, et que j'ai écrit à mon oncle pour qu'il m'avisât des

moyens de rencontrer cet homme. En attendant ici sa réponse, je

me suis épris d'amour pour une ingrate beauté dont le dédain me

fait mourir. J'ai donc à obtenir une double satisfaction... Le même

jour où je me serai vengé, je repars pour l'Allemagne ; mais puisque

je dois m'exiler de ma patrie , peu m'importe tout le reste , et je

risque tout pour mon amour. Ainsi donc , tandis que pour mettre

l'occasion à profit, je vais du côté du jardin; toi, si tu veux me

rendre un grand service...

On entend dn brait au dehon.

Il entre sur la scène un grand nombre de Masques déguisés en fous.

UN MASQUE

Dansons ici, mes amis, puisque c'est la maison de l'intepdant de la justice.

IOURNÉE I. SGËNB IY. 91

usABDO, à Lihio, Viens avec mot, et je vais u dire ce qud (u M i ftire. J« cmMiM

qu'elle De sorte pendant ce temps-là.

Je voudrais, mon seigneur, tous soumettre quelques observa* tions.

USARPO.

C'est inutile ; ma résolution est prise, et je ne saurais avoir une meilleure occasion. Le déguisement, la nuit, le bruit, tout me sert» tout me favorise, tout concourt à mon bonheur. Non, non, tu n'as rien à me dire, et je n'ai rien à entendre. Marchons.

Lisardo et Libio lorlent.

UN 1IÂ8<»UI.

Otti, nés aviis, Moa pouvons danser ki. Ce jour esS «oueéré à

la folie.

MASQUES, «AMtloft.

Rions, chantons e| dansons ; le caffnftv«l eil wi temps 4e
foUes<

Entrent DOf^A SERAfİMA et FIX)RA, déguisées.

KOnk SEII4FINA.

Cela est de mauvais augure, Flora ; la première troupe Que
neua rencontrons est composée de fous.

FLORA

Au contraire, madame ; il o^ sembW que c'était la troupe qui
nous convenait le mieux, et nous pouvons iMNli ĩ vatifïi aeiM
eraïute de nous y faire remarquer.

MASQUES, ehantani.

Rions, chantons et dansons, etc., etc.

LI8ARD

Un moment, masque, s'il vous plidt; j'entends que vous dansiez
avec moi,

DONA SSRAVINA,

Quelle fâcheuse rencouirel

C'est en vain que uous avons cherché à le fuir.

DO^A SERAFINA

Crois-tu qu'il m'ait reconnue ?

FLORA

Ne vous en inquiétez pas.

I)oNA SERAFINA

Quel est donc celui-ci?

FLORA

C'est Bios doute Hamet qui est resté dans la rue.

LISARDO.

Ne TOUS éloignez pas sans me répondre ; vous devez savoir à quoi le masque vous oblige.

• DOtA SBRAFINA.

Et vous, vous ne le savez pas. Il est vrai qu'un masque a le droit (l'adresser la parole à un autre, mais il n'a pas le droit de le forcer à lui répondre.

LISARDO.

C'est assez pour moi de savoir que je puis vous parler.

DOJĬA 8ERAF1NA.

N'est-ce pas folie de vouloir parler à une personne qui ne veut pas entendre?

USARDO.

Cette folie, je la partage avec beaucoup d'autres.

BOJfA SKRAFINA.

Eh bien ! la danse des fous est allée de ce côté ; suivez-la , si vous en êtes.

LISARDO.

Je suis fou, il est vrai; mais...

DOF^A SKRAFINA.

Vous n'avez pas besoin de l'avouer.

LISARDO.

Mais ma folie consiste à suivre, poussé par mon étoile, une belle sirène.

DOJTA SBRAFINA.

Ainsi donc, en me comptant, cela fait deux. Partez donc, beau masque ; allez avec Dieu , car il est par trop impertinent de me parler d'une autre femme.

LISARDO.

Non pas ; je veux me venger sur vous de ses dédains.

DOJ^A SBRAFINA.

A cette extravagance je pourrais répondre que quand on se trompe sur la cure c'est qu'on n'est pas bien sûr de sa douleur ; mais j'aime mieux finir là notre conversation ; adieu.

USARDO.

Je prétends vous suivre, car j'entrevois une lueur d'espoir.

DONA SBRAFINA, d part.

Je ne sais que lui dire. {Haut,) De quel espoir pariez-vous?

LISARDO.

C'est que, madame...

Lei mwqnes qui s*4taleDt éloignés reviennent chauUnl et dansant.

JOURNÉE I, SCÈNE IY. 89

LES MusiaENS, chantont.

C'est YOUO, vous, Yo1U, madame, qui me yengerei de vous<.

LISARDO.

C'est Yous seule, madame, qui pouvez alléger mon eonui ; et Ton dirait que ce quadrille est venu à mon intention, car lorsque je vous parle de mes sentimens, il vous dit en mon nom : « C'est vous, vous, vous, madame, qui me Yengerei de vous. »

Pendant qae Lisardo reedit ce refrain, les masiciens le rdpètent en chaulunt. DONA SKRAFINA.

Songez-y, Youloir obstinément me suivre et me reconnaître, c'est m' enlever toutes les garanties du masque; et ainsi ne me forcez pas, je vous prie , à demander aide et secours comme une personne offensée ; car tous ceux qui vont là déguisés s'empreseraient, dans un intérêt commun, de prendre ma défense.

Entrent LIBIO et d'autres hommes.

LISARDO, ha\$, à Libio.

Est-ce toi, Libio î

une, de même.

C'est moi.

USARDO.

Je serais curieux de savoir, madame, comment vous feriez pour vous délivrer de moi?

hO^k SERAFINA.

Le voici. — Holà ! masques, empêchez cet homme de me suivre.

USARDO.

Holà I masques, emportez-moi d'ici cette femme.

Libio et ses compagnons se saieisseat de doia Serafiaa. DONA SKRAFINA.

Abl mon Dienl... Au secours 1 Trahison l

LIBIO.

'Ne criez pas.

USARDO.

Emportez-la où j'ai dit.

FLORA

Est-ce qu'il n'y aura pas quelque désespéré qui m'enlèvera en même temps?

DOVfA SKRAFINA.

Avant que vous puissiez m'eroporter d'ici...

USARDO.

Venez avec moi.

DONA SBRAFINA.

Vous m'aurez déchirée en lambeaux.

' Voti voSf oo«, senora, eo«, Vos me vengareis de vot.

Ces vers sont imités d'une vieille romance espagnole.

FLORA

Il faut <iae je sois bien peu appétissante , puisque personne ne veut de mol.

DONA SBRAFIIf A.

ciel! personne ne vient donc au seeours d'une femme infortunée!

non i^Lix, du dehors.

C'est une femme sans protection qui appelle du feeoun. Descends de cheval, Tristan.

TRISTAH, du dehoTi.

Je ne demande pas mieui, si l'animal veut le permettre.

LISARDO.

Qu'attends- tu, LibioY Emporte-«la à la maison de campagne.

DONA SBRAFINA.

Ëh quoil personne ne Tient défendre une femme infortunée?

Entrent DON FÉLIX et TRIGTAN.

nON FÉLIX.

Si fait, madame ; votre seul titre ge femme suffirait, et celui d'infortunée y ajoute une nouvelle force.

LISARDO.

Cavalier , si vous ne voulez pas qu'on vous y invite d'une façon peu agréable, retournez-vous-en li d'où vous venez.

DON FÉLIX

Alors même que je le voudrais, je ne le pourrais pas.

USARDo« monifQnt uf^ pistolet.

Eh bieni un paa de plue, et œUe arme que ie tieni vous aura bientdi envoyé une balle dans le eorar.

TRISTAN

Et pour comble de malheur, voilà nos chevaux qui partent en même temps l

Puisque j'ai tant fait que d'intervenir, je ne reculerai pas par la crainte ; tirez, et ne me manquez pas.

• TRISTAN

Et moi je vous prie, au contraire, de me manquer.

LISARDO.

Votre arrogance aura le châtement qu'elle mérite. (Il tire; le pistolet fait long feu.) Le diable soit de cette arme!

• * TRISTAN

Ce n'est pas merveille qu'elle ait raté; mes chevaux sont bien partis 1 1

Do&a Serafiaa et Flora se mettent derrière doD Félix et Tristan.

> La plaisanterie, en espagnol, por^ i«r les divers mo» da verbe /oitor, manquer, faire fauu^ 4M de maini.

JOUnÉEË i, SCÈNE IV. 91

DON FIUjX.

MainteiMint y ou« allei voir oommeni jt obAtie an hommt ^
•«trage des femmes,

FLORA, à Trittan.

D'où nous est donc Yenu ce don Quiehotte de la Manche?

rPilSTAH.

De la Rodie-PauYre , où il reproduisait la ^itenet du Beau Té-nébreux; et moi je suis son Sanelio Pança^

Don Vé\i% «t Uwrde li UU«Bt à iéfie.

UNE VOIX, du dehors.

Des flambeaux I des flambeaux Km On se bat dans la rue.
Entrent une foule de geni mas^s, portant desHanbeaux et des
tmirumens de masi^ie, et LIDORO, vieillard.

PLUSIEURS lUtOUBS.

Un moment l... arrêtez l... Qu'est-ce donet...

DO^A SERAFINA

Quelle ayenture, 6 ciell

UBORO.

Main-forte, au nom du roi I

FLORA

Nous ne pouvons pas prêter mainmorte, nous afitre»
fenuMi^I

DONA SERAFINA , à part.

Mon père l,.. Il ne me manquait plus qae cela dans mon
mal«heuf!

LISARDO.

C'est rintendant de la justice..

UBIO.

Qu'attendez-Yous donc?... Fujons, et Ton ne saura pas qui
nous sommes.

USAROO.

Hélas l maudites soient et l'occasion et l'espérance ainsi perdues 1

Lisardo et Libio sortent.

LiDORO, à don Félix.

Je vous arrête ainsi que ces dames, qui sont cause ■ si je ne me trompe, que vous avez traîtreusement tiré Tépée contre un masque, lorsque tous, se fiant à une loyauté mutuelle, vont sans armes.

TRISTAW,

Si ce n'est qu'ils portent chacun deux ou troia pîatotota*

• Calderon, qni avait tire da Don QuieKan§ «M Qomédie malhenreusement perdue, ne manque jamais l'occasion de rappeler d'une manière flatteuse l'immortel roman de GerTantes.

* Cet appel à la force publique se dit en espagnol favor al rey, et comme le mot favor pris absolument signifie une marque d'amour, un petit présent qu'une femme donne à un homme, eu un mot une faveur f Flora dit dans le texte : « On raconte qu'en semblable circonstance une dame donua un niban vert ^ur qu'il fût porié an roi. » Nous avoM dû renoncer 4 re^oduiie eeut ^iianteirie.

n BONHEUR ET MALHEUR DU NOM.

DONA SERAFINÂ , à don Félix.

De grâce, cayalier, moi qui vous dois déjà l'honneur, que je vous doive aussi la vie. Je cours le plus grand danger si Ton me reconnaît.

DON wiui.

Vous excuserez mon ignorance, seigneur, en apprenant que j'arrive à l'instant même à Milan.

TRISTAN

Si bien à l'instant, que nos chevaux ne font que de s'en aller sur parole.

DON F[^]LIX

Ces dames me sont complètement inconnues, et je n'ai mis l'épée à la main que pour les défendre contre une lâche violence.

LIDORO.

Gela ne suffit pas pour que je vous rende la liberté à vous et à elles..

DON F[^]LIX

Pour moi, cela m'est à peu près indifférent ; mais pour ces dames, je ne souffrirai pas que vous les emmeniez.

UDORO.

Gomment pourrez-vous l'empêcher?

DON TÉLUi,

Vous allez voir. (^1 dofia Serafina et à Flora.) Veuillez vous retirer, mesdames ; je reste ici pour protéger votre fuite.

DONA SERAFINA

Je puis à peine me soutenir.

FLORA

Tenez, madame, car pour fuir on a toujours assez de force.

TRISTAN

Si vous rencontrez deux chevaux de poste, dites-leur de ne pas s'en aller.

Dofia Serafina et Flora sortent.

DON F[^]LIX

Personne ne les suivra tant que je serai vivant.

UDORO.

Tuez-moi cet audacieux.

TOUS

Tuons-le! tuons-le!

• IU se battent.

DON Feux.

Maintenant qu'elles ont gagné le large...

Gomme nos chevaux...

DON FÉLIX

Défendons-nous, Tristan, en nous adossant au mur de ce palais.

JOURNÉE I, SCÈNE IY. M

Entrent LE PRINCE, suivi de ralets qai portent des flambenix, et de Tautre o(é LISARDO en habits de fille.

LB PRINCB.

Abaissez ces flambeau. ~Que se passe-t-il donc idt Comment ose-t-on poursuivre un homme jusque dans ma maison, quel que soit son crime?

LISARDO, à part.

On ne me reconnaîtra pas, maintenant que je n'ai plus mon déguisement, et ma présence fera tomber tous les soupçons.

* LB PRUfCH.

Eh bien ?

LIDORO.

Seigneur prince d'Urbain, personne n'a plus à cœur que moi de VOUS servir ; mais souvent les événemens sont plus forts que nous. Cet homme a commis un délit des plus graves en manquant aux égards que Ton doit aux masques; et ce qui le rend plus coupable encore, c'est qu'il s'agissait d'une dame qu'il aura sans doute reconnue sous son déguisement. En le poursuivant jusque sur le seuil de votre palais, je n'ai pas songé aux immunités qui l'y protégeaient; pardonnez-l^-moi, et que votre palais soit désormais pour lui un asile sacré.

BON FilIX.

Un moment, monseigneur; puisque mon bonheur m'a valu votre protection si précieuse, je tiens à ne point paraître coupable à vos yeux, et à vous convaincre de mon innocence. Je ne connais

point cette dame, et j'ignore quels rapports l'unissent à un homme qui, à la faveur de son déguisement, voulait l'enlever par force ; et si je suis intervenu, c'est que j'ai entendu ses plaintes, et qu'elle m'a dit ensuite, avec une vive douleur, qu'elle était perdue si on la reconnaissait. Vous me croirez sans peine lorsque je vous aurai dit que je suis étranger, et lorsque vous aurez lu cette lettre que je dois donner à votre altesse.

TRISTAN

Et si cette lettre ne suffit pas, vouan'avei qu'à le demander k nos deux chevaux de poste, qui viennent de décampw coBune deux masques.

LB PRINCB.

De qui est cette lettre?

DON réux.

Du duc de Parme.

LB PRINCB.

Je ne pouvais pas la recevoir dans un meilleur moment, et je tiens à la lire en public, afin que la vérité en ressorte plus nette et plus vive pour tout le monde. {Aux valets.) Approchez les flambeaux. {Il lit.) «Mon cousin et seigneur, comme en apprenant votre *» heureuse arrivée en Italie je ne me trouve pas dans un bon état

* de iftflté, je m puis àllef en personne tous présenter mon comi) pliment de bienvenue et mes félicitations sur vos succès ; c'est » pourquoi don César Farnèse...»

USAIIDO , à part * Qu'ai-je entendu !

LiDORO, à part.

Quel bonheur 1

tB PRtNCK, lisante a Mon ptreol et tnon secrétaire*.. »

unonOf à part, *

L'agréable nouvelle !

LiSARDo, à part.

Quel ennui I

Li PRincB, lisante Va en mon nom voui rendre visite... »

usÂRDOi à part.

Quelle rage est la mienne I

ui raiNCB, lisant «Et il me rapportera les nouteiles que je délire atoir de toiu et 9 de votre maiaeni»

USÂRDO, à part.

Ce don César est le meurtrier de mon frère.

LB PRINCE, lisants « Dieu vous garde. Votre cousin et ami, lb tvû de Parme, h

LiDORO, à part.

Que je suis aise de le voir!

Li8ARiK>,4 parié Sa vue me bouleverse.

LE PRINCB*

Je suis on ne peut plut reconnaissant envers le due de son attention ; et j'en fuis d'autadt plus flatté, que e'est vous qui m'apportez sa lettre.

DOIT MÎLIX.

Je ne pouvais paa espérer une plus glofieuse faveur que de me mettre à vœ pieds⁴

LE PRINCE

Vous devez être fatigué, et la querelle que vous avez eue en mettant pied à terre n'a pas dû vous refaire.

Ni moi non plus.

LE PRINCE

Allez vous reposer. {À Lisardo.) Veillez, Cello, à ce que don César soit logé près de moi.

LiSARDO, à part.

Il ne me manquait plus que d'être obligé de le servir l [A don César,) Venez, je vous logerai dans ma maison.

UDORO.

Non pas t don César n'ira pas avec vous.

usAftPo, à part.

Est-ce qu'il goupconnerait quelque chose ? (BmU.) Pourquoi cela?

UDORO.

Parce que, si je mérite ce bonheur, je serais flatté que don César acceptât ma maison. Je tâcherais de le dédommager de Tenui que je lui ai causé, et il aurait en moi un homme tout dévoué à ses ordres. Son père et moi, nous avons été intimement liés ; dans une occasion, je lui ai dû la vie et l'honneur, et je voudrais, autant qu'il est en mon pouvoir, en témoigner ma reconnaissance à son fils.

LE PRINCE

Je suis flatté, seigneur Lidoro, qu'un homme à qui je porte tant d'amitié et d'estime ait le bonheur d'être votre hôte<

OON ViUK,

Je ne trouve point de paroles pour «xpHiner totts les MnU-niens que tant d'honneur m'inspire»

LEFm]N<S«

Adieu à demain 1

DON F^UX

Je prierai votre altesse de me dépêcher le plus tôt possible, car je crains de faire fiute au serviet du due.

Je ne teat pas vous laisser repartie si promptetnetit. C'est une époque où le Séjour de Milan est fort Mgt^le aut étrangers; et vous vous y amusez j si toutefois le déplaisir que vous avei eu ne vous à point dégoûté dé nos fêtes. {Àuâô ^àleu.) Éclairez à don César et à Lidoro jusqu'à ce qu'ils soient rendus chez eux.

n sort.

UDO&O.

Veuilles me suivre, sdgneon

LtSARDd, A piuru

Quel malheur est le mien ! Celui qui a tué mon frère est le même qui entrave mes amours et qui va devenir Thôte de celle que j'aime. Mais ne désespérons pas au moment où je tiens Uka vengeance.

Il sort.

TEI&TAIf.

Tout en allant profiter de l'heureuse aventure, ne serait-il pas bien, seigneur» dé nous occuper, pour éter ce soin aux autres, de ce que sont devenus nos chevaux ?

DON F^LIX

Que veux-tu, imbécile, qu'ils soient devenus ? Le garçon d'écurie s'en sera chargé.

Pdttrru qu'il ne se soU pas aussi chargé de nos valises! c'est co qui m'inquiète.

LIDORO.

On les retrouvera demain.— -Voici ma maison, — qui, à compter d'aujourd'hui, est la vôtre. {Appelant.) Floral de la lumière! {Aux valêti qui V accompagnent.) Vous pouvez vous en retourner; voici qu'on descend m'éclairer.

Les taleU s'en ^oot.

Entrent DOJLA SBRAFIIf A et FU)RA.

DOJĬÀ 8BRAFINA, à LidOVO.

Soyez le bienvenu, seigneur... On m'avait dit qu'on s'était battu près d'ici, et sachant que vous étiez par là, j'ai eu peur. Mais je croyais que vous étiez seul, et...

UDORO.

Le .cavalier que vous voyez, ma fille, est le seigneur don César Farnèse, qui veut bieir nous faire l'honneur de devenir notre hôte, et à qui j'ai mille obligations dont je conserverai éternellement le souvenir. Mon bonheur a voulu que je l'aie rencontré dans la riie qui vient d'avoir lieu. Il avait pris la défense d'une dame qui avait imploré sa protection afin sans doute de n'être pas reconnue par son mari ou son père.

DOftA SERATINÂ.

Il y a des femmes qui sont nées pour tout brouiller, et cette aventure pourrait avoir de f&cheui résultats. {A don Félix.) Soyez le bienvenu, seigneur cavalier, dans une maison où tout s'empressera à votre service. Je réclamerai seulement votre indulgence.

TRISTAN

On dirait plutôt la fin d'une loa^ que la fin d'une journée.

DON FÉLIX

Mon malheur s'est changé en bonheur, et j'étais aussi loin de m'y attendre que de le mériter.

DOF^A SKRAFINA.

Que te semble, Flora, que mon défenseur soit devenu mon hôte?

FLORA

Je pourrais à ce propos vous raconter une histoire curieuse ; mais ce serait trop long.

DON FÉLIX

As-tu jamais vu, Tristan, une beauté plus rare et plus accomplie?

TRISTAN

Très-souvent, mon seigneur, et je vous le prouverais par un conte, si c'était le moment.

' Une loa est le prologue qni précède les autos on pièces sacrées. A la fin des loas^ comme à la fin des comédies, le poète ré-dame d'ordinaire l'indalgenée des spectateurs.

LIDORO.

Donne-moi la clef de cet appartement-ci, Flora. {Â don Félix,) Venez le reconnaître. Vous le trouverez bien étroit et bien modeste; maïs dans ma volonté il est spacieux et ma^ifique... Ohl eomme nous allons causer ensemble de votre père, que Diea«itl

ilMrt.

TRISTAN, à don F^lim.

Eb bien! qu'attendez- vous?

DON YÉLTL.

Je suis eomme enchatné ici par une forée supérieure.

DOJ^A SERAFINA

Viens, Flora.

Qu'avei-Tous ?

DOJĬA SSRAFINA.

Je ne suis pas encore bien remise de mon trouble.

FLORA, à Triitan, Jésus I comme ils ont peine à s'éloigner I

TRISTAN

Si nos chevaux eussent fait de même, on les aurait aisément rattrapés.

DOÎ^A SERAFINA.

Pourquoi donc, seigneur cavalier, ne suivez-vous pas mon père?

DON FEUX

J'attends que vous vous en alliez la première, ne voulant pas vous tourner le dos.

DOÎ^A SERAFINA.

Je sais que vous aimez mieux protéger la fuite des autres.

DON FEUX

Ainsi Va voulu le bonheur de mon malheur.

DONA SERAFINA

Eh bien ! croyez... mais non, je me tais. Allez avec Dieu.

DON FIÎLIX.

Le ciel vous garde!

DON F^IX 9t DONA SERAFINA.

Là fortunée disgrâce!

BONHEUR Bï MALHEUR DD NOM.

JOURNÉE DEUXIÈME

SCÈNE I

> Une chambre dans la maMM de LIèAM

Entrent DON FÉLIX, qui s'habille, et TRISTAN.

TRISTAN

Oui, mon seigneur, je soutiens qu'il n'est rien tel poof tau homme que de n'être pas lui-même et d'être un autre.

DON FÉLIX

Pourquoi cela ?

TRISTAN

Parce que toujours le bonheur d'autrui est ou nous paraît plus ou moins grand que le nôtre. Vous-même en êtes la preuve : mal-

gré votre nom, qui est de si bon augure * , la seule fois que vous êtes heureux, c'est un jour que vous êtes don César!... Le bel appariement! les belles galeries! les belles tentures! les belles glaces! les beaux secrétaires ! les beaux bufiFets ! les belles armoires 1 le beau lit ! le beau linge ! les beaux dressoirs ! les belles livrées î la bonne table î les bons soupers ! les bons ragoûts ! et par-dessus tout , le bon vin !

DON FÉLIX

Ah,! Tristan, dans cette hospitalité si charmante, tout ce que j'ai vu c'est une beauté farouche dont la présence et l'absence me font également mourir !

TRISTAN

Cette beauté, pour moi, mon seigneur, c'est mon cheval, qui me faisait mourir quand je le voyais de trop près, et qui me fait mourir aussi maintenant que je ne le vois plus.

DON FÉLIX

Faut-il qu'on ne puisse jamais causer avec tpi sérieusement I

TRISTAN

Une duègne s'était mis en tête d'élever une petite naine ; er un jour... ,

DON FÉLIX

Tais-toi, de grâce, et ne t'avise plus de me conter tes histoires... sans quoi, vive Dieu l je te casse la tête! ►

TRISTAN

Quoi ! vous ne voulez plus de contes !

DON FÉLIX

Non. '

» Tristan dit mot à mot : « Car, bi<'n qop vous soyez Félix on langue vulgaire, vous ne l'êtes jamais en bon latin, si ce n'est aujourd'hui, etc., etc. » Il ne faut pas oublier que le motl»tin felix signifie heureux.

JOURjyÉE II, SCÈNE I W

TRISTAN

Eh bien I donnez-moi le mien *.

DON FÉLIX

Tu es fou. {On entend frapper,) Mais écoute, on frappe.

Oui, Ton ftrappe à cette porte qui conduit de ce cAté de la maison dans la rue.

DON Yiux, Qui Tiendrait par là me demander?

TRISTAN

Il est possible que ce ne soit pas pour tous.

DON viu%^ En ce cas, répondg que Ton vienne d« Tautre c^té.

TRISTAN. '

Ne vaut-il pai mifiui que j'ouvre et que je sache qui c'est ?

DON FIÊLIX

Pouna»-ta ouvrir?

TRISTAN

Cela n'est pas difficile quand la clef est à la serrure.

DON FIÉLIX.

Ouvr« donc, et vois qui c'est. {Tristan sort,) Malheureui! je ne voulais pas croire jusqu'à présent à l'irrésistible puissance de l'amour. — Je n'en doute plus désormais... On a bien raison de dire que l'amour se servait de l'arc et des flèches avant l'invention des armes à feu, mais que depuis...

Entre TRISTAN.

TBBTAN.

Bonne nouvelle, mon feigneurl

DON VÊLEL,

QueUe esMlle?

Vous voilà devenu un héros de roman, uu chevalier erraut.«t Uua feoune masquée, voilée, cléguisée, qui » d.û plaptw là la fAt# pour venir, et qui poçt^ je ne sais quoi daoa «a pwû«r, derotnde aprèç vous.

DON FÉLIX

Moi, dis-tu? Et qui donc à Milan peut savoir mon nom ? flUe n'a pii3 dit don F^Uk, mais don C4ifi?i

DON FÉLIX

Cela ne m'étonne pas moins; mais enfin, qui que ce soit, fais entrer.

• Nous avons reproduit de notre mJenx la plalsanlerie de Tori-ginal, qui conilstè dans le rapprochement du moi cuento^ conte, avec le ipot cuenta^ compté. Mokaéti ^x>er vui» cvmio» f — JVo~Ptt«f, sehoTy hagafMs ctunta.

TRISTAN

La dame s'en est donné toute seule la permission. Entre FLO-RA , masquée, et ud panier à la main. FLORA, à part.

Plaise à Dieu que ce stratagème de ma maîtresse ne tourne pas contre nous, et que tout cela ne finisse pas mal!

DON FÉLIX.

Qui cherchez-YOus, madame? {Flora lui fait \$igne que c'est lui.) r.st-cemoi7... [Elle lui fait »igneque oui.) Vous ne savez donc pas varier ?

Elle fait signe que non.

TRISTAN

Elle dit que non, mon seigneur. •• Gela n'est pas commun chez les masques.

Flora donne une lettre à don FAix.

DON FÉLIX

You8 voulez que je prenne cette lettre?... et que je la lise?... et que je garde le silence?... Écoutez... Attendez. Ne devez-vous pas

reporter la réponse?... non. Eh bien I quoique tout cela puisse n'être qu'une mauvaise plaisanterie permise par l'usage en ce pays, à l'époque du carnaval, je veux vous récompenser de votre peine. Tenez, prenez.

U lui offre une bague, qu'elle reAue.

TRISTAN, à part.

Quelle est donc, grand Dieu t cette femme qui se tait, donne et refuse de prendre? {Hai\$t,) Seigneur, .voici le seigneur Lidoro qui entre.

DONHÊUX.

Pour qu'il ne vous trouve pas ici, je vous laisse aller.

TRISTAN

Pardieu t il faut que je la suive , car ce serait affreux de perdre sitôt une femme aussi rare I Vous ne voulez pas que je vous suive... vous dites qu'il y a en bas quelqu'un qui me maltraiterait? et vous me présentez , à moi aussi , un papier en 91e recomman-dant de lire et de me taire ?... {Il prend une lettre que Flora lui présente,) Allons 1 je ne savais pas que dans ce pays on pût faire pour moi tant de mystère I {Flora sort.) Eh bienl ne voilà-t-il pas qu'elle a décampé !

DON FÉLIX

Tais-toi, Tristan ; nous découvrirons plus tard oe que signifie cette plaisanterie.

Entre LIDORO.

LIDORO.

Comment avez-vous passé la nuit, don César?

DON FEUX

Ne devala-je pas, seigneur, la passer on ne peut mieux, étant dans votre maiioii?

JOURNÉE n, SCÈNE 1. 101

UDO&O.

Vous me flattez, don César; et à tous voir habillé si matin, je crains que vous n'ayez pas été satisfait de Thospitalité.

DON F^IX

Au contraire, seigneur, cela prouve que cette hospitalité m'est si agréable que je ne veux rien en perdre. C'est insulter au bonheur que de dormir long-temps quand on est heareux.

LIDORO.

Vous êtes bien courtois ; mais cela ne m'étonne pas , étant le fils d'un homme qui était la courtoisie même. Oh I comme il serait content de vous voir galant comme vous l'êtes l... Dieu le tienne en sa gloire I j'ai perdu là un bon ami.

DONFJÎLIX.

De l'héritage de mon père, ce titre est ce que j'estime le plus.

LIDORO.

Je n'oublierai jamais notre liaison dans les guerres de Bourgogne. Sans lui un jour, dans une affaire, j e serais demeuré sur le

carreau... C'est le plus doux souvenir de ma jeunesse... Et qu'est devenu votre oncle?

TRISTAN, à part C'est par ici qu'il va le prendre.

■ DON FiLOLf à part.

Que répondre? que faire?... J'ai beau être l'ami de don César, je ne sais rien de ces détails. (Haut,) Duquel parlez- vous?

UDORO.

De don Alexandre Famèse.

TRisxAir, bas, à dan FéHx.

Attention I

DON FEUX

Il est mort

TRISTAN, à part.

Boni ToilÀ le pauvre honune^ expédié.

DON FÉLIX

A la guerre.

LIDORO.

Je ne comprends pas qu'il y soit allé. Don Alexandre n'était pas militaire ; il était de mon temps lettré à Parme.

DON FIÊLIX.

Il avait été envoyé en Piémont comme auditeur.

TRISTAN, bas, à don Félix.

Bravo l vous vous en êtes bien tiré !

UDORO.

Et comment va madame dona Laura, sa femme?

TRISTAN

£U« est abbesse.

102 BONHEUH ET MÂLHEUH PU NOM.

UDORO.

De qael couvent f

TmST4N.

AUclès>.

DON FÉLIX

Je TOUS demaDde pardon, mon seigneur ; ce dr61e4à a toujours è la bouche quelque mauvaise plaisanterie. Ma tante 4ona Laura est à Palme, où elle jouit d'une bonne santé.

TRISTAN

C'est qu'aussi je perds patience de voir que vous causiez de toutes Ms bagatelles, lorsque vous devriez vous occuper de faire retrouver nos chevaux; d'autant que vous êtes habillé pour aller chez le prince.

LrooRo.

Je ferai faire les recherches nécessaires. Dites-moi auparavant...

Enlre UN VALET.

LK VAIET, à làDoro, Le gouverneur m'envoie vous dire que vous vous rendiez chez lui sur-le-champ. L'affaire est pressée; il s'agit d'un délinquant qu'il faudrait arrêter aujourd'hui même.

LiDORO, à don Félix.

Vous ne sauriez croire combien mes fonctions sont assujétissantes. ■— Pardonnez-moi si je ne vous laisse pas ma voiture ; et, comme il est de grand matin, ne sortez pas, je vous prie, avant mon retour.

Uswt

TRISTAN

Si c'est encore pour nous interroger, qu'il ne revienne jamais.

DON FÉLIX

Le pis est que cet ennui peut se reproduire à chaque instant.

Et mille fois de suite. — Mais revenons à notre aventure. Que nous a donc laissé ce beau masque?'

DON FÉLIX

Voyons d'abord ce que dit le billet. — Il ne contient que deux lignes. {LisatLi,) « Vous trouverez ici de quoi vous aider dans vos » dépenses, en attendant qu'on ait retrouvé vos chevaux. » {Parlant.) J'avais bien raison de dire que c'était une mystification. Regarde un peu ce qu'il y a dans le panier.

TRISTAN, soulevant le mouchoir qui recouvre le panier.

Des gants, des pastilles, des mouchoirs de poche et du linge.

' Uclès est un village de la province du Cueva, dans lequel
4lait, au dix.«epUèine siècle, un couvent de chevaliers de Saint-
Jacques. Nous n'avonf pas besoin de montrer an lecteur ce qu'il y
a de plaisant dans \b réponse de Tristan.

TOURNES lu sctNs i. m

DON viux- Un moment \ yoici encore une boite«,. et de<UiUf
«A bijou entouré de diamans.

TRISTAN

Des diamans!... ma foi, à prient que nos chevaux s'envolent
s'ils veulent!... Eh bien! qu'est-*ee que je Toui disais : qu'U s'est
rien tel que d'être un autre? Don César se mordra les doigts de
n'être pas venu,

DON FÉLIX

Don César n'a rien à regretter» il est heureux dans ses amours
!... Mais qui peut nous envoyer cela T

TRISTAN

Qui voulez-vous que ce soit, mon seigneur, si ce n'est quelque
ange qui, masqué et déguisé , veut aux tpproebei du Ctrème en-
seigner aux femmes les trois plus belles vertus : se taire, donner
et ne pas prendre.

DON wÂux.

Sais-tu, Tristan ? ce sera sans doute cette femme à <pû j'ai porté secours, et qui veut m'en témoigner sa reconnaissance.

TRISTAN

Comment, dans le trouble où elle était, aurait-elle pu apprendre et votre nom et votre demeure?

DON FÉLIX

Que sais-je?

TRISTAN.

Je ne le sais pas plus que vous. Mais seigneur, «i Inquiète Ce pas ; l'avenir nous dira ce qui en est.

mon FÉLIX.

Cache un peu ce panier, afin que personne de la maison ne le voie.

TRISTAN

Auparavant, seigneur, je voudrais que vous eussiez la bonté de me dire ce qui me revient pour ma part.

DON FÉLIX.

A toi?

TRISTAN

Certainement. N'ai-je pas, moi aussi, perdu mon cheval?... Ne suis-je pas, moi aussi, logé dans la maison?

DON FÉLIX

Que dit ton billet ?

Un instant, je vais le lire. {Liant.) « Si vous n'entendez et ne » voyei tout sans parler, la récompense que vous donnera votre o maître sera cent coups de bâton. »

DON FÉLIX

Voilà ta part bien indiquée t

TRISTAN

Tiye Dieul eette coquine, cette drdlesse, qui vient ici sous le masque, si elle s'avise encore...

Oa entend de la manque.

DON Faux.

Tais-toi ; j'entends de la musique.

TRISTAN

En vérité, comme je le disais, nous sommes logés dans une forêt enchantée.

UNE VOIX, chantant.

« Si par hasard ma folie arrive jusqu'à vous, ayez-en pitié comme d'un malheur, et ne la repoussez pas comme venant de moi. »

DON FÉLIX.

Ces paroles me plaisent.

TRISTAN

Il n'y a pas de quoi.

DON F[^]LIX

Laisse ; on entre.

Je ne comprends pas qu'on dise de laisser à qui l'on n'a pas donné K

Entre FLORA.

FLORA, à part.

Comme mon maître est sorti, ma maîtresse m'a envoyée reconnaître le camp ennemi, et voir ce que l'on pense de ma visite. Faisons semblant de m'en aller.

DON F[^]ux.

Arrête-la, Tristan.

TRISTAN

Pourquoi vous en retourner si t[^]t, madame?

FLORA

Je croyais que vous étiez sorti avec mon maître, et je venais faire l'appartement. Mais puisque vous voilà, je m'en retourne.

DON FÉLIX

Vous êtes donc bien pressée?

FLORA

Si ma maîtresse savait que j'eusse causé une minute avec vous, elle serait furieuse et me tuerait.

DON FIÎLIX.

Il paraît qu'eUe est bien sévère ?

FLORA

Auprès d'elle, Ànaxarque ne serait qu'une fillette de Loreto \

* Le verbe quitar[^] en espagnol, signifie tout à la fois laisser et âtr. Il y a par conséquent ici, dans le texte, une grdet intraduisible.

* Anaxarque était nn philosophe de la secte âëatique, d'un caractère plein de forae et d'énergie.

DON viuJU

Puisque le hasard vous fournit une excuse, restes» et ditet-moi an peu ce qu'elle fait en oe moment.

FLORA

Cette musique doit vous le dire mieux que moi

TRISTAN

Surtout grâce aux paroles K

DON F[^]UX

Oh ! si de quelque endroit je pouvais la voir!

FLORA

Cela n'est pas possible... Mais, d'adieu! qu'est-ce que ce panier? qu'est-ce que ces bijoux?... Cela n'est pas de la maison. Il paraît que vous avez déjà quelqu'un qui vous fait des cadeaux? Je le dirai à ma maîtresse, afin qu'elle se conduise en conséquence.

DON VIEUX

Ne lui parlez de rien ; car je serais moi-même embarrassé de vous dire comment cela m'est venu.

FLORA

Ma maîtresse n'est point curieuse de le savoir.

DON FIEUX.

Je le conçois.

TRISTAN

C'est une rusée, une trompeuse, une coquine qui se tait, donne, et refuse de prendre ce qu'on lui offre.

Le nigaud I... Et par où est-elle entrée?

TRISTAN

Par cette rue-ci.

FLORA

Et vous ne savez pas qui c'est?

DON FIEUX

Mon Dieu t non.

FLORA

Et qui soupconnez-vous ?

DON F[^]LIX

Que sais-je?... Ce sera sans doute la dame qui m'a engagé dans sa défense.

TRISTAN

Je m'en assurerai, si elle revient.

FLORA

Pourquoi êtes-vous si mal pour elle ?

TRISTAN

Parce qu'elle me fait mal à la tête.

'Le texte dit mot à mot : « Ooi, car toucher d'on ingénuement et chanter, c'est la même chose. » Du reste, le verbe tocar, tocher, a en espagnol toutes les acceptions qu'a en français le verbe correspondant, et je ne serais pas étonné que Galdarón ait voulu jouer sur les divers sens de ce mot.

DON FÉLIX

Laissez-là ce sot, Flora ; et dites-moi, ne pourrais-je pas la voir ?

FLORA

Mon Dieu ! je vous dirais bien de descendre comme par hasard au jardin, de vous approcher, de vous promenant, d'une fe-

nêtre du rez-de-chaussée, dont les jalousies se trouvent cachées par un bouquet de jasmins, et de cette façon... Mai» je n'ose YQU^ donner un tel conseil.

TRISTAN

NonI non ! n'oseĩ pas ; ce serait fort mal à tous.

DON FÉLIX

Je vous remercie de Tavis, Et pour récompense, faute de mieux, prenez cette bague.

FLORA

Une sur deux, ce n'est pas trop ; et ce n'est pas adroit que de manquer toujours la bague ^ (Elle prend la haçMe.) Il n'y a pas de quoi, mon seigneur.

TRISTAN

Non certes; mais afin qu'il y ait de quoi...

FLORA

Silence I voilà qu'on recommence à chanter. Cela vous permettra d'approcher avec moins de risque.

On enlçnd les instrumens et un chant à mi-voix. DON FÉLIX.

Attends-moi là, Tristan. amour l ne me conduis pas en aveugle, dépouille-toi de ton bandeau I

Écoutez^ ma reine.

FLORA

Je n'y tiens pas beaucoup.

TRISTAN

N'importe, écoutez ! — Un jour, un commissaire passait en revue des recrues...

FLORA, à part,

A moi, un oontel.M sur mon âme, il ne tardera pas à me le payer.

TRISTAN

Et il dit à son commis de bien mettre l'œil ^ à ne pas emmener des estropiés ou des infirmes. Et comme un borgne passait, il dit : « Mettez bien l'œil à celui^i. » Or un boiteux qui venait ensuite,

' Mot à mot : « Il court mal cdoi qai n'emporte iamaU la hague. » Le jev de bague e'iait à celle époque fort répandn en Espagne.

* Ati lieu de dire avoir Vail à une eho»ê, les Espagnols diienl mettre Vmil [porter ly'o] . Nous avons élé obliges de reproduire litléraiemeiit cette expression pour ooBserver le sel delà petite histoire de Tristan.

IOS BONHEUR ET MALHEUR DU NOM.

UPTB TODC, du dehorì.

Flora?

Ma mattresse m'appelle. Àttendei.

TRISTAir.

Où eo restons-nous?

FLORA

Sur ceci, qu'une duègne élevait une petite naine.

TRISTAN

Eh bien I adieu, Flora, jusqu'à ce que la petite naine ait grandi.

Il sort.

Entrent DONA 8ERAFINA et DON FÉLIX, dmcanparane
porte

difTérente.

DONA SBRAFINA.

. Flora?

FLORA

Madame?

DO^A SBRAFINA.

Voyei un peu qui se tient derrière la jalousie.

DON TÉUX»

Un homme qui ne niera point son crime, bien que cela lui fût
fecile; car il en est fier et glorieux, et rougirait de s'en justifier.

DOJTA 8ERAFINA.

Dans les offenses de cette nature, l'aveu est plus coupable que
le fait même.

DON FÉLIX

Dans les offenses de cette nature, qui flattent la personne m«me qu'elles irritent, les nier après les avoir commises, ce n'est pas repentir, c est lâcheté.

PONA SERAFINA.

L'outrage, quelque gracieux qu'il soit, n'en est pas moins un outrage; et quand on a outragé une personne, il ne convient pas de s en vanter.

DON FÉLIX

Je me déclare vaincu, madame ; non pas que je n'eusse de quoi répliquer, mais j'aime mieux vous laisser la victoire.

DONA SERAFINA

Vous voulez que je vous sache gré de cette façon de terminer la querelle, et vous faites par courtoisie ce que vous auriez fait par force. *^

DON FÉLIX

Eh bien l puisqu'il faut vous le dire, je suis descendu par hasard au jardin, le chant d'une sirène m'a attiré jusqu'ici; et si cela ne me justifie pas auprès de vous, les paroles qu'elle chantait doivent être ma justification.

DOÏÏA gKRAFDfA*

Pourquoi cela?

DON WÈLUL.

Elle disait : « Si par hasard ma folie arrive Jusqu'à tous, ayez-en pitié comme d'un malheur, et ne la repoussez pas comme venant de moi »

DOJIA SSBÀFINA.

Et quand bien même ces paroles pourraient s'appliquer à la circonstance, comment justifieraient-elles Totre audace?

DON VÉLO

Voici comment. ^ Le hasard et mes peines m'ont conduit en un lieu où j'ai eu la folie de tous offenser en même temps que j'avais le bonheur de vous voir. Sans hésiter je suis venu jusqu'ici, en me disant que quand on veut obtenir l'amour d'une personne, il faut savoir s'exposer à sa colère; que souvent on ne parvient au bien qu'en traversant le mal, et que, malgré votre insensibilité, je n'aurai rien à craindre tant que mes plaintes arriveront jusqu'à vous. Non, pour un échec, je ne veux pas me décourager; car vos rigueurs même me plaisent et j'adore vos dédains ; et ainsi le mal qui me vient de vous est à mes yeux un bien. Si mon audace vous offense, prenezvous-en à vous seule qui l'inspirez; et considérant que c'est vous qui forcez mon hommage, ne le repoussez pas comme venant de moi.

Il sort.

DOftA SKRAFINA.

écoutez! — Mais non, hélas I qu'ai-je à lui dire? Pourquoi lui adresserais-je hypocritement des reproches, alors qu'il ne me pa-

raît pas coupable... Ne devrais-je pas plutôt rappeler en moi ma fierté? Ne suis-je pas celle que je suis ' ?... Quel ennui !... et que l'on se fâche mal alors qu'on ne veut pas se fâcher!

FLORA

Pourquoi, madame, puisque vous êtes reconnaissante à don César de ce qu'il a fait pour vous, pourquoi vous montrez-vous si offensée de son amour?

DOÏFA SBRAFINA.

Parce que je dois, Flora, lui témoigner deux sentimens contraires et c'est pourquoi tu me verras jouer avec lui deux rôles différens. En sa présence, en lui parlant, je ne veux être que froideur e* dédain ; mais hors de sa vue, me souvenant qu'il m'a secourue sans me connaître, je prétends lui rendre mille services sans qu'il sache de qui ils lui viennent.

FLORA

Fort bien ; mais si vos rigueurs l'éloignent de vous, madame, ne

* V. 1. 1. pag. 78, à la note.

II. i

serei-vous pas jalouse de celle à laquelle il s'attachera, la croyant une autre que tous?

IK^A SBRAFINA.

Non !•». quand il me verra, je Teui qu'il m'aime pour ma beauté ; hou de ma vue, je Teui qu'il m'aime pour mon eiprit, pour mes qualités morales, et dès lors je me dirai que c'est toujours moi qu'il

YLOBA.

Un jour, ttiw guenon et sea amies...

DOÎTA SERATINA.

Laine là tel contes, Flora... Et pour rcTenir à ce que je te disais tout à l'heure, ce loir, habillée à l'espagnole» je feux aller... Mais qui entre Ikf

Entre LISARDO.

ffLORA.

Madame, è^eat le seigneur Gelio.

DONA SERAFINA

Je ne sais quelle conduite tenir avec lui. le suis toute bouleversée, et je sens cependant que j'aurais tort de me déclarer.

FLORA

Dissimulei de votre mieux.

DOÎ^A SERAFINA.

Je crains que mon visage ne trahisse mon trouble. {Haut.)
Que cherchei-vous, cavalier ?

LiSARDo, à part,

A sa vue, mon courage m'al>andonne. Mais puisqu'elle fait semblant de ne pas me reconnaître, je dois avoir la même force* {Haut.) C'est votre hôte, madame, que je viens voir. Le prince mon seigneur m'envoie savoir de ses nouvelles.

DONA SERAFINA

Voilà son appartement.

Elle s'éloigne.

LISARDO.

Pardon, madame, je m© suis trompé ; c'est une autre personne que je cherche, en la priant de ne pas redouter ma folie, dont elle n'a aujourd'hui rien à craindre.

• DONA SERAFINA

Je sais bien que je n'ai rien à craindre, puisque je sais qui vous cherchez.

LISARDO.

Je ne vous comprends pas.

DONA SERAFINA

Ni moi. ~ Mais si ma sécurité dépend de ce que vous cherchez une autre personne, elle est facile à obtenir.

JOURNÉE II, SGÉNB 1. fit

LISARDO.

Quelle rigueur I..t mais elle ne me découragera j^s.

DONA SERAFINA

Que voulez-Yôus dire?

USARDO.

Je veux dire, madame...

DONA SERAFINA

Acheyez!...

LISARDO.

Que quelque jour vous-même vous me vengerei de voua»

DONA SERAFINA

Je ne vous comprends pas ; et rishdez-en ffrftces au ciel, car si je VOUS comprenais... Mais quelle folie Â tbdi uë 1110 tlcHëfl — Allez avec Dieu, cavalier; et puisque nous av»ns tous deux besoin de don César, allez le chercher, et ce sera lui qui me vengera de vous.

Elle sort LISARDO.

Quand donc, Flora» mon amour poum-t-il triompher de tant de rigueurs 7

FLORA

Vous ne rougisaez pas» cavalier perfide» de m'adresser la parole ?

USARDO.

Eh quoi ! vous aussi, Flo|a« vous m'en voulez ?

FLORA

Est-ce que lorsque vous enleviez ma maltresse, vous n'auriez pas dû m'enlever moi aussi, par politesse, quand bien méfîlé J'eusse été une négresse?

filie iôti.

LtSARLIO.

a Kôiiâ AVons tous détl besoin dé don Gë^r^ âllëi le eheireher, et ce sera lui qui me vengera de vous. » Par ces mots, dona Serdfilila s'est trahie, et elle a presque taxé de lâcheté ma conduite avec don César... N'est-ce pas affreux? Lorsque j'di pt{% hû autre nôhi et me suis donné une autre patrie pour mè venger plus sûrement, dois~je aller ainsi imprudemment tilé déöôûvrirf Ne doiS-Jé pas au contraire dominer tous les moûvemehs <}ui pOirrâletit Cbdiprotiîètré iia Véhgéance?... Mais, vive Dieu! avant de savoir qui je suis, on saura, lorsque tioUs hous battons édtpâ à corps dàhs le chaiHt»... Mais voici don César.

Entré mH FËLIt.

DON F^LÏX.

Qu'y a-t-il pour votre service, seigneur cavalier?

LISARDO.

Le prince mon seigneur m'envoie saVoir èommeht vous avez passé la nuit.

DON FÉLIX

Je baise les pieds à son altesse, et je vais aller la remercier de rhonneur qu'elle me fait.

usàrdo.

Demeurez avec Dieu !

DON FÛJX.

Qu'il TOUS garde I

LiSARDO, à part.

Ma résolution est prise, et maintenant que je connais son appartement, ma vengeance est assurée.

Jt tort.

DON FÉLIX

Voilà une singulière visite I

Entre TRISTAN.

Seigneur ? seigneur ?

DON FÉLIX

• D'où vient le trouble où je te vois? Qu'est-ce donc? Qu'est-il arrivé ?

TRISTAN

Je vous apporte la plus bizarre nouvelle... Vous ne me croirez pas. Don César est à la porte, qui demande après vous

DON FÉLIX

Qui? don César?

TRISTAN

Lui-même.

DON FEUX

Don César est à Milan !... Dans quel but?

; TRISTAN

' Je ne sais. Allez le voir. Je n'ai pas voulu tarder à vous annoncer la chose.

DON FÉLIX

Tu dis vrai ; c'est bien lui.

i TRISTAN.

Nous voilà bien 1 1\ aura sans doute appris que vous vous amusiez sous son nom, et il vient s'amuser un peu aussi.

DON FÉLIX

J'entends qu'il me demande, et on lui refuse ma porte. Va lui ouvrir.

Entre DON CÉSAR.

Embrassei-moi, don Félix*

DON FÉLIX

Gomment vous vois-je ici, don César ? Est-ce que le duc aurait appris par hasard que vous n'étiez point parti, et vous aurait don-

né l'ordre de venir?

DON CÉSAR

Plût à Dieu que ce fût là le motif de ma venue !

DON FEUX

Que s'est-il donc passe?

DON CÉSAR

Personne ne nous écoute ?

DON FEUX

Personne, (il Tristan,) Mets-toi en sentinelle à la porte.

TRISTAN

Puisque je suis dans le secret...

DON FEUX

Tu sauras tout plus tard. {Tristan se r\$tir\$.) Eh bien qu'y a-t-
il

DON CÉSAR

La plus incroyable, la plus cruelle et la plus horrible vengeance qu'ait jamais imaginée une femme. Dona Violante, que ni ma constance ni ma peine n'avaient touchée, me donna rendez-vous dans son jardin pour m'y faire périr, comme le serpent se cache sous les fleurs... Après votre départ, je laissais croire que c'était moi qui étais parti, et ainsi se passèrent et la nuit et le jour qui suivirent .. Cependant le lendemain, au moyen d'un espion que

j'avais dans sa rue, j'appris le départ de son père ; et sur cette assurance, aussitôt que la nuit arriva, — nuit funeste dont je préférerais les ombres au plus brillant soleil! — je me dirigeai vers son jardin, et la, après avoir fait le signal convenu, je vis s'ouvrir devant moi toute grande sa porte perfide. En même temps, par un de ces instincts qui sont inexplicables, j'éprouvai une sorte de crainte, que je combattis, mais qui eut pour effet de me faire tenir sur mes gardes. Ayssi, ayant remarqué que la voix qui me disait d'entrer n'était point celle de la suivante qui, dans mon idée, devait venir à ma rencontre, me couvrant le visage d'une petite rondache que j'avais ^ , je dis : « Qui va là? » Aussitôt, sur le soupçon que je témoignais, on me répondit par un coup de pistolet. Mais Dieu me protégeait sans doute, car il est miraculeux que l'on m'ait manqué de si près ; la balle frappa sur la rondache et la traversa de biais. Au même instant, un certain nombre de misérables m'assaillirent, et je fus bientôt obligé de reculer jusqu'au tournant de la rue, tout en me défendant. Cependant, au bruit du pistolet et au tumulte qui avait suivi, tout le voisinage s'était ému; et tandis qu'ils fuyaient pour n'être pas reconnus, je me retirai, afin de quitter Parme sur-le-champ. Vous me demanderez sans doute pourquoi? Le voici... Ces misérables qui m'ont attaqué si lâchement savent bien qui je suis ; mais ils ne le diront pas, j'espère, afin de ne pas révéler une si basse vengeance. Pour moi, afin de détourner les soupçons du duc

■ La MBdache {rodêU) éuit un p«til boucii«r de forme ronde.

et du public, j'ai cru devoir sans çbis de retard me rendre à Mil^n ; et c'est dans ce but que Je suis Tenu, me flattant de vous rejoindre avant que vous vous fussiez présenté au prince. MaU» en arrivait, j'ai appris que vous aviez déjà rempli ma mission, et

que vous étiez logé ici , et je venais pour vous rendre compte de tout. A vous de voir maintenant ce que nous devons faire, et s'il y a quelque moyen d'arranger tout cela.

DON FÉLIX. Je vous ai écouté avec toute l'attention dont jje suis capable, et je me suis ému en voyant chez une femme des sentimens aussi vindicatifs et ynç aussi noire trahison. Me^is pour laisser ce sujet, je vous approuve fbrt d*être venu ; car votre absence doit détourner les soupçons. Le mal est que, par suite d'une aventure non moins étrange, mais moins triigique, j'ai, comme on vous l'a dit, remis au prince la lettre du duc; et ainsi fbrce nous sera> pendant ce carnaval, que nous passerons à Mil^n, d'être, vous don Félix, et moi don César. Puis nous repartirons ensemble, et une fois de retour à Parme, persoiine ne s'inquiétera si cehii qui a remis les dépêches du duc était don César oi^ don Féli]^.

DON C^SÂR

Fort bien ! je vais tâcher désormais de ch^isser le souvenir d'une ingrate ç^ui m'pccupe encore malgré sa perGdie. — Mais, dites-moi ; comme à mon compte vous devez être arrivé d'frier au soir, d'où vient donc que vous aves; si tôt rendu visite au prince, et comment vous trouvez-vous logé chez l'Intendant deU justice?

DON F^LIX

Il importe c(ue vous soyez au fait de tout ; écoutez-moi donc, et voi^s "verrez que pion aventure n'est pas moins extraordinaire que la vôtre. — Hier, en arrivant à Milan, et même avant d'avoir mis pied à terre...

IftlSTAN.

Y^ioi }fi «eignwc îîdoro.

je WiM vêfimyam c«U pKii l«rd.

KDire LIDOUO.

LIDORO.

Tristan, vos effets sont à l'hôtellerie de TÉtoile ; vous n^avez qu'à les y aller demander, et aussitôt on vous les rendra.

TRISTAN

Certes, Qui^ j'y vais tout de suite;; car j'ai là-bas toute ma fortune, et toi personne ne songe à moi.

«son.

LIDORO.

Pardonnez, don Gésar, si je me présente si Uré ehei Ymis. Cesl

JOURNÉE II, 8CÈNB I. ^^^

le gouverneur qui m'a fait appeler pour une affaire importante, une affaire d'honneur, laquelle m'a empêché de venir plus tôt, et m'oblige à vous quitter à l'instant. Je suis chargé d'arrêter à Milan un homme sur lequel je voudrais mettre la main , dût-il m'en coûter tout ce que j'ai, et je ne sais de lui que son nom. DON riux.

Nous pouvons sortir ensemble dès qu'il vous plaira ; car je suis mof-même obligé d'aller chez le prince.

LIOORO.

Qui est ce cavalier?

IK>N T^LIX

C'est un de mes amis, seigneur, qui est venu à Milan pour affaires, et qui, me sachant ici, m'a fait l'honneur de me venir voir. [A don César.) Approchez, don Félix.

LIDORO.

Qu'ai-je entendu? Il s'appelle don Félix?

DON FÉLIX

Oui, seigneur.

DON C1^9AR

Excusez-moi de ne vous avoir pas baisé la main avant de vous le présenter par don César.

LIDORO, d pttrl.

Je dois remplir mon devoir. (A don FêHm,) Quel est le nom de famille de votre ami don Félix ?

DON F#LIX

11 le nomme don Félix Golona.

LIDORO.

Don Félix Colona?

DON Fiux.

Oui, seigneur; d'où vient votre élonneraent?

LIDORO.

le rais Aehé de Favi^r entendu nonmer.

DON CÉSAR

Quoi l VOUS n'aimez pas quo }e porto ce nom?

LIDORO.

Il est vrai; j'aurais donné beatieoup pour vous trouver ce matm; je ne donnerais pas moins en ce monoiit pour bo toim tft^r pas trouvé.

DON CÉSAR

Que TOUS fait mon nom, seigneur t

UDO&o, à êen WéKm.

Je ne sais comment vous dire, don César , que mes devoirs , ma vie, mon honneur, veulent que j'arrête votre ami, et c'est pour c«la que je suis peiné de le trouver dtfeez^ moi avec vous.

DON FÉLIX

Qttoll Tout T^uleianréleF «ion Fdtix?

UDORO.

Oui.

DON CÉSAR

Moil et pourquoi?

UDORO.

Ne faites point l'étonné; car vous savez noieux que moi si vous avez ou non escaladé la maison d'un vieux gentilhomme et enlevé sa fille en tuant un éc^yer à elle. Le duc de Parme vient d'en écrire au gouverneur, afin qu'on vous arrête, vous et la dame, qui se nomme doîña Violante et qui est fille du seigneur Aurelio. {A don Félix.) Ainsi vous reconnâîtrez que je ne puis pas faire autrement que d'arrêter votre ami.

DON CÉSAR, à part.

Quelle rencontre inconcevable ! C'est don Félix qu'il cherche, et non pas moi !

DON FEUX , à part, Êtr-ce que c'est moi par hasard qui aimais dona Violante ?

DON CÉSAR, à part.

N'est-ce pas pour me perdre qu'elle dit faussement que j'ai voulu l'enlever ?

DON FÉLIX , à part.

Et moi, eomment puis-je avoir commis ce crime ?

UDORO, à don Cēsar.

Que dites-vous ?

DON CÉSAR

Je dis, seigneur, que je n'ai enlevé aucune dame, et qu'on vous a trompé.

UDORO.

J'en serai charmé. Cependant rendez-vous à moi , et sans courir aucun risque vous serez ici mon prisonnier. .

DON FEUX

Songez, seigneur, que c'est par erreur et injustement que l'on accuse don Félix.

DON CÉSAR

On se sera trompé de nom.

UDORO, à don Céior, Êtes-Tous don Félix Colona.

DON CÉSAR

Oui.

UDORO.

Y a-t-il à Parme un autre cavalier qui se nomme comme vous ?

DON CÉSAR

Non.

UDORO.

Eh bien 1 c'est vous que l'on m'a désigné. If ais ne craignez rien ; il suffit que vous soyez avec don César, pour que j'aie pour vous

tous les ménagemens compatibles avec mes devoirs. Nous arrangerons l'affaire à Tamiabile. Pour être intendant de la justice, je n'en suis pas moins cavalier, et je sais que ce sont de nobles fautes que celles que l'amour fait commettre. ÏDites-moi donc, je

vous prie, où est cette dame ; j'irai la chercher, je lui offrirai ma maison pour asile, et j'espère que mon entremise ne sera pas inutile à votre bonheur.

DON CL[^]AR.

Il n'est personne, seigneur, en qui ma confiance fût mieux placée qu'en vous ; et si je savais où est la dame dont vous voulez parler, vive Dieu I je vous le déclarerais sur-le-champ. Maia je vous le répète, vous êtes dan» l'erreur, et don Félix n'a eu aucune aventure de ce genre.

LIDORO.

S'il y a erreur, comme vous l'assurez, je vais m'efforcer de le découvrir. Cependant, si je ne dois pas vous arrêter, je ne puis pas non plus vous laisser libre. Attendez-moi la tous deux. {A don Félix.) Je vous confie votre ami, vous m'en rendrez compte. Je vais de ce pas mettre la police en campagne, et j'espère que bientôt elle m'aura

trouvé cette dame.

Utort.

DON CÉSAR

Comprenez-vous rien, don Félix, à ce qui nous arrive?

DON F[^]IX.

Je serais fier de ma sagacité si je pouvais y deviner quelque chose.

DON CÉSAR

Que j'aie pénétré dans la maison et enlevé sa fille, passe encore; mais que je sois don Félix et que j'aie enlevé dona Violante, voilà ce que je ne puis m'expliquer.

DON FÉLIX

Et je ne m'explique pas davantage qu'on me traite aussi bien me prenant pour don César, et qu'on vous arrête comme don Félix.

DON CÉSAR

Quoi! c'est à ma considération qu'il vous traite aussi bien?

DON FÉLIX

Oui ; il a voulu absolument que je logeasse chez lui, parce qu'il m'a cru don César.

Et moi, il m'arrête parce qu'il me croit don Félix 1

DON FÉLIX

Entrons là, où nous pourrions causer plus à notre aise, et tâchons de pénétrer comment lorsque je suis si bien traité sous votre nom, vous, vous êtes arrêté sous le mien.— Il faut que cela tienne au bonheur et au malheur du nom!

Il sortant.

1t« BONHUm ET MALHEI» VU NOM,

SCÈNE n

La oour d'une hft (« Uerie

Où estallé Fabio?

mes.

tt 8 « M ftKké » v « ilMMk^ > • F*B&«,, dana t<Mftl«i k& k^tol-
torie et dans iMila* \m 9»hm§9è t'iafoiaiw d» doa Céuur^

DgîU XIOLANTft.

Qt mm^ pfm^ diQ^t W sombre e&t si gvaaf d^aomiaiw que je
ne puis plus vous compter, quand donc cesserez-vous d» vous
ajouter les unes aux autres?... Qui m'eAft dU que je quitterais un
jour de la »9H^ U ■mwoib patMMlto, &prè& avoir perdu na po-
sition» oia re- «wwwie» «O» hom»Hi>» ot alMuidonoite do
tou^t lo monde?... PKkt à itei^ Nko, <|Ud W4>] % eoM» n- eût
>aBiais pasae de ta kaine à Tal»oiu;!.. ^.. PUt à D«w qiAe. jio
«t'eusso jaspais d^iné rendoa-vous dana lig» jwdin, è diiNiL
€toii, e4 ^«o intom piôro Voàt i^noié, ou, c^u'ajanl tout appris,
il m'eût donné la mort I... Malheureuse Buil, où, apiès son ôjî-
fêr% supposé, j'attendais don César; où Fabio, plein de pitié, vint
m'ouvrir la porte après m» déplorable tumulte, et où je quittai la
maison pour me soustraire à la colère de mon père et pour aller
demander protection a don César !'— Je voudrais qu'on ne m'eût
paft d^ qut*1^ était venu à Milan , et je erains qu'à compter de ce
jour l'hôtellerie de l'Étoile ne devienne une habitation funeste,
puisque j'y suis venue demeurer.

NIGB.

A <|ul èoB€, Madame, dites-vous enBuis^ Ne les
connaiH® pas?

DOÎTA VIOLATTTK.

€^esè à noè-même, Hloe, que je les dis ; et b'^ so;s pas éton-
née, car la douleur ao trouve qvi'eB elle-même sa consolation.

Çntre XIU31;AN , qui porî^Q ù»u^ valises,

GisMii k ^^ i^ ««tr^vé ma vaJrâ^; 9k pouc celle de mon
maître, ce sera à lui d'en rendre grâces à Dieu... Voyons, arran-
geonsnous le mieax possible pour Q^iportoi;.<;ela de mon
mieux.

NÏGE.

Eh! madame, n'est-ce point l^le valet de don Félix?

pONA VIOLANTE.

Oui,, c'est lui, et je commence à espérer. Il est heureux pour
moi que don Félix soit venu à Milan, car il est l'ami intime de don
César, et par lui je saurai de ses nouYQlles^.. ^pel)/9-ljQ.**
M^I^QQv

Nies.

Pourquoi hésiter?

DONA TIOLANTB.

Que sais-je? je crains de faire crne dtfm a rehe fanttlÊ^, , . jlr
pevir que don Félix ne s'inquiète pas de ma demande, ou que s'il
vient me voir, il ne se défende de me servir ; car un komine est
Ken pev enpressé pour une femme qui en alhre un autre.

TMSTAN.

Cette scène ressemble à l'entremède de I» KmkIi»^.

Il serait donc raie«x qull n'appilt na pr é te n c e e» ceit» fiHe-
qu'e» ne voyant.

mes*

Cela est facile ; je suivrai le valet, je reviendrai vous dirs* rà il
loge, et vous irez.

MUA nOLAKTK.

Fort bien, Nice; mais comment pourras- tu l«Mivw sa» M »
spirer des soupçons ?

Rien de plus simple qm d» •» dé^^oMer aite «m ■!■!• ; tl Is*

Espaf^le» qm mmê dans Thôtellerie ne refuseront pas de
nous en prêter une.

DogA TIOLANTB.

Viens donc 1 essayons d» latlet «méAm ■* destinée.

Elles sortent.

TRISTAN

Il faut pourtant bien qu'elles- sHieat, ces valises, de manière
ou d'autre, car, san» ètee Astaries ni GaMeim^, j« sais mon mé-
tier... Comme la valise. de mon mattre est pesante ! non pas peut-
être qu'elle contienne plus d'effets que la mieme, maie perce q««
le vulet le- plus honnête trouve toujours que e» quoi est à son
maître pèse plus que e» ipn est à Ivk

Entre NICE, voilée, qui se met à suivre Tristan. NICE, à part.

Je ne quitterai pas son ombre de toute la journée.

TRISTAN

Il y a déjà quelques moments, ma reine, que je m'aperçois que je traîne derrière moi une trocisme valise en sus des trucs que je porte. Que désirez-vous? en quoi pourrais-je vous être agréable? Que pensez-vous que contiennent mes deux valises?

* L'Intermède de la jRoie2<, que d^u avouées m fu cobmMn*, émiX pmbakltfXMD fort célèbre du temps de Galderou.

* Sin ier corito ganapan me llamo.

Corito est un surnom donné aux Asturiens et plus tard aux Galiciens, qui sont en Espagne ce que sont en France les Anvergoats. C'est comme si Tristan disait : « Sans être ▲ «v«fgiMt«> Mik boa sortA-faiz. »

NICE

PaiMi Votre chemin.

TRISTAN

raime beaucoup le son de votre Toi.

incB, à part.

Continuons à le suivre.

TRISTAN

Écoutez , ma princesse. Si, parce que je suis étranger, vous vous figurez qu'il y a de l'argent dans mes valises, et qu'à cause de cela vous me suiviez à la piste, vive Dieu! désabusez-vous. Il n'y a dans mes valises que des effets, du linge; et tout ce que je pourrais faire pour vous, ce serait de vous donner une de mes chemises... pour la laver. Si vous désirez autre chose, vous n'avez qu'à m'écrire; voilà ma maison.

NICE

Je me réjouis de la savoir. Au revoir, mon ami ! [A part,) Allons avertir ma maîtresse.

TRISTAN, à part.

Elle ne me suivait que pour savoir ma maison, et peut-être s'amusait-elle de me voir porter une aussi lourde charge.

Il pose les valises à l'entrée.

SCÈNE m

Un appartement «ot chez Lidoro.

Entrent DON FÉLIX et DON CÉSAR, puis TRISTAN.

DON CÉSAR.

Pardieu ! vous m'avez conté là d'étranges choses.

DON FEUX

Tout cela m'est arrivé depuis hier.

DON OÊSAR.

Mais jusqu'ici rien ne nous explique comment on a pu vous soupçonner de l'enlèvement de doña Violante.

DON FjâLIX.

Comment accorder cela avec son absence, après sa trahison ?

Tristan, d'où viens-tu donc ?

TRISTAN

Je viens de me quereller, et voici ce que j'en rapporte; cela en dit assez.

On frappe à la porte DON VEUX.

N'a-t-on pas frappé?— Vois qui c'est.

TRISTAN

Malheur à moi quand je l'ouvrirai I

DON VEUX

Et pourquoi ?

Parce que cette porte est poar moi maudite « et qu'en laissant passer pour tous une centaine de cadeaux, elle laissera entrer pour moi cent coups de bâton.

DON niux.

Allons, Ta Toir ; pas de folies 1

TRISTAN

Hadame la muette, attendez un peu,

Iliort.

DON CIÎSAR.

Ce sont deux dames habillées à l'espagnole et voilées.

DON FIÊLIX.

Ce sont probablement celles dont je vous ai parlé.

DON césAR.

Je vais attendre d'un autre côté pour ne pas les gêner.

Il sort.

DON Feux.

Je vais fermer la porte qui donne dans cet appartement, de peur que Flora, Libia ou quelque autre suivante ne vienne à savoir qu'il est entré ici des femmes voilées.

Entrent DO^k SERAFINA et FLORA, voilées.

DOÎfa SBRAFINA.

Bien que j'aie eu aujourd'hui de vos nouvelles, passant par hasard dans votre rue, j'ai désiré voir par moi-même comment vous alliez, et je suis montée.

DON FIÊLIX.

Je vous remercie de cette double attention, avec la reconnaissance que je dois à une bienveillance aussi aimable.

Je TOUS dois plus que vous ne pensez, don César, et je ne m'acquitte pas envers vous.

DON FÉLIX

Vous ne me devez rien, madame; car un homme est obligé de risquer sa vie pour une dame, et ne doit en attendre aucune reconnaissance, car c'est pour lui-même qu'il travaille.

DONA SERAFINA

Je ne me rends pas à votre avis ; car en admettant que vous ayez travaillé pour vous, c'est moi qui en ai recueilli le bénéfice , ei je ne dois pas considérer les motifs de votre conduite, mais l'avantage que j'en ai retiré.

DON FÉLIX

Pourquoi vous voUez-vous ainsi le visage, madame? est-ce que vous avez peur qu'on vous voie?

DONA SBRAFINA,

On ne pouvait me demander plus galamment si je suis laide. •

IM BONHEUR ET MÂLHEM M7 HOM.

DON TÈta.

Si i% feiÊÊm peM4» J»Be doBBerafe «n dénenll à nei-nliiiew

Je ne suis pas si susceptible.

Pennettez-moiy madame, de vous réfêÊm es tmom bmé o* qii»ŸMii m'avez fait l'honneur de me dir» m entrant. — Vous> non contente de savoir comment j'allais, yêm» &f«m TMrito W

vmt; et ■»• 4e même, après vous avoir entendue, je désire vous voir également. Ne vous éloignez pas ; découvrez-vous , que je sache à qui je dois une si haute foveur; songez qult n'y a que là perfidie qui se cadte le visage.

DOF^À SKRAFIFTA.

Je pense, au contraire, que rendre vd service et le cacher c'est ajouter au hitonftât; car c^est ne pas demAsder en retour de ht reconnaissance.

DON Flâtll^

Je vous serai toujours reconnaissant, madame, bien qpu^ fâch^ en même temps.

doSa serafina.

En quoi donc pui^-|e vous avoic offensé?

DON FÉLIX

Vous savez bien, madame, qu'envoyer» un homme des bijoux et des biiout de pm, c'est p2ut4t pd^yemAsI qu» Iwieiis; et aiwi pt»mettez,.^ vouft pciio^ q^e yè ttsà» à votee suimaiAe....

DONA SERAFINA

Je me félieite d'autant plus de m m'être pas découvert le

IMiMI Fiéfcix.

Pourquoi donc?

9oiU SHUFiHAI»

Parce que ainsi vous ne verrez pas la rougeur ^ \$m VWA
oil(M>o dant a soudain coloré mes joues.

m>N F^Bk

Je n'y croira* pouï si j« ne U vois paan

9oNA SE&AFIBU.»

Je ne puis vous le prouves; cm,]Hea<|He je ne sois pas laide à
faire peuc^ j'ai plu^ i'iw motif pour ba p<u».m<i totfseï ms^

DON VÉLVt.

Gomment?

Vous devez avoir vu ici doïia Serafina, qui passe dans le quar-
tier pour une beaiUé a^compU^, et après elle jie ue ^u& para-
UËais j^ bien.

IoimNtiE H» SCÈNE Hl. 18»

DOÏirA SKRAFIIf A.

DON F^LIX

Parce que si je reconnais qu'vIW m* belle à ce point, cela ne
sera pas très-galant pour vous, et si je ne le reconnais pas, •• ■•
mm pas fort gracieux pour elle.

Vk UM&ifiMya»àiftMaaftiMoc€aMo*pMNR»'M4kr»?*Ire»Tlk

TRISTAN

Et Vous, ma charmante^ ayet«iMn& «afin recouTré la parole?

Uu toiU |«Ut |«u^.

En ce cas, avec tous et une certaine Flora qui demeure dans la maison, ne s'finom quelque chose de bon^

FLORA

Que Voulez-Vous dire?

TRISTAN

Comme elle parle l'eauKoi^p U^*P> M fgm "^^om V^^^ ne parlez pas assez, en retranchant à l'une et en donna]94 % Vwàt^fk ^ ^W^ ^^ femmes parfaites.

FLORA

Seigneur Tristan, les femma» éwwiM prendre garde à leur langue, car il n'est pas de défaut plus vilakk qpi* ^ hftiw^Npa^

maîtresse nous Yoir ainsi dégwéic i.» Il me semble entendre un aveugle qu'Â cMaI« k t^Héfet l'aele é» aMptiHio» «t Im «Miptote de Calaynos^.,

FLORA

Il est Yrai que cela — wY-l HiB p^i^Âe» qu'une dame disait un joiti: k un caiV.ftlMei : «ÂypMit^i-OM» iwe k amt I^HimiJC» Ai mwlrf s pour doubler ce cilice \ »

Allons, je Yoïs que \om ^ f Ioca ^wuk 4Mt d» Ift «An» pAhik

FLO

IjX moi, jfQ Yoi3 (||9e XQm e(Tci^taj», yoinA diW^, deiM, kmm'

DON FÉLIX

11 parait, madame, que les fliQ4 fipes^AMtes supplications ne seryent de rien auprès de yoh^.

* Un poqaiai«. ^uitito «et kp (JiffimOif 4e 9Qgfi9^%,(^ ei\Uirm^m>\^àimaimf de poco (peu).

* Les couplets de Galaynos {Uu copias de Calaynos) qui célèbrent les amours du Xaore Calaynos avec l'infante SéTîUe, sont populaires en Espagne.

^ Comiift TtiAtMl vieii4i d'aoeiisM ilprik 4» f«N»^ d» kk a>nl^ mtk h uro^M» cete<i te moque à ion toar de* pratiques d'une dusse dévotion. «

DONA SERAFINA.

Il me semble à moi que vous n'avez pas à tous plaindre si je ne me découvre pas.

DON riusL.

Comment cela?

DOftA SB RATINA.

Yoas avez protégé une femme yoilée , vous yoyez une femme Yoilée... vous devez être satisfait... Adieu, nous nous reverrons bienti^t t et peut-être aujourd'hui.

noif Fiux.

Attendez... vous ne vous en irez pas; j'ai à choisir de vous laisser aller comme un sot , ou de soulever votre voile comme un cavalier discourtois ; eh bien 1 de deux maux je veux choisir le moindre, et...

On frappe à la porte.

UDORO, du dehors.

Ouvrez.

nON FEUX.

Qui frappe là?

DOfĬA SBRAFINA, bOS, à FIOfa.

C'est la voix de mon père.

FLORA

Et comme...

DONFiLIX.

Vois, Tristan, ee que c'est.

DOf^A SERAFINA.

Attendez que je sois partie... Il doit y avoir ici une autre porte?

DON FÉLIX

Non , vous ne sortirez pas de ce côté, car ce serait un outrage pour dona Serafina, et je ne veux pas qu'on me reproche d'avoir abusé à ce point de l'hospitalité.

TRISTAN, revenant.

Cela va mal, vive le Christ I Monseigneur, c'est le seigneur Lidoro qui firappe.

DONA SERAFINA

Je vous en conjure, laissez-moi sortir par ici.

DON FÉLIX

Pour cela, non ; peu m'importe qu'on trouve ici une dame, tandis que...

DONA SBRAFINA.

Qui vous empêche, seigneur don Félix?...

DON FÉLIX

Je ne veux point, vous dis-je, manquer à ce que je dois à dona Serafina.

DONA SERAFINA

Elle vous saura gré elle-même que vous m'ayez laissé sortir, je vous en réponds.

JOURJNfĭB n, SCfĭNE IIL 135

DON viLa.

Prouvei-le-moi.

DOftA 8BIUFĭNA, ioulevant \$on voile.

Tenez, regardez.— Voulez-vous toujours qu'on me voie?

DON VÉLOi.

Dieu! qui Teût imagine!... Sortez, sortez, madame, et pendant ce temps-là je vais moi-même ouvrir à votre père, et je le retiendrai un moment pour qu'il n'aperçoive pas même votre ombre.

DONA SBRAFINA.

Viens, Flora.

FLORA

Et vite; il arrive.

DoJla Serafina et Flora vont pour sortir, lorsque entrent DOft
A VIOLANTS et NICE.

DOKA VIOLANTS.

Veuillez me dire , je vous prie , si c'est ici l'appartement de don
Félix.

DO^A SERAFINA

Je n'en sais rien.

DoSa Serafia et Flon lorleal.

DOftA VIOLANTS.

Cette dame n'a pas l'air content.

Nies.

' 11 y a ici d'autres personnes qui pourront nom le dire.

Entre LIDORO.

DON F[^]LIZ

Eh quoi ! seigneur, c'est vous qui faites tout ce bruit-là chez vous ?

LIDORO.

Eh ! sans doute ; car chez moi on me traite en étranger, et outre que l'on ne m'ouvre pas, j'ai à me plaindre de l'homme que j'ai le mieux traité.

DON F[^]LIX

En quoi vous ai-je désobligé, seigneur ?

LIDORO.

En beaucoup de choses.

DON FÉLIX, à part.

Hélas! il sait tout... et le pis est que Serafina ou n'a pas eu la force de s'enfuir, ou n'a pas pu ouvrir la porte.

Entre DON CÉSAR.

DON CÉSAR.

Quel est ce bruit, seigneur ?

DONA VIOLANTS.

Ahl Nice, voilà don César!

NICE

Allez lui parler,

DO»A yiOLANTB.

Je n'ose devant tous ces témoins.— Silence; écoutons.

LIDORO.

N'al-je pas raison de me plaindre, lorsque tous deux tous vous conduisei à mon égard avec si peu de ft'anchise? Je vous priais de voir plutôt en moi un cavalier que l'Intendant de la justice, et de me dire où était cette dame, pour que j'arrangeasse votre affaire à l'amiable. Vous avez nié obstinément qu'elle fût ici, et vous avez mieux aimé qu'elle apprit en vous cherchant par la ville (^ue don César était chez moi prisonnier!

AONA VIOI^NTB, à JMrft.

Don César prisonnier 1

UOORO.

Ua 4e mes eapions m'a dit qu'elle s'étMt îQfonanée 4« c^on Félix. Sur ce, j'ai fait garder les portes, et elle ne m'échappera pas... -^ Mais n'est-ce pas eUe que je vois?

Seigneur» oetto duM n'eat pas celle que vous pensez. Celle-ci est entrée par hasard dans cette maison.

LID<HIO.

Vous ne me ferez pas accroire que des dames courent après des . ' hommes à peine anivés dass celte viUe , el surtout qu'elles les* viennent chercher chez moi. Allons, madame, vous êtes reconnue» découvrez-vous.

DON CÉSAR, hoê, à dhn Félix* H simaglne que e'^est dofia Ylolante.

DON FÉLIX, bdSy à don César, Ah! don César, je tremble 1

doSa violante, à |wrt.

i^ ai^ JCi 6BMBQU r

UDORO.

N'êtes-vous point dona Violante, fille du seigneur Aurelio?...
N'êtes-vous pas venue cherdier iel don FÉHx f

DONA VIOLANTE

Qu'est-ce que cela signifie, 6 ciel ? Qui donc peut lui avoir appris qui je suis? (Se découvrant,) Oui, seigneur, je suis dona Violante.

DON FÉLIX

Dieu! qune vois-jet

•eiiciflum.

Ouil elle I

doSa violante»

Oui, seigneur, je venais chercher don Félix dans cette maison où je retrouve don César , et où j'espère une protQcUon <iue je sollicite à vos piedi.

JOUBNEB H, SCENE III. • 127

DON FÉLIX, à part.

Qu'est ceci?... Qui donc a opéré sitôt uo si grand ciMngement?

DON CÉ9AR, à part.

Qu'est ceci?... Comment dona Violante est-elle venue dans cette maison ?

UDORO.

Eh bien ! aTOuerez-Tous à présent que tous m'ayiez trompé?

D6N céSAR.

Je ne vous ai pas trompé puisque je m'étonne de la Toir. {A doUa Violante. } Ingrate ! perfide ! cruelle ennemie de mon repos, corn-» ment êtes-vous venue en ce lieu ?

DONA VIOLANTS.

Pourquoi me parler ainsi, don César, lorsque je me suis exposée pour vous à tant d'ennuis, de fatigues et de dangers?

LIDORO^

Vous voyez, c'est bien elle.

PQNCiSAI^.

N'est-ce pas assez, beaulé traîtresse, que vous m'avei trompé làbas, sans que vous essayiez encore de me tromper ici ?

DONA VIOLANTE

Moi I je vous ai trompé?

DOIf GÉfAR.

Vous le savez bien.

DONA TIOLAmS*

C'est donc là ma léeonpense?

DON césAR.

Vous en doû-je une autre Y

LIDORO.

Ce n'est pat le moment de vous eiplH|uer. Sui^PiMMi,
madame;

et Bien que je ne le doive pas à don Félix ni à don Céaar, je suit
celui que je suis, et j'agirai pour le mieux de vos intérêts... (A don
F4Hâ».} Vous, attendei-mol.

DOi^A VKMUim.

le TOtti suia , aigneur.

UDORO, AjMNKf.

Auesltôt que j'aurai conduit eette dane dans KappaKeMent de
dofia Seraina, je mettrai don César dana un ekâteau-fert.

l>oiaVi€teteiei»

DMf viiii.

Dena Snrafina ckev moîI

DONCÉSAB.

£lle yvmi ckeicber don Félix ï

noiiniuii.

fiUa bvAfAîi patt» mm la«t éangiffl

DON CÉSAA.

QvL*ëitrC% que cela signifie, don Félix?

Je n'y comprends rien.

DON CÉSAR

Le temps nous dévoilera ce mystère.

DON FÉLIX

Sans doate; et combien je youdraït pouvoir abréger et presser
le temps 1

JOURNÉE TROISIEME

SCÈNE I

Une chtmbre dans la mtiBoo de Lidoro.

Entrent LIDORO et DOJfA 8BRAf1NA.

UDORO.

Vous êtes bien en colère.

DOÏÏA SBKAFINA.

N'ai-je point de motif pour cela?

LIDORO.

D'accord ; mais pourquoi prendre les choses aussi vivement?

DONA SERAFINA

Gomment! mon père, lorsque sans me consulter, sans me prévenir, vous amenez un hôte dans la maison, et que vous établissez dans mon appartement une femme qui court les aventures, vous ne voulez pas...

LIDORO.

Attendez, ma fille ; je vais vous donner satisfaction sur ces deux points, afin que vous ne pensiez pas avoir le droit de vous plaindre de moi. — Ce cavalier, je vous l'ai déjà dit, est le fils de mon meilleur ami, à qui je ne dois rien moins que la vie. Je croyais qu'il n'était ici que pour un jour ; et si le prince a exigé qu'il restât à Milan pour y voir les fêtes qui ont lieu à cette époque, ce n'est pas ma faute. Quant à la dame, avant de lui offrir ma protection, j'ai considéré qu'elle est de noble naissance ; et quoique les accidens d'amour puissent ternir quelquefois le sang le plus pur, il serait mal à un gentilhomme de refuser son appui à celles qui l'implorent ; d'autant qu'en cette circonstance le cavalier qui vient avec cette dame est fort lié avec don César ; que j'étais chargé d'arrêter le couple fugitif, et qu'en le gardant chez moi, je m'acquitte tout à la fois de mes doubles obligations d'Intendant de la justice et d'tmi... Enfin, s'il fiut tout vous dure, j'ai d'autres motifs encore

pour traiter de mon mieux don César; il est de la meilleure naissance, il possède une fortune considérable, il est fort avant dans la faveur du duc de Parme,' et comme j'étais déjà l'obligé de son père... Cela suffit, vous devez me comprendre... Bref, il pourrait bien se faire, ma fille, que l'hôte de cette maison en devint le seigneur.

Il sort.

noiİA SBRAFINA.

Qu'ai-je entendu, 6 ciel I Réjouis-toi, mon àme, car c'est la première fois peut-être que le mal se convertit en bien. Je craignais que mon père ne soupçonnât quelque chose, et c'est lui qui encourage mon amour! {Appelant.) Flora!

Enlre DOSA VIOLANTE.

DOJtA YIOLANTB.

Que Youlez-vous, madame?

DONA SSaAFINA.

J'appelais une de mes suivantes.

DONA VIOLANT!

Eh bien I ne suis-je pas là pour vous servir?

DONfA SERAFINA.

Que le ciel vous garde, Violante; mais je ne souffrirai pas que vous vous abaissiez jusque là. Vous êtes ici chez vous, et bien que je n'aie pas vu d'abord avec plaisir que mon père vous reçût dans la maison, je m'en réjouis maintenant; et touchée de vos malheurs, je vous regarde désormais comme une amie à laquelle je suis fort redevable.

DONA VIOLANTS.

Que me devez-vous, madame, à moi qui n'apporte ici qu'un mauvais exemple ?

DOf^A SERAFINA.

Cet exemple n'est pas pour moi aussi mauvais que vous le dites; et vous ne soupçonnez pas combien vous êtes venue ici à propos.

DONA VIOLANTE

En quoi donc puis-je vous être utile?

DONA SBRAFINA.

Vous me l'avez été beaucoup.

DONA VIOLANTE

Eh bien I madame, puisque vous êtes si reconnaissante de je ne sais quel service que je vous aurais rendu par hasard, pourrai-je à mon tour vous demander une faveur?

DOⁱA SERAFINA

Dans les limites de mon pouvoir, je suis à votre disposition. Que désirez-vous?

DOⁱA VIOLANTE.

J'ai commis une faute que je ne chercherai pas à justifier auprès

de Yout. ^ Après «voir long-temps témoigné les derniers mépris à ttt) câvAliel' qui me rendait des soins, je nnis, quoiqu'il eût tué en duel un de mes parens, je finis par concevoir pour lui des sentimehs plus favorables... Ce cavalier est celui que votre père retient, ainsi que moi, dans sa maison... Mais, hélas! les bontés que j'ai eues pour lui m'ont été bien funestes!... t^ardotinez-moi de vous raconter aussi longuement ma triste histoire ; c'est que je

voudrais obtenir votre bienveillance et toucher votre cœur. — Je lui écrivis de venir me parler une nuit dans notre jardin \ il me répondit qu'il viendrait... J'ignorais et il ignorait comme moi qu'il devait partir la veille, envoyé par le duc en ce pays..é Mon père vit la lettre*..

DONA SBTlA.FINAt

Arrêtez... Le duc, dites-vous, l'envoyait en ce pays?

DONA VIOLANTE

Oui, madame. '— T à(irait41 là quelque chose qui vous ait déplu?

DOftA SftRAirmA.

Nullement; j'étais diatraite... et Je ti*avais pftd éompris. Achevez.

boSA VIOLANTE.

Mon père vit la lettre; et bien que par prudence il ne voulut pas éclater, son ressentiment l'emporta, et il m'enferma dans mon appartement.

DONA SSRAFINA.

Et dites-moi, ce cavalier, est-ce celui qui est venu à Milan de la part du due?

DONA VIOLANTE

Oui, madame. ~ Je Tois, hélas I que vous ne prêtez pas beaucoup d'attention à mes paroles.

DOJfA SERAFINA.

C'est que je suis triste et préoccupée; ne vous en fâchez pas.

DOif A TIOLANTIt

J'en reaterai Uu si cela tous entittie»

DOtA BmAVIlfA.

Non pas ; poursuivez, je toiis prie.

DdffÀ ttOLAlvtX.

Je crains, madame...

Que craf guez-Totts ?

DO^A VIOLANTE

Que VOUS intéressant peu à mon infortune, vous ne vous inquiétiez pas beaucoup des moyens de la faire finir.

DONA SERAFINA

Vous êtes dans l'erreur : toutes ces questions, c'est pour m'éclairer. rnntÎPiHTi de pâce.

DOtA SERAFINA.

JOrjRlrtB Îîî; SCÈNE î. 181

DOftA YIOLAffTE.

La nuit malheureue arriva, et je ne pus l'avenir qae mon père, à la tête d'une troupe d'hommes armét^ l'attendait.

nO^A SfeRAVtflA.

Qui? — celui qui devait venir à Milan t

DONA YIOLANTB.

Oui ; ce fut là le malheur.

DOÂA SBRAFINA, à part.

Elle ne le nommera pas !

DOÏÏA YIOLANn.

Il se présenta en effet.

DONA SBRAFINA.

Qui se présentât

DONA VIOLANTS.

Bon Géuur, que l'on croyait absent.

DONA f BRAFiNA»

Don César?

DONA VOLANTS

Oui.

DOftA aBBAFINA) à pOTt.

Elle n'achèvera paî!... C'était bien la peine de commencer! (flattif.) Et enfin...

DOila 7IoLANTE.

Ce qui se passa entre eux, je ne le sais paî au juste t je iftl« seulement qu'en entendant l'eiplosion d'une arme à fleu et un cli-

quetis d'épées, j'avais l'Ame suspendue entre mon père et 'mon
amant, lorsqu'un vieui domestique , croyant faire pour le mleui,
enfonça la porte de mon appartement, et alori...

bOtA SBRAÏINA.

Pardon t il est un point que Je ne comprends pa» bien ; si
c'était don César, pourquoi venez-vous cheréher ici don Félit?

DONA VIOLANTE

Parce que don Félix est un de ses amis qui, sans doute, aura
voulu l'accompagner.

DOiÏA SBRAVINA.

Fort bien. Rerenei à votre récit.

DONA VIOLANTS*

Moi alorii me voyant tout-à-ooop dans une position ai difficile
et si affreuae, ne sachant plus ce que je faisais, et n'écoutant que
les^ inspirations de la crainte qui conseille si mal, je pris uh parti
extrême : au lieu d'aller demander asile à quelqu'une de mes
amies ou à ma famille, je courus chez son ami, dans la persuasion
que nul ne me secourrait aussi bien dans ma peine, car nul ne de-
vait la sentir plua vivement; mais» hélas l je ne le trouvai paa«

DONA SBRAFINÀ.

Maifl, — bien que ce fût son ami, pourquoi tous êtes-vous
adressée à lui plutôt qu'à cdui que tous venez chercher ici?

•OiÏA YIOLÂNTK.

Parce que je rencontraï en chemin un de ses valets.

DOÂA SBRAFIMÂ.

Après, je TOUS prie ?

DONA VIOLANTE

Je ne le trouvai pas; on me dit chez lui qu'il venait au moment même de partir pour Milan. Désespérée, effrayée, comprenant tout ce que ma conduite avait de blâmable, et ne me voyant d'autre ressource que de me précipiter entièrement dans ma faute, j'obtins du valet dont je vous ai parlé qu'il me procurât une voiture, et bientdt...

DONA SBRAFINA.

Mais pourquoi donc les ordres que Ton envoie de là-bas pour qu'on vous cherche disent-ils que vous êtes avec don Félix, au lieu de dire avec don César?

DONA VIOLANTE

Qui vous l'a dit?

doUjl serafina.

C'est moi; et la preuve, c'est que le prisonnier de mon père est don Félix et non pas don César.

DONA VIOLANTE

Je vois, madame, que vous êtes fort préoccupée de vos chagrins. — Aussi pour abréger, et quoi qu'il en sdit, je me jette à vos pieds, en espératft votre protection, non pas seulement parce que je suis une femme malheureuse , mais parce que vous êtes celle que vous êtes; et je vous conjure d'intercéder pour moi auprès de

votre père, afin qu'il daigne parler au mien , qui sans doute ne tardera pas à venir ici ; veuillez arranger les choses de manière qu'à son arrivée il me trouve déjà mariée avec don César... Maintenant, madame, je me retire pour pleurer en liberté, et pour ne pas vous attrister davantage par le récit des chagrins d'une femme infortunée.

Bile sort.

DONA SBRAFINA.

Hélas! ses peines ne sont pas plus grandes que les miennes « et je ne sais, avec cette confusion continuelle des noms de César et de Félix, laquelle de nous deux est le plus à plaindre... Mon père me disait tout à l'heure que don César, l'hôte de la maison, pourrait bien en devenir le maître, et j'étais heureuse, je me réjouissais, lorsque soudain ce bonheur s'est évanoui, et ma joie s'est changée en douleur... Mais réfléchissons. — Comment cette femme, puisque don Félix est son amant et qu'on la recherche avec lui, vient-elle prétendre que celui qu'elle aime est don César?... et puisque c'est don César, pourquoi ne le déclare-t-elle pas lorsqu'elle voit qu'on re-

JOURNÉE m, SCENE 1. 1S3

cherche don Félix?... Où est donc la vérité?... Ah! -au milieu de cette cruelle incertitude, que ne donnerais-je pas pour n'avoir pas écouté la voix de la reconnaissance qui m'a poussée dans une intrigue périlleuse!... Et ne pouvais-je pas avoir de la reconnaissance envers ce cavalier pour sa noble conduite sans venir lui parler sous un déguisement?... Maudite soit ma reconnaissance qui m'a perdue, lorsqu'à la plupart des femmes on ne reproche que leur ingratitude 1... Que ne donnerais-je pas aussi pour

n'avoir pas soulevé mon voile!... j'aurais dissimulé mes sentiments, j'aurais caché sous une glace menteuse le volcan qui embrase mon âme... Mais à présent que je me suis découverte à lui, je ne le fuirai point pour cela, ce serait une lâcheté; et il est bon que les hommes sachent que nous avons aussi , nous autres femmes , notre courage et notre point d'honneur! (Appelant.)
Flora !

Entre FLORA.

FLORA

Que voulez-vous, madame ?

DOJĬÂ SBRAFINA.

Tu me ferais plaisir d'aller chez don César et de lui dire, comme venant de toi, que je suis en bas dans le jardin. {A part.) Incertitudes, craintes, périls , chagrins, je vous défie et vous attends. Si vous ne vous présentez pas au combat, je dirai que vous avez peur, et si vous apprenez que la jalousie me dévore, sans doute vous n'oserez paraître, car que ne redouterait une femme jalouse?

Elle sort.

FLORA

Qu'est-ce que tout cela signifie?... On m'a tant donné à réfléchir depuis deux jours que j'en ai vieilli. (EUe appelle.) Tristan !
Entre TRISTAN.

TRISTAN

G Flora! belle Flora d'Italie , qui êtes une Floresta espagnole *
, que voulez-vous de moi? Est-ce que votre maltresae n'est pas a
la maison ?

Noa. Adieu.

TR18TAN

Arrêtez ; vous ne vous en irez pas que nous n'ayons fait en-
semble un petit arrangement.

FLORA

De quoi s'agit-il?

TRISTAN

11 s'agit de me dire, adorable Flora, combien vous voulez pour
perdre la raison pour moi une demi-heure seulement , et , l'autre
demie, moi je mourrai d'amour pour vous.

* Tristan joue sur la ressemblance des deux mois Flora et Flo-
resta, qui dérivent tous deux du même mol et qui oui la mémo si-
gniHcalion : Flore.

* Vt.ORA.

Le M •fTAngêmentl

miSTANi

n n'eil p«t neunaui

OiiMàl

Un jour im p««tre diable le iiiottraU».èi

FLORA

Je deviné I e'est Thlsteire de eéhii ctui fit appeleir le seerittaini et lui dit : « Combien nte prendra voire grâce pour m'enterrer? » A quoi l'autre i « Vingt réatii » » j*estinle. « En vo«iler^teu8 teiie? » reprit le premier. « Gela me revient plus eber à moi , » répliqua le sacristain, a Eh bien 1 répondit le malade, Te/ei ai cela vo«i8 convient et enterrez-moi pour dix-sept ; autrement , je vous en préviens, s'il m'en coûte un maravédis de plus ^ , je ne meurs pas.» — De même vous, vous voulez savoir ce qu'il vous en coûtera pour mourir pour moi d'amour... Eh bienl puisque cest la votre conte, vous saurai qu'un jour une guenon et ses amies*..

TBISTAH.

Pour cela» nooi femtne^ un moment 1 ear ita'enlever l'un et m'en donner un aatre i e'ell trop. •*-- Une duègne élevai! une petite naine«i*

J'ai commencé avant vous.

TttîStAI*.

Bien que vous ayez commencé» je continue la mieniie. roue DBDZ.

Un jour...

Là dtiégâe..

La guenon.,

fateïAM.

Entre boN t^ÉUX.

DdH ftoX*

Quel est èb brait t

TRISTAN

C'est une histoire de conte.

FLORA

C'est un conte de noix 3.

' 11 3^ a dans U tèite Htt qUattd. le quaHo est ufle moUtiale
â« M ilioHidre talent. En parlant d'un homme qui n'a absolu-
ment rien, les Espagnols disent no tiene tiuarto comme nous di-
sons en France, il n'a pas le iou.

* lions «Tons (rodait littëraiemeol, Ata es un ntento rfefii-
Meet. Il ne ftat pas onbher la double signiCcation du root euanlo,
millwnf et tonu.

JOURNÉE m, SCiNE I. 188

TRIMAll.

Le diable soit de ma duègne!

Et qu'il emporte ma guenon l

Je ne puis jamais Tachever !

Je n'en Tiendrai jamais à bout !

Que faites-Tous ici, Flora, et qu'y a-t-il ?

Je voulais vous avertir que ma maîtresse se pionèM* aeulê
dans le jardin. Je suis venue en secret» pavM que maintenant

elle se méfie de tout le monde , surtout depuis que nous avona)i
la naïon cette dame; et, selon U mKimlaaM, je voua dirai en
chantant d^PBf^dl^ au dft vaua mmv. {A JVtsiati,) Adim ;
imumb à um ; n'oubliez pas qn« vaHi IP« dciYçz ui^ conte pour
ose autre fûa.

TRiaTAU,

Kl TOWi quo wui m'w d«Ïes deuit poui doux auliei Ma.

Et moi, comment pourrai-je jamais reconnaître , Flora, la fa-
vau» que vous me faites?

■^RISTAN.

Nem'fq|m^ç^4çe?rvw8 ^ fmfi^, seig^ew, q^ç^ é^U
<^Te^eW«it voilé ^îtes^ V^iMulfoïim^ (dut-à-coup en dona
Violante?

JI^W^ 1 IH W VW m fecp'nnu ?

Non.

Eh bien ! que t'importe?— Mais silence, ^uM*

On entend de la musique dans r^oigneinent.

FLORA, chantant f du dehors.

« L'abeille voltige parmi les fleurs; viena, amour , viens la
saisir!»

DON FEUX

Elle m'appelle. Âtends-moi là.

Entre Vm CÉSAR.

Où donc allei-Yous sitôt, d^^ F^M^^ fans me dire oe que
voua étea îç; yovw çtt^W 4o^ç OUO \^9V» ilX^nt wrewg* v^tre
«iffW« liXfÇ U

lae BONHEUR ET MALHEUR DU NOM.

voir celle que j'aime. Dona Serafina est seule au jardin, et cette
voix me dit d'aller la joindre.

DON CÉSAR

Attendez, n'y allez pas.

Pourquoi me retenir t J'ai mes raisons.

Laissez-moi.

Vous risquez trop.

Quel danger?

DON Fiux.

DON CàSASU DON FEUX.

DON CÉSAR

DON FEUX

FLORA, chantant, du dehors»

« Arrête ton vol , et sache bien que si tu t'amuses À voltiger
audessus d'un torrent, tu ne tarderas pas à te perdre. »

DON FÉLIX

Elle m'avertit maintenant de demeurer. Parlez donc ; mais faites vite, car si l'on m'appelle de nouveau, force me sera de vous laisser...

DON CÉSAR

Non pas ! (A Tristan.) Toi, sors d'ici.

TRISTAN, à part.

On se cache de moi eh bien I vive Dieu! je les écouterai.

Il se cache derrière la tapisserie.

DON CÉSAR

Veuillez à cette heure me prêter toute votre attention.— Vous me croirez sans peine , don Félix, si je vous dis que mon amitié désire votre bonheur.

DON FÉLIX

Je n'en saurais douter.

DON CÉSAR

Et vous, n'êtes-vous pas mon ami?

DON FÉLIX

Assurément.

Eh bien! j'ai un service à vous demander.

DON FÉLIX

Je suis prêt à vous le rendre. En quoi consiste-t-il?

DON CÉSAR

Que vous n'abusiez pas de l'attachement que je vous porte.— Vous, don Félix, gr&ce à mon nom, vous êtes honoré, fêté, choyé du seigneur Lidoro ; et je ne puis pas craindre que vous soyez ingrat. Tout ce que notre hôte fait pour vous, c'est à cause de moi, non À cause de vous qu'il le fait; et d'un autre cdté, tous les ennus que

JOURNÉE m, SCÈNE I. 137

je puis m 'être attirés personnellement, c'est moi qui les supporte. Or vous conviendrez que ce partage n'est pas juste, et que je dois reprendre mon véritable nom.

FLORi, chantant y du dehors, « L'abeille voltige parmi les fleurs ; viens, amour, vient la saisir. »

DON FÉLIX

Je VOUS répondrai plus tard.

DON CÉSAR

Vous pouvez bien me répondre sur-le-champ.

DON FÉLIX

Songez donc qu'en ce moment même...

FLORA, chantant, du dehors.

n Viens, amour, viens la saisir. »

L'occasion se passe.

DON CÉSAR

Vous m'obligerez beaucoup.

UNI VOIX, dm d9har\$.

Ne chante j^us.

DON FÉLIX

Vraiment 1 vous êtes cruel 1

DON CÉSAR

Non, non, vous n'irez pas.

DON FEUX

Quoi! vous me faites perdre la plus belle occasion...

DON CÉSAR

Attendez I on vient de jeter un papier par la fenêtre.

Il ramaMO qb papkir.

DON FÉLIX

C'est sans doute pour me reprocher mes retards*

DON CÉSAR

A César, dit la suscription.

DON FÉLIX, prenant la lettre.

Montrez, puisqu'ici' je suis don César. Vous m'écoutez, et vous verrez si je suis de bonne foi. Ce n'est pas une écriture de

femme.

DON CÉSAR

De qui cela peut-il être ?

DON FÉLIX

Il est signé Lisardo.

Lisardo ! qu'est-ce que c'est que cela ?

DON FÉLIX , lisant.

« Quoique j'eusse pu venger sans péril la mort de mon frère
Lan- 9 rencio... » {Parlant.) C'est une mystification!

il BONHUIR m MAIHBUA Uil NOM.

Ce We44 PM à YOK^^ que «'adresse ce liiUet; eft avanl de te
Ure, qu'il soit bien établi entre nous si vous êtes ou non don
Géiai. M>x véiix.

C(e \o«i HcImx gii9 ymx una mauvaise pteii aii^mi*. C'eal not
<|ui suis ici don César , et c'est à moi que s'adresse ce billet.

MKC9ta4&.

Nous ayons pu changer de nom i'ua fveA l'aiftkiepaiwm
«tcmtagème sans conséquence ; mai& cbacua de nous reste lui-
même quand il s'agit de choses Bésftmu» «ui touckeat à
FàeoiwuiB

IMMI F^LUU

Votre honneur ne courra jasMis de kasaid ave^ noi Yolie ami
dévoué.

DON CÉSAR.

Je n'en doute pas; mais je ne puis dire tranquillement que je n'aie vu ce billet.

DAH NKIX. •

Et moi je ne puis vous le montrer.

BAN CÉSAR-

Remarquez, je vous prie, qu'il est du plus haut w^aAi «te savoir où est Lisardo et d'où il m'écrit».

C'est à moi que la lettre s'adresse, et c'est à moi d'y répondre.

DON CÉSAR

Non pas il s'agit d'une chose qui me concerne moi qui porte réellement le nom de César, et non pas vous à qui j'ai prêté mon nom.

DO^ FLÂLIX.

C'est moi qui suis ici don Césari^C» e(c'est à moi que l'on entend écrire ; si l'on se i^çpffif^ siyr l^e p^wi, on n^ se. VtQmjfc J^&, W Mt personne.

DON CÉSAR

N'est-ce pas moi qui ai tué Laurencio ?

DON FÉLIX

Oui.

DON CÉSAR

Étalez-vous son ennemi?

DON FÉLIX

Non.

DON CÉSAR

Donc, bien que cette lettre vous soit envoyée, elle est pour moi

DON FÉLIX

Étes-vous ici don César?

DON

Non*

BON FÉLIX

N'est-ce pas moi qui le suis?

DON CÉSAR,

Oui.

DON FÉLIX

La lettre est donc pour moi, ^ uisc^ue celui qui veut me parler
ne TOUS connaît pas.

DON CÉSAR

Vous êtes curieux, parce c^{ue} vous avez j^{ris} mojQ nom,, 4[^]
vc^{oir} que je ne sois plus don César!

DON FÉLIX

Il serait plus curieux encorç aue j'eusse été 'don César pour
trouver une hospitalité généreuse et pour obtenir la bienveillance
d'un ange, et qu'après avoir profité de cette bonne fortune, je ne
fusse plus don César quand viennent les ennuis.[^] Noç[^] ^M>n
c^{er}, et il ne sera pas dit que je sois ici pQur tout le monde don
César quand cela. va bien, et que je ne le sois plus quan^j[^] cela
va. mal[^] Et puisque je ne suis pas homme à céder ni au bien ni
au mal, laissez-moi, vi^e Dieu I courir toutes le» €h«Boef chi
bonheur et du malheur du nom.

DON CÉSAR

Dites tout ce qu'il vous pi|f[^] if[^] rendez-moi la lettre, que je la
lise.

DON ^4m[^]- Cela ne vous regarde pas.

Ne vous obstinez pas ; il faut que je la \(\(^.

Et comment, si je la gardç.t •

9oN çÉaⁱL.

Je ne sais, mais <lNk |llftjMipk[^]<i

DQN. viux.

DpN GÉ\$4a.

J'empéclmiaÂ W(WV[^] n[^] ^ V&m.

Parquoelijioj^?.

Je ne vous perds pas de vue un ipstant... Partout où vous irez j'irai avec vous ; je ne vous quitte plus d'un pas , et d'au jouf,d'bui e vous suis comme votre ombre.

DON FÉLIX

Cependant comment ferez-vous, étant prisonnier?

DON CÉSAR

J^e passerai i^^r-dessus toute considérati^jon, et ^ déclarerai hau-* tement qui je suis.

DON F^LIX

Le parti est périlleux ; vous ne vous tirerez pas d'affaire, et tous deux nous nous en trouverons mal.

DON césAR.

Eh bien 1 voyona la lettre, et puis nous saurons ce que tous deux nous devons flairer.

DON viux.

Je vous dirai plus tard ce qu'elle contient. Adieu.

Eh bien ! marchons, car je vous suis.

DON FÉLIX

Vous ne pouvez pas sortir.

DON CÉSAR

Que m'importe !

DON FÉLIX

Mais réfléchissez...

DON CÉSAR

Réfléchissez vous-même.

Entre LIDORO.

LIDORO.

Qu'y a-t-il donc?

DON FÉLa.

Rien , seigneur. {A part.) Profitons de l'occasion.

LIDORO.

De quoi s'agit-il?

DON FEUX

Don César vous le dira.

Il sort.

DON CÉSAA.

Oui, je le dirai, mais devant lui; car je ne veux point que vous doutiez de ce que je dirai. Faites-le donc arrêter.

LIDORO.

A quoi bon ? je croirai sans peine tout ce que vous me direz.

DON CÉSAR, à part.

Cruelle position I {Haut.) Laissez, que j'aille après lui.

UDORO.

Songez, je vous prie, que vous êtes mon prisonnier, et qu'il suffit que le prince ait eu cette condescendance, sans que... DON CÉSAR, à part.

Hélas 1

LIDORO.

Pourquoi donc voulez-vous sortir?

DON CÉSAR

Que dire? Si je dis que don Félix est allé à un défi, ce ne serait pas bien... cependant il serait encore plus mal de souffrir qu'il y

JOURNEE m, SCENE 1. 14i

ailAt à ma place. Je derraïs donc l'en empêcher aujourd'hui, et j'es père qu'un autre jour...

UDOEEO.

Vous paraissez bien agité?

DONC^SAH

Vous ne roulez point l'appeler?

LIDORO.

Non.

DON CÉSAR

Vous ne voulez point me permettre de le suIttd?

UDono.

Pas davantage.

Eh bien ! alors, pour Dieul suivez-le, car il a un défi.

UDORO.

Don César ?... Pour quel motif?

DON G^AR

Je l'ignore.

UDORO.

Et où a-t-il reçu ce défi?

DON C^AR

Je l'ignore également.

LIDORO.

Attendez-moi donc là, et je cours après lui en recommandant qu'on vous garde.

Il sort.

DON CIÊSAR.

Que penseront de moi, grand Dieu ! les duellistes raffinés ^ ?
Selai-je approuvé ou blâmé par eux?.... Considéreront- ils que
dans cette circonstance délicate c'était moi qui devais me battre,
qu'il voulait se battre en mon lieu et place, et qu'ainsi je pourrais
reprendre mon droit? d'autant que cette feinte va bientôt cesser;
car à la fin dona Violante...

Entre DOÏA VIOLANTE DONA VIOLANTE.

J'entre ici, don César, dans un heureux moment, profitant de
ce que dona Serafina se promène au jardin ; je vous ai entendu
prononcer mon nom, et quels que soient vos sentimens, je me ré-
jouis* que vous pensiez à moi

Ces sentimens, madame, je n'ai pas besoin de vous le dire, ils
sont tels qu'ils doivent être pour une femme dont la conduite en-
vers moi a été si perfide.

* Le duelliste espagnol {duêliita) élzii un homme qui fUsftit
professioD de saroir tOQM les lois sur le duel.

BOHA VIOLANTS.

Comment pouvez-Youz vous plaindre de mei, don Oésar,
lorsque pour vous j'ai si tristement abandonné ma maison,
lorsque pour vous je me vois prisonnière dans la maiieq d'aulruit
Bas oésAB.

Oui ! après avoir échoué dans voti^ trahîMB, vous venez Mà-
mer ce lâche attentat, pour qu'on bb eiaie pas que vous en étiez
complice !

DOÏfA TIOLAWTB.

Est-il raisonnable de croire que pour désahuer un homme que je n'aimerais pas» j'eusse quitté ma patrie et mon père, et me fusse exposée à tous les ennuis?

BON CÉSAR.

Comment se liit-il donc que le seigneur ÀUM^{io} n'ait attendu au jardin? Dans quel but a-t-il attenté à ma vie? Qui eût pu l'instruire, hormis vous?

DOBA VIOLANTE.

Mon père avait pris votre lettre apportée par le vaki de don Félix.

DON CÉSAR.

De don Félix î

DONA VIOLANTE

Oui.

Un moment ; car ce que vous me dites là me donne beaucoup à penser, si toutefois ce n'est pas un effet de la passion qui me subjuge encore. — Votre père a vu la lettre dont j'avais chargé pour vous le valet de don Félix 9

DONA VIOLANTE

Oui ; et par cette lettre il fût informé de tout , et il m'enferma en feignant de partir.

DON GLISAB.

De là sans doute est venue l'idée où l'on est que c'est don Félix qui a causé le tumulte; qu'il est allé chez y pus ; car vous saurez que je suis prisonnier ici sous le nom de don Félix.

DONA VIOLANTE

Quoi! vous passez pour (don Félix?

DON CÉSAR.

Oui. Afin de pouvoir rester à Parme cette funeste nuit, je le fis partir sous mon nom.

DONNA VIOLANTE.

Comment! on ne vous connaît pas ici sous votre véritable nom?

DON CÉSAR.

En effet.

DONA VIOLANTE

C'est donc pour cela que dona Serafina me souvient
d'un

IOUAKËB Uli SCEFLE II. « 118

qu'il s'agit d'imprimer le nom d'Ibionnier à cause de moi De s'appelait
pas d'ailleurs QSiari à l'égard il m'arrive à votre égard ce qui véus arrive
à vous-même à cause de moi. Est de même que veut «vein
que ma démarche...

Entre NIGB.

NICB.

Je vous ai cherchée par toute la maison. t)ona âeràfina demande après vous.

DONA VIOLANTB.

Allons ; car elle serait au désespoir si etke soupçonnai que je suis entrée ici. {A don César.) Réfléchissez à tout ce que je vous ai dit.

DOX céSAR.

Sans Y réfléchir davantage, je vous crois.

DONA VIOLANTB.

Pourquoi?

DON CÉSAR

t'aree que je désirais trop de ne pas vôiis trouver Ëoii^dblé.

DONA ViOLÂNTfe.

t!oupal>le de quoi?

DON CÉSASi.

D'ingratitude.

DONA VIOLANTB.

D'ingratitude! envers qui?

DON céSAR.

Envers l'homme qui vous adore.

boNA vidLÀNrL Alors vous ponvei être satisfait.

tîi^fi Voix, du âèhM.

Flora? Violante?

Voilà qu'on vous appelle encore.

Adieu.

uni «iflftRi

Adieu.

Delà Violtnia et Niée sortesi

SCÈNE

«■enedelUiea.

fibttë L»AttW(

LISARDO.

Il y a assez long-temps que j'ai jeté ma lettre dans l'appartement de don César, et il était chez lui, si je iie me trompe... Noua vetrons s'il vengera dona Serafina, oii si je me Vengerai d'elle et de lui... Il

tarde bien à paraître, et j'ai beau parcourir la rue en tous sens, je ne le vois point yenir; bien que j'espère de sa noblesse et de son courage qu'il ne manquera pas au rendez-vous.

Entrent DON FÉLIX et TRISTAN.

DON FÉLIX

Retourne à la maison, Tristan; et vive le ciell Songes-y, si tu t'obstines à me suivre ou si tu parles» tu es mort.

Vous savez, seigneur, que je suis un modèle d'obéissance, surtout en pareille occasion.

DON FÉLIX

Ëb bien ! va-t'en au plus vite.

TRISTAN, à part.

J'ai besoin ici d'invoquer mon bonheur... Que dois-je faire, lorsque je sais qu'il va se battre pour un autre, — comme si maintenant on pouvait se battre de même qu'on se marie, par procuration ? La première chose que j'ai à faire, c'est de ne pas me trouver là bas avec lui ; la seconde, c'est de raconter la chose à qui pourra l'empêcher d'aller plus loin ; — et je m'acquitterai ainsi de mes obligations.

Iliort.

LiSARDO, à part.

Le voilà seul. Je n'ai jamais douté de son courage.

DON FÉLIX, à part.

Pour voir le lieu où il m'attend, relisons sa lettre. {Lisant.) • Bien que je pusse venger sans péril la mort de mon frère Lauren-
cio... »

Entrent LIBIO et AURELIO.

LTBIO.

Seigneur, un vieux cavalier voudrait vous parler, et je viens tous cbercher.

USARDO.

Fâcheux eontre-temps !

LiRio, à Aurelio, Approchez, seigneur, car voici don Gelio.

AURELIO

- Embrassez-moi donc mille fois.

LISARDO.

ien que je n'aie pas l'honneur de voua connaître, je réponds avec empressement à une aussi gracieuse avance. {Bas y à don Félix,) Ne nous séparons pas.

AUREUO.

Vous ne me devez pas moins.

DON FÉLIX, lisant.

« ••. Je veix me conduire le plus généreusement possible. Doue,

» pour Yoir si vous êtes aussi heureux avec moi que tous Tarez été » avec lui... »

USARDO.

iDstruisez-moi de toutes mes obligations, afin que je puisse m'en acquitter.

AURELIO

Je TOUS dirai en un seul mot, qui je suis et pourquoi je Tiens.

LISAEDO.

Vous me ferei plaisir, car je suis extrêmement pressé.

DOif viiix, liêant, c(Je TOUS attends derrière le château. Dieu tous garde. »

AURBLIO.

Eh bien I embrassez-moi comme étant Lisardo, et non pas comme étant Ceïio; car je sais qui tous êtes.

LISARDO.

. Cela suffit. Vous ne pouTCz être que le seigneur Àurelio.

don f^lix, d part. Derrière le ch&teau, dit^il. Quel est donc le chemin?

AURELIO

Il est Traî; et mes disgrâces Teulent que je m'adresse à tous pour mon honneur et pour le TÔtre.

fiSARDO.

Je TOUS sais bon gré de cette démarche. {À part,) Il sait sans doute que don César est ici, et it vient m'en préTenir.

AURELIO

Car TOUS saurez, mon ami, que...

DON FÉLIX

CaTaliers, Touillez, je tous prie, m'indiquer le chemin du château.

AUREUO.

Que Tois^jel {Il tire son épée.) Je tous indiquerai plutôt, caTali-
lier déloyal, le chemin de la morti

USARDO.

Je ne me trompais pas.

DON FÉLIX

On ne peut pas se battre de deux côtés à la fois. LISARDO, à
part.

Je ne puis souffrir qu'un homme que j'ai proToqué se batte
auparavant avec un autre, et je dois empêcher cela. {Haut.) Arrê-
tez seigneur Aurelio.

AURELIO

Eh quoi I vous vous mettez de son côté !

LISARDO.

Oui, car ceci me regarde.

AURELIO

Quoi l lorsque je me bats avec un homme pour la défense de
mon honneur» qui est aussi le TÔtre, vous prenez son parti?

LISÀRDO.

Certainement.

DON réui, à Idsardo, Je TOUS en remercie, bien que je ne coure aucun péril... Songez, seigneur Aurelio, que vous n'avez reçu de moi nulle offense.

AUEBLIO»

N'êtes-vous pas le traître don Félix?

UfÀHDO.

Don Félix 1 qu'ai-je entendu?

AVÉLro.

Et ainsi nous allons savoir...

Entrent LIDORO et quelques homiBerf.

LIDORO.

J'ai pu vous joindre à temps, don César. Me voici à vos côtés...
De quoi s'agit-il donc?

AURELIO

C'est la vengeance d'un gentilhomme offensé. Mais puisque vous aussi vous vous y opposez, j'attendrai un moment plus favorable, où je n'aurai pas tant de témoins.

LISARDO, à part»

Que faire? Je voudrais suivre Aurelio, mais je ne puis pas perdre de vue don César ; car bien qu'on l'ait appelé don Félix, b'est par erreur sans doute, et je ne dois pas manquer au rendez-vous.

LIDORO.

Qu'est ceci don César?

DON FÉLIX

Je l'ignore.

LIDORO,

Qui est ce cavalier?

DON FÉLIX

Le père de doua Violante.

UDORO.

Que dites-vous? Le seigneur Aurelio? Qu'a-t-U donc avec
vout^

DON FÉLIX

C'est probablement parce que je suis l'ami de don Félix.

UDORO.

Seigneur Celio, pendant que je vais l'apaiser, puisque mon
bonheur a voulu que je vous trouvasse ici, ne quittez pas don
César.

Il sort.

LISARDO.

Non, seigneur, je ne vous quitterai pas ; car il m'importe beau-
coup de vous suivre.

DON FÉLIX

Excusez-moi, je vous prie, car il faut que je sois seul.

LISAHDO.

Cela n'est pas possible.

DON FÉLIX.

Qu'en savez-vous?

LISAHDO.

Non, soldat don César ou seigneur don Félix, enfin on vous donne ces deux noms, je ne puis vous laisser seul lorsqu'on vous a remis à ma garde.

DON FÉLIX., Je sais ce que je vous dois déjà pour votre noble conduite de tout à l'heure; cependant...

Entre LIDORO.

LIDORO.

Je n'ai pu résister; mais puisque c'est le père de dona Violante qui est chez moi...

USAEDO, à part Comment 1 dona Violante dans sa maison?

USAEDO.

Il faut que nous nous arrangeons pour qu'il se trouve mariée avec don Félix; et ainsi tout sera heureusement terminé. -^ Venez, don César, causer ensemble de cela*

DON FÉLIX»

Pardonnez... je voua suis.

UDORO.

Je ne puis vous laisser.

LISAHDO, à part.

Quel ennui!

LIDOEEO.

Venez. — Seigneur Celio, adieu.

Lisitiho.

Le ciel vous garde I

DON FiÊLix, à paru

Puisque je ne puis faire autrement, il faut bien que je confie mon secret. {Bm à Xtaordo.) Seigneur Celio, après les bontés que vous m'avez témoignées, je m'enhardia à voua demander un service qui intéresse mon honneur.

USAEDO.

Que puis-je pour vous ?

DON FBLIXi

Il y a un cavalier qui m'attend à un rendez-vous, pour un duel, et bien que je ne le connaisse pas, je ne veux pas y manquer. It se nomme Lisardo ; le rendez- vous est derrière le ch&teau. Veuillez, je vous prie, Valler trouver et lui dire de ma part la situation ehibarraissante oh je me trouve, dont vous êtes bon témoin ; que je le prie

de m'eicuser, et que nous nous verrons plus tar4.— Puig-je compter

sur TOUS?

LISARDO.

Entièrement, et tous pouyez être sûr que TOtre commission est faite, comme si tous eussiez parlé a lui-même.

DON F^LIZ

Le ciel tous garde mille années I

LIDORO.

Eh bien I Tenez-vous?

DON FÉLIX

Je TOUS suis. {A part.) De cette façon, si mon honneur n*est pas complètement satisfait, du moins il est hors de péril.

Lidoro et don Fëlix sortent.

LISARDO.

Qu'est-ce donc que tout ce qui m'arrive? Comment expliquer tous ces doutes, tous ces mystères?... Je déSe don César, il sort à mon appel, etÀurelio vient le chercher en l'appelant don Félix ! Je croyais que c'était pour moi qu'il venait, et c'était pour venger sa propre offense I Ensuite voilà le seigneur Lidoro qui m'apprend qu'il a chez lui dona Violante I... Comment donc si ce cavalier est don César, Aurelio ne le connatt-il point?... et s'il est don Félix, pourquoi le seigneur Lidoro dit-il qu'il va traiter avec lui du mariage de don Félix?... Le temps seul pourra m'éclaircir tous ces

doutes... Allons joindre Aurelio ; car désormais je dois être à son côté jusqu'à ce que nous nous soyons vengés de ce caTulier, qu'il soit don César ou don Félix... Jusque là, ciel puissant, donne patience à mon courage!

Il sort.

SCÈNE m

^ Un salon dans la maison de Lidoro.

Entrent DOŦĬA SERAFINA et FLORA, masquées.

DONA SERAFINA

Qu'as-tu dit à dona Violante?

FLORA

Que plusieurs de tos amies tous aTaient persuadée de tous déguiser, et que tous alliez aTcc elles à un grand festin.

Viens donc vite.

FLORA

Quoi ! TOUS êtes bien résolue?

DONA SERAFINA

Sans doute. Ayant appris de dona Violante que don César est l'unique cause de ses chagrins, et celui-ci n'ayant pas profité de

l'occasion que je lui aTais donnée de me parler, quoique tu l'aies aTerti par deux fois en chantant, je dois croire que c'a été pour ne

pas lui inspirer de jalousie. Mais cette jalousie qu'il lui a épar-
gnée, c est moi qui 1 ai prise ; et c'est pourquoi, sur son refus de
me venir trouver au jardin, je prétends l'aller trouver chez lui. Là
je lui dirai tout ce que je pense, tout ce que j« sens, et quand j'au-
rai Dien soulagé mon cœur, je me vengerai de lui par le dédain et
le mépnns. — Allons, Flora.

FLORA

Il ne faudrait cependant pas...

DORA SERAFUIA.

Tais-toi, ne me dis rien. Tu as raison, j'en conviens, mais
quelle raison peut être plus forte que le ressentiment d'une
femme offensée?... MarchoDf.

Biles sortent.

SCÈNE nr

Vu» aatre cbambre dans la nAme maison.

Entrent DOfÎA VIOLANTE et NICE

NICE

Dites-moi, madame, que prétendez-vous?

DONA VIOLANTE

Ahl Nice, puisque dona Serafina est allée ce soir à la fête, si je pouvais parler à don César et achever de le convaincre!... et combien je voudrais que Fabio arrivât pour garantir la vérité de mes paroles 1... Que je serais heureuse si je réussissais à le persuader, et si mon père, quand il viendra ici, me trouvait mariée avec lui !

NICE

Je ne sais que vous conseiller; et si vous entrez dans l'appartement, il est à craindre qu'on ne vous y retrouve encore. Ou bien, peut-être n'y viendra-t-il pas.

DONA VIOLANTE

n est un moyen, Nice, de ne courir aucun risque.

« , NICE

Et lequel?

DONA VIOLANTE

C'est de nous déguiser, comme tout le monde se déguise à Milan a cette époque.

NICE

Eh bien ! il y a ici une suivante avec qui je me suis liée, et qui nous donnera ce qu'il nous faut pour cela.

DONA VIOLANTE

En ce cas, Nice, avertis-la, je te prie, et dis-lui que si par hasard un vieillard vient me demander, elle réponde... Mais ce sera pour plus tard. En ce moment, j'aperçois le seigneur Lidoro et

don Félix qui entrent, et je ne veux pas être vue par eux. Toi, reste ici pour qu'ils te trouvent seule au besoin. {A paru) Fortune! je me re-

commaAde à toi, «t t,n me dois un dédonundgeaieiit pour teg U^

jufUces l.*.

nie lort.

Entrent LIDORO et DON PÉLIX.

UDORO.

Que finit doua Serafina?

NIGB.

Elle est sortie, je crois, avec deux de ces amies.

LIDORO.

VouSt allez de ce côté. (Nice sort, A don F^lix,) H ne fout pas tarder davantage à parler a don Félii.

DON FÉLIX

Je ne doute pas, seigneur, qu'une fois bien assuré que dona Violante n'était pour rien dans ca guat^pens, il ne s'empresse de l'épouser ; et ainsi la première chose, c'est que dona Violante s'explique avec lui.

UDORO.

Eh bien ! comme pour les conversations de ce genre on est moins gêné devant un ami que devant un homme de mon ftge»

veuillei intervenir, je vous prie, et vous arranger de façon qu'ils puissent s'expUqueri {À p ar (,) Je sul» d'autant plua iU»e que don« Serafina soit sortie.

4e m'en charge volontiers,

MDORO.

Je vous laisse ; mais je reviens k l'instant.

Il sort.

DOIf FÉLIX.

L'affaire va plus vite que je ii*aurais voulu... le ne suis pas em^barrasse avec le prince ni avec le seigneur Ltdoro, quant à cel échange de noms ; mais peut-être que dofia Serafina en voyant que je ne suis pas don César...

Entrent DON GÉSAU et TRISTAN.

TRISTAN

Que ja mil ^r»4> aelgiiavr^ de vous retrouver »ain et »auf l

DON FIÉLIX.

Finissons ces folies.

Je suis heureux, don F(Aix* de voua retrouver avec le seigneur Lidoro ; d'autant que je coxicUis de là que vous n'avez pas été où vdus alliai*

poN véut^

Et mol aussi; aar je n'ai jamais été aussi bien içonvaincu qu'aux jeurd'hiii da v(^ti« aiatié pour moi.

DON CÉSAR

Je ne pouvais pas me conduire autrement.

JOURNÉE ni, 3^e CÉNE IV. 151

DON FÉLIX

Je TOUS remercfecai plus tard de nouveau. Pour le moment, je dou voua apprendre que le seigneur Âurelio est à Milan.

PON C^SAR

Que dites-vous là? — Est-ce que vous Tavez-vuî DON Feux.

J'ai même tire Tépée avec lui , mais sans qu'il y ait eu de sang versé ; et afin que tout finisse bien , don César , nous pensons au mariage de dona Violante. Qu'en dites-vous?

DON G^SAK

Je dis qu'elle m'a satisfait sur presque tous les points. — Son père ayant vu, comme elle prétend, la lettre que Tristan lui devait remettre, je conçois qu'il vous ait pris pour son amant.

DON FÉLIX

Cela est certain. {A Tristan,) En quel moment as-tu donné Jia lettre?

tRISTAN.

Pendant qu'il comptait l'argent.

ix>i<r Fitix.

U était dont 1& 9

TRunraif.

Mon ; nais iaat to piété à èùté.

BON WÉUÊL.

Il ptfiti qu'il fil tOBt, et âissimvla?

TRISTAN

Voyez ce maudit vieillard I

DOK Fiux.

Paliqu'il en «at mti... (On frappé,) Mai» on frtpi^,)• «roisf

TRUTAM.

tè sen, f imagiie^ le revasant.

OON VÉLBL,

Ihivi» éenet

DON CÉSAR

N'ouvre pas I

DON FÉLIX

Pourquoi?

DON CÉSAE«

Je De dois pas assister à l'entrevue.

DON FÉLIX

Ne craignez rien, et n'ayez pas tant de sewipules; je ma contenterai d'expliquer l'échange de nos noms. Retirez -vous seulement derrière la tapisserie. (Don César s'éloigne.) Tu peux aller ouvrir, Tristan.

Entrent DOJĬA SERÂFIMA et FLORA.

DoiĭA ssRAFnR, â don Féli», Seigneur don César, ce n'est plus pour vous exprimer ma recon-

naissance que je viens vous trourer; je viens seulement, comme vous n'acceptez pas les rendez-vous que je vous donne, vous confier un projet que j'ai formé pour vous.

TRISTAN, à Flora.

Et vous, ma reine, vous n'avez pas formé quelque projet pour moi?

FLORA

Moi I dans quel but 1

TRISTAN

J'aurais voulu que vous perdissiez la raison en ma faveur.

DON Feux.

Quel est ce projet, madame?

DONA SBRAFINA.

Écoutez-moi avec attention.

Parlez, madame.

DOftA SBRAFINA.

Dona Violante m'a dit, seigneur don César, que vous étiez l'arbitre de sa destinée. Je me suis laissé attendrir par ses pleurs, par sa sincérité, par son amour; et je viens vous prier que vous ayez pitié de sa noblesse, de sa renommée, de son honneur. Voyez ce que vous voulez que je lui dise; mais songez-y : quelle que soit votre réponsot je la considérerai comme une offense : car si c'est non • vous ne voudrez pas ce que je demande, et si c'est out, vous voudrez ce que je ne désire pas.

DON F^IX.

Vous demandez de moi, madame, un oui on un natif en m'avertissant que vous serez blessée de l'un et de l'autre, et mon malheur est tel, que je dois vous blesser doublement par ma réponse. En effet : oui, il est vrai que don César est l'arbitre du sort de dona Violante, et non, il n'est pas vrai que je le sois ; et je reproduis ma réponse en sens contraire, en vous disant : Non, don Félix n'est point l'arbitre de son sort, et oui, c'est moi qui le suis
*.

DOJTA SBRAFINA.

Je ne vous comprends pas.

DON FÉLIX

Je n'en suis pas étonné.

DOUa SBRAFINA.

Parlez plus clairement.

DON FEUX

Je ne puis.

DOftA URAFINA.

Comment?

* Le tndnclear a conserve & denelii l'ëquiToqnê que Calderon
a mise ToloDtai dans cette phraie.

JOURNÉE in, SCÈNE IV. 153

DON Faux.

Je n'ose.

DONA SERAFINA

Pourquoi?

DON tÈUX,

Je crains trop.

DOİĬA SERAFINA.

Quelle est votre crainte?

DON F^LIX

De vous fâcher. '

DOİfA SERAFINA.

Quoi! don César n'aime pas dona Violante?

DON FÉLIX

Pour cela je vous ai dit oui.

DONA SERAFINA

Et TOUS, n'ête»-YoUS pas don César?

DON FÉLIX

Sur cela je vous ai dit non.

DONA SERAFINA

Qu'y a-t-il donc ?

C'était une feinte que nous avions imaginée, et j'y ai trouvé le bonheur et le malheur de mon nom.

DOÏÏA SERAFINA.

Parlez plus clairement.

DON FÉLIX

Je le veux bien.

DONA SERAFINA

Vous n'avez rien à craindre.

DON FÉUX.

Interrogez-moi.

DONA SERAFINA

Si vous n'êtes point don César, et qu'il aime une autre femme...

DON FÉLIX

Ma franchise répondra à la vôtre. Vous saurez donc que je suis..»

DOi^A VIOLANTE, du dehoft.

Ocieltprotége-moi!

AURBLio, du dehors.

Meurs, ingrate!

LiSARDO, du dehors.

Et meurent tous ceux qui viendront vous défendre 1

DONA SERAFINA

Hélas! quel est ce bruit?

Nous avons fait là une belle affaire t ^

TRISTAN

Toute la maison eit sens dessus dessous.

DON veux.

Pendant que je Tais voir ca fw sa yasse, veuillez m'attendre là.

DON césAH.

C'est la Toix de dona V i a h n^e t fy trfi.

FIdORA.

Fuyons, fùyots, madame.

DoN4 SBIUFINA.

Etpar oùt

Entre DOli[A YIOIANTE , déguisée. • DON céSA».

Qu'est ceci, dona Yiolantat Gomment donc entrez-vous ici déguisée?

DOilA V1oIANTE.

J'ai à peine la force de parler... J'avais mis ce déguisement pour vous aller voir , lorsqu'une servante me dit qu'un vieillard me demandait; et croyant que c'était Fabio, j'allai à sa rencontre... C'était mon père I... Mais le voici qui entre.

DON CÉSAR

Passez dans l'appartement voirâ paadant que nous le retenons

DON vÉLO^ 4 dona Serafina.

Vous, madame, veuillez y entrer également, afia qit'eo na vous voie pag ici.

Dona Violante entre la premièn et seferme 9ill«it44 U perte.
DOÎM «»t4#Hf A.

Attendez doncl

DONA vioiMiNTS* 4i* dehors.

fiiouBMBM ; «ar ii }• nt fennai» pas k port* ja ciaittérais de n'être pas en sûreté.

VL9RA

Ma foi! ^e lui a bien rendu la pareille!

Entrent AUREUO, LISARDO et LIDORQ, Tépée à la maio.

D'où vient donc tout ce bruit dans ma maison t

AURXUO.

Il n'y a point de lieu qui puisse servir d'asile contre la vengeance de l'honneur; et si je trouve ici cette ingrate ou ce traltra*t* LinoRO»

Modérei-Yaiiii I

JOURNÉE m, SCÈNE !?• 159

BON dtutky à part.

Heureusement qae doua YioUaic • pu se cacher.

BON wéuJL, à paru ÀQ Botof ééà HtmÊm, qtn MMMlt U «•!
•■» m mm mm en sûreté I /

UDORo, àpQirt. * GMobie» je m^ ftSUcito que Serafina me loit pas aujourd'hui à la mam>t

ADBKUO.

Laissez-moi passer!

Jtolf CÉSAR.

Si vous ne considérez point, seigneur Aurelio, quelle est la maison où vous êtes, considérez du moins que c'est moi qui la défends.

AURBLIO.

Seigneur don César, n'intervenez pas dans cette affaire, car vous aussi je vous regarde comme mon ennemi depuis la mort de taurencio.

LISARBO.

Quoil c'est vous qui avez donné la mort à mon frère t.. . Apprenez que je suis Lisardo, et donnez-moi satisfaction. oonfAlbu

A nous deux d'abord y car c'est moi que vous avez provoqué le preHHcv«

AUMBUO.

Quoi donc! n^esc-ee pat assez d^un cfttpagê, orgmeRtevx don Félix?

UBORO.

Qu'entends-je! Tout-à-fheure il appelait don Félix don César, et maintenant il appelle don César don FÉHi !

BONA 8ERAFINA, à part.

ciell aie yi|ié de moi !

AURRLio, à Lisardo.

Nous avons devant nous votre ennemi et le mien.

LISARDO.

Vengeons-nous ou mourons.

DONPiiLa.

Vous mourrez t

UBORO.

Un moment!... Écoutez^aoi!

VOIX, du d\$hori, Afritfit arrltef t

Entrent LE PRINCE et des Valets.

LE PRmCB.

Quel est donc ce bruit? Gomme il a Heu dans votre maison, je n'ai pas toulu passer sans m'en informer ; surtout à présent que je Yois chez vous don César et CeHo.

UDoao.

Je vous dirai ce qui en est... du moins autant que je puis le savoir. {Montrant doUa Serafna,) Cette dame est dona Violante, fille du seigneur Àurelio.

DONA SBRAPINA, à part.

Ah ! malheureuse I

LmORO.

Elle a été amenée ici par don Félix {montrant don César), qui est ce cavalier, ami de don César.

AURJEUO.

Prenez garde I vous vous 'trompez : voici don Félix; voici don César.

us PRINCE.

Alors je suis aussi de la partie ; car on m'a trompé.

UpORO.

Moi aussi, puisque je l'ai reçu chez moi.

DON FEUX

Si vous voulez bien m'écouter, mon seigneur, vous serez bientôt satisfait ; car on n'est pas coupable pour être un ami véritable. Don César est l'amant de dona Violante, et comme il avait un rendez-vous avec elle le jour où on le chargea de venir vous voir, je suis venu sous son nom et avec son message. Puis, comme un mien valet a laissé tomber entre les mains du seigneur Aurelio une lettre écrite à sa fille, cela a obligé don César à fuir, et a fait croire au seigneur Aurelio que je l'avais offensé. Ce n'est pas, je le répète, ce n'est pas un crime d'obliger un ami ; surtout quand j'ai voulu par là servir le mariage de don César, qui, par mon intermédiaire, s'offre à épouser dona Violante*

DON C[^]AR

J'en prends volontiers l'engagement.

AURELIO

Alors, comptant sur cette parole, je me tiens pour satisfait.

LISARDO.

Moi non. (Au Prince.) Pardonnez, seigneur, car si je suis au nombre de vos gens comme étant CeUo , je n'y suis point comme étant Lisardo, et je ne renonce pas si aisément à ma vengeance.

JOURN[^]E III, SCÈNE Tf. Itt7

LB PRINCB.

Que YoU8 soyei Celio ou Lisardo , une foif qae je m'interpose, YoU8 pardonneriez comme j'ai pardonné moi-même. {A don César.) Borniez la main à dona Violante.

Avec mille âmes. {A do4ia Serafina,) Et maintenant, madame, puisque tout est pardonné, veuillez tous découfrir.-^Eh bien! que Craignez-Tous?

UDORO.

Pourquoi hésiter t

DON riLH, Oui, madame, soûlerez votre voile , et baiiei U main au seigneur Aurelio.

DOiÏA SSBAVINA.

Quoi! c'est vous qui mêle conseillez t

DON FÉLIX

Certainement.

DONA SBRAFiNA, soulêvont SOfl vûHe, Je le veux bien ; mais vous ne savez pas à quoi vous vous engagez.

UDORO.

Hélas 1 que voi»-jel... Fille ingrate! quoi! vous, sous cet équipage, en ce lien 1-

TOUS

Modérez-vous,

UDORO.

Et comment?

DON Feux.

Suivez l'exemple du seigneur Àurelio ; et puisqu'elle veut bien m'accorder sa main, ne me la refusez pas.

UDORO.

Il le faut bien, car il faut faire de nécessité vertu.

LE PRINCB.

Et où donc est dona Violante?

Entre DOſſA VIOLANTE DONA VIOLANTS.

A vos pieds, oh je cherche un refuge.

D<m CÉSAR.

Donnez-moi la main.

USARDO.

Tout le monde est content, excepté moi.

158 BONHEUK ET MALffïBUIl De mVL.

TRISTAN

E^ 00119 dawip Ftor^t <(i|o Msoii»-nouft

FLORA

Nous alloni nous raconter le» teu contes de la duègne et de la guenon,

TRJ9T41V.

Ce sera pour un autre jour. Pour le moment nous n'aTops
(ffi'jk demander pardon de nos fautes.

DON VÉLO

Et si le bonheur et le malheur en nom a produit ce résultat, ~ que
le ibenàev» éê «iW qi» a composé eel owffwge lii yf K» > sif», au-
près de vous, au malheur de son esprit ^.

' Cette piiceestune des nonibreii»es comédies de Galderoo qui,
sons le titre de Fêtes [Fie\$ta\$l furent d*abord reprâeiatâes de-
raaatferrt. Moitwe a éf^itumtA mmposé plusieurs pièces qui
furent jouées p<ff ^ |«e««uère fois devant Louis HT.

VENGEANCE SECRÈTE

U SEËTO A6BAVio SECa^TA YMGAXiZi.)

NOIKE.

En tarminant ce dramî, Galderon «naone* ^u'il eat histori-
qtM. On eo m* trouyerait sans doute le fopd dans queifu'uof de
cet Aombrewaea ckffonifM» qui furent publiées en Portugal et en
Espagne vers La fia du seiaèae aiàde; mais, malgré nos re-
cherches, nous n'avons pu découvrir cette tradkiaa. Il nous est du
moins facile, grâces à quelques détails du poëtis, de fxer d'iM»
manière certaine l'époque et la date de l'actioA. lias de«« pos-

siècles jouaient du drame se passent dans le courant du mois de
juillet, et la journée dans la nuit du 23 au 24 de ce
même mois, devant le roi don Sébastien pour
Torque. — Ce que dit Calpurnie au moment de la multi-
tude à voir le départ de Tannee par la multitude
l'histoire.

Il s'agit cette fois encore de la vengeance d'un malheureux.
Aussi de cette pièce on songe involontairement à Othello, et
l'on est tenté d'en venir à comparer ensemble les œuvres
des deux poètes. Bien que pour l'invention, le mouvement et la
variété de l'intrigue, la comparaison ne dût pas être défavorable
au poète méridional nous protestons cependant contre le
changement de deux ouvrages qui procède d'idées tout à
fait différentes.

Othello, c'est l'amour ardent et passionné, la jalousie exaltée
avec ses tourmens et ses fureurs. — 4. Le caractère d'Othello c'est l'homme
espagnol ou portugais, susceptible, hautain, implacable.

L'avantage que Shakespeare aurait sur son rival est évanouissant, selon nous, dans le choix plus heureux de son sujet.

Ce n'est pas que le sentiment de l'homme se repose sur des
principes élevés, moins nobles, moins purs, que ceux des-
quels dérive le sentiment de l'amour et de la jalousie. L'homme
étant destiné à vivre avec ses semblables, il est beau à lui de
vouloir obtenir leur estime. Mais comme l'opinion qui distribue
la louange ou le blâme, se modifie incessamment selon les temps
et les pays, le sentiment de l'honneur qu'elle dirige et do-
mine, se modifie incessamment aussi d'après elle. Ainsi d'aujourd'hui

il eat juste et dcoit à son exemple; le lendemain il s'^re et se conwnpt, parce qu'elle s'est-égarée ek^orxonpue ; et alors, pour lui complaire» tt s'em^rte à des aotes qui» afftvoiwéa dans une civilisation particulière» penvent être ayec laiaotu coadnnaéft dans une autre... Il suit de U que le poète qui s'e\$(inspiré du mobile senAimeat de l'honneur, s'expose tftt ou tard èi n'être pas aussi uxûvcirseUement compris et goûté que celui qui a demandé ses inspirations aux sentimens natwrels de l'amour et de la jalousie.

Après avoir fait la part du aqiet, si uwintenan* ou voulait peser le génie V^ les deux grands poètes ont dépensé dans leur ouvrage» même à fious

en tenir aux principaux caractères de leurs drames, on verrait que le prota* goniste de la pièce de Galderon a été conçu avec autant d'art, de force et de logiq[ue qae le héros de l'admirable chef-d'œuyre de Shakspeare.

Deux mots seulement sur Othello. — Le fougueux Othello, aimé de Desdémone qu'il adore, Venlère de la maison paternelle pour l'épouser. — Abusé ' par les suggestions d'Iago, la Jalousie se réveille en son cosur et l'envahit peu à peu tout entier. — Puis, après son crime, quand il reconnaît qu'il a détroit «une perle d'innocence» , désespéré, il se tue lui-mènie, comme pour punir un infâme assassin.

Le héros de Galderon, le Portugais don Lope d'Almeyda, est, lui aussi, un brave et vaillant soldat comme Othello, mais calme, posé, réfléchi. Il a combattu dans les Indes où, sans doute, il a commis sa part des cruautés de la conquête ; mais, h ses yeux, il a décoré d'une nouvelle gloire le nom illustre que lui ont légué ses

ancêtres. Selon lui, ainsi qu'il le proclame au début de la pièce, nul homme ici-bas ne peut se dire heureux, si ce n'est celui qui maintient son honneur sain et sauf. — Don Lope, ainsi annoncé, se marie; il épouse en Gastille, par procuration, une femme qu'il ne connaît pas, mais dont on lui a vanté la beauté et le mérite. — Bientôt il s'aperçoit qu'un cavalier castillan rôde sans cesse dans sa rue, devant sa maison. Puis, ayant consulté sa femme sur ses projets guerriers, celle-ci lui a conseillé de suivre le roi, de partir. Puis, un soir, en rentrant chez lui, il trouve un étranger, le même étranger dont l'assiduité l'importune, caché dans sa chambre. Au lieu d'éclater, il le congédie gravement et poliment ; il dissimule ses soupçons afin de ne pas compromettre son honneur. — À quelque temps de là, des avis lui arrivent, adroitement donnés par un ami dont il est sûr, et il a lieu de penser que le roi et le public sont instruits de sa disgrâce... Que fera-t-il? Il considère le monde, et il voit que ce monde inique flétrit les uns pour les fautes des autres, que l'inconduite de la femme déshonore le mari... Ah! sans doute il y a là un préjugé barbare ; mais lui, seul et faible, il ne peut pas réformer la société ; il ne peut, il ne doit que lui obéir. Donc il vengera d'une manière éclatante son honneur outragé. — Mais un accident survient qui l'oblige à renoncer à ce dessein. Don Lope a un ami qui est insulté de nouveau à propos d'une offense qu'il a jadis châtiée publiquement. Apprenant par cet exemple que la publicité donnée à la vengeance ne sert qu'à confirmer l'affront, il résout dès lors une vengeance secrète et l'accomplit. — Et quand il a satisfait ainsi à son honneur, don Lope ne se tue pas, parce qu'il sait qu'il ne s'appartient pas : il part, il va combattre les ennemis de la religion, il va mourir pour Dieu et l'honneur.

Il n'y a pas, malheureusement, dans *A secreto agravio* un lagon et une Desdémone; mais les autres personnages de ce drame sont bien peints et groupés avec habileté autour du personnage principal. — Don Juan, si énergique et si délicat, et si soigneux de la réputation de son hôte, est bien l'ami qu'il fallait donner à don Lope. Don Louis de Benavidès, qui déteste en don Lope le Portugais et le possesseur de sa maîtresse, est plein de vérité. Dona Léonor la Castellane, qui aime toujours l'amant qu'elle croit mort, et qui le retrouvant n'a pas le pouvoir de lui résister, mérite encore, malgré sa faute, un certain intérêt. — Remarquons en passant que, chaque fois qu'il a traité un sujet analogue, dans le Médecin de son honneur (*ei Medico de m honra*), et dans le Peintre de son déshonneur (« *I PwiCor de tu desfwnra*), comme

dans *A seereto agravio*, Galderon a eu le bon esprit d'être « blûr entré. Tamant et réponse une liaison préexistante au mariage.

Quoi qu'il en soit, le caractère du roi don Sébastien ne soit ici l'accessoire, Galderon l'a esquissé avec beaucoup de fidélité. C'est bien là le prince administrateur infatigable, le capitaine aventureux qui s'était proposé Alexandre pour modèle. Rien de plus conséquent que la Padniiration qu'il donne à la conduite de don Lope : il appartenait à un prince qui, né avec des passions violentes, était demeuré chaste toute sa vie, d'applaudir à la vengeance d'un mari outragé.

On sera choqué probablement de la douleur que montre don Lope sur la perte de la femme qu'il vient d'assassiner. Mais d'abord, il nous semble à nous que cette douleur n'est pas complètement jouée. Ensuite le peuple auquel s'adressait notre poète devait aimer dans cette hypocrisie, tout sincère qu'il était, l'empire de la volonté sur le sentiment et une sorte d'hommage à

l'honneur. Au reste, ce qu'il y a de curieux, c'est que dans la plupart de ses Autuï Galderon prêche le mépris de cet honneur auquel il a consacré ses drames profanes; et Lope de Vega, qui s'en était inspiré également, a écrit contre lui ces paroles éloquentes: « Honneur l honneur 1 maudit sois-tu. Détestable invention des homnles, tu renverses les lois de la naturel Malheur sur celui qui t'inventa ! » Mais quand les deux grands poètes se révoltaient ainsi contre l'honneur, ils cessaient d'Atre Espagnols, ils étaient seulement chrétiens.

SCÈNE L

La place du palais.

Entrent LB ROI DON SÉBASTIEN, DON LOPE D'ALUETDA, MANRIQUE, et le Cortège.

Une autre fois déjà, grand roi et noble seigneur, je vous ai demandé cette autorisation, et vous avez eu pour bon mon mariage ; mais moi, qui vis toujours attentif à vous soumettre mon sort et mes pensées, je viens vous rendre compte de mon choix, et vous supplier que je puisse, ayec votre agrément, suspendre enfin mes armes, renoncer aux travaux de Mars pour les loisirs de la paix, à la gloire pour l'amour. Je vous ai servi de mon mieux, sire, et je sollicite de vous cette faveur pour ma récomp<*.nse dernière. Si votre bonté me Taccorde, j'irai aujourd'hui au-devant de mon épouse bien-aimée.

LE ROI

Je désire tout ce qui peut vous être agréable ; je souhaite l'augmentation de votre bonheur, et me réjouis par conséquent de votre mafiage. Si je n'étais absorbé par les soins qu'exige la guerre que je vais porter en Afrique, je vous aurais servi de parraina

' En Espagne et eu Portugal, les nouveaux marirâ n'ont point, comme en France, un garçon et une d»moi\$elU Shxinneur; ils sont conduits à l'auiel par un parrain et une •larratn*. S'il faut en croire les anciennes romances espagnoles, aux noces du f <iiâ doB Eodrigtttt, le roi Ferdinand fut le parrain dn grand chevalier.

DON LOPB.

Puisse le laurier divin qui couronne votre front durer éternellement 1

LE ROI

Comptez à jamais sur mon estime.

L6 roi se retire iaiti da oorUge.

MANRIQUB.

Vous devez être eontent à cette heure t

DON LOPB.

Oui, rien n'égale mon bonheur et ma joie. » Que ne puis-je Toler!

MANRIQtJI.

Comme le vent, n'esMl pas vrai?

DON LOPB.

Non, Tair est un élément paresseux et tardif; ce ne sent pas ses ailes que J'envie, je voudrais avoir les ailes, les ailes de feu de l'Amour.

MANRIQDB.

Afin que je n'en ignore, dites-moi donc le motif d'un pareil empressement.

DON LOTS

Tu le sais,* mon mariage.

MANRIQim.

Quoi I seigneur, ne considérez-vous pas qu'il y a là de quoi e[^]frayer le monde, qu'un homme ait tant hâte d'aller se marier t gi ' aujourd'hui, parce que vous voulez vous marier, vous vous plaignez même du vent, que ferez-vous donc quand vous voudrez devenir veuf?

«Btre DON JUAN DK SILV A , jtaiivrfweBt v4(a.

DON JUAN, à part.

En quel état différent je me flattais de revenir vers toi, è ma chère patrie, en ce malheureux jour où je te fis mes adieux 1... le regrette maintenant d'avoir porté mes pas sur ton soi ; car il est toujours mieux pour un infortuné de vivre en un pays où il n'est pas connu... Il y a du monde ici. Il ne convient pas cpi'on ne voie en ce misérable équipage.

Dov ii>p«, â pwrû En cro»ai-je mes yeux? est-ce ia vérité ou bieu ujm ittusion? {Appelant.) AtiMides! don luan l

DON JVAN.

Don Lopet

DON LOPB, eowrant vert don Juan.

Je doutais d'un si ^and bonheur, et j'ai suspendu mon eoifbrassade.

DON JUAN

De^^flee, arrêtez!... Je dois me défendre de vos caresses... mon ami I ô don Lope ! an homme aussi pauvre que moi n'a pas le droit d'appuyer sa poitrine contre le sein d'un homme aussi riche.

DON LOPE

Il est mal à vous, don Juan , de parler de la sorte ; car si la fortune donne les biens d'rci-bas, le ciel seul peut donner un ami tel que vous... Et qu'est-ce que la fortune en comparaison du ciel ?

DON JUA.N.

Quoique vos généreuses paroles me raniment, je suis accablé de tant de maux 1... Hélas ! il faut que mes malheurs soient bien grands pour surpasser encore ma pauvreté... Afin que mes chagrins obtiennent quelque adoucissement, — s'il est possible qu'il y ait de l'adoucissement pour de pareils chagrins, — écoutez-moi, don Lope, avec attention. — A la fameuse conquête de ces Indes qui sont à la fois le tombeau de la nuit et le berceau du soleil, nous sommes partis ensemble liés par une telle amitié que c'était

en deux corps un seul coeur et une seule âme. L'ambition de la gloire, bien plutôt qu'un vain désir d'acquérir des richesses, nous inspira l'audace d'aborder ce pays lointain , à l'existence duquel on n'avait pas cru jusqu'à nos jours. La noblesse portugaise, se confiant à la fortune, entreprit une navigation qui sera dans l'avenir bien autrement célèbre que la navigation fabuleuse de Jason. Mais je laisse le soin de cet éloge à une voix plus capable que la mienne de conter les hauts faits de cette héroïque nation. Le grand Louis de Camoêns a écrit avec la plume ce qu'il avait accompli avec l'épée, et il a montré autant de génie dans son poème qu'il avait montré de valeur dans ses exploits. — Lorsque la mort de votre père vous rappela ici, vaillant don Lope, je demeurai là-bas. Vous savez de quelle estime je jouissais alors auprès de mes amis... que j'ai perdus aujourd'hui. Cette idée ajoute à ma peine; mais non, elle est la seule consolation qui me reste... Voyez si je suis malheureux et si le sort me persécute injustement, puisque je ne lui en ai donné aucun sujet, aucun prétexte. — U y avait à Goa une dame , laquelle était fille d'un homme qui avait amassé de grands biens dans le commerce. Quoique d'ordinaire la beauté et l'esprit ne se rencontrent pas réunis, elle était belle et spirituelle. Je lui rendis des soins et j'eus la joie d'être par elle distingué. Mais qui gagne au jeu en commençant qui ne finisse par perdre à la fin ? qui a d'abord été si heureux qu'il n'ait pas décliné ensuite ? Et n'en est-il pas de l'amour comme du bonheur et du jeu?... Don Manuel de Souza, le fils du gouverneur Manuel de Souza, homme d'ailleurs plein de courage, de mérite et de talent (car si je lui ai ôté la vie, ce n'est pas une raison pour que je lui ôte aussi l'honneur), don Manuel s'était épris de la même dame et passait publiquement à Goa pour mon rival. Sa prétention

JOURNÉE I , SCÈNE I. 166 m'inquiétait peu; au contraire, favorisé comme je l'étais, le dédain qu'on lui témoignait me faisait mieux sentir mon bonheur. Un jour que le soleil s'était levé à l'orient encore plus beau que de coutume. Violante, — ainsi se nommait cette dame, — sortit de chez elle. . Plût à Dieu que ce soleil eût été euseYeli dans une nuit profonde, ou que Violante n'eût pas quitté sa maison! mais il suffisait que j'eusse désiré que l'un ou l'autre ne sortit pas , p«ur qu'ils sortissent tous les deux!... Entourée de ses valets, elle se rendit vers le port, où l'arrivée d'un vaisseau avait attiré une foule nombreuse... Ce fut la cause de mes disgrftces... Nous étions, mon rival et moi, dans un attroupement composé de militaires et de nos amis communs, lorsqu'elle passa devant nous. Elle allait si gracieuse, que sa vue lui gagna tous les cœurs ; sa démarche légère enchantait et charma tous ceux qui la regardaient. Un capitaine dit : « Quelle belle femme!»* — A quoi don Manuel répondit: «Et le caractère est à l'avenant. — Est-ce qu'elle serait cruelle? demanda l'autre.— Ce n'est pas pour cela que je le dis, répliqua-t-il ; mais parce qu'en sa qualité de belle elle a choisi le pire. > — Alors moi je dis : « Personne n'a obtenu ses faveurs, parce qu'il n'y a personne qui les mérite; et s'il y a quelqu'un qui les mérite, c'est moi! — Vous mentez ! dit-il... » — Je ne puis achever; ma voix se trouble, ma langue se glace, un froid mortel parcourt mon corps et me saisit au cœur; ma vive douleur se réveille qui me rappelle et me répète cette injure O tyrannique préjugé! vile et méprisable loi du

monde!... Pourquoi faut-il que quelques paroles insensées puissent souiller l'honneur le mieux acquis, — acquis à si grand' peine? Pourquoi un seul mot jeté en l'air peut-il atteindre et détruire la réputation d'un homme honorable?.. Comment, puisque l'honneur est un diamant, un souffle peut-il le consu-

mer? Comment, lorsque son éclat est plus pur que celui du soleil , un souffle peut-il le ternir, de même que le soleil est terni par un nuage?... Mais, entraîné par la passion, je m'écarte de mon récit; pardonnez, j'y reviens. — A peine don Manuel eut-il prononcé ce démenti, que mon épée rapide passa du fourreau dans sa poitrine. On n'eut pas le temps de m'arrêter ; le châtiment suivit l'insulte comme la foudre suit le tonnerre. 11 tomba à terre sanglant et mort. Moi aussitôt je me réfugiai dans une église qui avait été fondée en ce pays par des religieux de l'ordre de saint François. Comme le père de don Manuel était le gouverneur de la ville, je fus obligé de m'y cacher. Je demurai trois jours, rempli de crainte et de terreur, enseveli vivant dans ce sépulcre. Au bout de ces trois jours, le capitaine du navire qui était venu à Goa et qui devait retourner à Lisbonne, ayant daigné m'offrir de me recevoir dans son vaisseau , je parvins à m'échapper à la faveur des ombres de la nuit. Je suis resté au fond de ce vaisseau tout le temps de la traversée .. — Ah! don Lope, pourquoi l'opinion publ/::;'^ notn-t-elle d'infamie l'homme qui souffre

uh affront? ou pourquoi du moins ne l'excuse-t-elle pas quand il s'en tenge? Pf'y â-t-11 pas une folle contradiction à le punir en même temps et de l'outrage qu'il enduré et de ta vengeance qu'il en tire?... — Je suii arrivé aujourd'hui à Lisbonne; mais si mal vêtu, si pauvre, que je n'osais y entrer... — Telles sont mes aventures. Je oMse d« m'en plaindre désormais ; je suis même tenté de m'en réjouir?) puisque je leur dois de vous revoir... Je vous serre dans mes braa mtMe et mille fois et bieti tendremetit, si un homme aussi infortuné est digne encore, illustre don Lope d'Almeyda, de cette gràc6y de cet faonuetir !

Don LOPS.

L'ai écouté totte blfttolre avec l'attention qu'elle mérite, don Juan de SiWt, et tout bleu considéré, j'estime qu'il n'y a pas une âme qui vive, quelque délicate et subtile qu'elle soit, qui puisse trouver en TOUS la moindre chose à reprendre. Quel homme n'est pas soumis, dès sa naissance, à l'inclémence du temps et aux rigueurs de la fortune? quel homme est libre d'empêcher qu'une langue ennemie ne lance sur lui son irenin?... Non, personne ici-bas ne peut s'appeler heureux, si ce n'est celui qui sort d'affaire ainsi que tous, après avoir châtié un ilisolent et éU conservant son honneur sain et sauf. Done« mon cher don Juan , ne youà affligez plus ; que ces noires pensées et ces sombres souvenirs Cessent enfin d'obscurcir le lustre de votre antique honneur, et qu'on voie aujourd'hui en notre amitié la vertu de ces plantes qui , chacune séparément , sont un poison funeste ; mais qui, mêlées ensemble, sô corrigent et se neutralisent de telle sorte qu'elles deviennent alors un breuvage salutaire. Vous avez du chagrin..» moi j'ai de la joie; mettons en commun nos sentiments , tempérons votre tristesse par mon contentement, mon plaisir par votre peine ; arrangeons-nous si bien que le chagrin ou la joie ne puisse tuer aucun de nous'... Je me suis marié en Castille par procuration, je dirais atec la femme la plus belle, si la beauté n'était pas la moindre qualité que ToU doive chercher en celle que l'on prend pour épouse; mais atec la femme la plus noble, la plus riche, la plus sage et la plus vertueuse; vous ne sauriez rien imaginer d'aussi accompli ; elle se nomme dofia Léonor de Mendoza. Mon oncle, don Bernard, doit arriver aujourd'hui avec elle au village qu'on appelle Aldea-Gallega, où j'irai moi-même à sa rencontre, habillé comme pour une fête, ainsi que vous voyez Elle est attendue là par une jolie barque galamment pavoisée, et qui sans doute accuse de lenteur les ailes légères du

temps. Ce qui augmente mon bonheur, c'est de vous voir de retour, mon cher don Juan. Ne vous tourmentez pas, ne vous inquiétez pas d'être pauvre, je suis riche; ma maison, ma table, mes chevauxX) mes valets, ma vie, mon

' GalderoB ifMt lerti de la mèilie p«ttsëê dans la pièce intitulée Peor estd g«M tsUiJlm, De mal en pia.

Uonneur, tout est a vous, mon ami. Consolez-vous, puisque la fortune vous laissé uti atni véritable, puisqu'elle a été sans force contre vous, puisqu'elle fie vous a pés enlevé cette Valeur qui vous soutient, ni cette htne qui vous anime, ni ce brai qui vous défend... Ne me répondez pas; laissons là dés éotnplimens qui ne signifient rien entre amis. Venez, partons; je veux que vous Soyez témoin de mon bonheur. Mon épouse doit entrer aujourd'hui à Lisboone, elle est saris doute de TaUtre (Sdté. Nous ferons ces trois lieues de mer avec elle.

Mais songez, doti Lope, que ttion éqttipettieilt tie petitiei pM que je vous accompagne. Le monde ne Jtige pas les hommes sur leurs sentimens, il les juge sur leurs habits.

noN top«.

Tant pis pont le monde qui ne considéré pas (}ue les broderies ne paì>ent que le corps, que là pai*ure de Tàme, c'est la noblesse, et qu'une àme noble vant mieui qu'un corps couvert de broderies!... Venez avec moi, vous dis-je. — Et que mes soupirs enflent les voiles de notre vaisseau , si les soupirs de l'amour sont assez puissans pour cela !

non iÀy (ji don jTQàB MrUnt.

Je vais prendre les devants avec une de ces barqUëS qu'on nomme mulettes, et j'irai plus vite qu'avec toutes les mules du monde. J'annoncerai à ma nouvelle maîtresse l'AftiVée de son mari, et j'en aurai sûrement une bonne étreinte ; car le premier jour des noces une femme ne refuse rien , par la raison qu'elle devient dame et qu'elle cesse d'être demoiselle^.

Illwrt

SGÈISE U.

Un terrain au pied d'une montagne.

Entrent DON BERNARD, DO^IA liBo1H)I| et SYIIBNB.

nom iuMARD.

Reposez-vous, belle Léonor, au pied de cette ttidhtagtté éOUiDnnée

* « lo me quiero adelantar En alguna dettas bareas Que lla-man muktes^ y oy Biendô c&jo wm ¥»uUtca., etc. Mè. >

Ètuhtaê sigDîBe héquillet. On appdle muteiat i tisbonné (en èlpagaot mulettes) des bateaux de pêcheurs, plats et légers, qui ont de ekac|ae eftlë dé lengoM raine» à denaeure. Manrique dit : Je m'en vais prendre tes devans dans une de ces barques que l'on appelle muUtet^ et courant aujourd'hui oomme un boitew snr des bouilles... etc.»

' Il y a ici une autre plaisanterie qu'il nous a été impossible de reproduire. Elle porte sur la triple signification du mot /brçocd» : 1^ contrainte, 2'* Tiolëe, So salir d* forçth do, SMtur des gaiëras.

de fleurs, où le printemps a convoqué sa cour ; reposez-vous
\k quel ques instans en attendant TarrîTée de don Lope , votre
heureua époux, — et chassez loin de vous cette affliction. Je la
conçois bien d'ailleuri, la vue du Portugal vous fait ressouvenir
que vous avez quitté la CastiUe.

LiONOR.

Illustre don Bernard d*Almeyda, mon affliction, soyez-en per-
suadé, ne procède pas d'ingratitude... Je sens aussi vivement que
je le dois rhonneur que mon sort m*a procuré... mais, vous le sa-
vez. . il y a souvent des larmes qui viennent de la joie.

DON BERNARD

Vous vous excusez, madame, d'une manière si flatteuse, que,
ne serait-ce que pour cette excuse, je vous serais reconnaissant
de votre faute, si c'en est une de pleurer... Je vous laisse un mo-
ment, afin que vous soyez plus libre de vous distraire de cette
mélancolie. Asseyez-vous là, vous serez à l'abri de cet ardent so-
leil. Que le ciel vous gardai

Uiort.

UtoNOR.

Il s'en est allé, Syrènet Oui, madame.

Personne ne nous écoute?

Nous sommes seules.

STRàmi.

liONOR.

STR^NL.

L^ONOR

Alors que ma douleur s'échappe en liberté hors de mon sein ;
que mes peines cruelles s'exhalent de mon Ame qu'elles tuent , et
que mes larmes éteignent, s'il est possible, le feu dévorant qui me
consume.

STRÈNB.

Que dites-vous là, madame t

liONOR.

Laisse-moi, Syrène.

strAnb.

Songez au péril, à l'honneur.

LlftONOR.

Comment t toi qui connais mon chagrin, c'est toi qui me répri-
mandes de la sorte, c'est toi qui me reproches mes pleurs, c'est
toi qui me conseilles de me taire!

STRÈNK.

J'écoute votre inutile plainte, et...

LéONOR.

Ah I Syrène, quand donc une plainte est-elle inutile ? Lors-
qu'un oiseau timide, enlevé de son nid par une main impitoyable,
a été

renfermé dans la cage qui doit lui servir de prison, il se plaint en âges chansons mélodieuses, et par là il allège l'ennui de sa captivité. De même ma plainte à moi me soulage.

STRftzfl.

Fort bien; mais qu'en espérez-vous? que prétendez-vous désormais? Don Lonia est mort, .et vous, vous voilà mariée I

LÉONOR

Ahl Sjrène, hélas! dis plutôt, dis que je suis morte avec don Louis ; car si le destin m'a contrainte à ce mariage, tu m'y verras sans plaisir, sans joie, toujours triste, toujours sombre, et, pour ainsi dire, plutôt morte que mariée. Ce que j'ai aimé une fois, je puis le perdre ; mais l'oublier, je ne puis. Eh quoi l l'oubli pourrait venir là où l'on a vu l'amour ! Non, non... une femme au cœur noble n'oubliera jamais ce qu'elle a aimé, ou elle n'a pas aimé , si elle oublie. Rappelle-toi tout ce que j'éprouvai quand je reçus la nouvelle de sa mort. Si depuis je me suis mariée, tu sais à quelles considérations, à quels ordres j'ai cédé... — Mais il faut, ma fierté me ' le commande, il faut que je prenne ici congé de mon amour... mon amour! séparons-nous; vous m'avez accompagné un assez long espace» et vous ne pouvez me suivre jusqu'aux autels de l'honneur.

Entre Bf ANRIQOE.

MANRIQnB.

Trois fois heureux, moi qui arrive! vingt fois heureux, moi qui accours ! cent fois heureux, moi qui débarque le premier pour être le premier à baiser l'empreinte de ce pied sous lequel naissent des fleurs, comme s'il était le printemps de l'été. Et

puisque me voilà, je baise de nouveau tout ce qu'il m'est pennjs de baiser sans offenser mon Dieu.

liONOR.

Qui êtes-vous?

HÀNRIQUB.

Le moindre des valets de mon maître, le seigneur don Lope, mais non pas le moindre parleur ; et je l'ai devancé pour vous annoncer qu'il venait.

LÉONOR

Il ne montre guère d'empressement... [Elle lui donne quelquei pièces de monnaie.] Voilà pour votre peine... Et en quelle qualité servez-vous don Lope ?

MANRIQOE.

Est-ce qu'un homme qui a un caractère aussi gentil pourrait être autre chose que gentilhomme?

Vous, gentilhomme !

MANRIQUB.

Oui, madame,— de la gaieté* — Je suis le valet par excellence, le prototype des valets, propre à tout, bon à tout ^ : quand je garde la maison de mon maître, son majordome; quand j attends de lui quelque habit, son chambellaû \ fiOti thattre d'hôtel, quand je prends pour moi le méillèUif knofeeau* ion BêCfétaire pé\i âi\$cf«l) quand je confie ses secret» à nos tolftinl; Mil éCUyer ifltr«pid«, lorsque, pouf ne pas aller à pied, je sors sur le cheval

sous prétexte de le mener promener; ion intendant, quand je lui compte quelque chose t son caissier» en même temps, quand je compte aui autres quelque chose de sa part^; son ohéf d'offioei quand je détourne par hasard une pièce d'argenterie ; son pourvoyeur, quand je fais danser l'anse du panier ; et enfin son cocher, quand je le conduis à ses amours. Et après, madame» permettei que je vous dise que je remplis toutes oêB diargei sans mé plaindre , et que je me conteQle de murmurer pour ohaeune sëptréaent.

LiONORi

C'est bien.

Skr an gMU de Moior» HâMnqne l'éloignei — Ltfonor ai Syrène etaieni bu A rtfearl. -

Bfttrem DON BSKNAllb, DON LOUIS et GHLIO.

DON LOUIS, à don Bernard.

Je suis marchand , et les diamans sont ma partie... On dit que les diamans sont des grains bruts que le soleil durcit, perfectionne et embellit de ses rayons au fbttd dé la mine embrasée... Je passe de Lisbonne en Castille. J'ai aperçu dans le village voisin la mervètUe du ciel sous les traits d'une dame que vous accompagnez^. Le bruit public m'a apprU aussitôt que c'est une nouvelle tnariée ou qu'elle va pour se marier. Cotnmé mft maréhandise n'est jamais mal venue des dames , et que touâ les mariages commencent par des présens de parure et de bijoux, je voudrais vous montrer quelquesuns des miens, qui sont en vétité aussi brillans que des étoiles... pour voir si l'occasion et le désir me procureront quelque bénéfice, chemin faisant.

dOM BËkî^AHh.

Vous avez eu Ik une bonne idée et Vous ètéiS vetlu ft propos. Cette dame est fort triste ; j'ai envie de lui offrir un bijou pour essayer de l'égayer un peu. Attendez-moi la, je vais d'abord la prévenir.

* « ...Ptndanga de eriadot Hadta del palo que quierm. »

Mot à mot : « Le pendanga des valets, fbit dti bois que l'on Teat. » On appelle pmu icfiya, an jou «le quînêUu^ le ralet de carreaa. Ce jeu coDsiste à assembler quatre cartes, une de chaque couleur, et celui qui a le plus de points ^agne. Le Talêt de carreau sert d'i-toot.

* Il y a Ici OB jeu de mots sur le double sens de confodor, qui rent dire caissier et OBteur.

"^ DON Lom».

Eh bien! seig^neur^ en ce cas, veuillez, Je tous prie, lui porter, comme une preuve de ma sincérité, ce diamant. Dès <|u'elle Taura TU, Je ne doute pas, seigneur, qu'elle ne vous permette de m*amener à ses pieds.

DON BERNARD

C'est une pierre rare... quelle belle eau t quel éclat! quels feui! — Attendez, je reviens... {Il i*approch\$ dé Léonor,) Il arrive id, divine Léonor, un marchand entre les maini duquel vous verrez des bijoux de prix et fort beaux. Je voudrais, si cela peut vous être agréable, vous en offrir quelques-uns, à votre choix. Voici un diamant quMl in'a demandé de mettre sous vos yeux comme échantillon. Tenez, regardez-le.

Il loi doBM le dl«Bt«t.

liONOA» à JMTf.

Que vol»-Jef ciel I

DOM nnuiAB».

EhbienI

iiioiii»»AjMrf.

U B'oi le «Min.

DON BERNARD

Désireff-vous que je Tom ramine?

lioMOR, à partt Hélatl et dianant m le mime qua,.. (i S^ètH*)
lM»k do ?•• «irtSyfèno*

DON milA^Q*

Cm DMî qui M, «M4UM.

IU*ëlçi|ii*.

liONOR.

Ohl que Tamour me délivre de ce charme! Ce diamant que tu vois, gyréne, est le même que Je donnai autrefois à don Louis de Benavidès, Oui , ou mes larmes m'aveuglent, ou c'est le même. Il faut que je sachie aujourd'hui par quelle suite d'accidens il est revenu en mes mains.

STR^NB.

Prenez garde, madame ; ealmes-vous... les votcl qui arrivent.

Don Louis deranoe don Bernard.

MN asaNARD» djMifl, Ce marchand est bien prMSé de vendre. Us sont tous les mêmes.

DON LOUIS» à I49f^rl C'est moi, madame...

iéONOR.

▲ ma da ma doulaurl réalisation de mai révatl

SYR^NE

PrenesE garde, madame, et taisez-vous. Je vois maintenant le motif de votre surprise.

Don Bernard a'appaeho.

DON LOUIS

C'est moi, madame, qui profite de Toccasion que me présente la destinée, et qui espère trouver un placement que j'ai désiré si long-temps. Je porte avec moi les bijoux les plus beaux, les plus curieux. J'apporte entre autres une constance^ dont vous serez contente, si je ne me trompe, car il me semble qu'elle ferait bien sur votre cœur... J'apporte aussi un amour en diamans. On dit ordinairement que l'amour est fragile ; j'ai composé celui-ci des pierres précieuses les plus dures, afin que le mien ne fût pas comme les autres... J'apporte de plus un cœur dans lequel il n'y a rien de faux; et parmi ces bagues, il en est une (le celles que l'on appelle iouvenir,.. J'avais aussi un joyau formé d'une émeraude et d'un saphir ; mais on m'a volé en chemin l'émeraude , et l'on ne m'a laissé que le saphir, malheureusement. Et c'est pourquoi je me suis écrié dans mon chagrin : a Comment m'a-t-on enlevé

l'espérance, et ne m'a-t-on laissé que la jalousie^!» Si votre l^eauté y consent, je m'estimerai heureux de vous montrer ma constanec, mon iouvenirf mon cœur et mon amour,

DON BERNARD

Ce marchand a de Tesprit ; il joue sur le nom de ses bijoux afin d'engager à les voir.

lioNOR, à don Loui\$.

Bien que'je ne doute pas que vos bijoux ne soient aussi curieux que vous le dites, vous êtes arrivé mal à propos pour me les montrer... J'aurais eu du plaisir à les voir, je l'avoue, si vous étiez venu plus tôt; mais vous éteS"Venu trop tard... Que penserait-on de moi, si, lorsque je suis mariée et que j'attends mon noble époux, j'occupais ici, non pas ma tristesse, mais mon esprit, à contempler ce coBur, cet amour et cette constance^... Je ne veux pas les voir, parce qu'il ne convient pas que j'aie l'air de déprécier vos joyaux à cause que vous me les avez montrés en un mauvais moment... Et reprenez votre diamant, quoique, je ne l'ignore pas, son éclat et sa pureté égalent l'éclat et la pureté du soleil... Ne m'accusez pas d'humeur ou de caprice ; n'accusez que vous-même, qui vous êtes présenté à moi si à contre-temps.

On entend du bruit dans l'ëloïKnement.

MANRIQUE

Voilà là-bas le seigneur don Lope, mon maître I

DON LOUIS, à part.

Hélas ! y a-t-il une disgrâce pareille à ma disgrâce, une douleur pareille à ma douleur?

* Le mot firmaa, que nous aVons traduit par eofWlaiiM,a an dooble sens eo espagnol; il signifie qoelqnefois ane sorte de bijou de forme triangulaire, et plus ordiuairoment fermeté, eomtanee.

' On sait que rëmerande est verte et que ie sapbir est bleu. On sait que la couleur Terie est l'emblème de reapértnce, comme la couleur bleue est le symbole de Tamov ou de la jalousie.

LiéONOR, à part, sort funeste!*, que ne puis-j® me soustraire à une entrevue aussi cruelle !

MANRIQUB.

Mon maître s'approche.

DON BERNARD

Je vais à sa rencontre.

HANRIQUE.

Que chacun ici se taise. Je veux écouter de mes deuï oreilles la première sottise qu'il dira ; car un prétendu à qui sa dame platt et qui la voit face à face ne doit pas manquer de lui dire des sottises'.

DON LOUIS, à Léonor.

femme légère, oublieuse et changeante I 6 femme la plus femme des femmes ! que me répondrez-vous qui puisse justifier votre changement et votre oubli?

L^ONOR

Que j'ai cru à votre mort, que j'ai pleuré sur vous, et qu'on m'a livrée à un autre. Mais je ne vous ai pas oublié pour cela. Et à présent que je vous retrouve, si je n'étais mariée, s'il m'était permis de disposer encore de moi, vous verriez si je suis si légère et si changeante I... je ne le connais pas, cet homme ; je l'ai épousé par procuration.

DON LOUIS

À merveille!... mais ce n'est pas par procuration que vous avez désolé mon avenir, que vous m'avez enlevé l'âme, que vous m'avez donné la mort... Vous aviez raison de dire que vous m'avez cru mort ; j'étais absent, cela revient au même I Bien souvent, lorsqu'un amant n'est plus là, près de la femme qu'il aime» c'est comme s'il n'était plus de ce monde.

LIONOR.

Je ne puis, je ne puis, hélas I vous répondre. Voici mon époux, mon ennemi. Puisque vx)us m'accusez d'infidélité, en parlant à lui, c'est à vous que je parlerai.

Don Louis se retire vers l'extrémité de la scène.

Entrent DON LOPE> DON BERNARD et MANRIQUE.

DON LOPB, à Léonor.

Lorsque la renommée vantait chez nous votre rare beauté, 6
Léo nori je vous aimais de confiance, je vous consacrais sur sa foi
toute

« Porqut un noivo d quien Uplae»

La dnmoy y dverla llegq, Como neudades j'uega.

Es tahuT qut dise y hase. »

le dernier de ces rers présente deux sens ; mot à mot : « Car nn marié à qui sa dame pkdt et qui arrive à la voir, comme il jone un jeu de sottises, c'est on joueur qai dit et qai fait : » ou bien « qui en dit ou qui en fait. »

174 A OUTRAGE SECRET VENGEANCE SECRÈTE, ridolâtrie de mon coeur. Lorsque ce cœur qui vous aimait et vous adorait ainsi, vous cod temple avec ravissement, il dédaigne la vaine image qu'il s'était formée de vous; car la réalité dépasse mille fois ce qu'il imaginait. Vous seule pouviez faire dignement votre éloge. , Heureux celui qui parvient à vous obtenir, et plus heureux encore s'il réussit à vous apprécier! Mais comment pourrait-il être coupable d'un oubli? comment celui qui vous aimait avant de vous avoir vue pourrait-il vous oublier ?

LÉONOR

J'ai contracté cet engagement avant que de vous voir; vivant où mort, j'appartenais à vous seul... je n'aimais que votre ombre; mais c'était votre ombre, et cela me suffisait... Heureuse mille fois si je pouvais vous aimer ainsi que mon cœur s'en était flatté! ma vie eût acquitté parla notre dette commune» malgré tous les périls... Mais lorsque, craintive et tremblante, je vous regarde, si je ne récompense pas un amour si généreux, voici mon excuse : —11 faut vous plaindre de vous et non de moi; car, bien que je vous aie choisi depuis long-temps pour époux» il est impossible que je vous aime autant que je le dois ^.

DON Lovi, à don Bernard»

A cette heure, mon oncto et seigneur» peraiettoi qua j« vwm
presse dans mes bras.

DON BERNARD, etnbrossant don Lope.

Ce seront des liens étemels de parenté et d'amitié»-^ Ne tar-
dons pas davantage. J'ai hAte pour vous d'arriver à Lisbonne ; al-
lons nous embarquer.

DON LOPE, à Léonor»

La mer va être orgueilleuse aujourd'hui de porter sur ses flots
une seconde Vénus.

MANRiQUE, au parterre.

Et puisque voilà le galant et la dame glorieusement mariés,
pardonnez, noble assemblée; l'histoire Gnit ici'.

Don Lope, don Bernard, doîU Léonor et Kanu^ue sortent.—
Don Louii «t Gelio demeurent seuls.

CBLIO.

Maintenant, seigneur, que vous savoa eo qui en est» ne pensez
plus i elle, revenez à vous» aoigMf votre tnilé^ voIm m.**!! m'y •
plus 4m renède nuântonaai»

DON LOUIS

Si fait, Celio» il y en a m.

* Dans l'original le compliment de don Lope à Léonor forme
un sonnet, et la réplique de Léonor un antre. «

■ Souvent dans \% ooura de Ma oomédi«i, CaideroB iTadf-
VMe au publie par rtotcnnédiaire du Groùioêo, Ici, cette allocu-
tioa da KaniviM, m m/mmiat l'intrig«« Yi«al 4à m MMr, noua
semble plaine de finesM et d'esprit.

CBLIO*

Lequel?

La mort.

duo.

Eb 1 seifp[i6ur...

DON LOUIS

Oui, la mort, puÎM^M LàNMir ê'mt jôiiiéft et wêêd amour,
puisque Léonor s'est mariée à vn autre I Et cepcodant il me reste
encore au fond du cœur je ne sais quelle yague espérance. En
parlant à son époux, elle s'excusait auprès de moi de son change-
ment, de son oubli.

CBLIO.

Quelles fottea dUes-vovs là, seigneurT... eUe^eieatrii trec
yoos? DON Loms.

Oui, il me semble l'entendre encore. Je n'ai pas perdu un seul
mot. Écoute, et tu verras si ses paroles s'adressaient à moi. —
«J'ai contracté cet engagement avant que de vous voir. Tivant ou
mort, j'appartenais à vous seul. Je n'aimais que votre ombre ;
mais c'était votre ombre, et cela me suffisait. Houreuse mille fois
si je pouvais ▼oos aimer ainsi que mon cœur s'en était flatté! ma
vie eût acquitté par la notre dette commune, malgré tous les pé-

rils. Mais lorsque, craintive et tremblante, je veus regarde, si je ne récompense pas un amour si .généreux, voici mon excuse : — « Il faut vous plaindre de vous et non de moi ; car, bien que je vous aie cboisi depuis longtemps pour époux, il est impossible que je vous aime autant que je le dois. » Oui, Gelio, c'était à moi , à moi seul que ces paroles s'adressaient. Et puisqu'elle s'est excusée ainsi sur son inconstance, quand même ma folle espérance ne serait qu'un poison ou un poignard doré, peu m'importe!... Vive Dieu! j'aime mieux que le plaisir me tue que la douleur, et au lieu de mourir de jalousie , j'aime mieux mourir d^amour... Que ma destinée s'accomplisse! le but auquel j'aspire m'enhardit et m'enflamme! Mt-ll m'en coûter la vie» j'aimerai Léonor!

in A OUTRA&E SECRET VENGEANCE SECRETE.

JOURNÉE DEUXIEME

SCÈNEL .

Um chambre dans la maiaoa de doe Lope.

Entrent MANRIQUE et STBÈFIE.

mâhrique.

Syrèoe de mes entrailles, qui es , pour mon malheur, une Yraie syrène, puisque tu chann<'J et tu abuses, reviens enfin de cette rigueur avec laquelle tu traites mes hommages; car un modeste valet n'fst pas à Tabri des flèches de l'amour. Accorde-moi de ta main une faveur.

sra&NB.

Que puis-je te donner?

MANRIQDB.

Tu pourrais me donner bien des choses, si tu voulais ; mais je demande seulement de ta bonté» cette faveur de couleur verte qui fait de toi la dame de la Rosette ou Técureuse de la Toison^

STRÈNB.

Tu demandes un ruban ?..

MANHIQUE.

Oui.

STRÈNE.

Mais le temps est passé où un galant se contentait d'un ruban.

MANRIQUE

Il est vrai; mais si j'obtenais celui que j'implore, tu verrais comme je serais par lui inspiré ; les bons mots, les reparties, les plaisanteries couleraient de mon esprit comme de source, et je composerais aujourd'hui même mille cent et un sonnets en ton honneur.

STRJENB.

Pour me voir à ce point ensonnétée je te le donne ^. — Mais va-t'en, voici ma maîtresse.

Hanriqae aort.

* Por Damade lakaada fregona M Tuson.

La plaisanterie de Maerique porte d'abord lur dama, dame, et fregona^ éenrease de Taiflselle ; — ensaite snr le triple sent du

mot loscuia, qui signifie : !<> rosette, 2^ pi^e, embûche, 3" entrelacement forme par les danseurs ; — ensuite snr le mot iHsen. qu signifie & la fois la laine des moutons et nn jeune poulain. Hais nous ayouons ingenament que nous n'avons pu réussir & comprendre la malice cachée sous oe' dernier mot.

* Le traducteur a forgé le mot «woniialtéf pour rendre celui de a o wsi a aAi , fabriqué parCaUeron.

LÈONOR entre.

LiONOR.

J'y suis résolue, Syrène, Il faut enfin que je me déclare; «car je ne m'appartiens plus désormais, j'appartiens à mon époux. Va trouver don Louis, et dis-lui qu'une femme... — Tu n'as pas besoin de prononcer le nom de Léonor; il suffit à un homme noble que ce soit une femme. — Dis-lui qu'une femme, comptant sur la loyauté à laquelle il est doublement obligé en qualité de militaire et d'Espagnol, le supplie de renoncer à son amour ; que l'on s'étonne de sa présence continuelle dans la rue, et que l'on ne souffre pas en Portugal la galanterie castillane... que je le prie de nouveau avec instance et larmes de s'en retourner en Castille, de ne pas me mettre mal avec mon mari ; que sa conduite me peine et m'offense, et que s'il persiste, il pourrait nous en coûter la vie à tous deux.

STHi^B.

Je le lui dirai ainsi, si je puis le voir et lui parler.

L^ONOn.

Il ne sort pas de la rue. Mais ce n'est pas là qu'il faut lui parler ; tâche de le rencontrer en son logis.

STILàNX.

Vous vous exposez beaucoup, madame.

B^Ue sort.

L[^]ONon.

Il vaut mieux me risquer à cela que d'être compromise davantage. 11 m'obéira, il m'écouterà sans doute.

Entrent DON LOFE, DON JUAN et Bf ANRIQUE.

DON LOPE

Hélas l'honneur, quel sacrifice je te fais l

DON JUAN

L'armée d'expédition ne tardera pas à se mettre en marche.

DON LOPE

Il ne restera pas à Lisbonne un gentilhomme, un cavalier. Chacun s'empresse de se ranger sous les drapeaux... chacun veut être le premier à mériter par sa mort une louange éternelle.

MANRIQUE

Us ont certes raison ; mais je ne suis pas de leur avis, et je ne tiens pas à mériter par ma mort ni louanges, ni comédies, ni inter* médes ^.

DON LOPE

Tu n'es donc pas décidé, toi, à partir pour l'Afrique?

• Manrique joue ici sur le mot *loa* qui signifie éloge, louange, et aussi le prologue d'une pièce de théâtre. Tous les drames sacrés de Galderon sont précédés d'une louange {Ua) mi-parlée et mi-chantée, à la fin de laquelle le poète annonce le si et de Vauto qui ira suivre.

Il pourra se faire que j'y aille; mais ce sera pour Toi seulement, et seulement pour avoir par-devers moi de quoi conter. Quant à tuer, «je ne veux pas enfreindre la loi dans laquelle je suis né et dans laquelle je ris. Car enfin cette loi ne dit pas : a Tu ne tueras ni Maure ni chrétien, » elle dit : « Tu ne tueras pas » en général ; et Je m'y soumettrai fidèlement. Ce n'est pas à moi d'interpréter les commandements de Dieu.

MaLéonor

LÉONOR.

Vous êtes bien long-temps sans me voir, mon cher leigneur. L'amour se plaint des instans que vous lui dérobez.

DON LOPE

Que vous êtes une Traie Castillane!... Trêve de vains complaisans et de gracieuses flatteries. Nous autres Portugais, nous préférons au sentiment le langage de la raison, parce que celui qui aime comme il le dit, ôte du plaisir à sa manière de sentir. Si l'amour est aveugle chez vous, ma Léonor, U est muet chez moi.

MANRIQUE.

Et chez moi, enragé comme U démon.

DON U>PS

Il me semble, Manrique, que toujours, selon que je suis triste, toi tu es content et Joyeux.

HANBIQIB.

Dites-moi, je vous prie, monseigneur, lequel MUt mieux de la tristesse ou de la joie?

DON LOPB.

La joie, cela est clair.

MANBIOUB.

Eh bien! pourquoi voudriez-vous que je laisse le meilleur pour le pire? Vous qui êtes triste, ce qui n'est pas bon, c'est vous qui devez changer et devenir joyeux. 11 est bien plus raisonnable que vous passiez, vous, de la tristesse i la joie, que moi de la joie k la tristesse.

Iliorl.

L^NOR

Vous êtes triste, seigneur? -<• Mon eoiur a donc à se plùadre ou j'ai à me plaindre de moa oonir, puisqu'il se partage pea votre chagrin ?

WR Lora*

Des devoirs qoe mes ancêtres m'ont transmit avef le sang, at auxquels m'obligent les lois divines et humaines, m'appellent et me troublent dans cette douce paix où je laisse reposer aujourd'-

hui mes lauriers héréditaires. Le fameux don Sébastien, notre roi,
— que puisse-t-il vivre de longs siècles à l'imitation du phénix l ^
ae

prépare à porter la guerre en Afrique. Il n'y a pas un cavalier
qui demeure en Portugal; tous se sont réveillés à Tappel de la
gloire. J'aurais désiré raccompagner i cette expédition ; mais me
voyant marié» je n'ai pas voulu m'offrir avant d'en avoir obtenu
la per> mission de votre bouche, Ina Léonor. Ce sera un pialsit et
un honneur que je tous devrai.

lioNOU.

Ayant à me confier un tel projet, il était nécessaire que vous
nie donnassiei par vos paroles la force et Ténergie qui me
manquent... Vous conseiller de partir, mon cher seigneur, ce se-
rait prononcer moi-même mon arrêt de mort. Allez sans que ma
bouche vous le dise, car la volonté ne saurait vous refuser ce que
le dévouement vous accorde... Mais non; afin que vous voyiez si
j'estime votre inclination guerrière, je ne veux plus que ce soit
Tamout', mais le courage qui m'inspire. Donc, ainsi que vous le
devez, servez dès aujourd'hui don Sébastien, — de qui le ciel
prol'^:uge les jours! — car le sans des nobles est le patrimoine
des rois, le ne veux pas qu'il soit ait que les femmes sont crain-
tives et qu'elles affaiblissent la vaillance des hommes, lorsqu'elles
devraient ^u contraire l'exciter... Voilà ce qtie mon cœur vous
conseille, quoiqu'il vous aimô tendrement ; tnaïs il vous parle
comme si vous étiez un autre, et it ne aent que trop que c'est à
vous qti'il parle ainsi.

8IIo iôti.

DOfi LOPSi

Avez-vous jamais vu une pareille valeur?

DON IUAIf.

En vérité) elle H% digne qu» la renommée la célèbre au loin.

non Lo»B.

Et totti) que me eônneillet-vousB?

DON JtJATf»

Oldt^ don Lo^e» Je tui ennteillerais autremmi» non hweÉè

DONIUAN»

Celui qui vit dans les loisirs de la paii^ heureux et tranquille, après avoir déposé ses armes glorieuses, à quoi bon nettoierait-il la poUBLière qnl In ceavré?...! Il eût été juste que je me fusse offert pour cette expédition, moi, don Lope» si mes malheurs ne me condamnaient à la retraite) mais je sais fort de ma tenir à l'écart, parée qn'il ne lied pas à un coupable, de le présenter aux yeux de son toUk. Si telle est mbn excuse^ Id vôtre, — e'est vos anciens services... La réputation que vous avez acquise vous suffit... Ne partez pas> mon ami, non, ne partez pas ; croyez-m'en, quoiqu'un homme Totts retienne et qu'une femme vous encourage.

Il sort.

FION LO^t.

bien ine protège!... Puissé-je me donner moi-même un conseil

ISO A OUTRAGE SECRET VENGEANCE SECRÈTE, prudent, si, dans des circonstances aussi délicates, un homme peut se

conseiller 1... — Que ne puis-je me partager en deux parties pour trouver, d'un côté du moins, le repos qui me fuit!... — Mais non : que ne puis-je plutôt séparer mon être physique de mon être moral et sensible, afin que d'une part ma bouche pût se plaindre à loisir sans que mon cœur le sût, ou que mon cœur pût se rassasier à son gré de sa douleur, sans que ma bouche la révélât!... Ne puis-je, sans assister à ce débat cruel, m'accuser seul avec moi-même, et seul avec moi-même me défendre!... — Devenu lâche aujourd'hui autant que j'étais jadis intrépide, j'ai honte et je rougis de moi... — Eh quoi! est-ce bien moi qui pense et parle de la sorte?... Ah! faut-il que l'honneur ait cent yeux pour voir et cent oreilles pour entendre ce qui le blesse, et qu'il n'ait qu'une langue pour se plaindre de ce qu'il a vu et entendu?... Que n'est-il aveugle et sourd, au contraire, et plus puissant à s'exprimer, s'il est vrai que souvent un cœur lufortuné, fatigué par un si rude assaut, se brise et éclate comme une mine en fureur?... —Plaignons-nous donc maintenant, plaignons-nous. — Mais je ne sais par où commencer... . Moi qui ai toujours vécu irréprochable dans la guerre et dans la paix, je ne m'attendais pas à être jamais offensé, et j'ignore le langage de la plainte. Il ne prend pas de précautions celui qui croit n'avoir rien à craindre... — Ma langue oserait-elle dire ce que j'ai?... Ah! qu'elle se retienne; qu'elle ne prononce pas, qu'elle n'articule pas mon affront, car elle serait bientôt châtiée par ma mort. Étant moi-même l'offenseur et l'offensé, je vengerais moi-même mon injure... — Qu'elle ne dise donc pas que j'ai de la jalousie... — - Le mot m'est échappé ; je n'ai pu le retenir, et je ne puis le renvoyer au fond de mon sein d'où il est parti, ce mot fatal qui, comme un poison mortel^ me consume et me dévore... Jamais serpent n'a péri dans son propre venin, et c'est ma bouche, à moi, qui a distillé le venin qui me

tue.. . — Moi, jaloux, ai-je dit !... Que Dieu me soit en aide ! Quel ^t ce cavalier castillan qui, planté devant ma porte et cloué devant ma fenêtre, ^e montre à moi incessamment comme une vivante statue?... Il la suit partout, dans la rue, à la promenade, à l'église, toujours tourné vers elle, de même que l'héliotrope vers le soleil, comme s'il voulait aspirer et boire les rayons de mon honneur... Pourquoi, — Diou me soit en aide ! — pourquoi Léonor m'a-t-elle accordé si aisément la permission de m'éloigner? et d'où vient que non seulement elle m'a accordé cette permission , mais que, d'un visage joyeux, elle m'a tenu des discours tels qu'ils m'obligeraient à partir, alors même que je n'en aurais pas eu le dessein?... — Et pourquoi enfin, — Dieu me soit en aide! — pourquoi don Juan de Silva m'a-tril dit, lui, de ne pas partir, de rester?... N'eût-il pas été plus convenable, plus conforme à la raison, que mon ami et mon épouse eussent exprimé chacun l'avis contraire? N'eût-il pas mieux valu qu'ils eussent changé de rôle, que don Juan

m'eût eicité et que Léonor m*eût retenu?... Oh ! oui, cela eût été beaucoup mieux, mille fois mieux I ~ Voilà les charges ; — Yoyons la justification...; car si l'honneur veut condamner justement, il ne doit pas se décider sur des motifs aussi frivoles... N'est-ii pas possible, après tout, que Léonor m'ait donné ce conseil parce qu'elle est prudente et noble, parce qu'elle a le cœur haut et bien placé, parce que, moi restant ici, ma renommée en souffrirait?... Oui, cela est possible, puisqu'elle dit qu'elle est affligée du conseil qu'eUe me donne... N'est-il pas possible également que don Juan m'ait conseillé de demeurer dans la seule pensée que rien ne me force à partir et que mon départ déplairait à Léonor? Oui, cela encore est possible... Et n'est-il pas possible aussi que ce galant ait arrêté ses vues d'un autre côté?... Et

même, en mettant la chose au pis, en supposant que ce soit elle qu'il sert, elle qu'il attend, qu'il regarde, qu'il aime» en quoi donc ces prétentions m'outragent-elles ? Léonor ' est celle qu'elle est, et moi je suis celui que je suis, et personne n'a le pouvoir de ternir sa réputation ou ma renommée... Mais si fait, hélas!... je m'abuse.,. Le nuage qui passe devant le soleil ne l'éclipse pas pour cela; mais il le tache, il le trouble, et à la fin, — à la fin l'obscurcit... — Eh bien l'honneur, as-tu d'autres subtilités à m'opposer encore? as-tu d'autres peines pour me tourmenter, d'autres frayeurs pour m'entourer, d'autres soupçons pour me tuer? — Non. — Eh bien! tu ne me tueras paé, si là s'arrête ton pouvoir; car je saurai procéder en secret, sagement, prudemment, avec attention et vigilance, jusqu'à ce que je touche à ces circonstances solennelles qui décideront de ma vie ou de ma mort. Mais en Attendant qu'elles arrivent, secourez-moi, grand Dieu! secourez-moi!

IliorU

SCÈNE n

Entre SYRKNK, le visage recouvert de sa niante ; M ANRIQDE la suit.

STEÈNE, à part.

Je n'ai pu m'échapper de Manrique pour entrer dans la maison. 11 m'a suivie tout le chemin... Que faire?

Holà ! femme voilée, femme de malheur, qui cheminez en regardant et vous taïjsant, qui déroutez si bien l'ennemi par vos

manœuvres; la femme à robe de soie blanche et noire >, qui volez le vent en poupe avec la mante bien conditionnée et des pantoufles de serge d'escot ! — Allons, parlez ou découvrez vous, que je sache enfin à quoi m'en tenir sur votre compte; car votre silence et votre voile me

» La de entrteano picoU. Ėnireeano se dit de la barbe, dei cheveux entre noir el blanc, Cl de la personne qui le» a tel». Le picote c»t une sorte d'ëioffe de soie très-lustrée

189 A OUTRAGE SECRET VENGEANCE SECRÈTE, donnent mauvaise opinion de tous, et je suis tenté de croire que TOUS êtes sotte et laide.

STRÈNB.

Eh bien l vous en restes là?... Continues doue.

MANRIQUB.

J« n'en sait pas da? antaga*

Et à combien de femmes aTes-vous dit cela Y

manhiqcb.

C'est qu'au contraire je suis fort sage et me suis amendé; je n'ai parlé, sur ma fol t dans toute la journée d'aujourd'hui qu'à cinq femmes.

sthAnb.

« Grftces au ciel, je tronire enfin un homme constant et fidèle ! Je

suis de même, moi; je n'ai en tout et pour tout que neuf galans.

MANRIQUE

le vous crois ; et afin que vous m'en croyiez pareillement, il faut que je vous montre de chacune d'elles une faveur, gage de sa tendresse. {Il tire de la poche une natte en cheveux,) Tenez, voici d'abord une natte. Cette natte a joué son rôle autrefois ; et bien qu'elle fût postiche, elle n'en a pas moins attrapé bien des cœurs. Elle est à présent un peu vieille et roussie, mais c'est égal... — {Il montre un husc de haleine,) Cette petite baguette que vous voyez, elle est de la barbe de la baleine. On Téta d'un corps de jupe pour me la donner, avec autant de peine que si l'on se fût M une côte. C'est une baguette d'une rare vertu ; elle redresse les poitrines et soumet les épaules les plus rebelles ; car aujourd'hui toutes les tailles mentent... parla barbe de la baleine.— (/i montre un soulier.) Le petit soulier que vous voyez en mes mains à cette heure, — vous saurez qu'il a été jadis une maison en miniature dans laquelle deux nains ont vécu alternativement, un jour l'un et un jour l'autre, sans jamais se rencontrer.*. — {Il montre un gant*) Quant à ceci, c'est un gant qui a été long-temps en mue comme un rossignol ; car il exhale encore une légère odeur de graisse de chevreau., . — {Il montre un ruban vert,) Pour ce ruban, il me vient d'une dame de haut parage...

STRÈWE, à part.

Le menteur ! ... c'est le mien .

HANRION.

Mais je ne l'aime pas.

Pourquoi donc ?

MANRIQUE

Parce que je sais qu'elle raffole de moi. N'est-ce pas un motif suffisant?

STR&NB.

SYRÈNE

Il est vrai.

HANRIQUE.

La femme qui voudra que je lui rende amour pour amour, il faut qu'elle me mente, qu'elle me trompe, qu'elle se moque de moi, qu'elle excite ma jalousie, qu'elle me maltraite, me chasse, et qu'en somme elle me désire; car je suis très-sensible à tout cela; et puisque tel est l'usage des femmes, je veux, moi, ne me priver de plaisir de ce dont les autres se font un chagrin.

STILF.

Et ^ est-elle bonne, cette dame ?

MANBIQUB.

Mon Dieu! non; elle est si malpropre! sy&àNB, à part.

Le misérable ! (Haut.) A-t-elle de l'esprit au moins?

MANRIQUE

Mon Dieu ! non ; elle est si sotte !

SYR&NE, à part.

L'infilme! (Haut.) Est-ce qu'au moins elle n'a pas de beaux yeux*

Mon Dieu I non ; quand elle pleure, au lieu de larmes il en sort de la chassie.

STRÀigs, à part.

Oh! le monstre! (J7au^)Pour vous prouTerque je suis toute disposée à TOUS aimer à voire gré, je ne vous demande que ce ruban.

NANaiQUB.

Bien volontiers; le voilà.

11 lui donne le ruban.

STR^, feignant la terretur.

Ah ! seigneur ! hélas l. ..

IUNJUQUB.

Qu'avez-vous?

SYRÈNK.

C'est mon mari qui vient !... Éloignez-vous au plus tôt t Mon mari est un diable ! Tournez vite cette rue. Tandis qu'il passera je vous attendrai dans cette maison.

MANRIQUE

Vous ne pouviez choisir un meilleur asile : j'y demeure et je re-
viens vous y chercher.

Manrique iTenfntt. Syrtee entre dam la maiMn.

SCÈNE m

Que chambre dans la maison do doa Lope.

Entre SYBÈNE.

STRÀNE.

A un trompeur, une rusée. Je me suis bien jouée de lui; mais il s'est encore mieux joué de moi avec ses injures que j'étais obligée de dévorer... — Qu'il eût dit que j'étais laide, passe encore, cela ne me touchait pas... que j'étais sotte, malpropre, pas davantage... — mais dire que mes yeux pleurent la... quelle horreur ! Il me le payera cher, le scélérat I

Entre LÉONOR.

liONOR.

Ahl Syrènel Madame?

sriiiiNB.

LéONOR.

Que ton absence m'a inquiétée ! — L'as-tu vu ?

SYRÈNE

Oui, madame, et il vous envoie sa réponse dans cette lettre. Il m*a dit en outre de vive voix que si vous lui permettiez de vous voir une seule fois, après il vous laisserait tranquille et s'en irait.

LIÉONOR.

Que ta légèreté m'afflige t — Pourquoi donc as -tu pris cette lettre?

STRÈNE.

J'ai pris cette lettre, madame, pour vous la donner.

LÉONOR, à part.

Ah! pensée cruelle I que tu. t'insinues facilement dans mon cœur!

SYRÈNE

Qu'importe maintenant que vous la lisiez ?

LÉONOR

Tu as de moi une jolie opinion! Tais-toi, Syrène... Il faut la brûler... la déchirer. {A part.) Elle ne me comprend pas, cette vilaine sotte I Ne devrait-elle pas me presser, me prier de lire ?

SYRÈNE

Quelle faute, madame, a commise cette lettre, qui est venue ici sans s'en douter, pour que vous la punissiez de votre colère ?

LÉONOR

Eh bien! si je la prends, tu le verras, que c'est pour la déchirer.

SYRÈNE

Ne la déchirez, du moins, qu'après l'avoir lue. .

LÉONOR

Il faudrait que tu m'en suppliasses bien fort.

JOURNÉE II, SCÈNE I^U. 18^{tt}

SYRÂNE.

Alors je vous en supplie pour ce pauvre jeune seigneur.

Donne.— Gela te chagrine, il me semble. C'est pour toi seule que je brise le cachet^ ; c'est pour toi seule que je la lis, entends-tu, Syrène ?

SYRÈNE

Je le vois bien.— Ouvrez-la donc.

LéONOR, à part.

Que peut-il avoir à me dire?— {Elle lit,) « Léonor, s'il m'était possible de vous obéir en vous oubliant, je pourrais vivre ; et après tous les ennuis , tous les chagrins que ce fatal amour m'a causés, ce serait de ma part être généreux envers moi seul que de renoncer à vous aimer... Plût à Dieu que cela fût en mon pouvoir! mai^ voilà long-temps déjà que j'essaye de réussir, et je ne le puis. Mon cœur s'obstine à vous aimer malgré mon malheur et vos ordres .. Moi vous oublier, moi renoncer à vous ! Non, cet avantage n'est pas donné à un amant dédaigné. Mais vous , aimez-moi , accordez-moi une seule faveur, une seule grâce que j'implore, et ensuite, Léonor, je tâcherai de vous oublier si je puis. »

STAÂNE.

Vous pleurez en lisant cette lettre ? Qu'est donc devenu cet orgueilleux si... féroce ?

LÉONOR.

Je pleure sur de tristes souvenirs ! que ces lignes me rappellent.

STRÉLKE.

Qui bien aime, tarde à oublier.

LÉONOR

En présence de celui qui a porté un coup si funeste à mon cœur, ma blessure se rouvre et saigne de nouveau. — Je t'en avertis, Syrène, avec ses poursuites insensées cet homme finira par me perdre ; oui, il me tuera et me perdra s'il ne l'éloigne pas d'ici.

STRÉLKE.

Cela ne dépend que de vous.

LÉONOR

Que veux-tu dire ?

STRÉLKE.

Vous n'avez qu'à l'entendre. Il dit que si vous consentez à l'entendre une seule fois, il quittera Lisbonne aussitôt.

LÉONOR

En réponds-tu, Syrène ?

STRÉLKE.

Oui, madame.

' L'ttfSiion de déchirer une lettre on d*ep briser le cachet s'ex-
prime en espagnol par le mètÊt Twbe romptr, que CiMeroo a éri-
demment récM ft àèsêttin dus ce passage.

LéOPfOR.

Je ferais Timpossible, je Tavouc, pour obtenir de lui qu'il par-
tit. Mais comment, comment viendrait-il?

8YRÂNE.

Rien de plus aise; prêtez-moi votre attention. Nous sommes à
l'entrée de la nuit; ce moment est le plus favorable. Il ne fait plus
assez de jour pour que l'on reconnaisse un homme , et il n'est pas
assez tard pour craindre que les voisins s'en étonnent. Monsei-
gneur, ainsi que vous avez dû le remarquer vous-même, ne rentre
jamais d'aussi bonne heure... Quant a don Louis , je ne doute pas
qu'il ne soit dans la rue. Je Tirais chercher et l'amènerais dans
cette salle, où vous pourrez causer avec lui et le réprimander à
votre aise. Enlendez-le un instant, et abandonnez le reste à la
fortune.

Tu me fais voir tant de facilités, que tu enlèves toute délibéra-
tion et toute crainte à mon honneur." Va donc ; hâte-toi de
l'amener.

STRàNB.

Je cours et. reviens.

S5 rêne sort.

lAonor.

Quelque dangereuse que soit cette entrevue, je suis celle que je suis, et je saurai me vaincre... SI ma fbrce faiblissait... l'honneui, qui m'a obligée de braver ce péril, me défendra... Je tremble... A chaque pas que j'entends il me semble que c'est don Lope ; et même le souffle de l'air, je me figure que c'est lui. - Peut-être qu'il m'écoute par là? — Vaine imagination produite par la crainte ! — Faut-il qu'une femme noble s'expose à courir de tels risques !

Eatrent DON LOUIS et 8YRÊISE. Ils marchant comme à lâlons.

■TiàrfB»

Voiei ma maltreife.

DON Louif , à pa^t.

Hélas! combien de fois j'ai souhaité ardemment cette occasion
1 Et maintenant je suis presque effrayé»** Un sinistre pressenti-
ment me saisit le cœur.

LÉONOR, à part.

il ne parle pas, et pourtant il importe qu'il se retire au plus tôt.

DON LOUIS

Léonor ?

LiONOB.

Seigneur don Louis ?

DON LOUIS

Ah! Léonor!

Seigneur don Louis, vous voiU dans ma maison... Je vous ai accordé l'eatrevue demandée par vous*.* aipliquez-vousa sans r«urd«

atin que vous vous en retourniez... {A part.) Epouvantée de moimême j je puis à peine me soutenir , et mon cœur se serre coinnie s'il se sentait pressé par un poignard.

DON LOUIS

Voussavet» belle Léonor, si tant est que vous n'ayez pas oublié les joies passées, depuis quel temps je vous aime. La première fois que je vous vis, que J'eus le bonheur de vous voir, ce fut dans la campagne qui est aux environs de Tolède, votre patrie et la mienne. Vous étiez là avec plusieurs de vos compagnes, occupée à cueillir des fleurs qui, certes, n'étaient pas aussi fraîches et aussi brillantes que vous. Vous savez aussi que...

L^ONOR

Laissez-moi parler, je serai plus brève. Je sais que, durant plusieurs semaines de suite, vous n'avez cessé de parcourir ma rue, de passer et repasser sous mon balcon, et que, sans vous décourager de mon dédain , vous m'avez témoigné un amour ferme et constant jusqu'au moment où je vous distinguai. Alors, à la faveur des ombres de la nuit, au moyen de ces billets que nous échangeions l'un avec l'autre par la fenêtre, suivant l'usage des amans S nous formions des projets de nous marier ensemble, quand on vous donna une compagnie et que vous fûtes forcé d'aller servir le roi. Vous partîtes pour la Flandre...

DON tousis.

Ceci, c'est à moi de le dire. J'allai en Flandre; là, nous donnâmes un assaut auquel périt bravement un cavalier aragonais appelé don Juan de Benavides. La ressemblance de mon nom avec le sien fut cause que le bruit de ma mort se répandit en Espagne. La nouvelle en arriva à Tolède...

LIÉONOR,

Elle fut assise pour moi, et je pleurai amèrement. Mais je dois me taire ici, quoiqu'il me fût aisé d'invoquer pour mon amour ma tristesse, mon chagrin, ma douleur. Ah î. que de larmes j'ai versées sur votre sort, sur le sort de notre amour !... Que vous dirai-je? à la fin, les instances de mes proches ont obtenu que je me sois mariée par procuration.

DOM LOUIS.

Je l'ai appris en chemin. Je me flattais de pouvoir rompre encore ce mariage ; et je courus à votre poursuite, jusqu'au moment où je vous rejoignis et vous parlai sous les habits d'un marchand.

«(...Que ne consiguên Una texa y un papel ?

Mot à mot : « A. quoi ne réussissent pas une lettre et une lettre? » Allusion aux moyens que les amans espagnols employaient pour correspondre. Le galant, venu la nuit sous les rennes <Je sa dame, Itii lançait un billet doux attaché à un morceau de lettre, et recevait la réponse par le i

LéONOR.

J'étais mariée déjà; et puisque je vous ai détrompé, pourquoi êtes-vous venu ici ?

DON LOUIS

Je suis venu seulement pour voir si j'ai lieu de me plaindre de vous. Si, dans cette conversation, j'acquies la conviction que' vous avez manqué à votre foi, je partirai aussitôt pour la Flandre, où j'espère qu'une balle donnera la niort, non plus à don Juan de Benavidès, mais à don Louis de Benavidès.

LÉONOR

Quoi I don Louis, vous voulez mourir ?

DON LOUIS

Oui, Léonor, si en sortant d'auprès de vous...

SYRÈNE.

Voilà quelqu'un ^ui monte l'escalier.

LÉONOR

Ahl ciell

DON LOULS.

Grand Dieu I

LÉONOR

Que faire? Cette salle est obscure; demeurez-y afin qu'on vous y trouve seul. Quand on sera entré, vous vous en irez. Mais ne partez pas pour la Flandre: j'ai besoin d'achever cette explication.
— Viens avec moi, Syrène.

STRàNB.

Je TOUS suis.

Léonor et Syrène se retirent par la porte qai est & gauche.
DON LOUIS.

Y a-t-il un malheur égal au mien ? Léonor et Syrène m'ont laissé seul, incertain et troublé... Comment m'échapper au milieu des ténèbres qui m'environnent?... Je ne connais pas la maison et je ne trouve pas la porte.

Entre DON JUAN par la porte du fond.

DON JUAN, à part.

Cela çst singulier qu'on n'ait pas encore allumé à cette heure !

DON LOUIS, à part.

C'est le pas d'un homme.

DON JUAN, à part.

Quelqu'un marche. (Appelant.) Holà! un flambeau I — (A don Louis,) Qui va là ? qui est-ce î répondez !

DON LOUIS, se heurtant contre don Juan. Ah!

ils tirent chacnn leur épée et se battent.

DON JUAN

Répondez donc 1 répondez du moins à mon épée qui vous in-
ter^ roge 1

JOURNÉK U, SCÈNE lli. 18»

DON LOUIS , à part, Toici une porte, je fuû sauvé I

Il se retire par la même porte que Léonor et Syrène. DON JUAN.

Où est-il donc?

Entrent DON LOPE et MANRIQUE par la porte du fond. DON LOPE, à part.

J'ai entendu par ici un cliquetis d'épées, et l'on n'a pas encore éclairé l'appartement! (À Manrique.) Va chercher un flambeau.

Manrique sort.

DON JUAN

Je VOUS ai demandé votre nom.

DON LOPE

Qui veut savoir mon nom ici ?

DON JUAN

Un flambeau !

DON LOPE

Un flambeau !

Entre MANRIQUE, un flambeau à la main.

MANRIQUE

Entrent LÉONOR et SYRÈNE.

Léonor, à part,

DON LOPE, surpris,

DON JUAN, de même,

DON LOPE

T<e voici.

Ah! ciell Don Juan !

Don Lope !

Qu'est ceci?

DON JUAN

J'entrais dans cette chambre lorsqu'un homme en sortait.

DON LOPE

Un homme, dites-vous ?

DON JUAN

Oui. Je lui ai demandé à plusieurs reprises qui il était; au lieu de me répondre il s'est tu.

DON LOPE, o part.

Il importe de dissimuler... Que don Juan ne croie pas que j'aie pu concevoir des craintes aussi misérables. {Â don Juan,) Il eût été bon, sur ma foi 1 mon ami, que l'un de nous eût tué l'autre. C'était moimême qui sortais... Je n'ai pas reconnu votre voix... M'entendaiit demander mon nom dans ma propre maison, cela m'a irrité; je me suis tu et j'ai répondu avec l'épée.

LliONOR.

C'eût été un affreux malheur !

STHÈNB.

Une bizarre aventure I

DON JUAN

Quoi! c'était Youf?

DON LOPB.

Moi-même. •

DON JUAN

Mais non, cela n'est pas possible. L'homme de qui ie parle est là, là-dedans, j'en suis certain ; car il n'a pas pu sortir par la porte par où vous êtes entré.

DON LOPE

Quand je vous dis que c'était moi.

DON JUAN

Cela est étrange I

DON LOPE, à part.

quel ennui d'avoir un ignorant ami! {A don Juan.) Eh bien ! si vous êtes tellement persuadé qu'il y a quelqu'un caché ici, pendant que je vais visiter la maison, gardez-moi cette porte en vous tenant dans la pièce d'entrée.

DON JUAN

Vous pouvez commencer vos recherche! en toute sécurité. Il ne sortira pas par là, je vous en répond».

Quoiqu'il arrive, ne quittes pas k pièce d'entrée, entendez-vous?

DON JUAN

Je n'en bougerai pas.

DON LOPE

Songez-y bien.

Soyez tranquille.

Ahl Syrènel Tenez-vous.

DON JUAN

Il sort par h porte du fond.

LéoNOR, bas, à Syrène.

sïKÈNE, bas, à Léonor.

DON LOPE, à part.

S'il se trouve que je sois offensé, j'aurai assez d'empire sur moimême pour conserver mon sang-froid; et ma vengeance, que suivra un silence impénétrable, sera un enseignement pour le monde. (A Manr^uê.) Allons, Manrique, précède-moi avec ce flambeau.

MANRIQUB.

Moi» seigneur T

DON LOPB.

Oui^allMif.

MÂNRIQUB.

Je n*ose. Je suis peu curieux des reyenans.

D(m LOPB.

De quoi as-tu peurt

MANHIOUB.

De tout.

DON LOPE

Eh bien î donne-mol ce flambeau et sors d'ici. Va rejoindre don Juan. {Manriqw lott. — A part.) Je ri'ai besoin d'aucun témoin de mon malheur. {Il \$*approche de la porte qui est à gauche,) Voyons de ce côté.

lioNOR, le retenant.

Non, seigneur. ••

DON LOPB.

L&chez-fBol.

IJONOR.

Il est inutile, seigneur, que Vous entriez... Je vous garantis, je TOUS atteste qu'il n'y a personne.

DON LOPB.

Alors, raison de plus pour que f entre; ee sert le moy^ de rassurer don Juan.

M sort. '

Hélas! Syrène, que le«oft m'est contraire I... Quelle situation
cruelle q«e la miee&e: Je suis au désespoir, éperdue... Don Lepc
découvrira sùrensensent 4oa Louis qui est caché... Le malheureuK !
il a cru sortir par la porte qui donne dus ma ohawbrel... Ah! sans
doute ils se seront rencontrés déjà! Do& Lope l'a vu ^t lui a
parlé... •*-Si je pftuivais fuir encore !... mais non, son ami farde le
passage ; et d'aiUaiiM je n'en Mirais pas la feiee..* Que le ciel me
soit en aidel

tTRÉNB.

Du ceiinge, madMiel

utoNoa.

Je m suis toute que oonfitsion et teifeur.

^ Entrent ©ON LOPE et DON LOUIS.

Dos Louis est enveloppe de soo maateau jusqu'aux yeux et
tienl sou épëo. nue. Don Lop« le sait, tenant d'me main son éfée
et ée l'antre k lambeau.

DON LOFE

Ne VOUS couvrez pas ainsi le visage, cavalier.

DON LOUIS

Abaissez votre épée, seigneur. A la plonger dans le sang d'un,
homme qui ne se défend pas il y aurait plus de honte que de
gloire.

DON LOPE

Qttléès-view?

DON LOUIS

Je fuif de Castille, seigneur... Jaloux d'un cavalier qui rendait des soins à une dame que je servais, je l'ai provoqué en duel et l'ai tué... Eillé pour ce motif de mon pays, je me suis réfugié a Lisbonne... J'ai appris ce matin qu'un frère du mort, me sachant ici , y était venu dans l'intention de le venger traîtreusement... On ne m'avait pas trompé... Ce soir, tout-à-l'heure , je passais par cette rue , lorsque j'ai été assailli par trois hommes à la porte de cette maison... J'ai eu peur, je l'avoue, et pensant qu'il m'était impossible de soutenir le combat contre trois hommes armés, je me suis précipité ici et j'ai franchi l'escalier. Eux, soit qu'une nouvelle attaque leur ait paru dangereuse, soit qu'ils aient respecté cet asile, ils ne m'ont pas suivi... J'ai attendu dans cette salle qu'ils se fussent éloignés. Lorsque je n'ai plus entendu de bruit dans la rue, j'ai voulu descendre ; mais au moment où je sortais je me suis heurté contre un homme qui m'a crié: Qui va là? Je me suis imaginé que c'étaient mes ennemis ; je n'ai pas répondu, et j'ai pénétré dans la chambre voisine. — Voilà, seigneur, pourquoi vous m'avez trouvé caché dans votre maison. — Et maintenant, seigneur, tuez-moi. Comme je vous ai dit la vérité, et que je ne veux pas que la vertu ait à souffrir de mon imprudence, je mourrai content... J'aime mieux périr victime d'un ressentiment honorable que d'une InfAme vengeance.

« DON LOPB, à part,

A quelles incertitudes, à quelles anxiétés, à quelles craintes tout mon cœur est en proie!... Si cet homme m'inquiétait si vivement lorsqu'il se promenait dans ma rue, que sera-ce à présent

que je l'ai trouvé caché dans ma maison, dans l'appartement de ma femme ? Assez, assez, pensée cruelle, ne me tourmente pas davantage ! Tout cela peut être vrai ; et quand même, ce n'est pas le moment d'éclater.— Sachons souffrir et nous taire. {A don - Louis,} Cavalier castillan, je me félicite de ce que ma maison vous a servi d'asile contre une trahison. Si j'étais encore garçon, je me ferais un plaisir de vous y offrir l'hospitalité, car c'est le devoir d'un gentilhomme d'accueillir de nobles disgrâces; mais, hors de là, je vous prie d'accepter mon assistance en toute occasion et de toute manière. Si l'épée d'un second vous est utile, comptez sur la mienne, et croyez qu'avec cette aide vous n'aurez pas besoin de tourner le dos à vos adversaires, quel que soit leur nombre. — Et maintenant, afin que vous puissiez sortir de ma maison en secret, nous nous en irons par le jardin, dont je vous ouvrirai moi-même la porte. Cette précaution, je le confesse, je ne la prends pas moins dans mon intérêt que dans le vôtre. Je ne veux pas que mes valets, — car les valets sont toujours les ennemis de ceux qu'ils servent, — Tiennent à raconter que je vous ai trouvé ici, et m'obligent à satisfaire une curiosité importune. Quoiqu'il soit impossible

JOURNÉE II, SCÈNE VI.. 193

de douter de la sincérité de vos parolets, et que pour ma part j'en sois persuadé, quel homme, ici-bas échappe à la surveillance? Quel est celui que la médisance épargne? quel est celui que le soupçon n'atteint pas? Et quant à moi, si je croyais... si même j'imaginais... si j'avais seulement l'idée que quelqu'un essayât d'entacher ma réputation , mon honneur , — ne serait-ce qu'une servante, une esclave, — vive Dieu ! ce quelqu'un , je lui iterais aussitôt la vie, je lui tirerais jusqu'à la dernière goutte de

son sang, et je lui arracherais même, si l'âme se peut arracher avec l'épée ou le poignard! — Venez ; c'est moi qui vous éclairerai jusqu'à votre sortie. DON LOUIS, à part.

Ma voix s'est glacée dans ma poitrine... Voilà bien l'arrogance portugaise!

DoD Iop« et don LonU sortent par la porte de droite. liONOR.

Je respire!... cela a mieux fini que je ne l'espérais. C'est la première fois que le mal a été moindre qu'on ne l'avait pensé. Ah ! Syrène, pour tous les trésors de la terre je ne m'exposerais pas à une pareille situation.

DON LOPE rentre.

DON LOPE

Léonor !

LIÉONOR.

. Que désirez-vous, seigneur? Ce cavalier vous a dit le motif pour lequel il était entré. Vous savez que je ne suis pas coupable, qu'il n'y a pas eu de ma faute.

DON LOPE

Un époux qui vous aime et vous estime n'a pas l'intention de vous gronder. Non, Léonor, je veux seulement vous dire que puisque ce cavalier s'est déclaré avec nous...

N'a-t-il pas dit tout-à-l'heure qu'il était de Castille et qu'il s'était réfugié ici après avoir tué un homme 7... Je n'en sais pas davantage, moi, seigneur.

DON LOPE

Pour Dieu! Léonor, ne vous excusez pas, vous me tuez. — Non, Léonor, vous ne pouvez pas en savoir davantage ; mais il suffi qu'il se soit confié à nous pour que nous lui gardions le secret... Toi, Syrene, ne dis rien de ce qui s'est passé à personne, non pas même à don Juan.

Entre DON JUAN.

DON JUAN

Vous avez été si long-temps, don Lope, que je commençais à concevoir de l'inquiétude.

DON LOPE

En vérité, don Juan, il est aimable à vous de me faire ainsi

194 A OUTRAGER SECRET VENGEANCE SECRÈTE.

courir par toute la maison» lorsque je suis sûr que c'était nul.
Preuve

à votre tour le flambeau, s'il vous plaît, et visitez-la.

DON XI/AN

A quoi heu, puisque je suis persuadé désormais que c'était vous
Je me suis trompé, j'en conviens.

«Où tu es».

Eh bien nous la visiterons ensemble une seconde fois.

DON JUAN

Si votts le voulet absolument, je ne m'y reftise pas

Li£oNOR, ba\$t à Syrène* U ne soupçonne rien?

STRÀNB» ha\$t à Léonor Non, madame.

DON JUAN, à part, U s' imagine m'abuser, moi qui souhaite-rais tant qu'il eût raison.

DON toPE, à part.

C'est ainsi qu'en attendant l'occasion favorable, celui qui médite une vengeance doit savoir souffi-r et se taire.

JOURNÉE TROISIÈME

SCÈNE I

Le port de Lisbonne.

Entrent DON JUAN et MANRIQUfi.

DON JUAN

Où est donLope?

MANaiQUB*

u est entré au palais.

DON JUAN

Cherche-le, et dis-lui que je l'attends.

MAHRIOUB.

Cela suffit.

J'iautu DON JUAN.

En attendant qu'il vienne, réfléchissons à loisir , et aussi froidement que possible, sur la conduite que doit tenir un homme qui veut réveiller l'attention d'un ami sur les dangers que court son honneur. — Moi je suis plus complètement dévoué à don Lope que jamais homme ne le fut à un autre; jamais homme n'a eu pour un autre Tamitié que j'ai pour lui. Je suis son hôte; sa fortune est ia mienne; il m'a confié sa vie, son âme. Comment donc, ô ciell pourrais-je payer d'ingratitude tant de courtoisie» de bonté, d'au-

JOURNÉE III, SCÈNE I. iW

taèhemeiit?... Pourrai-je voir que sa renommée souffre, sans lui offrir ma vie pour 1* aider à se venger? Pourrai-je «ans cesse entendre murmurer autour de moi que ce Castillan aime Léonor, qu'il la courtise, et qu'elle l'encourage, et le lui laisser ignorer, quand je le sais?... Non, certes; et s'il était satisfait, comme son honneur est le mien, je me chargerais de la vengeance, et je tuerais sans délai le Castillan. J'y mettrait la prudence nécessaire, et Ton ne saurait pas pourquoi je l'ai tué... Mais pour qu'il y ait réparation véritable, il faut que le bras qui châtie soit le bras de celui qui a reçu l'injure... Je dirai donc clairement à don Lope qu'il ne se mette pas à la disposition du roi, qu'il est important qu'il ne s'absente pas de Lisbonne... Mais s'il me demande la raison de cela, que lut répondrai-je?... Rien; car celui qui dit à un homme honorable que son honneur est en péril, celui-là même le déshonore... Que doit donc fiiire un ami dans ma position ? Si je me

tais je l'offense, je l'offense si je l'avertis, je l'offense encore si je punis son outrage... Hélas 1... — Mais le voici qui vient. 11 n'aura pas à se plaindre de moi; ce sera lui-même qui me conseillera ma conduite.

Enirent DON LOPE et MANRIQUS.

DON LOPB.

Retourne-t'eii à la oMison de plaisance, Manrique, «t dis qu« j« ne tarderai pas moi-4néme k m'y rendre, q«e j'att«ndt le monent ée perler au roi.

VANmiOOB.

Voilà le seigneur don Juan qui désve vous parler.

Il ion.

*DON LOPE, à part.

Que sera*t*-il donc arrivé? à quel propos peuMl être venu? {Haut,) Èh bienl don Juan, qu'y a-t-il de nouveau? (4 part,) Ohl qu'un homme est craintif quand il interroge sur son malheur I

DON IUAN.

Don Lope, mon ami, je vieu«, -"«-nous aaronc leuls iei, -* me onsùlter avec vous sur une affaire délicate.

DON LOPK, à part,

Recueillons nos forces pour entendre le récit de mes di«grà-flai» (Hauf.) Parlez.

DON JUAN

Un ami m'a demandé mon opinion au? «ne question q^ j« n'ai pas voulu résoudre sans m'être éclairé de wtre avis. DON LOPB , à poftt.

Je tremble! {Haut.) De quoi s'agit-il?

DON JUAN

Voici le fait. Un de ces jours passés, deui gentilshommes étant à jouer ensemble, wn doute s'est présenté sur un coup, et à cette occasion l'un d'eux a donné un démenti à Tautre ; comme c'était an

milieu de la dispute, des cris, du tumulte, celui qui a reçu le dé^ menti ne Ta pas entendu. Depuis, un ami de ce dernier ayant appris la chose et voyant que l'on blâme son ami, me demande — s'il y a devoir pour lui de dire franchement à l'autre ce qui en est ; d'autre part, s'il convient qu'il laisse en souffrance la réputation de son ami, puisqu'il est insuffisant à le venger?— S'il se tait, il l'outrage; s'il l'avertit, il l'outrage peut-être également... Lequel vaut mieui, don Lope, qu'il l'avertisse ou qu'il se taise?

DON LOFE

C'est là-dessus que vous désirez mon avis ?

DON JUAN

Oui, don Lope, je tiens beaucoup à l'avoir.

Laissez-moi réfléchir un instant. (A ^axt.) mon honneur 1 ne t'effarouche pas, car il ne faudrait qu'une inquiétude de plus pour bouleverser et anéantir ma raison... — Sans doute que don Juan m'interroge d'une manière détournée sur un sujet qui me re-

garde. Il a donc vu quelque chose de fâcheux. Dois-je l'engager à me le révéler? non. — (JTawf.) Tout bien considéré, don Juan, puisque vous voulez mon opinion, il me semble qu'un homme ne peut pas être en même temps outragé et ignorant de son outrage. Quand un homme dissimule son offense afin de ne la pas venger, c'est qu'il se sent coupable au fond... Dans un cas aussi grave que celui que vous me soumettez, on n'a rien à reprocher à l'homme qui ne sait pas l'insulte qu'on lui a faite... Tout ce que je puis dire de moi, c'est que si un de mes amis, le meilleur de mes amis, comme vous, par exemple, venait me faire une pareille confidence, le premier sur qui je me vengerais, ce serait lui; car il est cruel, atroce, de jeter au visage d'un homme ces mots : «Vous n'avez point d'honneur! » Eh quoi I mon meilleur ami aurait le droit de me donner le plus grand chagrin!... Oui, j'^n atteste Dieu qui m'écoute, si moi-même je m'étais dit cela, je me donnerais la mort à moi-même ;et pourtant je suis, moi, le meilleur de mes amis 1

DON JUAN

Je vous remercie du conseil. Je le donnerai à l'ami qui m'a consulté, en lui recommandant de se taire. — Demeurez avec Dieu.

Il sort.

DON LOPE

Il est évident qu'il s'agissait de lui et de moi , et qu'il connaît l'infidélité de Léonor... Eh bien! lui qui sait mon affront, il saura aussi ma vengeance, et le monde la saura. — Assez, mon honneur ! Celui qui en est venu à soupçonner n'a pas besoin d'en venir à

croire, ni d'attendre que le mal soit arrivé. — Puisque son inconstance nourrit un si méprisable espoir, je retournerai là-bas, je Tobserverai en silence, et au premier signe de sa trahison je ferai de ma vengeance un enseignement.

JOURNÉE III, SGâlfe I. 1«7

Entrent LE ROI et le Cortège.

LB ROI, à un seigneur de ta suite. Le commun peuple s'est, dit-on, installé dans le jardin qu'on appelle le Jardin du roi, afin de jouir du coup d'oeil que présentera l'armée à son départ. Il n'importe; je ne yeux pas demeurer jusqu'à demain à Lisbonne. Que toutes les troupes soient averties que nous nous mettrons en marche cette nuit.

Le nIgBflor sàloe et se retire.

DOIT LOPB, à part.

Je n'aborde le roi qu'en tremblant. Non seulement mon malheur me désole ; mais il me cause un embarras, une honte... Il me semble que tout le monde connaît ma disgrâce et me montre au doigt. {Au Boi.) Permettez, sire, que je vous baise les pieds.

LB ROI

Ahl don Lope d'Almeyda, si j'avais votre épée en Afrique, j'aurais bientôt triomphé de l'insolence des' Ifaares.

DON LOPE

Gomment I mon épée pourrait^lle demeurer dans son fourreau, lorsque vous, sire, vous tirez la vôtre? Non pas; j'irai mourir

avec vous. Quel motif assez puissant me retieodrait en Portugal en cette occasion?

LB ROI

N'êtes-vous pas marié?

DON LOPB.

Oui, sire; mais le mariage n'a point changé mes sentimens; loin de là, il me ranimerait s'il éuit besoin, et m'exciterait à conquérir plus d'honneur.

LB ROI

Comment 1 vous laisseriei seule votre épouse, si nouvellement mariée ?

DON LOPE

Elle serait glorieuse, sire, de voir qu'elle vous aurait donné pour cette entreprise un soldat de plus dans son mari ; car elle a le cœur plein de noblesse et découragement; oui, elle s'affligerait bien autrement si je n'étais pas à vos côtés, sire. Je vous servais auparavant pour ma renommée à moi seul, à cette heure ce serait pour la sienne autant que pour la mienne propre. Ainsi elle ne sera pas un obstacle à mon désir.

LB ROI

Je vous crois ; mais il ne convient pas que je vous démarie si promptement. Quoique cette expédition demande le concours de tous mes vaillans, j'aurais regret de vous emmener, don Lope. Vous feriez faute en votre maison.

Le Roi sort avec sa snite.

DON LOPE

Pieu me soit en aidel... Qu'ai-je entendu? que signifie ce lan-

gage?... mon âmel n'ékiez-vous pal assez abreuvée de douleurs et d'affronts?... — Eh quoil mon offense est tellement publique qu'elle est parvenue déjà à l'oreille du roil... Il n'y a rien là d'étonnant; il était dans l'ordre qu'elle m'arriv&t eu dernier!... •*- Fut-il jamais un homme plus malheureux?... Si vous aviez quelque crime à punir en moi, ù ciel l n'eût-ce pas été une punition plus douce de détacher un foudre qui m'eût réduit en poussière» que de m'envoyer cet avertissement, ces paroles du roi, me disant d'un tou grave et sévère— que je ferais faute en ma maison?... J'aurais mieui aimé encore que ces monumens qui m'entourent fussent tombés sur moi et m'eussent enseveli vivant sous leurs débris; ils auraient moins pesé sur mon sein que cette injure» sous le poids de laquelle je succombe anéanti. •«» Hélas! honneur, vous me devez beaucoup ; réglons ensemble nos comptes... Que me reprochez- vous ? En quoi, dites, vous ai'-je offensé?... A la renommée héréditaire que mes ancêtres m'ont Iraosmise n'ai-je pas ajouté la réputation que j'ai acquise au milieu des périls dans vingt batailles rigoureuses?... n'ai-je pas été toute ma vie courtois envers le faible, libéral avec le pauvre, et le protecteur du soldat, et l'ami de Thonnète homme? Et dans mon mariage même, hélas ! en quoi ai*je manqué ? N'ai-je point fait choix d'une femme de noble race et de qui l'on van?tait le mérite?... Et depuis, n'ai*je pas aimé mon épouse? ne lui ai-je pas témoigné assez d'estime ? n'ai-je pas eu assez d'égards, assez de soins pour elle?... Si donc je n'ai manqué en rien, si je n'ai d'aucune façon été coupable envers vous » ni par méchanceté , ni par ignorance,

si je n'ai eommia ni crime ni délit, pourquoi alors m'abandonnez-vous? — Pourquoi? — lois insensées du monde I... Quoi ! un homme qui a fait pour être honoré tout ce qui était en son pouvoir, ne sait pas même s'il est outragé l.». Quoi ! un homme sera blâmé pour la conduite d'autrui si elle est mauvaise, et non ap* plaudi si elle est bonne ! car jamais on n'a estimé personne pour les vertus d'un autre!... Quoi! un homme sera déprécié, moqué, raillé pour les vices de celle qui, crédule ou facile, a rendu son orgueil aui premières flatteries de son caprice déréglé)... Comment a-t-on mis l'honneur dans un vase si fragile?... -* Mais tranchona ces discours... ce serait à ne pas finir que de vouloir accuser les folles coutumes des hommes. Je ne peux rien contre elles et leur suis soumis dès ma naissance... Ce n'est pas pour les réformer, les changer que je vis, c'est pour leur obéir. — J'irai avec le roi, et revenant bientôt sur mes pas, j'aurai l'occasion que je désire... Ce sera la plus éclatante vengeance que le monde ait jamais vue... Le roi apprendra, don Juan apprendra aussi, et les siècles futurs api» prendront ce que c'est qu'un Portugais outragé < 1

On enlend un cliqueiis d'épées dans le loinlain. * Ce noMMA Ml ialté d'wi uire MoiMiogve da Mêum pr mém t {d l ê h iê p ^uêm t ê).

JOURNÉE lil, SCÈNE 1. IW

Entre DOM JUAN. 11 poursuit plusieurs hommes qui fuient.
DON JUAN.

Misérables que vous êtes! je l'ai vengé mon démenti!

UN HouMS, fuyant.

Fuyons I fuyons I Par ici !

Il sort.

UNE VOIX, derrière le théâtre.

Je suis mort!

DON LOPE , à part.

N'est-ce pas don Juan que j'aperçois ? (A don Jtian.) Vous m'aurez pour second. Disposez de mon bras, de mon épée, mon ami.

Si je vous ai avec moi je ne crains pas Tunlvers.

DON LOPE

lis ont fui. Si vous tenez à les poursuivre, courons.

DON JUAN

Les lâches ! les misérables !

DON LOPE

Que s'est-il donc passé?

DON JUAN

Ah ! don Lopet

DON LOPK.

Calmez-vous, mon ami.

DON JUAN

J'en mourrai de douleut et de rage.

DON LOPB.

Qu'est-ce donc ?

DON JUAN

Je viens de recevoir à l'instant une nouvelle insulte à propos de cette offense que je croyais oubliée, car je me flattais de l'avoir ensevelie dans ma vengeance. Mais, hélas! je m'abusais; la vengeance que l'on tire d'un outrage ne l'efface pas.

DON LOPE

Expliquez-vous, mon ami, de grâce !

DON JUAN

^ Quand je vous ai eu quitté, je m'en suis allé de ce côté, dans le but de retourner à cette campagne où vous avez transporté votre maison pour le temps de votre absence. Je m'en allais sans songer à rien, ou du moins l'esprit occupé de toute . autre chose. J'étais parvenu J à-bas, vers cette plage battue par la mer. Il y avait là quelques hommes qui formaient un groupe. Au moment où je passais, l'un d'eui dit aux autres : « Voilà don Juan de Silva. » — Moi, en entendant mon nom , je prêtai l'oreille. — « Et qui est ce don

de Tirso de Holina, à qui notre poète VÊÊ Mipn^të plunenn délaib du Médmn dt êon honneur.

Juan?» demanda un autre. — «Comment, reprit le premier, tous n'avez pas ouï conter son aventure? C'est lui qui reçut le démenti de Manuel de Souza. » — Moi, ne pouvant me contenir davantage, je tirai l'épée en lui disant : «C'est moi qui ai tué don

Manuel mon ennemi, et si promptement qu'il n'eut pas le temps de prononcer le dernier mot de son insulte; et puisque son sang a lavé la tache de mon honneur, je suis don Juan le vengé et non pas don Juan le démenti ! » — J'ai dit, et emporté par ma fureur, je les ai poursuivis jusqu'ici; car les médisans sont toujours lâches; ils tiennent leurs propos derrière les gens, et quand ils voient face à face ceux dont ils parlent, ils fuient : et mes hommes ont fui selon Fusage... Voilà mon chagrin, don Lope... N'y a-t-il pas là de quoi me désespérer, me rendre fou?... Il ne s'en faut de rien que je ne me précipite à la mer ou que je ne me plonge cette épée dans le cœur. .. Voilà celui qui a reçu le démenti, disait-il ; il ne disait pas : Voilà celui qui a obtenu réparation... Et cependant qui dans le monde peut empêcher son malheur ? Ne fait-il pas assez celui qui le venge, celui qui risque sa personne pour rester mort et honoré plutôt que vivant et outragé?... Mais non. Mille fois l'homme d'honneur en se vengeant n'a gagné à cela que de publier lui-même son outrage; car sa vengeance révèle ce que l'injure n'avait pas dit.

DON LOPB.

Ne pleurei pas, don Juan.

DON JUAN

Vous seul, dan Lope, me retenez à la vie.

« La vengeance révèle ce que l'injure n'avait pas dit I » Donc, si je me venge de celle que j'ai reçue moi-même, il est clair que ma vengeance révélera ce que mon malheur ne disait pas... Et quand j'aurai hardiment châtié mon insulte , le vulgaire imbécile dira : Voilà celui qui a reçu l'outrage 1 et non pas : Voilà celui qui s'en est vengé t Et si ma main verse aujourd'hui du sang , elle

dira par là ma disgrâce, puisqu'elle apprendra ma vengeance à ceux qui ne connaissent pas mon outrage... Eh bien! alors, qu'elle soit ignorée, secrète; je la voilerai de précautions impénétrables; je saurai souffrir et me taire... Puisqu'il y a plus d'honneur dans le secret, je poursuivrai mon adversaire en silence, afin que la vengeance ne dise pas ce que l'injure n'avait pas dit. Je procéderai de telle sorte qu'à peine sera-t-elle soupçonnée de ceux qui croyaient auparavant à mon outrage, et que même elle les détournera de l'idée qu'ils en avaient... Jusqu'à ce que l'occasion de l'accomplir ainsi se présente, je saurai souffrir et me taire. — {Appelant.) Holà! batelier l'Entre an BATELIER.

LBBÀTLIBR.

Seigneur?

JOURNÉE ni. SGtNE I. 901

DON tOPB«

Ta barque est-elle prête?

LE BATELIER

Oui, seigneur.— Il faut que ce soit pour tous; tous ne yenei pas dans un bon moment ; nous arons beaucoup de monde. Il j a tant de gens qui vont an Jardin du roi pour assister au départ de notre roi don Sébastien, que Dieu garde l... Les barques ne font ce soir qu'aller et venir.

DON LOPB.

Tu seras content de moi.

LE BATELIER

Je Tespère bien, seigneur.

Allons, dispose-toi à me mener à ma maison de campagne.

LE BATELIER

Sera-ce bientôt?

DON LOPE

Tout de suite.

LE BATEUER.

Je suis prêt à l'instant.

Il fort.

Entre DON LOUIS.

DON LOPE, à part.

Quel est donc cet homme?... C'est lui c'est mon cavalier I
DON LOUIS, à part.

Relisons une seconde fois cette lettre qui m'a rendu la vie... Un plaisir répété est doublement un plaisir. {Il lit.) « Ce soir, le roi va » au Jardin ; vous pourrez venir dans la foule sans qu'on vous voie, » Qous nous retrouverons, et nous acbèverons de nous expliquer.)> Dieu vous garde! Léonor. » — Fàcbeui contre-temps! pas une barque!... 11 n'y en a qu'une, et quelqu'un l'attend!... Vive Dieu! il vaudrait mieux que la fortune ne m'accordât jamais ses faveurs, que de me les offrir s&ns me donner les moyens d'en profiter. DON LOPE, à part.

11 lit une lettre!... Dans cette lettre il est question de moi, j'en suis sûr... Que l'honneur est craintif ! Je ne vois et n'entends rien que je ne le rapporte à mon malheur.

DON LOUIS

Quel est cet homme que j'aperçois là-bas?... Dieu me pardonne! c'est don Lope. Au moins tout s'arrange à merveille, puisque c'est lui qui a pris la dernière barque.

DON LOPE, à part,

mon âme! dissimule!... Le moment n'est pas venu encore... Mais si fait, il est venu... Le serpent b caresse, la bouche pleine de venin, jusqu'à ce qu'il le lance sur l'imprudent qui se confie à lui.

9Mn A OUTRAGE SECRET VEN6ËAN6E SECRÈTE.

Ainsi moi je ferai. — (// s'approche de don Louis.) Vous avez tenu bien peu de compte , seigneur cavalier , de mes offres de service, puisque vous ne m'avez rien demandé ou ordonné. Cependant je m'étais mis complètement à votre disposition. Pour moi, j'ai été tellement charmé de votre courtoisie, de votre esprit et de votre vaillance, que je vous ai cherché dans tout Lisbonne afin de vous prier de nouveau de vous servir de moi à l'occasion. Mon secours ne vous serait pas inutile, je pense, contre ce rival perfide qui pourrait bien vous donner la mort au moment où tous y songez le moins.

DON LOUIS

J'estime vos offres autant que je le dois, seigneur don Lope, mais mon titre d'étranger m'a ôté la hardiesse d'en user ; et puis je n'aurais pas voulu vous commettre, vous, avec ce rival. A cette

heure, l'affaire s'est arrangée; nous sommes assez amis ensemble, et je lui parle de la même façon à peu près que je vous parle à vous-même.

DON LOPB.

Je vous crois. Mais songez-y bien, vous courez des risques. L'amitié d'un homme outragé n'est pas une amitié très-sûre.

DON LOUIS

Moi, au contraire, la sienne m'encourage. Je puis être sûr désormais de tout le monde, puisque je suis sûr de mon ennemi.

DON LQPB.

Ne TOUS y fiez pu.

DON LOUIS

Pourquoi donc?

Quoiqu'il me fût facile de vous répliquer par des raisons plus ou moins bonnes, je vous laisse à votre avis et demeure du mien. — Pour changer de conversation, que cherchez-vous ici, dîtes-moi? •

DON LOUIS

J'aurais voulu une barque qui m'eût transporté au Jardin du roi.

DON LOPE

Vous arrivez on ne peut plus à propos, je puis vous être utile. J'en ai une à mes ordres.

DON LOUIS

La foule de gens qui se portent là-bas et qui ont pris toutes les barques, m'oblige d'accepter votre offre gracieuse. Je désire vivement assister au départ de l'armée. C'est un de ces spectacles qu'on ne voit pas deux fois dans la vie.

DON LOPB.

Eh bien 1 tous viendrez aTec moi.

DON LOUIS

Trèi-Tolontiers.

JOURNÉE m, SCÈNE I. 203

DON LOPE, à part.

L'heure de ma vengeance est venue!

DON LOUIS, à part^ .

Y a-t-il un homme plus fortuné que moi?

DON LOPK, à part.

Il est tombé dans mes mains, et il y périrai

Doif tocis, à part.

Wen-w pas stngalier qu« ce soit son mari qui me conduise à elle?

Entre le BATELIER.

LB BATELIBE*

La barque est prête.

DON LOPB.

Passez, seigneur cavalier.

DON LOUIS

Non, VOUS d'abord, seigneur don L«pe.

iKBATBUSa.

Pardon, messeigoeurs, que j'entre le plemier. La barque n'est attachée que par une corde qui n'est pas très-soli49» DON LOUIS, au batelier.

Non, ne craignez rien. J'attends un de mes vulets; €hwche2«-le * nous nous reposerons pendant ce temps.

DON jU^PI.

Oui» nous noua reposerons,

LE BATELIBR.

Par où viendra-t-ily ce valet?

DON LOUIS

Vous le trouverez bien, par là.

Le Batelier a'éloigno.

DON LOPB,

Entrons.

DoD tope et don Louis entrent dans la barque.

DON LOUIS, à part, 11 me mène vers sa femme I

DON LOPB, à part.

Je le mène à la mort !

PoD Lope et don Louis disparaissent.

LE BATELIER

Ce maudit valet ne viendra pas d'ici à vingt siècles. — Mais que voiS'je ?... Ma pauvre barque I... La corde se sera rompue 1... Comme elle est loin déjà!... Les malheureux I ils vont s'engloutir dans la mer! Dieu seul peut les sauver I

Il mt en connat.

SCÈNE n

Un terrain entre le mer et la maiion de campegoe de don Lope.

BDlrenl MANRIQDE et 8TRÉNE.

MANRIQUB.

Douce Syrène, dont la vue me séduit, me captive et m'enchaute, est-ce que tu Tiens ici, par hasard, pour apprendre à chanter de la sirène de la mer ?

STRÈlfB.

Tu m'ennnies, laisse-moi.

MAIfUOCJI.

Ah ! Syrène, de grâce i...

ST&ftNI.

Que yeux-tuf

MANRIQUB.

Écoute, je te prie, un sonnet héroïque , tendre et plein d'esprit, que j'ai composé k ton intention. C'est le premier des mille cent et un que je t'ai promis.

smàNB*

Voyons ce sonnet.

MANBIOm.

Je l'ai dans ma poche... {Il ehwehs,) Je l'avais bien pourtant. .
(// tire un papier de sapoehe,) Ah ! le voici. Écoute-moi cela. Il lit.

joli ruban vert dont la couleur rappelle A mes yeux étonnés le gazon du printemps; toi qui. .

STRÈNB, l'interrompant.

Ma foi t seigneur Manrique, assez, si vous voulez.

MANRIQUK.

Comment?

STRàNB.

Restons-en là.

MANRIQDB.

Pourquoi ?

strAnb.

Parce que...

MANRIOUB.

Est-ce que vous trouvez que je ne lis pas bien? Cependant... «
toi qui... »

STRÈNB.

Laissons cela pour une autre fois.

MANRIQUB.

Vous ne m'encouragez guère pour les mille et cent qui restent.

STRÈNB, à part»

U faut que je l'attrape, ce drôle. (Haut,) Aujourd'hui dites-moi

seulement, par rapport à celui-ci,, en quoi, ainsi que vous le
prétendez, il a été composé à mon intention?^

MANRIQnS.

Vous ne le voyez pas ?

STIlàNI.

Non.

MANRIQUB.

Ahl Syrène...

STRÂNB.

Mais non.

MANHIQUE.

Eh bien ! à cause du ruban que vous m'avez donné hier.

STRÈNB.

Ah 1 oui, j'y suis.

MAfRIOUE.

Certainement.

STRÈNE.

Mais pourquoi dites-vous ruban vert plutôt que bleu, plut<)t
que rouge?

MANRIQUB.

Parce que le ruban que vous m'avez donné était vert.

STRÈNE.

Vraiment?

MANRIQUB.

Oui.

STRÈNB.

Montrez-le-moi un peu, que je voie s'il est vert.

MANRIQUB.

Ah I malheureux. Hélas l pauvre ruban !

STRÈNB.

Quoi donc?

MANRIQUB.

Si vous saviez, Syrène, ce qui m'est arrivé!

STRÈNB.

Vous l'avez perdu peut-être?

MANRIQUE

Non. — Un malheur affreux.

STRÈNB.

Contez-moi cela.

MANRIQUB.

oht c'est une aventure incroyable. —J'étais un de ces jours passés, le soir, assis au bord du Tage, rêvant à vous, Syrène, et songeant à mon bonheur... Je tirai ce ruban de ma poche, et en accusant votre indifférence, je versai des larmes amères... Il me semble que je les sens encore couler le long de mes joues. .. Je couvrais ce ruban de baisers avec transport, quand tout-à-coup un aigle qui II. 12

206 A OUTRAGE SECRET VENGEANCE SECRÈTE, n'était pas loin, me voyant le porter ainsi^ à ma bouche, s'imagina que c'était quelque chose de bon à manger. Il s'élança du haut du rocher, fondit sur moi, n'enleva le ruban des mains, et puis s'en retourna dans son aire. Moi, je résolus soudain de lui donner l'assaut ; mais ne pouvant trouver un chaudron pour mettre sur ma

tête, je fus obligé d'y renoncer. Depuis lors, malgré tous mes efforts et toutes mes recherches, il m'a été impossible de retrouver ni l'un ni l'autre. Voilà, Syrène, rhisloire de l'aigle et du ruban ywt»

Cela est bizarre.

N'estrce pagî

smàNB.

Oui ; mais il m'est arrivé mieux que cela à moi.

MAîiWQUB, J'ai peine à le croire.

STBÈNE.

Écoute?, et vous verrez.— J'étais un de ces jour* passés, le matin, dans la campagne, sans penser à vous ni à mon malheur, — lorsque je vis voler un aigle qui laissa tomber quelque chose. Je m'approchai et trouvai parmi les fleurs le ruban. C'était votre aigle, qui avait reconnu sans doute que le ruban n'était pas bon à manger. — {Elle lui montre le ruban.) Regardez si c'est bien le même.

MANRIQUE

C'est une curieuse aventure, en vérité.

svato.

Et la vengeance sera plu» curieuse epcore.

MJtNAlQUB,

11 vaut mieux la laisser pour plus tard, Syrène; voici votre
mattresse qui sort.

Syrène t

Madame?

Je suis bien triste.

Entre UËONOR.

STRÈNB.

LÉONOR

l\ le reti»'

STRÈNE.

Pour quel motif, madame?... Est-ce que vous ne me le direz
«pas, à moi?

LÉONOR

Si fait, i«puls me confier à U disorélion, à ton attachement* fii
tu sayaisL..

STIlÈlfB

Qu'y M-il doue, madame?

C'est que don Louis ne m*aime plus.

§THiNB«

Impossible, madame; je vous répons du contraire, mol.

lioifOR.

Les hommes I ils sont ainsi faits pour la plupart; à mtsura qu'on leur montre plus d'abandon» plus de faiblesse» ils •• refroidissent et s'éloignent, sans considérer que c'est pour eux que l'on s'oublie.

STRÀNB.

Je vous garantis que le seigneur don Louis n'est pas comme les autres. En quoi auriez-vous à vous plaindre de lui ?

LJÍONOA.

Je n'en ai que trop le sujet. Ce matin, ayant su de don Lope qu'il devait suivre le roi à cette expédition, — je lui ai écrit de me venir trouver ce soir, et il ne vient pas.

SYRÈNB.

11 n'est pas tard encore; à peine si la nuit commencé»

Lioifon.

Ah I Syrène, j'ai bien peur que.».

STRÈNB.

Et si le seigneur don Lope rentrait?

LÉONOR.

Ce n'est pas cela que je crains ; il m'a fait ses adieux en me quittant.

STRÀNB.

Mais en6n, malgré cela, il n'y aurait rien d'étonnant à ce <|u'il revint... Le roi peut remettre son départ d'un jour... Lui-même

peut être rappelé ici par un motif quelconque, il peut désirer de vous renouveler ses adieux... et s'il retrouvait encore ici le seigneur don Louis. ••

UIONORI

En ce cas même je ne crains pas davantage, Syfène, jeteTatoue... Tu ne sais donc pas ce que sont les maris ? comme ils s'abusent aisément? comme les plus habiles d'entre eux, les plus clairvoyans, les plus sagaces, sont faciles à duper?. .. Don Lope, don Lope lui-même n'est pas une exception à la règle commune* Depuis cette soirée où il découvrit don Louis dans ma chambre, il ne m'a témoigné que plus de confiance, d'estime, de tendresse ; il n'en est que plus empressé à me complaire; il semble adorer sa disgrâce. Et moi, qui n'ai pas profité de cette première leçon... j'en rougis, je m'en veux. .. mais j'aime don Louis.

STRÈN.

Prenez garde, madame ! Très-souvent les maris font semblant de n'y pas voir ; ils ne sont pas aveugles, ils ont des yeux comme les autres.

Entre DON JUAN.

DON JUAN, d part.

Je ne sais pas comment mon cœur n'est pas brisé par les coups réunis de ces deux grands chagrins.

LÉONOR.

Quoi! c'est vous, seigneur don Juan?... Pourquoi donc n'avez-vous pas ramené don Lope avec vous ?

DON JUAN

Je n'ai pas eu le loisir de l'attendre. Il m'avait promis d'être ici avant le coucher du soleil.

LéONOR.

Je n'y compte pas maintenant. Voyez, la nuit a répandu au loin ses ténèbres épaisses. Vous auriez dû revenir avec lui, seigneur don Juan.

Je l'aurais attendu, madame; mais cela ne m'a pas été possible. J'ai une telle affliction, que, loin de vouloir en importuner un ami aussi cher, je me fuirais moi-même.

DON LOUIS , dans Véloignement, sur la mer.

Que le ciel me soit en aide!

liONOR.

Qu'est-ce donc?

DON JUAN

Rien, madame.

LéONOR.

Vous n'avez pas entendu?

DON JUAN

Ce n'est rien ; c'est le vent qui a gémi à travers les arbres.

LIÊONOR.

Non, c'est la voix d'un homme qui poussait un cri de détresse.

DON JUAN

Cependant, madame, il n'y a personne autour de nous.

LÉONOR

Il est vrai ; moi non plus je n'aperçois personne.

, SYRÈNE

Voyez! là-bas I là-bas 1 sur la mer!... On s'approche.

Je découvre à travers l'obscurité je ne sais quoi qui se meut sur les flots.

DON JUAN

C'est un homme qui lutte énergiquement contre une mort presque certaine. Puisque la pitié du ciel l'a conduit de ce côté, je cours le secourir.

lioNOR, à paru

Pourvu que ce ne soit pas lui

JOURNÉE m, SCÈNE IL 209

EQlre DON LOPE.

Set TètemeDi «ont looi rnooillèt. Il tient un poignard à U
uMte.

BON LOPB, à part. *

Hélas!

STRÈNB.

Le voici 4fiA Tientl

lÉonOÊL Je n'ose ayancer.

DON LOPB , à part, terre t douce patrie de Thommel

DON JUAN

Quoi ! c'est tous, don Lope ?

lioNOR , à part.

Mon mari!

DON LOPB.

Oui, moi-mèneate. {Il remet son poignard dam le fourreau.) Je ne pouvais dans mon naufrage rencontrer un meilleur port de salut^ — LéonorI mon épouse! mon bieni je remercie le ciel; il me dédommage de mes peines puisque je vous revois. -^ (Â don Juan §n lui prenant Ja main.) mon ami!

DON JUAN

Qu'est-ce donc?

DON LOPB.

Un événement déplorable. Jamais vous n'avez rien oui d'aussi triste.

LiONOR.

Puisque vous vivez, seigneur, et que vous avez échappé à ce péril, ni mol ni don Juan n'accuserons la destinée.

DON LOPB.

Voici. — Après avoir parlé au roi, je vous ai cherché, don Juan, et ne pouvant réussir à vous trouver, j'ai retenu une barque. Tandis qu'on la préparait, il est venu vers moi un élégant cavalier dont je sais à peine le nom; — je crois pourtant qu'il s'appelle don Louis de Benavidès. — Il s'est approché en me disant qu'il était étranger et qu'il me priait d'excuser son indiscretion ; que j'eusse la bonté de lui accorder une place auprès de moi; qu'il désirait aller au Jardin du roi pour assister au départ des troupes... je ne pouvais décemment le refuser... Là-dessus nous passons dans la barque ; mais à peine étions-nous entrés l'un et l'autre, avant que le batelier eût eu le temps de nous rejoindre, la corde qui attachait la barque — et qui était sans doute rongée par les flots de la mer qui la battent continuellement, — s'est rompue. J'ai vainement tâché, — à force de rames, de regagner les bords ; le vent qui soufflait dans la voile nous a poussés de plus en plus au large. Par malheur, la mer était fort agitée en ce moment; notre barque légère émit tan-

tôt goulée vers les nues et tantôt replongée dans les abîmes. Je n'essayerai pas de vous peindre nos inquiétudes, nos terreurs; mon compagnon et moi nous ne doutions pas de notre perte. A la fin cependant nous arrivions de ce côté, et nous n'étions plus qu'à une centaine de pas du rivage, quand notre barque s'est heurtée et brisée contre un écueil. Séparé de ce généreux cavalier par la violence du choc, j'ai eu le regret de ne pouvoir le secourir, et il s'est enfoncé dans la mer, où son souvenir doit demeurer enseveli.

LbNOR.

Ociel hélas!

felle tombe éyanottié.

ÛÔIf LOPE.

Léonor! mon épouse I mon bien! revenez à t!)U8!... Hélas! ses mains sont froides I... — Ah ! don luan, J'ai eu tort de lui conter les danger^ que j'ai courus ; un cœur de femme ne supports pas utt tel récit. Son amour a frémi à l'idée de mon trépas... {A Syrène et à d'ûHtrBê âome»tiquei qui \$ûnî nceourtu^) Trianportet-lâ dans son lit.

DOIT JUAK, û pnrt.

Qu'il est beau à un homme de garder le silenee sur son Injuti») et d'en cacher à tous les yeux la vengeance!... C'est ainû que doit se venger celui qui sait souflTriret se taire.

Syrèoe et les autres domestiques transportent Léonor dans la matMli. Dott Jilàû le» suit. DOJf LOPE.

Eh bien ! mon honheut, Ai-Je appliqué Avec asset de prudebce à un outrage secret une vengeance secrète?... N'ai-je pas bien saisi l'occasion quand j'ai coupé la corde et que je me suis écarté en faisant semblant de vouloir regagner le port?... Et ce poignard, ne m'en suis-je pas servi contre cet insolent avec une adresse impi-toyable?... Et la barque, n'ai-je pas eu raison de la briser afin qu'on ne pût concevoir aucua soupçon?... —C'est bien. —Maintenant que, suivant le devoir de l'homme d'honneur offensé, je me suis défait du galant, ce sera le tour de Léonor... le ne veux pas que le roi me dise de nouveau de ne pas l'accompagner, que je ferais faute en ma maison... Léonor, hélas! aussi inconstante que belle, et non mojns infortunée qu'inconstante, ruine fatale de mon bonheur et de ma vîe, vous aussi vous mourrez, vous mour-

rez cette nuit!... Mais comment? par quel moyen?... Répandrai-je son sang sur le lit qu'elle se proposait de souiller? — Non, ces indices me trahiraient... — J'y suis!... —J'ai confié aux eaux de la mer le soin de ma première vengeance, je confierai au feu le soin de la seconde. Je mettrai le feu à ma maison en commençant par son appartement, et pendant l'incendie..; De même que l'or dans le creuset se dégage du vil alliage des autres métaux, de même mon honneur sortira de à épuré...— Les deux éléments auxquels je me confie ne révéleront pas mon secret. — Il feint que demain, oui» demain» pas plus tard.

le soleil de mon honneur se lève radieux au-dessus de ce naufrage et de cet incendie!

Bo» Lopt fl<i retire

Vu moment après entrent LB ROI, LE DUC DE BRAGANGE et le Gortége-

I.B aoi

Venez par ici, duc... Que la nature est belle i oeitftlwur^t eotttime elle est calme et silencieuse!...» Approchons-nous un peu de la mer; j'aime à en respirer la fraîcheur»

Li Due.

yoye2> slro\$ elle a pensé que le aeeond soleil dormait paisible en sa sphère, et la voilà qui moUentenl réfléchèit im étoilM qui scintillent encore dans ses ondes.

LB ROI

Le ciel d'azur s'y contemple tout entier avec une sorte de complaisance, comme un nouveau Narcisse épris de sa beauté. — Et puis, regardez dans le lointain toutes ces barques avec leurs fanaux et leurs voiles. On dirait des cygnes enflammés qui se disposent à déployer leurs ailes et à voler sur les eaux. — Et puis, plus près de nous, toutes ces maisons de plaifance, ces arbres, ces rochers qui projettent leurs grandes ombres «sur la surface de la mer» et semblent plonger par leur sommet dans ses profondeurs» — Oui, la nature est belle, mais surtout près de Lisbonne... Adieu, ma douce patrie, adieu ! Que le ciel me permette de revenir à toi victorieux, après avoir acquis à mon nom une nouvelle gloire et de nouveaux triomphes à l'Église t.. .

UNI TOIK.

Au feu!

IOS ÀUnui VOIX»

Au feu ! au feu !

LE ROI

Quelles sont ces clameurs, duc ?

LB DUC

On crie au feu!... et, en effet, voilà le château voisin qui brûle. C'est, si je ne me trompe , celui de don Lope d'Almeyda. Il sera bientôt embrasé.

LE ROI

Il s'échappe par les combles une épaisse fumée mêlée de vives étincelles... Il me semble voir un volcan... L'incendie environne la maison de tous côtés... Je doute que personne s'en puisse sauver... Approchons pour voir s'il y aurait moyen de porter quelques secours.

LE DUC

Quelle témérité, sire 1

LEROL

lYon pas, duc ; c'est de l*humanité.

%i% A OUTRAGE SECRET VENGEANCE SECRÈTE, Entre
DON JUAN à demi nu.

DON JUAN

Ce n'est pas sans peine que je suis parvenu à sortir... Oust don Lope?... Dussé-je y périr, il faut que je le tire de là. C'est son appartement qije les flammes ravagent.

LB ROI

Arrêtei oet homme.

LE DUC

Où allez-vous, insensé? Que prétendez-vous ?

Montrer au monde le dévouement d'une amitié véritable. — Ah ! sire, à peine étions-nous retirés que soudain a éclaté l'incendie. En un instant il a crû à tel point que je crains qu'avant peu il ait tout consumé. Don Lope d'Almeyda est là avec son épouse, et je voudrais les délivrer.

LE ROI

Remettez-vous. La prudence est aussi nécessaire que le courage. Entre MANRIQUE.

HANRIQUE.

Je me suis échappé en jetant feu et flamme comme un diable de comédie. Je me figure, avec une certaine satisfaction, que je suis Ténée de cette Troie. Je vais me retremper un peu dans la mer, quoique je n'aime guère l'eau et surtout l'eau salée.

Entre DON LOPE à moitié nu.

Il porte dans ses bras Léonor qui est morte.

DON LOPE

ciel clément ! rendez la vie à Léonor, à mon épouse chérie !

LE ROI

Est-ce vous, don Lope ?

DON LOPE

Oui, sire... si mon malheur me laisse assez de sang-froid pour vous reconnaître et vous parler au milieu de cette horrible tragédie. Cette femme , sire, que vous voyez morte , est mon épouse , noble , fière, honnête, vertueuse, digne enfin des louanges éternelles de la renommée. Cette femme est mon épouse, que je n'ai aimée de l'amour le plus tendre qu'afin de mieux sentir la douleur de sa perte. —J'étais entré dans sa chambre et je me disposais à l'enlever, lorsque, étouffée, elle a rendu la vie dans mes bras... Quel sort affreux! —Cependant il me reste une consolation ; je suis libre par son trépas, et je pourrai vous servir sans faire faute en ma maison. A cette heure, sire, je vous suis jusqu'à ma mort, qui, j'espère, viendra bientôt. {A demi-voix à don Juan,) Et vous, brave don Juan, apprenez à celui qui vous demande conseil de quelle manière il doit

8*y prendre pour que la jeunesse ne dise pas ce que l'affront n'avait pas dit.

LB DUC

C'est une disgrâce inouïe.

LE ROI

Jamais je n'en ai vu d'aussi étrange. ^

don JOAN.

Sire, permettez... Que Votre Majesté daigne m'écouter à l'écart. Il convient que vous sachiez seul ce que j'ai à vous dire. {Don Juan et le Roi s'éloignent des autres acteurs,) Sire, don

Lope, mon généreux ami, a eu des soupçons sur la fidélité de son épouse, et ses soupçons se sont bientôt changés en certitude. Il en a pris son parti en homme de cœur ; il a tué le galant dans la mer et sa femme dans l'incendie, afin que ceux qui savaient son outrage fussent les seuls à savoir sa vengeance.

LE ROI

L'antiquité ne présente pas d'exemple d'une aussi énergique résolution... En effet, un outrage secret requiert une vengeance secrète.

DON JUAN, au public.

Telle est la véritable histoire du grand don Lope d'Almeyda, que nous reconunandoos à votre admiration en terminant cette tragicomédie

AHAR DENUES DE LA HUERTE Y EL SITIO DE LA ALPUJARRA

Ainsi que l'indique ce double titre , le drame que l'on Ta lin co-otient deux actions ; comme elles sont toutes deux historiques, nous devons consacrer cette aotice à rappeler au lecteur des souvenirs qui peuvent n'être pas présents à sa mémoire ; et nous allons commencer par ce qui a rapport, sinon à la principale action, du moins à la plus générale.

Depuis que l'Espagne avait été reconquise par les rois Ferdinand et Isabelle, les descendants des Arabes avaient continué de vivre sur le même sol que leurs vainqueurs, et dans une situation

assez douce, lorsque, le 1^{er} janvier 1567, fut proclamée à Grenade la pragmatique de Philippe II, qui avait pour but l'extirpation des coutumes mauresques. Cette pragmatique, à la promulgation de laquelle s'était vivement opposé le duc d'Albe lui-même, avait été conseillée par le cardinal Espinosa, et convenait à l'esprit absolu, au caractère violent de Philippe. Elle contenait contre les Morisques les conditions les plus dures : ainsi, outre celles que Calderon indique au commencement de sa pièce, il fut défendu aux femmes des Mores de sortir voilées dans les rues; leurs maisons devaient rester ouvertes les jours où ils célébreraient quelque fête ; et l'on annonçait que les enfans des Morisques seraient enlevés à leurs parens '. — A la promulgation de la pragmatique, les principaux Morisques de Grenade et du royaume firent des adresses, des pétitions au président, au capitaine général, au roi. Ces adresses, ces pétitions furent inutiles. Comme , de plus , il se virent en butte à toute sorte de vexations, ils résolurent de recourir aux armes ; parti extrême auquel s'étaient déjà décidés leurs frères des classes inférieures. On employa près de deux années en préparatifs, et au mois de décembre 1568 le soulèvement éclata dans l'Alpujarra. D'abord les insurgés eurent l'avantage. Mais vers la fin de 1570 la division s' étant mise parmi eux, ils furent battus, et les amnisties accordées par le pouvoir achevèrent de les dissoudre. Ainsi ont commencé et fini chez nous la révolte des Cévennes et l'insurrection de la Vendée.

Nous allons maintenant faire connaître , d'après les plus anciennes traditions, les événemens sur lesquels est fondée la principale intrigue du drame et qui ont motivé le premier titre. Le récit que l'on va lire est extrait de l'ouvrage

' Le premier titre de la pièce, qui est, comme on voit, traduit littéralement de l'espagnol, ne signifie pas aimer après qu'on est mort, mais, aimer encore après la mort de l'objet aimé.

* Cette dernière imputation était une calomnie contre Philippe II; mais, comme on l'a observé avant nous, l'idée n'en fut pas perdue, et plus d'un siècle après, cette dis« poulion fut une de celles qui suivirent la révocation de l'édit de Nantes.

très-intéressant de Gomez Perez de Hita, intitulé Histoire des guerres civiles de Grenade. Il est d'autant plus curieux que, s'il faut en croire G. Perez, il tenait ce récit de son héros lui-même.

A l'époque de l'investissement de Galère*, se trouvait dans la place une jeune sœur du capitaine Malech, qui était allée y voir des dames de ses parentes. Elle fut tuée dans l'assaut, ainsi qu'un grand nombre d'autres femmes. Elle se nommait Maïéha, et la réputation de sa beauté était répandue dans tout le royaume de Grenade...

Le capitaine Malech apprit à Purchénaces les événements. Il en fut extrêmement affligé, et chercha quelqu'un qui pût aller secrètement à Galère, savoir des nouvelles de sa sœur, reconnaître son corps parmi les cadavres, si elle était morte, et savoir où on l'avait emmenée, si elle était captive. Un jeune More, qui voulait être beau-frère de Malech, et qui servait sa sœur depuis long-temps, s'offrit pour ce message, promit de savoir de ses nouvelles, et, si elle était prisonnière, de se présenter à don Juap, de la racheter, et d'aller s'établir avec elle à Huescar ou à Jilurçe.

Dans ce dessein, le More prit congé de Malech, monta sur un beau cheval et prit le chemin de Galère. Arrivé à Orca, il trouva la ville déserte; néanmoins il enferma son cheval dans une maison

qu'il connaissait, et entra dans Galère au milieu de la nuit, par un temps pluvieux. Il fut consterné de retrouver cette ville si différente de ce qu'elle étoit ; il vit avec épouvante les rues pleines de cadavres, contre lesquels il trébuchait à chaque pas, et ne pouvant pas même se reconnaître dans ces rues, à cause des traverses dont on les avait coupées, il fut obligé d'attendre le jour pour retrouver la maison où logeait sa dame, quoiqu'il la connût bien. Il passa ainsi la nuit debout appuyé contre un retranchement.

Au lever de l'aurore, le brave More monta dans un lieu d'où il pouvait apercevoir le camp de don Juan , fut émerveillé de sa grandeur, et revint en hâte vers la maison de sa dame. En entrant dans la cour, il y vit plusieurs hommes morts, et plus loin plusieurs femmes égorgées, parmi lesquelles se trouvait sa chère Maléha. Il la reconnut bien. Quoiqu'elle fût morte depuis trois jours, elle était aussi belle que si elle eût été encore vivante ; seulement elle était trop blanche, à cause de la perte de son sang. Elle était en chemise, les chrétiens l'ayant dépouillée de ses autres vêtements ; et cela indiquait encore quelques sentimens d'honnêteté dans le soldat qui l'avait tuée, puisque cette chemise était riche et brodée en soie verte, suivant la coutume des Morisques.

Le jour de la prise de la ville, on avait sonné la retraite à la nuit tombante, et, depuis, la pluie avait été si violente, que les chrétiens n'avaient pu revenir dans la place pour en abattre les fortifications , comme l'avait ordonné don Juan. C'était pour cela que le corps de Maléha se trouvait encore revêtu de sa chemise ensanglantée. Elle avait reçu deux blessures, toutes les deux à la

poitrine, et c'était un spectacle digne de grande compassion de voir une telle beauté traitée avec tant de barbarie.

' Lorsque le More eut reconnu sa dame, il la prit dans ses bras, et, pleurant à chaudes larmes, il lui disait mille choses tendres et plaintives, couvrait sa bouche décolorée de baisers, s'écriant: « Mon bien l'espérance de mon amour I t'ai-jedonc servie sept ans pour n'obtenir cette faveur de laquelle j'aurais fais ma plus douce

' Ckap. xxn et mr.

* Au mois dtt janvier de Tanoée 1170k

gloire, que lorsque tes lèvres glacées :n'apprenneat que la mort a triomphé de tes attraits 1 Gniel chrétien I comment as-ta pu avoir le détestable courage d'ôter du monde une telle perfection ? N'as-tu jamais été amoureux? Ne savais-tu pas ce qu'était une belle femme ? Si jamais tu as été épris, ne te souvenais-tu pas que tu avais aimé, et que ta dame, que tu trouvais belle, avait sans doute quelque trait de celle-là ? Son regard seul ne suffisait-il pas pour arrêter ta main furieuse? Si quelque More t'avait blessé dans un combat, c'était sur un More que tu devais te venger et non pas sur un ange I Croyais-tu en la frappant vaincre un ennemi ? croyais-ti} augmenter la gloire de ton général en versant le sang d'une beauté telle que n'en avait jamais vu le royaume de Grenade 1 Tu as mal fait, chrétien 1 tu as donné la mort à celle qui me donnait la vie... Que ne la faisais-tu prisonnière I au Ueu d'un esclave tu en aurais eu deux ; je serais venu partager ses chaînes et je t'aurais servi comme ton captif. Chrétien 1 tu as mal fait. Je te jure par l'âme de cette infortunée que je te chercherai et que je payerai le prix que ton lâche forfait a mérité 1 »

Après avoir donné un libre cours à sa douleur, après avoir mille fois embrassé sa maîtresse morte , il résolut d'attendre la nuit afin d'enlever son corps et de le porter jusqu'au vallon de l'Almanzore ; mais voyant l'impossibilité d'eiécuter ce projet, il se résolut à ensevelir sa malheureuse amante, et ayant trouvé une pioche, il creusa une fosse au pied d'un mur et l'y enterra. Ensuite il prit un charbon et écrivit sur le mur, en langue arabe, l'inscription suivante : « Ci-git la belle Maléha, sœur de Malech. Moi, Tuzani, je l'ai ensevelie parce qu'elle était ma dame et ma déesse. Un chien de chrétien l'a égorgée, mais je le chercherai, je le trouverai, et il mourra de ma main. »

Tuzani put s'en retourner sans être vu... De retour à Purchena, il raconta à Malech quel avait été le massacre de femmes et d'enfants, et comment il avait vu Maléha morte. Malech en fut au désespoir...

Tuzani éuit de Candie. 11 éuit vaillant et avait beaucoup d'esprit. Ayant été élevé dès son enfance chez de vieux chrétiens, il pariait si bien la langue cas* tillane, que personne ne pouvait le prendre pour un Morisque.l. Déterminé à venger la mort de sa dame, il quitte le vallon de l'Almanzore en habit de soldat chrétien, sa bonne épée à son côté, et sur l'épaule une arquebuse à rouet, dont il avait appris le maniement à Valence. 11 se rendit à Buza, et de là au camp de don Juan, où il s'engagea dans le terce de Naples

Tuzani, qui était en qualité de soldat dans l'armée de don Juan, conservait toujours dans sa mémoire le souvenir de la mort de la belle Maléha. Le portrait de sa dame ne quittait jamais son sein, et il ne cessait de penser à sa vengeance. Pour parvenir à découvrir le chrétien qui avait tué Maléha, il se mêlait parmi les sol-

dat, et lorsqu'il en voyait quelques-uns réunis, il se joignait à eux et commençait bientôt à mettre la conversation sur le sac de Galère. « Certes, camarades, disait-il, il n'y eut jamais d'action plus brillante ni un tel massacre de Mores. Pour ma part, je puis bien avouer que j'ai tué au moins quarante femmes et des plus belles, sans compter les hommes et les enfans. » Là-dessus, les soldats s'empressaient, selon leur habitude, de raconter à l'envi leurs prouesses, de dire tout ce qu'ils avaient pillé et brûlé, combien ils avaient égorgé de monde. Un jour, comme il était sur ce propos, un soldat lui répondit : « Il faut que vous ayez un cœur de fer si vous avez fait tout ce que vous dites ; car, après tout, c'est un spectacle déplorable que la mort d'une femme, surtout si elle est belle. Pourquoi punir ces malheureuses créatures des fautes que font les hommes ? Quant à moi, je n'en ai tué qu'une,

et J'en ai eu des regrets jusqu'à Tâme, surtout après sa mort, lorsque d'autres femmes que j'avais épargnées m'eurent appris qu'elle était la sœur du capitaine Malech. Et en effet il se voyait bien que c'était une femme de condition, à ses habits, à ses bracelets, à ses pendans d'oreilles, que je lui enlevai après sa mort. Je lui laissai seulement sa chemise, quoique non moins riche, afin qu'elle ne demeurât point toute nue. Elle était brodée de soie verte. D'autres soldats voulurent la lui enlever, mais je les en empêchai. Le regret que j'eus de l'avoir tuée fut fort grand, parce que c'était l'une des plus belles femmes qu'il y eût au monde. Tous ceux qui la voyaient me chargeaient de malédictions, disant : « Malheur au vilain, à l'indigne soldat qui peut ôter du monde une telle beauté ! » C'était au point que des soldats, et même des capitaines, venaient l'admirer, et l'un disait : J'en aurais bien donné cinq cents ducats ; l'autre : Si je l'avais rencontrée, je l'aurais offerte au roi ; lui seul est digne d'un tel présent. Et véritablement,

camarade, à la voir morte, couchée par terre, avec cette chemise brodée, avec ces cheveux blonds conune des fils d'or épars sur son sein, elle semblait un ange. Un fameux peintre qui est ici à l'armée, dans la compagnie du capitaine Bertrand de la Peâa, lequel fut tué à ce même assaut, passa un jour entier à faire son portrait, et il est d'une ressemblance qui étonne. On lui en a offert jusqu'à trois cents ducats ; û ne s'en est pas plus soucié que de trois cents maravédis... J*ai tonjotns sur le cœur le souvenir de cette pauvre infortunée.»

Tuzani avait été fort attentif au récit du chrétien ; il reconnut que c'était lui qui avait tué sa dame, et toutes les paroles par lesquelles le soldat avait vanté les appas de sa victime étaient autant de poignards aigus qu'il enfonçait dans le cœur du More. Gelui-d disait en lui-même : Traître, tu payeras cette mort, ou je ne serais pas Tuzani. Enfin il fut tellement ému qu'à mesure que l'autre parlait il pâlisait, au point que les autres soldats s'en aperçurent et l'avertirent. Il revint à lui et demanda au soldat s'il avait conservé quelque chose des dépouilles de la Horisque : « Il ne m'en reste rien, répondit celui-ci, que les pendans d'oreilles et une bague ; j'ai vendu le reste à Baza ; et si je trouvais aujourd'hui qui voulût m'acheter ces bijoux, je m'en déferais volontiers pour essayer si j'aurais la main heureuse au jeu. — Je les achèterai, dit Tuzani, et si nous sommes d'accord je les porterai à Yelez le Blanc, pour les montrer à une de ses sœurs, qui est esclave du marquis. — Vous n'avez qu'à venir à ma baraque voir s'ils vous conviennent. — ^Volontiers, partons. »

Ils se rendirent ensemble au campement du soldat, qui tira de son sac deux pendans d'oreilles et une bague que Tuzani reconnut à l'instant pour les avoir vus cent fois à sa dame ; il ne put

s'empêcher de soupirer douloureusement, et les larmes lui vinrent aux yeux. Il se contenta cependant. Ayant acheté les bijoux, et les ayant serrés dans son sein, il proposa au soldat d'aller se promener avec lui dans les environs d'Andarax. Lorsqu'ils furent un peu éloignés du village, Tuzani demanda au soldat : « Si je vous montrais le portrait de cette Morisque que vous avez tuée, le reconnattriez-vous?— A l'instant même, répondit le soldat ; elle ne sort pas de ma mémoire ; il me semble qu'il n'y a pas une heure que je l'ai tuée. » Tuzani tira alors de sa poche un portrait en lui disant : « Était-ce par hasard celle-là ? » Le soldat la reconnut aussitôt ; et dit : « C'est elle-même, je suis émerveillé de la voir. » Le More s'écria alors : « Dis-moi, homme sans honneur, soldat infâme, pourquoi égorges-tu cette beauté ? Apprends qu'elle était tout mon bien, que je devais m'unir à elle » que ton crime a détruit toutes mes espérances de bonheur. Il faut que je la II. 18

venge l'épée à la main. Défends-nous Tenons si tu me tueras comme tu as tué mon épouse ; nous Terrons si tu es habile à tuer les amans. »

À ces mots il dégatna son épée et attaqua le soldat avec violence. Celui-ci, quoique étonné, ne perdit pas courage ; il se montra brave comme un lion, et chargeant à son tour Tuzani, ils combattirent vaillamment d'estoc et de taille. Mais le More était très-adroit sur l'escrime, et il blessa grièvement son adversaire en lui disant : « Reçois le prix de ta barbarie ; c'est la belle Maléba qui t'envoie Uir mort. » Puis, s'éloignant sans retard, il se retira dans la montagne, d'où il ne rentra que le soir à Andarax,...

Tuzani ayant été livré à don Juan, demanda à ce prince pourquoi il le faisait arrêter. Bientôt, voyant qu'il était découvert, il ne voulut rien nier. « Je sois, dit-il, de Finis, TiUage entre Can-

toria et Purchena. Je suis cavalier more, et mon nom est Tuzani... J'ai pris cet habit pour tuer un misérable le quel, dans l'assaut de Galère, égorga mon amante, qm était la plus belle personne du monde, tandis qu'il la pouvait faire prisonnière. Je jurai de le chercher et de lui donner la mort. Je l'ai cherché et je l'ai tué, il y a deux jours. Telle est la vérité. Que votre altesse fasse de moi ce qu'il lui plaira. Si je meurs, je serai content, pafce qne j'ai Tengé ma dame, ce qui était mon seul désir. J'espère de la bonté de IHeu que je la verrai après ma mort, et qu'elle n'aura pas à se plaindre que je l'aie laissée sans vengeance. Je mourrai chréden ; et je sais qu'elle était chrétienne également ; car nous étions d'accord que je l'enlèverais pour aller nous marier à Murcie, où nous aurions attendu la fin de la guerre ; et c'est pour cela qu'elle avait demandé à son frère de l'envoyer à Galère, sous prétexte de voir ses parentes. Le sort n'a pas voulu qu'il en fût ainsi. Galère s est soulevée; elle a été prise d'assaut, ma dame a été tuée ; je l'y ai trouvée morte ; je l'ai ensevehe avec larmes ; sur son tombeau j'ai écrit son amour et ma douleur ; j'ai juré de la venger, je l'ai vengée. Maintenant tu me fais arrêter : je mourrai content si je meurs par les ordres d'un prince aussi illustre. J'ai seulement à f adresser une prière : garde le portrait de ma dame, afin qu'il ne tombe pas dans les mains de quelque misérable qui fût indigne de le toucher. Prends aussi ces trois bijoux ; ils paraissent de peu de valeur, mais ils lui ont appartenu, ils n'ont point de prix. » Ayant ainsi parlé sans changer de visage, il Ũéchit le genou et ofrit au prince le portrait et les bijoux de Malëha.

Le prince, charmé de la valeur de Tuzani, du sang-froid avec lequel il avait raconté son histoire, et compatissant à sa mauvaise fortune , s'approcha, prit le vélin et les bijoux : en les remettant, Tuzani poussa un profond soupir, comme si en donnant ses gages

il eût donné sa maîtresse elle-même, et son cœur avec elle. Don Juan regarda le portrait et fut émerveillé de la beauté de la Morisque, ainsi que les autres cavaliers, qui dirent tous devant le prince que Tuzani avait agi en brave soldat et en bon cavalier en vengeant la mort d'une si belle dame.

Don Lope, considérant la valeur de ce soldat, se leva, et après deux ou trois juremens, il dit au prince : « Le soldat s'est bien justifié, il n'y a pas de quoi le faire mourir, et si votre altesse le laisse libre et lui rend ses armes, je la prie de me le donner pour ma compagnie, car je jure Dieu que si quelqu'un me tuait ma maîtresse, je le tuerais et lui et tous ceux de son lignage. » Le prince, pour satisfaire don Lope et tous les autres chefs, ordonna de délivrer le More et de lui rendre ses armes.

« Allez, mon ami, lui dit don Lope, allez à ma compagnie ; j'aime à y voir

NOTICE. %i9

de tels BoldAto* Et pour que vous me serviei plus yolontien, Je garde yotre portrait, je yeux dire celui de votre dame, et je le ferai encadrer pour qu'il ne se gâte pas. » Tozani loi répondit : « Je sais bien, Maft de notre âge, que ta seras désormais le maître de ma fortunti bonne an maaYaiaie) mais il me semble que je perds ma danie Une seconde fois. Je ta sarrirai en bon et loyal soldat , si la perte de cette peinture ne précipite pas Ua mort» » Don Lope, qui savait ce que c'est que d'avoir une folio an tèteoi craignit que la perte de ce portrait ne causât à ce soldat une mélancolie funeste. « Tenoi , dii-il à Tuzani, gardea votre consolation et res-tât pris de moi : je suis sûr d'aveif en vous un vaillant ami. »

Depuis lors Tusani prit le nonl da Femand de Fig«aroa» et no quitta plus don Lope t il était avec lui à la bataille de Lépante et à l'assaut da Maestricht, etc., etc.

Nous laissons au lecteur à juger de la fidélité avec laquelle Galderon a suivi l'histoire, soit pour le fait général da l'insurrection, soit pour l'aventure de Tuzani. Une seule observation.

Pour les anachronismes que présente cette pièce, il en est quelques-uns, et ce ne sont pas les moins considérables, que je croirais volontiers le résultat d'un calcul. Ainsi, par exemple, il y est question à plusieurs reprises de la victoire de Lépante ; or Galderon, qui avait étudié à fond cette époque, ne pouvait pas ignorer que la bataille de Lépante ne fut livrée que dans l'année qui suivit l'entière pacification de l'Alpujarra. Pourquoi donc aurait-il prémédité une erreur de ce genre ? Ne serait-ce pas qu'en donnant une si grande gloire au chef de l'armée espagnole, il voulait faire entrevoir aux spectateurs l'issue probable de la guerre, la défaite et la soumission des Morisques ?

Du point de vue de l'art, ce drame, d'ailleurs plein d'intérêt, est loin, selon nous, d'être irréprochable. Il y a plusieurs caractères esquissés beaucoup trop légèrement; les sentimens et le langage y manquent souvent de vérité; enfin, malgré quelques détails assez plaisans, nous n'aimons pas beaucoup ce rftle d'Alcouzcouz, dont le comique consiste dans un jargon d'une syntaxe bizarre; et dans des mots estropiés ou mal prononcés.

Malgré ces défauts , Amar despues de la muerte n'en est pas moins une œuvre d'un rare mérite. Quelques-uns des caractères principaux sont admirablement tracés. Tuzani, plein de grandeur, de passion et de noblesse, est bien l'homme qui dut rester

fidèle à l'objet aimé après l'avoir perdu. Garoès représente le soldat de ces temps<;-là, joueur, pillard, féroce, mais d'une bravoure à l'épreuve , et susceptible de quelques sentimens élevés. Enfin le lecteur retrouvera sans doute avec plaisir dans ce drame la figure originale de Lope de Figueroa, avec laquelle il a déjà probablement fait connaissance'.

On remarquera aussi dans ce drame quelques scènes qui sont vraiment fort belles : celle où le vieux Malec vient demander vengeance aux Morisques ; celle de l'Alhambra, où le corrégidor se met du parti de Mendoce contre Tuzani et don Fernand ; enfin la scène de la prison entre Tuzani et Garces, si bien conduite et si remplie de terreur. Des conceptions de cette portée ne se trouvent que dans les ouvrages des grands maîtres.

Mais ce qui est plus beau encore que toutes ces belles choses, c'est la générosité avec laquelle Galderon. malgré son ardent patriotisme, fait porter sur les Mores l'intérêt de son drame. Et j'ajouterai à ce propos que les

' Yoyei tome I, PAkade d» ZàhmétL

autres dramatises espagnols, lorstpi'ils ont traité des sujets analogues, n'en t pas été moins généreui. Et cela , à mon avis, n'honore pas seulement le caractère de ces poètes, mais le caractère national des Espagnols.

Afnar detpue» de la miierte a été imité en français, il y a quelques années, avec beaucoup de succès, par un Espagnol réfugié, M. Martinez de la Rosa, 8oUS le titre d*Aben"Huméya. •

Amar deêpues de la mverU fut traduit et publié pour la première fois dans la collection des Théâtret étrangers, par un litté-

rateur fort distingué, M. la Beaumelle. Quoique M. la Beaumelle ne nous semble pas avoir toujours bien saisi le vrai sens de l'original, sa traduction nous a été utile ; nous aimons à le déclarer publiquement, et pour la perfection du travail que nous avons entrepris, nous regrettons que M. la Beaumelle n'ait pas publié avant nous la traduction d'un plus grand nombre de pièces espagnoles.

on

DON ALVAR TUZANI. DON LOPE SB FIGUEROA

DONA ISABELLE TUZANI, Sa MSnr. DON ALONZO PB
Zuf^lGA.

DON JUAN MALEG, vieillard. ALGOuzcouz, ' Vore.

DOÂA CLARA MALEG, Sa fille. CADI, Ticux Moie.

DON JUAN DE MENDOCE. BÉATRIZ, \ „|^gntet.

DON FERNAND DE YALOR. Iiris, '

DON JUAN D'AUTRICHE. GARCES, loldat.

La scène se passe d'abord à Grenade, et ensuite dans rAlpajam

*.

JOURNÉE PREMIÈRE

CADI

Les portes sont fermées?

ALCOUZCOUZ.

Oui, les portes être bien fermées.

CAOI.

Que personne n'entre sans prononcer le mot convenu, et continuons notre fête. Célébrons, selon la coutume de nos ancêtres, notre saint jour, notre saint vendredi, sans que ces chrétiens, au milieu desquels nous vivons maintenant comme de misérables prisonniers, puissent nous imputer à crime nos cérémonies.

TOUS

Ainsi soii fait.

ALCOUZCOUZ.

Si moi entrer en danse» moi me briser les os à force de sauter.

■ Le conzoonz est la nonrritnre habituelle des peuples barbaresqnes. Ce mot désigne des pAtes de différente espèce. Les Espagnols l'écritTeat etueuM on af-euMiw RTec l'ar^ licle arabe.

' L'Alpujarra est une chaîne de montagnes située dans le royaume de Grenade.

* Où appelle JTorMfiMS les Mores demeorés en Espagne après la conquête des Espagnols, et pour la plupart derenns chrétiens par suite des persécutions qu'ils avaient éprouvées. Ils

furent bannis d'Espagne par Philippe III, au commencement du dix-septième siècle.

AIMEH AP]^ U, MORT, mn Yon.

En Tain dans on triste esclavage L'Africaia languit maintenant
Et pleure sa ^^randeur passée :

Si telle est la Tolonté d'Allah.....

TQM.

ViTa sa loi l

Vive le beau souvenir De cet exploit glorieux Par le^el Jadis à
nos afeux L'Espagne entière fat seamise.

YÎTU Ml loi l

mw VOIX.

Vive Xarife al Moia Et leur immortelle -victoire 1 Jamais ceux
de qui nous descendons Ne furent mieux protégés par Allah.

On frappe rodement à la porte.

GADI.

Qu'est-ce doneT

un MOKISQUB.

On brise les portes.

GiLDI,

On veut sans doute nous surprendre dans nos assemblées.
Comme le roi les a défendues par édit, la justice, en voyant entrer

tant de Morisques dans cette maison, anra soupçonné quelque chose, et vient faire des recherches.

ALGonooi».

Eh bien I nous décamper.

«If HORISOUB.

t^onrquol laider d'eavrir, lorsqu'on frappe avec tant de tlo-
lence ?

ÀlGOinKOtJZ.

< 11 ■ • Aivt pas OQfrip sa porte à qui Ton n'ouvre pat ion
coeur *. »

mi MORISQUB.

Que faire?

GADI.

Il faudrait, avant d'ouvrir, eaeher tous les instrumens, et en-
suite nous ëhrloDS que votts êtes venus me voir.

VoUà qui eil bian ina^né.

CADI

DMmulons, — Ehblep! Alçomcouï, qu'^UeocU-tuî Y* i^onc
ouvrir»

* Refrain d'one ancteflneohsDsoD.

JOURNÉE 1 , SCÈNE I. 2t3

ÂLCOCZCOUZ.

Grand merci I mol avoir peur qu'en ounant Talgaatil me donner la bastonnade sur le yentre, et moi ne pas vouloir que le ventre d'Alcouzcouz reçoive des coups de b&ton au lieu de couzeoat.

Ho Entre DON JUAN HALEG.

Soyez sans crainte.

GADI.

Quoi ! c'est vous, seigneur don Juan I vous dont l'illustre naissance vous a élevé au poste de xxiv de Grenade, malgré votre origine africaine, vous entrez ainsi dans ma maison !

MALEG.

Ce n'est pas sans de graves motifs que je viens ebei vova ; qu'il me suffise de vous dire que ce sont mes disgrâces qui m'amènent. * CADi, ha» , à Alcouxeux.

Il vient sans doute nous reprendre.

ALCOUZCOUZ.

Alors moi content ! car moi aimer mieux que lui venir nous reprendre que nous prendre.

CADX.

Qu'y a-t-il pour votre service?

HALSG.

Calmes-^eus, mes amis. Remettez-^ous du trouble qu'a eieitë mon arrivée en ce lieu, — Aujourd'hui, en entrant au conseil, nous avons reçu du président de Castille une lettre du roi Philippe II, contenant des ordres que la ville doit faire exécuter. Cette lettre ayant été ouverte, le secrétaire du conseil l'a lue à haute voix. Ce sont des dispositions contre les Morisques... Oh! avec eombien de raison on a comparé la fortune au temps ! car la fortune, comme le temps, va sans cesse du bien au mal sans s'arrêter jamais... Ce message du roi, outre les anciennes mesures que l'on avait prises contre vous, en prescrit de nouvelles plus dures encore que les autres. Ainsi aucun enfant de cette nation africaine qui autrefois mit l'Espagne sous lé joug, aucun Morisque ne pourra célébrer vos fêtes, se vêtir de sole, aller dans les bains publics, ni parler la langue maternelle ; vous ne pourrez plus parler que le castillan. ~ Moi, comme le plus âgé, je devais opiner le premier, le dis que s'il était juste et convenable d'abolir peu à peu la mémoire de nos coutumes africaines, il fallait cependant éviter de trop se hâter, et surtout d'employer la violence, d'auUnt mieux qu'elle devenait inutile ftar la désuétude où tombaient nos aneftens ritee... Sur ce, don Juan, don Juan de Men-doce, celui qui est allié à la noble et illustre famille du marquis de Mondejar , dit aussitôt i Don Inan Maleo ne peut pas avoir une opinion impartiale. La nature l'inspire en faveur de iOB compatriotes. Voilà pourquoi il voudrait qu'on différât le

?«une qui r^iï , "" *""* -J'U'e qu'il l-T . ** ^"""" ""eux

Kf»"" . «iJlans More, „o^ ,; "" ^'«""««« ■»•« inut le à If ""*

B ^ft. ««"" '""""» »« S, • ' *'P"J«""* est à TOUS toutTr""*

■ ^^V ffSjP^^^»*"' 'ou» offenser H«!""* '•««esse, W ^m mr
t»eemoi. ""*""""""•«»» offense, et de

JOURNÉE USGËNë II. 221»

UN HoRI8QUB.

Moi, mon lang et ma vie.

UNE FEMME

Et moi, au nom de toutes les Morisques de Grenade, j'offre nos
joyaux, nos parures.

Malee et U plopwt dM Mor«i sortent. f

ALCOUZCOUZ.

Moi , avoir seulement une petite boutique à Bibarrambla ^ , et
dans la boutique, de l'huile, du vinaigre, des figues, du poivre,
des noix, des amandes, du raisin sec, de l'ail, des oignons, du pi-
ment, du sel, des balais, du fil, des aiguilles, du papier, du tabac.
Moi emporter mon fonds sur mes épaules, et quelque jour moi
devenir comte, marquis, ou duc de tous les Alcouzcouz du
monde.

UN MORISQUB.

Tais-toi, tu es fou.

ALGOUZCOUS. l '

Moi n'être pas fou.

UN AUTBS MoRI8QUB.

Eh bien I alors tu es ivre.

ALCOUZCOUZ.

Moi n'être pas ivre non plus. Notre seigneur Mahomet défend dans son Alcoran de boire du vin ; et pour rien au monde moi vouloir en mettre dans mon oeil. Mais si par hasard il en tomber dans ma bouche, moi l'avaler.

Tout ferlent.

SCÈNE n

Une clwmbre dans la maiion de Malee.

Eatrent DOf^A CLARA et BBATRIX.

Laisse-moi, Béatrix, laisse-moi pleurer, et au milieu de tant de peines et d'ennuis, que du moins mon infortune se soulage un peu par des larmes. Puisque je ne puis me venger de celui qui vient d'enlever à ma famille son antique honneur, laisse-moi gémir sur l'affront qui est à l'avenir mon seul héritage; et s'il ne m'est pas permis de tuer, que du moins il me soit permis de mourir... Misérables iémme que nous sommes! combien la nature s'est montrée cruelle envers nous t Les plus grands dons qu'elle nous accorde, c'est l'esprit, c'est la beauté; et ces dons qui souvent ont mis en danger notre honneur ne l'ont jamais protégé 1 Nous sommes exposées tous les jours à compromettre la gloire d'un père, d'un époux, et jamais nous n'avons pu la rétablir!...

Que ne suis-je née homme! Aujourd'hui Grenade aurait tu si ce
Mendoce, qui n'a pas craint de

* Faabovig de Grenade.

115 41M11 APasa U. MORT,

traiter un vieillard avec tml d-ftif(ueil et d'insolence, était aus-
si hardi devant un jeune homme. Je ne moiMe pa# Mpenéaat à
me venger ; et sans doute ooliil qni a été aatez lâche pour outra-
ger un vieillard ne refusera point no*)u8t« léparMi*» à me âmi-
rae... Mais» hélas 1 que dis-je? la TM^ennoe n'appartient point à
ce faible hrat : tt pour totAU do iialwii» j« 8qb§» cpi» j^ai perdu
en ce jour et mon père et mon époux; car désormais don Alfar
Ttomi ne peut plus TWitolr dVme feine qui porte un nom
deshonoré.

entr* DON ÀliYAl^

BON MTAm.

Hélasl belle CUra, n'ea^il point à*um mawrok aufwre qno j'aie

entoo^i» nviii Agi» «orUr 4o votre boiwhef Vow E*ètao
ao|iurd'ini

occmtea ^pie do vo» clMgrÎMt Qr» ptisqoevovi ponsoe à
qMi, e'eti

que moi awsi io 4om ^ro pour voua wi m^olét]

Mon âme, je l'avoue, est pleine d'ennuis, efc vouf ■.'étoo poa,
don Alvar, ce qui m'afflige le iQ«iwk hb destin me sépare de vous
à jamais. Mon amour même le veut ainsi. Je ne puis eoqsaKlIr à

ooque vous deveniez l'époux d'iwofKniwi doot le père a nerdu l'honneur.

nOPT ÀLVAIU

Clara, je ne vous rappellwoi foiot en ce moment avec quel respect, ovec quolk véoéMlion jo vouo aĩ tMiio«ro aùvéo, d combien j'étaia howowK de 9%k amou? ; nâk ji» deét me disaialiper d'avoir paiu d^vMit YOtM OYOnl d« irons «voir foogéo) jo dois voua diae que ce retard c'est à cause de vous, de vous &ewb^cpuo j« Vii ûaposé à mon aoHncpah. Ce n'est pas avec une femme , je le sais, qu'il faut parler des lois du point d,'boiu>omc ; et je ne chercherai pas non plus à vous consoler en vous disant de sécher vos pleurs, parce que, entre hommes désomés et éana mie salle do conseil, il ne peut exister ni oifenso ■! Ilaalto. Maù je deit voua éire, pour me justifier, que si je n'ai pas encore TOOgé votre père en perçant le sein de Qlewioc^i e'oal fu'U o' y % do eomfdé-to loKisÛMliQii pono rai eCsnsé que o^lo qo'U obtieoA por tui^oA^mA, ou por k^ mala é'uo itère plus jeune que Ui^ ou par lo mmm d'uo fil^* C'en pourquoi^ afin de pouvoir Yeolfes YOt!o père» jo vie«& UA do nn a d er votoe main ;: ear aloirs je serai soa %t% ot olOKi younai le dfoit 4o laver son iofwre dana le saut <^c. VoS^Bamv. Voilà, beUo Claso^ le molâf qni m'amèoe. Si jjuaqu'à naésont jo n'ol pas exprima wm vcmo, «^ast qm moa peu de forWoo we ooflBwapdait le sileneo. Mais aujourd'hui» ^pfèa ce fui ^est. p^wié« jo parlerai ; jo lui deiiooderai aa dot vm affiaose, et i*9\ V^poûr <|^'ii no repoussera p^is ma prière»

CLAIU.

Moi son pliM, don Alvar, je no vou« nappellevoi poi o» ce noneAt et U liAcérlté d^ won amour eli la (HKWWMiee 4« «o foi.

Jo ao vous dirai pas que je succombe aujourd'hui sous le naïda
4'Ufiâ d/^l®

KMmNÉE I, 9GÈNB n. 99r

offense. Non, je tous aime; je tous aime avec un dévouement absolu ; vous êtes la vie de mon âme et l'âme de ma vie... Mflîs ce que je dois vous dire, malgré le trouble où je suis, c'est que celle qui eût été hier votre esclave ne sera pas aujourd'hui votre épouse. Si hier vous n'osiez pas aspirer à ma main, et si cette hardiesse ne vouff est venue qo'ejowdlnil; mot, de mon eôté. Je deis, dans votre intérêt^ «ujevNi'hui, roue refuser. Mebe et he-norée, je ne me croyais pas digne de vous ; je ne me flattais d'un tel bonheur que parce que je le souhaitais. Comment pourrais-je maintenant toof entraîner dans ma disgrâce ? et ne dirait-on pas dans le monde que pour obtenir ma main vous avez attendu que je fosse désba« of éfl ?

DON Jllt^R.

le te ▼€« pe«r fou» t«iiger.

CLARA

Je vous aime trop pour Taccepter.

DON ALVAR

N'est-ee pas vous prouver ma tendresse?

CLAAJI.

N'est-ee pas vous montrer mon dévouement?

DON ALTÀft.

Vous ae pourrez voua j refuser.

Je pourrai me donner la mort.

DON ALTAII.

Je dirai à don Juan que nous nous aimons.

Ja liii 4iiil qa» vow étaa dans rorrvw •

BON ALVAII»

Quoi I cTest là rotre constanee ?

Ainsi le f evft Hioaneur.

DON ALVAil<

Vous Tentiez votre amour pour moi !

CLABA.

A présent je vous le prouve , et je jure, devant le ôêA fui na^en^ tend, je jure que jamais, non jameisr je ne donnerai à un homme le nom d'époux tant que mon honneur ne sera point rétabli dans son premier éclat.

DON AtValk.

Ehl qu'importe, Clara, si mon épée...

BÉATRIÎ.

Voici mon maître, n monte daos cet appartement avec d'^autres cavaliers.

CLARA

Cachez-vous, Atvar, dans cette pièce.

DON ÀLTAR.

Hé! Af!

Destin cruel !

Don Alyar le dit.

Entrent DON JUAN MALEG, DON ALONZO DE ZUFIGA, LE GORRÉ- GIDOR, DON FERNAND DE YALOR, et d'autres cavaliers.

Quoi?

Seigneur?

MALBC.

Ah! ma fille, dans quel diable de moment je te revois! Entre un moment dans cet appartement.

Qu'est-ce que ça veut dire?

De là tu pourras tout entendre.

Clara sort.

LE GORRÉ- GIDOR.

Don Juan de Mendoza est déjà renfermé dans l'Alhambra. Vous voudrez donc bien, jusqu'à ce que cette affaire soit arrangée, demeurer prisonnier chez vous.

MALBC.

J*aoepte Tolontiers cette prison, et m'engage à n'en point sortir.

DON FBRNAND.

Vous n'y resterez pas long-temps. Comme les affaires d'honneur ne sont point du ressort de la justice, le seigneur corrégidor m'a permis de tenter un accommodement, et j'espère y réussir.

LB CORREGIDOR

Seigneur don Fernand, un mot suffit pour arranger cette affaire : c'est qu'il n'y a point d'offense possible dans le palais du roi, pas plus que dans une salle de justice. Cela est reconnu, et cette consi* dération doit tout terminer.

DON ALYAR, bai, à Clara.

Vous entendez ?

CLARA

Oui.

DON FBRNAND.

Voici un moyen que j'imagine et qui me semble préférable à tout autre. Veuillez m'écouter.

MALBC, à pairU PauYre honneur que celui qui a besoin de tels remèdes!

DON FERNANDE

Don Juan de Mendoce, caYalier aussi noble que Yaillant, n'est point encore marié. Don Juan Malec» dans les veines duquel coule

le gâDg def rois de Grenade, a une fille non moins célèbre par fon esprit que par sa beauté. Si don Juan Malec yeut une satisfaction, personne, vous le savez, ne peut prendre en main sa vengeance que celui qui sera son gendre. Si donc Mendoce épousait doua Clara. •• DON ALVAR» à part* Ciell qu'entends-je?

DON FXRNAND.

Tout serait ainsi arrangé ; car vous, don Juan, ne pouvant vous venger par vous-même, et celui qui vous a outragé entrant en partage de votre offense en devenant votre fils, il n'existe plus dès lors personne à qui vous puissiez demander satisfaction. En même temps Mendoce sera satisfait, parce que nul ne peut se venger de lui-même et se donner la mort. Ainsi se trouvera rétabli Tbonneur de touB deux.

DON ALTAR, hoê, à Clara.

Je vais répondre.

Au nom du ciel, reitei là ; vous me perdriez!

ut GORR^CmOR.

Cet arrangement me paraît convenir à tous deux.

MALBT..

Je crains encore un obstacle. J'ignore les sentimens de Clara.

CLARA, à part.

Le ciel vient remettre en mes mains la vengeance.

IALBC.

Je ne sais si ma fille voudra accepter pour époux un homme contre lequel elle a tant de motifs de haine.

Entre DONA CLARA.

CLARA

Oui, mon père, je l'accepterai. Il importe peu que je vive dans la tristesse, pourvu que vous ne viviez pas dans le déshonneur. Si j'eusse été votre fils, j'aurais su, n'écoulant que le ressentiment le plus légitime, tuer ou mourir ; étant votre fille, je dois satisfaire à mes obligations par le seul moyen qui soit en mon pouvoir. C'est pourquoi j'accorde ma main à Mendoce; et ainsi, mon père, je sauve votre réputation, et l'on dira que si je n'ai pu vous venger en tuant votre offenseur, j'ai rempli mon devoir en donnant pour vous ma vie.

LE CORR^GIDOR.

Dans cette manière de raisonner l'on reconnaît votre esprit

DON FERNAND

Je ne doute point du succès. Écrivons ce qui a été convenu ici, et je le porterai à Mendoce.

LE CORRÉOIDOR.

Vous et moi nous l'accompagnerons*

Sm AIMBR APRÈS LA IHOBET.

«ÂtBCy âpari, PendMf ce tenip» mas f^onmii pvipMer
riMiimetM*

GràeM à nesfotiM, fwpènv toat eflâ Èoîiniêm^

Tow wnettl, èP«zoeption de dona Clara.

Maintenant qu'ils se sont retirés poor écrire dans la pièce voisine, Vous pouvez sortir, don Alvar.

Evm IKNI ▲(4YAIL

BON ALfâau

Otti, certes, J« sortirai, et pour ne FiWff janiifti Mie> liae
««s» ineoBstuito unie à um eesnr ii géBéreoi* Akl si j* ae ma tu»
point montré tout-à-coup, lorsque vous me frappiez d'un coup
mortel» e» n'a pas été par égard, «s n'a pas été p«f «»staninte...
c'est que je n'ai pas voulu qu'une femme comme vous...

Ahl don Alvar, quolliBftge!

DOIT Ai^Âm^

Non, je n'ai pas voulu qu'on pAt èir« qot mm jf^têiê êkmé mut
femme qui, au mépris de ses serBMQ»^ offrait sa main à un
homme dans le moncBl même oti eHe e» avàH m autn eiiHméins
m chambre.

Modérez-vous, Alvar; vous vous tbvsez. Bientôt je vous donnerai stttisfiMiio».

DON ALVAR

n n'en est point pour de pareilles offenses.

CLARA

Ne le croyez p[^]s.

DOK AtVAR.

C(HBmawtt a'tirje pas entendu que Toqa étlen. prête à épouser Men4osft9

£o eCEot» jâ Tai dit ; mais vous ne savez pas dans quel dessein.

Ce géà pouvait ètsa fue pom mon hmUiou, Ghereiiei; maiiite-naftt à vous justifier. Mendoce a été l'honneur à votre père , et par lui vous me tuez.

CLARA

Le temps, Alvar, le temps prouvera ma constance. L'avenir montrera 900 vous seul ants manqué à la foi jurés*.

DON ALVAR

Voilà bien de l'audace I... Quoi! n'avei[^]vous pas accordé votre main à Mendoce?

JOURNÉE I, SrÈNB 111.

CtARA.

uni.

DOIf ALTIK.

Dans un moment ne sera-t-il pas TOtre époux 7

CLABA.

Jamais.

Beir ALTAS.

Mais quel noyé» T.. .

Ne m'interrogez pas.

DOIV A&YAB.

Un homiM à ^i Tons aeeordit rotn mais m sera pat f olre
époux I

El si Je aehrf *«MM«amahiq*epo«r Wfcappait.-*ÊÊEa.vi*a
satisfait à présent?

IKNf AIiVAft.

NoBf ear, Toye»-Y«», pmtà Wwil ttovri» dan» ¥«• Iwaisarait
le sort le plus beeretn, «n sort ptéfértMa è laplaa MIa viet... «av^
dona Clara, vos bras sont si beaux I Mais il n'aura pas un tel bon-
heur : c'est moi qui le t«arai

C'est là noire araavr f

BON AIViA*

C'est B«» koBBonr \

C'est là votre tendreiMt

non AAJEAB.

C'est ma jalousie I

retenir près de moi l

»QN ALVAJI.

Ah!. vous n'aurez point de Mina è f éussir.

tiionaat

scÈK£ m.

one salle de l'Al^anibra.

Entrent DON JUAN DE MENDOGEet GARCES.

La colère a toujours tort.

GARCÈS.

Vous êtes bien bon de vous justifier l vous avez très-bien fait de lui meure la main éessw. 11 serait plaiaaaa qn^i» «owaM càré-tieu, parce <ju'il aurait des cfevem Wancs, je^jsâ^ joiirôir se i<^ner à un Gonçalès de Mendocel

MBNDOCB.

Il 7 a beaucoup d'hommes qu'une certaine fortune remplit d'orgueil, d'arrogance et de présomption.

GARcàs.

C'est pour ces hommes-là que le connétable don Inigo, dans une prévoyance admirable, portait toujours deux épées, l'une a sa ceinture, l'autre en guise de canne. Et comme on lui demandait un jour pourquoi ces deux épées : « C'est que, dit-il, il m'en faut une pour ceux qui la ceignent également ; et celle qui me sert de bAton est pour ch&tier un malotru insolent. »

MBNDOGB.

Il montrait ainsi qu'un cavalier doit avoir deux sortes d'armes pour deux sortes de querelles. Cependant moi, au milieu de

toutes mes affaires, je n'ai d'armes d'aucune espèce. Prête-moi ton épée, afin qu'à tout événement je ne me trouve point dépourvu, même en prison.

GARCÈS.

La void. Je me réjouis de me trouver auprès de vous en un moment où je puisse vous servir si vous avez des ennemis.

MBNDOCB.

Dans quel état, Garces, reviens-tu de Lépante ^ ?

GARàs.

Comme un soldat fier du bonheur d'avoir, dans cette journée immortelle, combattu sous les ordres du rejeton de cet aigle divin qui dans son vol sublime couvrait de ses ailes le monde entier %

MBNDOCB

Où en est le seigneur don Juan d'Autriehe?

GAKGJ»

Satisfait du résultat de l'entreprise.

MBNDOCB.

Cette victoire est-elle en réalité aussi glorieuse qu'on le prétend?

GAECÈS.

Veuillez me prêter votre attention. Déjà la sainte ligue...

MBNDOCB.

Arrête. Je vois entrer une femme voilée.

GARçàs.

Je joue de malheur. J'avais le plus beau jeu pour placer mon histoire, et voilà qu'il retourne d'une figure qui me fera perdre la partie.

«Entre DOJliA ISABELLE^ voilée.

ISABELLE

Seigneur don Juan de Mendoce, permettez qu'une femme qui dé-

* Il T a id an antcbronisme qne Galderon a reproduit plusieurs fois dans le coun de ton drame. Voyez la notice qui précède la iiièce.

' Don Juan d'Autriche, le vainqueur de Lépante, éUit, comme on sait, fils naturel de CkailM-Quint.

sirait savoir de vos nouvelles vienne vous demander i vous-même comment vous vous trouvez en prison.

HBNDOCB.

Très-volontiers. — Laisse-nous, Garces.

GARCÈS.

Cependant, seigneur, si c'était par hasard...

MBNDOCB.

Va, ne crains rien ; j'ai reconnu la voix.

GARCàs.

Alors je me retire.

HBNDOCE.

Adieu.— Mes yeux et mes oreilles, charmante dame, me tiennent dans un doute égal. Si j'en crois mes yeux, vous ne paraissez pas ce que vous êtes ; si j'en crois mes oreilles , vous n'êtes pas ce que vous paraissez. Veuillez, madame, détourner le léger voile qui couvre votre visage, et une fois que cette espèce de nuage ne vous dérobera plus à mes yeux, je pourrai dire qu'aujourd'hui j'ai vu le soleil se lever deux fois.

ISABELLE

Pour que vous n'alliez point , seigneur don Juan , vous égarer dans de vaines suppositions, je me hâte de me découvrir. Il en coûterait trop à ma jalousie si vous pensiei devoir cette attention à une autre. Maintenant regardez.

Elle se décourre.

MBNDOCE.

Quoi! c'est vous, Isabelle ?—vous chez moi! vous dehors dans ce costume!... Vous avez daigné venir?... Je ne pourrais sans présomption croire à un tel bonheur, et j'étais forcé d'en douter.

ISABELLE

Depuis que j'ai appris ce qui s'était passé et votre arrestation, mon amour ne m'a pas accordé un moment de repos; et profitant de l'absence de mon frère, don Alvar Tuzani, je suis venue avec

une seule femme que j'ai laissée ici à la porte. J'espère, don Juan, que vous ne douterez point de mon amour.

MENDOCE

Non, adorable Isabelle, et en recevant une telle faveur, loin de me plaindre de mes disgrâces, je m'en réjouis ; car je dois à ces dis' grâces mêmes...

Entre INÈS.

iNis.

ISABELLE

Ah ! madame !

Qu'est-ce donc, Inès?

INÈS

Don Alvar, mon maître, vient d'entrer.

ISABEU-B.

M'aurait-il reconnue malgré mon ^^guisement?

Encore une aventure I

S'il m'a fuiyie, je suis perdue I

IpENDO CB*

Que craignez-Toust n'êtes-voqg pas près de moit Entrez là dans cette salle, et fermez la porte. S'il vient vous y cherclrer, çoyes aikxe qu'il n'y pénétrera qu'après m'a voir donné mille morts.

ISABPl.I.11.

En quel péril J9 m« trouTQ 1-.. ciel l protègeB<-moi >
seouureimoi!

]U« iTçnferrm^ avec Inès, Entre DON ALYAR.

DON ALYAR,

Seigneur dop)u4R d§ Mendoce, je YQ\idrgis TQys parlw en
particulier.

Je suis seul.

^iA«W<B, 4 part. Comme U es(pâle I

DON ALTA|L

Je pull doQC termier cette porte?

MEUDQG»,

Comme vpm voudrait, (i part,) ^affairo a'angage hien.

DON ALVAE,

Maintenant venUUjt» JQ VQUf prie, m'^cauter avec aUan-
tion, J'ai appris tout-à-l'heure qu'on devoir venûr ici vous parler.

IDDfDOGB.

Il est vrai.

MIN AL^AR

Dan» Mtta priaon màme.

L'on ne vous a pas trompé.

nON ALVAE.

Cette démarche ea t pour mol aussi péniblt qu'offenaante

ISABELLE, à part, Peutpîl parler plus clairement ?

MENDOCB, à part.

Il sait tout.

DON ALTAR

Aussi ai-je voulu précéder ici ces personnes, qui veulent tenter un accommodement auquel jç ne saurais acquiescer, puis8€[u'il serait contre mon honneur.

JOURBfÉE I , SCENE III. 285

Je ne youi comprenéfl pas.

DOff ALYAH.

Je vais n'eipllquer plui clairement.

laABBLLB, à part.

Jereipirel ee n'eit pas moi qu'il eherehe.

DON ALTAR

Le corrégidor ainsi que doo Fernand de Valor , parent de don Juan Malec, veulent accommoder votre affaire avec lui. Je dois, moi, m'y opposer. Quels solit nés motif pour agir ainsi f J'en ai beaucoup, et des plvs graves ; mais je n'en dois eompte à personne. Enfin , en admettant même que ce ne soit de ma part qu'un caprice, une fantaisie , je voudrais savoir si un eavaller si brave avec les vieillards serait aussi brave avec un jeune homme ; et à cet effet je viens vous proposer que l'un de nous tue l'autre.

MENDOCE

Vous m'eussiei rendu service de me déclarer syr^e-cbamp le sujet de votre visite. J'ai cru, au premier moment, qu'il s'agissait de quelque chose d'une toute autre iniportance, et vous m'avez causé une légère inquiétude. Mais enfin , comme il n'est pw 4#ns mes principes de refuser jamais l4 partie que vous m'offrez,— avant l'arrivée des négociateurs dont vous parlez, à la démarflM àe<4ilif Is vous voulez mettre obstacle, -^ tirez l'^pée.

OQIH AI.VAIL,

Je venais pour cela. Vous ne savez pas à quel point il m'importe d'eu finir avec vous au plus tôt.

Mvcnoot^ Eh bieu I le champ est lUire, commeocopif

Ht M battent.

ISABELLE, à part.

Je tombe d'un malheur dans un autre,.. Voir combattre ensemble son amant et son frère, et ne pouvoir les séparer I

MXNDOCB.

Quelle valeur!

DON ALTAM

Quelle adresse!

ISABELI3, d pQrt,

Hélas î je fais des vœux pour tou» les denx ; de chaque fi4(^ «t
ma vie, de chaque côté est mon honneur.

Doq AWar se benrte contre vfi Ciuteail et tombe. lieMle evVre
wMt et r^tisnt ■eodoe.

DON ALVAR

Ce fauteuil m'a fait tomber.

ISABELLE, voilée.

Arrête, don Juan. (À part,) Mais qu'ai-je faitf Je n'ai pas été
maltresie de me eonieiiir.

DON ALVAR

Vous auriez dû m'avertir qu'il y avait du monde ici.

MKNDOGB.

Puisque c'était pour vous donner la vie^ ne vous plaignez pas ;
ce serait moi, au contraire, qui devrais me plaindre, puisque,
cette personne vous protégeant, j'ai deux adversaires à la fois...
Elle a eu tort de vous secourir; je connais les lois de l'honneur, et
votre chute étant l'effet du hasard, je vous aurais laissé relever.

DON ALVAR

Je suis doublement obligé à cette dame, d'abord pour m'avoir sauvé la vie, et ensuite pour m' avoir rendu ce service avant qu'il me fût offert par vous; ainsi, ne vous devant rien, mon courage est tout prêt à recommencer le combat.

MENDOCEB.

Il ne tient qu'à vous, don Alvar.

ISABELLE, à part.

Que ne puis-je appeler du secours I

Ils se battent.

On frappe à la porte.

DON ALVAR

On frappe I

MBNDOCE.

Que faire

DON ALVAR

Que l'on de nous tue l'autre; le survivant ouvrira.

XENDOCE.

C'est bien dit.

ISABELLE

Et moi, je vais ouvrir pour qu'on entre.

MENDOCE

N'ouvrez pas I

N'ouvrez pas I

Isabelle ouvre.

Entrent LE GORRÉGIDOR et DON FERNAND.

Le Corridor relie Isabelle qui veut sortir. ISABELLE.

Cavaliers, ces deux hommes que vous voyez là veulent se tuer.

LE gorr]Égidor.

Restez, madame ; puisqu'ils se battent devant vous, c'est vous, sans doute, qui êtes la cause de leur combat. ISABELLE, à part.

Hélas! en voulant les sauver je me suis perdue!

don ALVAR.

Je ne souffrirai point qu'une dame à qui je dois la vie se trouve dans une position f&cheuse; et, d'ailleurs, il me suffira de dire la

vérité. L'amour n'était pour rien dans ce duel ; comme parent d« don Juan Malec^ j'ai voulu le venger.

MENDOCE

Cela est vrai; c'est par hasard que cette dame s'est trouvée chez moi.

LE CORRltoinOR.

Toute querelle devant cesser par les arrangemens dont nous sommes convenus, terminons tout cela sans qu'il y ait de sang

versé ; une victoire sanglante n'est à désirer pour personne. — Vous pouvez sortir, mesdames.

ISABELLE, à part.

C'est le seul événement heureux qui me soit arrivé.

EUE kort avec Inèt.

DON FERNAND

Seigneur don Juan de Mendoce, vos parens et les nôtres souhaitent que tout finisse en famille, et qu'une heureuse alliance mette un terme à ces différends. Si vous épousez dona Clara, qui est le phénix de Grenade...

MENDOCEB.

Pardon, seigneur don Fernand ; mais je vois beaucoup d'inconvéniens à ce que vous proposez. Puisque dont Clara est un phénix, qu'elle demeure en Arabie; dans les montagnes de Castille nous n'avons pas besoin de phénix..'. Mes parens auraient dû savoir qu'un homme de ma sorte ne se marie point pour rétablir l'honneur d'autrui, et qu'il ne convient pas de mêler le sang des Mendoce à celui des Malec, car ces deux noms réunis ne vont pas bien ensemble.

DON FERNAND

Don Juan Malec est un homme...

MENDOCE

Comme vous.

DON FERNAND

Oui, sans doute, puisque, comme moi, il descend des anciens rois de Grenade; puisque, comme moi, il n'a pour ancêtres que des rois...

* HENDOGE.

Kh bien I mes aïeux à moi étaient plus que des rois maures, car ils étaient montagnards^.

DON ALVAR

Tout ce que dira à cet égard le seigneur don Fernand, je le soutiendrai l'épée à la main.

LE GORR^GIDOR.

Ici il n'y a plus de magistrat, je rederieim purement cavalier.

* Après la bataille de Oaaiialète, après la conquête de l'Espagne par les Arabes, la jenne noblesse espagnole se réfogta dans les montagnea des Asturies, et, sous la conduite de Pelage, commença immâiatement l'œuvre de la délivrance. On comprend la fierté que pent inspirer à Mendoce vne semblable origine.

J^éUis zuniga en Gastille avant d'être corrégidor à Grenade. Ainsi je déposé le bâton de justice*, et désormais, où et quand vous voudrez, vous me trouverez à cAté de don Juan.

UN DOMESTIQUUS.

Voilà du monde qui entre.

LS CORREGIDOR

Contenons-nous... Je reprends mes fonctions. Don Juan, demeurez ici prisonnier.

MBNDOCB.

Je vous obéirai en tout.

LB GORRJÊGiDOR, à don Fernand et à don Âlvar, Vous deux, vous pouvez vous retirer.

MENDOGB.

Et si vous avez à demander quelque satisfaction...

LE CORRÉOtDOAi

Vous nous trouverez, don Juan et moi...

MENDOGB.

A l'endroit indiqué par vous...

LE QORRtoDOR.

Avec seulement U cape et l'épée.

U MMrl ATM Méodoce. .

DOff FERNAND.

Et mon honneur peut supporter tant d'insolence!

DON ALVAR

Et mon courage souffrirait cette insulte 1

DON FERNAND

C'est parce que je liuis devenu chrétien qu'on m*outrage ainsi
I

DON ALVAR

C'est parce que nous avons embrassé leur loi que le pouvoir ne
nous protège plus !

DON FERNAND

Vive Dieu 1 je tie sertis qu'un lâche si je laissais impuni cet
affront!

DON ALVAR

Vive Dieu I je serais un infâine ê\ je ne cherchais à me venger
I

t)on FERNANlî.

Que le ciel m'offre l'occasion...

DON ALVAR

Que le sort me soit favorable...

DON I*BRNâND«

911 ne m'est pas coilirftîre«(.

^ DON ALVAR

S'il daigne réiiouðre à tnes vœux..*

JOURNÉE II< SCÈNB h 189

DON FERNAND.

Je fiontrera bientôt à l'Espagne ce que c'est que le bras des Valofs.

DON ALYAS.

Je ferai en sorte que l'Espagne pleure l'épée des Tuiaai.

DON FERNAND

Voué M'avez entendue

DON ALYAS.

J'en peûse comme vous.

DON FERNAND

Maintenant que la langue se taise, le bras même doit parler.

DON ALYAS.

Le mûle est prêt comme le Tôt.

JOURNÉE DEUXIÈME.

Un «i» p iê de* iMt ^AkUiéké kn piê de fAlpijarra.

Entrent DON JCJA ^ D'AUTRICHE et MBNDOGE SQÎ-Tiad'ao grâlMBoiibK d'Ôt&ciers et de Soldats espagnols.

Bruit de tambours et de trompette.

Montagne rebelle qui part haute et gigantesque; ton âpre saut sauvage, ta structure étrange, fatigues de ton poids la terre, rétrécis les airs et menaces les élus; infime repaire de bandes dans ton sein se forment des foudres dont le bruit réteu-

tim ditns tes vallons, et qui iront frapper par-delà les mers lel Af-Healtli geonnés. Il est enfin yenu le jour où doit être ohfttiée ta trahison j je jurais, et j'amène avec moi ma vengeance Mon sebl regret» c'est de tfommeDcer une entreprise dont je ne puis rien attendre potif tlia' (flore ; car punir de tels ennemis ce n'est pas vainore» et oe n'est pas un grand honneur pour moi que de soumettre ou d'écraser une troupe de bandits et de voleurs. Ainsi dodo les événemens qui vont suivre ne peuvent pas compter dans l'avenir pour ina renotittlée... Apprenez moi, MendoQe« rorigine de ee soulèvement.

miiivDoeii.

Veuillez, monseigneur, m'accordei' votfe attention, —Cette chaIn*» de montagnes que vooi Yoye* devant toul, illustre rejeton de l'aigle d'Autriche, c'est l'Alpujarra, forteresse sauvage, grossier retranchement des Morisques insensés qui voudraient aujourd'hui renou velef , dand ttu Intérêt tfotttraire, la tentative des mootagnards astu-

rieDi^ Elle est difficile à cause de sa hauteur, impénétrable par son àpreté, ineipugnable par sa situation, et par les forces qu'elle renferme invincible. Elle a quatorze lieues de contour; mais, avec les détours, elle en aurait plus de cinquante ; car au milieu de ses rochers elle contient des vallées qui l'embellissent, des champs d'une rare fertilité, des jardins d'un aspect charmant. Elle est peuplée d'un grand nombre de bourgs et de villages qui, au soleil couchant, paraissent des rocs travaillés, lesquels auraient roulé de ses sommets et seraient demeurés suspendus sur ses flancs. Les trois villes les plus considérables sont Berja, Gavie et Galère, places d'armes de leurs principaux chefs ^.—L'Alpujarra contient trente mille Morisques, sans compter les femmes et

les enfans. Leurs troupeaux trouvent d'excellens pâturages; cependant Ils ne mangent que peu de viande; ils se nourrissent plus volontiers de fruits frais ou desséchés et de plantes diverses, venus non seulement sur la terre fertile des vallons, mais àur les plus âpres rochers ; car ils ont tant d'expérience et d'habileté dans tout ce qui concerne l'agriculture, que les pierres elles-mêmes, cultivées par leurs bras, deviennent fécondes. — Quant à l'origine de la rébellion, comme, malgré moi, je n'y ai pas été étranger, je vous supplie de permettre que je garde sur ce point le silence; et cependant ne vaut-il pas mieux que j'avoue que ce fut mon emportement qui en fut la première cause que de l'imputer à la sévérité des lois par lesquelles on aurait opprimé les Morisques? Plutôt que de voir accuser le gouvernement du roi, monseigneur, je préfère me déclarer coupable. Enfin, quel qu'en soit le motif, ou ma dispute avec Malec, ou le ressentiment qu'aurait eu Fernand de Yalor lorsque, le lendemain de cet événement, l'alguazil-major s'approcha de lui au moment où il entraît au conseil et lui Ata une dague qu'il portait cachée sous ses vêtemens ; ou bien, enfin, soit que les Morisques aient été poussés au désespoir par-ies ordres qui arrivaient journellement de la cour afin qu'on les tint plus serrés, les choses en vinrent au point qu'ils résolurent de se révolter. A cet effet ils renfermèrent dans l'Alpujarra, avec leurs richesses , des armes et dé^ munitions. Pendant trois ans on ne sut rien du complot; et certes il est étonnant et admirable que sur plus de trente mille hommes d'accord pour exécuter ce projet, pas un, durant tant de jours, par déloyauté ou par indiscretion, n'ait révélé ou laissé pénétrer ce mystère. Combien l'on a tort de dire qu'un secret est en péril une fois qu'il y a trois personnes qui le savent! Il ne court aucun hasard, même entre trente mille personnes, lorsque chacune d'elles est intéressée a le

garder. — Les commencemens de la révolte ou si vous voulez, les premières étincelles du redoutable in-

« Voy. la note p. 237.

" Il n'existe aucun point, en Espagne, d'où l'on pvine TOir à la feii ftalèie et Berja, éloignées de TiagtFCinq lienea l'une de l'autre

cendie qui devrait s'allumer dans ces montagnes, furent des toIs, des pillages d'églises, des violences, des assassinats et des sacrilèges. Grenade, baignée dtms son sang, suppliait le ciel de lui venir en aide au milieu de tant d'infortunes. La justice accourut d'abord pour faire tout rentrer dans l'ordre ; mais les magistrats se virent repoussés; et alors, après les préparatifs nécessaires, échangeant leurs insignes pacifiques contre l'épée du soldat, ils durent opposer la force à l'insubordination , et ce qui n'avait été dans le principe qu'un acte de résistance, devint une guerre civile. — Le corrégidor fut tué. La cité, comprenant le danger, appela aux armes les Grenadins, et convoqua la milice du pays ; cela ne suffit pas. La foirtune, toujours amie des nouveautés, se déclara pour les rebelles, et des malheurs plus grands se joignaient chaque jour à ceux que nous avons déjà éprouvés. Nos craintes redoublèrent, leur orgueil redoubla en même temps, et le mal s'aœrut de toutes parts. On sait maintenant qu'ils attendent des secours d'Afrique ; et si ces secours arrivent, nos forces, obligées de se partager pour s'opposer à leu^ entrée, seront d'autant affaiblies. Il est même à redouter que leur succès n'amène des conséquences fâcheuses dans les autres parties de la monarchie : les Morisques de l'Estramadure, ceux de la Nouvelle-Castille et de Valence n'attendent peut-être pour se soulever que l'annonce d'une victoire. — Et pour vous montrer qu'à leur courage et à leur résolution ils joignent des connaissances politiques,

je dois vous dire un mot de leur gouvernement; ce sont des renseignements que nous tenons de quelques prisonniers... Ils eurent d'abord l'idée de se choisir un chef, et comme il y avait quelques difficultés sur le choix entre don Fernand de Valor et don Alvar Tuzani, qui ne lui est pas inférieur par la naissance, don Juan Malec maintint le bon accord en donnant la couronne à Fernand, à condition qu'il épouserait la charmante Isabelle, sœur de Tuzani. (A ^art,) Qu'il m'est pénible de rappeler le nom de ce Tuzani, lequel est presque roi puisque sa sœur est reine ! (JETaur.) Aussitôt que Valor fut couronné, la première chose qu'il ordonna, soit pour rompre plus complètement avec nous, soit pour satisfaire aux désirs des Morisques, ce fut l'abolition de nos cérémonies religieuses, ainsi que de tous les noms chrétiens ; et pour donner l'exemple, il se fit appeler Aben-Huméya, nom des rois de Gordoue, desquels il tire son origine. 11 défendit, en outre, de parler d'autre langue que l'arabe, de porter d'autre costume que le costume africain, et de suivre d'autre culte que celui de Mahomet. Ensuite il fit la répartition de ses forces : Galère, la ville la plus rapprochée de vous, dont les remparts et les fossés ont été faits par la nature avec tant d'art qu'il est impossible de s'^en rendre maître sans y perdre beaucoup de monde. Galère fut placée sous le commandement de Malec, père de Clara, aujourd'hui nommée Maléca. 11 donna à Tuzani, Gabia la Haute, et lui-même il se tint à Berja, qui est en quelque sorte le II. 14

ait AIMER APRÈS LA MORT,

cœur d'où le mouvement se transmet à toutes les parties de Meolosse de pierre. Telle est, seigneur, autant que nous ayons pu la pénétrer, la situation des choses ; telle est VALpuJBrra, dont les

som« mets farouches paraiMent prêts à se détacher pour se prosterner à vos pieds.

DON JUAIf.

Vous avez parte, don Juan, d'une manière digne des Mendoees et digne de vous, c'est-à-dire de manière à inspirer une double coq-* fiance. Mais quel est ce bruit de tambours?

MBNDOGB.

Ce sont les troupes que Ton passe en revue k mesure qu'elles arrivent au camp..

DON JUAN

Quelle est celle-ci t

MINDOCB.

Ce sont lef miltcei de Grenade et de tout lef paye arrosés par le Génil.

DON IUAH.

Qui les commande?

MBNDOCB.

Le marouts de Mondëjar, comte de Tendillti et gouverneur perpétuel de rAlhaknbra.

DON IUAN.

Son nom seul fait trembler l'Africain. — Quel est cet autre corps!^

MBNDOCl.

Celui des Murciens.

DON IUAN.

Quel est leur chef t

lfBNDOCR<

Le grand Fajardo» le marquis de loi Vélei.

Ses etploits ont répandu au loin sa renommée

MÈNDODi

Cette milice qui arrive^ seigneur, o'esl celle de Beéfa* Elle est sous les ordres d'un guerrier à qui l'on ne pourra jamais élever de statue qui dure aïtan» que sa gloire s'o'it don Sanche d'AYiU< DON iUÂn,

Pour le louer digtiement, il faut dire [(a'il eût le diiciple au due d'Albe, et qu'il a dérobé à ce grand fnaltife le âec^t d'être toujours tainqueur.

ItltDdCĖ.

La troupe (fui l'approche est le vtéUx tée de Flandre, qui, pour faire cette campagne , est venu des bords de le Meuse A ceut du Génll. Il pourrait regretter la belle contrée qu'il a quittée, s'il n'était tenu d'ant une contrée plus belle encore.

JOURNÉE II, SCÈNE 1. 2a

DON ro4H, Qui k commande?

MENDOCX,

Un homnie du plus rtre courage çt du plus noble cœur, don
Lope de FigueroA-

DON 2UA.N

On raconte mille choses de sop courage et de sa brusquerie
singulière.

MBNDpCB.

Pour ceci il faut tous dire, monseigneur , qu'il est tourmenté
de la goutte, et qu'il ne lui pardonne pas de gépef sqq (|ct|Yit4
d^ns le senrice des armes.

Dpif JUAN.

H suis curieux de fiiife s« connalssapccu

Botre non l^iPK DS PIGmMà.

DON LOPB.

Vire IMea ! de ee côté-là, du moins, je ne le cèd^ çp riep i
YQ(re altesse, car il n'y arait que le plaisir de me voir à vos pieds
qui pût me faire oublier la douànr que J'éprouve à cette jftml>6,

DON JUAN

Gomment vous trouvez-vous pour votre arrivée?

DON LOPE

Gomme un homme, seigneur, qui pour vous servir est vequ de
Flandre en Andalousie. Et, ma foi, puisque vous ne venez pas voir
la Flandre, il fiut bien que la Flandre vienne vous voir.

BON IOAM .

Puissé-je lui rendre un Jetn» «slla visite ! — Nous amenez-vous de bons loldatot

Si b<UM« vive Dtail qnf « rMpajan« iMK l'Mitoii «1 «uf Mahomn j fft(le ^én^ral en cb«f d« Wf démons, il n' «pptehvrait p4s ip«s soldai» d'y muoA&r^ in^o^pté tout^lois c«u(«û op(k gwtte s4 qui M potticomi pM m^d» ie« laobon. 4iMr«m«i»i« wonMi*

m «pLpAf , 4h ieh^r\$, An«(«il

Place, vous dit-jel il faut que je passe.

Entre 6ARGÈS, pMtaBt ALGOUXGODZ.

BOMMàlf.

Qu'est-ce donc?

GA&cis.

J'étais de fkction sur le penchant de cette çoUine , lorsque j'ai entendu du bruit parmi ces arbr«i« j'4 ttAi 4« Ailcpavrir qui ce

pouvait être, et j'ai trouvé ce chien qui était là en observation. Pensant que c'était un espion, je l'ai attaché avec la corde de mon mousquet, et je vous l'apporte afin qu'il vous dise, ou mieux, qu'il vous aboie ce qui se passe.

DON LOPB.

Voilà, vive Dieu I ce que j'appelle un soldat. Est-ce que par ici ils sont tous taillés sur ce patron ?

Est-ce que , par hasard , votre seigneurie s'imaginait que tous les bons soldats étaient en Flandre?

▲ Lcouzcooz, à part.

Ahl ça aller mal, pauvre Alcouzcouz; votre gosier sentir la corde.

DON JUAN, à Gareès Je vous connaissais déjà, mon ami. Ce n'est pas la première fois que je vous vois faire des traits de ce genre. GARCÈS, à part.

Un compliment pour récompense ! cela est commode, et cela ne ruine pas les princes.

DON JOAN

Venez ici, voua.

Vous, parler à moi?

Oui.

ALCOUZCOUI.

Moi pas mériter tant d'honneur... moi très-bien ad.

DON LUAN.

Quiètes-vousT

ALCOUZCOUZ, à part.

Ici la malice être nécessaire. {Bout.) Alcouzcouz, un pauvre Morisque amené par force dans l'Alpujarrot^, un vrai et bon crétin au fond du cœur, savoir la sainte éternité des crétins, le Credo et le Salve regina, le pain quotidien et les quatorze commandements de l'Église. Parce que moi dire que moi être crétin, les autres me vouloir tuer ; moi m'enfuir, et, en fuyant, moi tomber

dans les mains de ce soldat. Si vous me donner la vie, moi dire à vous tous les secrets de la montagne, et voua mener en un lieu où vous entrerez sans résistance.

DON JUAN

Le drôle ment sans doute... mais enfin, il n'est pas non plus impossible qu'il dise la vérité.

* Aleonico» écorche tom les noms :

Un MoriaquiliOj

A amen Xlêvarm pêr fuêtêa

Air

ALCOUZCOUZ.

DON JUAN

JOURNÉE II, SCÈNE I. 24^{tf}

MBNDOCB.

Il est certain qu'il se trouye parmi eux beaucoup de chrétiens. Pour moi, je sais une dame qu'ils ont emmenée par force.

DON JUAN

Alors, sans le croire en tout, nous pouvons lui accorder une certaine confiance. ^ Que Garces le garde prisonnier.

GARCàs.

J'en rendrai bon compte, monseigneur.

Nous verrons bientôt s'il nous trompe ou non. — Bon Lope , allons parcourir les quartiers, et nous déciderons de quel côté nous devons commencer le siège.

HBNDOGB.

En effet, cela est essentiel; cette guerre a plus d'importance qu'elle ne paraît en avoir ; car il est des entreprises — comme celle-ci, par exemple, — où il n'y a pas grand honneur à réussir, tandis qu'il y a une grande honte à échouer, et Ton doit les conduire avec une extrême prudence , moins encore pour obtenir des succès que pour ne point éprouver de revers.

Us sortent. BMtent Oareèt O1 Akowoou.

GARG&S.

Gomment t'appelles-tu T

ALCOUZGOXIZ.

Moi me nommer Riz ; moi étant chez les Mores Alcouzcouz, devoir être Riz chez les crétins ; car moi de potage morisque être devenu potage espagnol,

GARCis.

Alcouzcouz, tu es mon esclave. Dis-moi donc la vérité.

«XGOIVGOIIZ.

Volontiers.

6ARCE

N'as-tu pas dit au seigneur don Juan d'Autriche...

ALGOUZGOnZ.

Quoil c'était celui qui était là tout-à-l'heure?

GARCàs.

Que tu le mènerais dans les montagnes par des passages sûrs?

ALGonzooouz. Oui, maître.

GARGÈS.

Don Juan d'Autriche a, pour vous assujettir, les marquis de les Vêlez et de Mondéjar, don Sanche d'Avila et don Lope de Figueroa; mais je voudrais bien que l'on me dût, à moi seul, l'entrée de ces montagnes. Conduis-moi donc, afin que je l'examine et la reconnaisse.

ALCOUZCOUZ, à part.

Moi mettre dedans ce brave crétin et m'en retourner dans l'Alpujarra. (Baut.) Venez avec moi.

•M A1MBR APRtS LA IfORT.

AttoB^i^mol un moment. I) faut que je prenæ ma pitance au corps de garée, eè }e l^al laisaée en allant ftlire ma foetion. ^ retourne la prendre ; je Temportepai dans un bissac, et afin qu'il n'y ait paa de retard,)e mangerai ekemin faisant.

AMXHKOdIII.

Comme il tous plaira.

Marchons.

SaUit B|«bome^, \o\ être mon prop^ètQ^ e(si ^ ^ien mme^
Alcouzcouz, Alcouzcouz aller ycrs toi à la.]itooij(WW

SCÈNE U

ITEiaffaia.

Siltrent IMUIKUIIAIUI (AllBimiai«YA)^ DIK^A
iSABBiAB(ftlMHA).

«n^ (9u)e de M ori^QH «t ùm MlifWlwia 9011 nmif AN».

Sur le penchant de cette coUioo e6 la naliiposenhie «voir ré-
Hui toutes lee leur», afin quelles reconnaissent toutes la souve-
raineté de la rose, sur ces gazons verdoyans, 6 n\qn épouse d|
érie! tu peux t'asseoir un instant. {Aux Mtuticienf.) Vous autres,
chantez; voyons si la music(ue ne vamcra pas S4 ijtliéUncçUe..

ISABKIXB.

Vaillant Aben-Huméya, dont le noble courage i;q VQrroi bien-
tôt couronné non pas seulement dM chêne de l'Àlpujarra, mais
des lauriers iq^r^its qui pe crçij^&cti^t q^i^ (Uns \^ p^ift*» ^
Wi hiieitôl dois soumettre à leur tour les Çsi^gpQls, ma mélan-
colie continuelle n'est point le mépris du bonheur que m'offrent
ta gr^M^uc et ton amour. C'est une disgrâce, une pjmÂtion du
destin : car la fortune est si capricieui)^ ^ ^ cpudld, qa'ett» nft
nou* aooosde jamais un bien sans nous en faire pay^]^ fsix par
quelque mal. Oui, crois-le, mon chagrin n'a po|^t ^'aîuce motif.
{A part.) Ptùl autoiei^pie ce fût la vérité I {Haut,) Et puiaqiuk»
to sort ne m'a envoyé cette mélajDçolie ç^ pou; we^ W^- ^9

moB boulMW, um àm^ ja bo ucsserai jamais de l'éprouver,
pM.iaqii.fk JA ve cesserai jamais d'être heureuse auprès de toi.

do» nUMAND.

Si toUç ^t ^ effeW Ipi eaua» de ta tristésie» jane peumi jeraais
te CQRSoileiv 4 la» obères Udoral a» contraire, t» tvisteaso croî-
tra chaque jai^, qar ^<moJQur verra croître ta puisiaiMeelMo-
namottv. {Àugi Jlfvs{^fl«4j ÂUens» elmitei ; eéiébres ea heaiité.
La mdla»colie et la musique furent de tous temps amies. mmci-
Eiis, ehcmkmt»

OflMMi bonheurl d ma joie 1 Ne dites pas à qui vous Aies

JWRNÉE II, toftiii n Mr

Gara votre peu de dmté^

tt 89 wU kîtn fue vwi» Itet è «Hit

BBirent VALBG, DON ALYAR (TVZANI), et DOftA CLABA
(VALBGA).

Diop bqnhœuî 1 1 mf joie 1 He dites pas à c[ui Tom étQs...

DON ALTAR

Gur à votre peu as «kirée,

R m voit bien ÇM iNMM êtae k «li

\Êfk iMt9ntttHi% ofuMn^nt 4^ i'Niflt pw4mI W H^M
wNVMIÉt ttAEA, éjMMTl.

Ce ohMH n'« pteiMii d'u»« iodkiUa teoliM.

Au moment où mon père TeMaU traitait de mon mariage I Au moment où l'amour «waeMialt ^ni» 4

9<M»)jeiv qnft i'ipMi» ^«tei«

BON AhlÀM^

Écoutei, désirs impatiens.

Oui, à vetM peu de durée.

Il se Toit bien cpia voi» élee à «ai.

KALSc, ààBnFêrnand.

Seigneur, puisque l'Amour s'est toi^fauM plu à mè ter sta joui aux jeux sangians de Mars, je tomI» te prévenir cpie je marie enfin Maléca.

DOK MWAND.

Et quel est celui à qui tu accordes sa main ?

Ton beau-frère Tuzani.

DON FBRNAND.

J 'approuve fort cette union, ^sais leur tendresse mutuelle; ju saia qa'ib ne powtaieit pas Ȳlvre fun sans l'autre. Qà soii*-i)s?

Doa Ahmr «1 dona (Xitra sHiprochent.

Me voici à vos pieds.

non ALVAB.

Ftrmetaquftie kaise ta main.

DON FBBNAIfD.

Non pas, viens dans mes btas. Et puisque d'après la loi de l'AV
«oran, do»t noo^ avons repria Tobset vaneé, il n'y a p^Mv la
eonsécMtian du manage 4 autée cépémonW que la éélâvranso
4ea arrbai^ je déiiw.piaTojHMiikséowM an «% présenta à
iBlMllallaééoa.

DON ALVAR

Tout ce que je puis t'oflHr est indigne de toi , car rien au
monde n'égale ton divin éclat. Aussi en te donnant des diamans,
à toi qui es le soleil de ma vie, je ne fais que te rendre ce qui t'appartient. — Voici un Cupidon armé de ses flèches : même formé de diamans, Cupidon cède toujours à ton pouvoir. Les perles qui composent ce collier sont, dit-on, des larmes de l'Aurore : en te voyant, TAurore donnerait de nouvelles perles, parce que, jalouse de toi, elle en verserait des larmes. Cet aigle d'émeraudes qui, par sa couleur, indique mon espérance, te regardera d'un œil timide, se rappelant que l'aigle seul a le droit de regarder fixement le soleil. Cette chaîne de rubis servira à retenir tes cheveux : pour moi je n'en ai plus besoin ; j'ai désormais enchaîné la fortune. Enfin ce souvenir... mais non, ne l'accepte pas ; car tu conserveras, j'espère, le souvenir de Tuzani sans que lui-même le demande.

CLARA

J'accepte les arrhes, Tuzani ; et, reconnaissante de ton amour, je te promets de les garder jusqu'à la mort.

ISABELLE

Et moi, je vous fais mon compliment à tous deux sur cette union. {A part,) Hélas ! elle augmente encore mon déplaisir.

MALEC.

Allons, unissez vos mains comme vos âmes sont unies.

DON ALVAR, à Clara, Laisse-moi me mettre à tes pieds.

Non, laisse-moi sur ton cœur.

DON ALVAR.

bonheur

joie

À un moment où ils unissent leurs mains on entend le bruit du tambour. TOUS.

Qu'est-ce que j'entends ?

HALBG.

Ce bruit qui résonne dans ces montagnes comme le tonnerre, ce sont les tambours espagnols.

DON ALVAR

Qui jamais éprouva une telle disgrâce ?

DON FERNAND.

Que la fête soit suspendue jusqu'à ce que nous sachions ce qui se passe de nouveau.

DON ALVAR

Hélas! seigneur, ne le vois-tu pas? Quoi de plus nouveau que mon bonheur? Au moment où le soleil commençait à briller dans mon ciel, les armes de l'Espagnol viennent éclipser ses rayons.

Entre ALCOCZCOUZ, portant une besace.

ÀLCOUZCOUZ.

Grâces a Mahomet et à Allah, me voici enfin à vos pieds.

DON ALYAR.

D*où Tiens-tu donc, AJcouzcouz?

ALCOUZCOUZ.

Maintenant être tous réunis.

DON FBRNAND.

QueVest-ilarriTé?

ALCOUZCOUZ.

Moi aujourd'hui être à mpn poste, lorsque tout-à-eoup arriver, comme en poste, un Espagnol qui me prendre par derrière. Avec deux autres, lui me mener vers don Juan qui est arrivé; moi, feindre le crétin, et dire croire en Dieu ; alors eux point tuer moi, et moi rester captif du soldat, qui pourra bien s'en vanter. Lui, en cachette de ses camarades, me demander à moi le chemin de l'Alpojjarra, et moi, pas bête, lui répondre que moi Ty conduire. Lui me donner à porter sa besace, où avoir mis son dîner, et puis tous deux entrer dans un petit sentier. Mais quand nous voir bien seuls, moi prendre mes jambes a mon cou et m'enfuir dans la montagne, et lui demeurer sans captif et sans diner. Lui vouloir me suivre ; mais une troupe de Mores être venue, et lui s'en re-

tourner. Alors moi venir te dire que don Juan-qui-triche être tout près dans la campagne, et avec lui le grand marquis de Montèche, le comte de la Belette, le marquis de Luzbel, et celui qui dompte les soldats les plus flegmatiques, don Lope Figure-de-Roi, et enfin don Sanche-Devine ^ Tous aujourd'hui marcher sur l'Alpojarra contre toi.

DON FSRNAND.

Il suffit. [Aux Horisques,) Une semblable nouvelle est faite pour plaire à notre courage.

* ISABELLE

Déjà sur le penchant de cette haute montagne, derrière laquelle le soleil va éteindre sa clarté, on voit confusément descendre les escadrons armés qui foulent notre territoire.

MALEC.

Grenade a réuni tout ce qu'elle a pu de troupes pour cette expédition.

' Nous avons déjà remarqué que Alcouzcouz arrange à sa guise les noms propres comme il arrange la syntaxe.

E yo venir con aviso

Dt que yd muy eerca dexo

Don Juan de Andustria en campana

À quien âecir que acompaña

El gran marques de Mond^o

Con el marques de Lu»M,

Tel que frematicos doma

Don Lope f^ura-Aoma,

YSaneho-devil conel, etc., etc.

DON FBBNAIfD.

Le monde, et même plusieurs mopdes, seraient peu pour nous vainere, 9XQX& même ^e celui qui marehfl pur outre impiai-trable retraite serait le fils de Mar| au jieit (fète celui de Charles-Quint. Qu'ils couvrent d'apprêts milit^irfip 1^ «bflnç mWk^ âft ocs wontagnes, ces montagnes seroot leu(f tpmbeaux, et ces rochers leur serviront de monumens funèbres. Et puÛQUil AAQa la forHlRO nous offre l'occasion de les comb9t(r9i <m'iU pous trouvent sous les armes, prêts à lutter contre toutes leurs forces. Pour c«lt, qu« «hacun retourne à son poste. Toi, Malee, à Oalère ; toi, Tuzani, à Gabia; moi, j^ (fl(9 è ReTJ«> Que ccilui de nous sur qui le destin f^ra tomber le premier ohofi dei chrétiens compte sur U protection d'Allah, car c'eiït U caupe d'AUah que nous défendons. Retrouvne à Gabia, mon cher Tttiapi, et ees fêtes qu'attend ton amour Impatient, nous les ç^léhreropfl «près la victoifftt.

T91V iPFMKilt Motpté dou Jd'wt, deia Clara, Almuimu et BAitrii {Un).

O m»n boBhevr! 6 ma joie!

Ne dite» pu à qui tous êtes.

BOM ALViU.

Gap à vetre peu de durée.

Il se voit bien ^e vous êtes à mol.

CLARA

Félicités trompeuses, Qui espûea avaât do voirie Joiir.

Bon ALVAR.

Rose» eueHUes ayant le temps.

Fleurs tombées avant le Jour ,

Si fanées et flétries , Vous tombez au pvemler souffle,

DOM ALVAR

Ne dites point que vous donnez le boqheur ,

CLARA

Puisqu'on lie peut voçs posséder.

Non , non , mon bonheur , ma joie, Ne dites pas k qui vous êtes.

Car à votre peu de durée U se voit bien que vous êtes à moi ' ,

IHm ÀLVAft.

Dans un si grand ennui, j'ose à peine, obère Maléca, t'adresser la

• Nous avons cro devoir abréger cette espèce d« dno, <iu\ ne pfut avoir de cbarme qu'écrivit en vert espagnols, et par Gal4eroQ.

JOUmIÉB II f BGëNB llr 2IMI

parole. Hélas! au moment où l'amour me promettait la victoire la plus douce et la plus désirée) voilà etiooro Hmmi espoir ajoufhé. Ausd dois-je m« lair», ear ma bottche serait impuissante à t' exprimer les sentimens qui agiteut mon cœufi

GUAké

Oui, mon ami, garde le silenCé) il eontient mieux à une situation aUML trlfftè. Il d'aiiliui^ à moi-'itléme il Me Mrêll dlffleile de t'eis^ tendre ; car mon esprit, préoccupe de mes chagrins, pourrait diffiicilem«fit prlier ion âtteiittoti à tes pAroleé. QtioUe iafbf-tiibé qttè h nôtre, puisqu'elle nous refuse, à toi de Éie dollftlr^ à ttiOl d'ëCdUtër des consolations 1

sdir AiitAHi

Le roi m'envoie à Gabia lorsque tu restes à Galère ; et l'amoUP^ vaincu par l'honneur, cède en gëMiilInt à sa puissance. Demeure donc iei, ô mun iSpottMl idni la protieilon pAUthelle; et faése le ciel que l'ttifieûiii ^ttl tioiis menace tourne lei (breêi eofktre le pajrg où je vais, en respectant les lieux que tu habites I

Ainsi donc je ne te verrai pltfi Jusqu'à la fin de cette.guerre?

BOLt AIitAll.

If on piif Je tteadnl te f olr toutes les nuïu. Leii detii piaeei ne sent séparées que par Une dietenee de deui lietMsi Celte diiudcei mon amour la franebife rapidement»

Oui, je sens moi-même ((tie ûti dbiUdes plus grands encore ne l)Ouff<iîêfit pek âtrfttet Vamotif. MôI, chàqtlê noir Je t'iitteûdnii kUr le bAut du rempart.

tan ALtiH.

Et moi, «fir de ta tefidreéie, j'irai fou« le» sain à readroit indU
que... Âdléû... Mail eu uoub ié^farant^ douuei-âôt «à balier pour
gage dé le foi.

(M eaiëtïd en MWt gb tieib«»Ufi CVASAc

Hëlasl voilà le tambour qui rësdnne de n^uveeut

DON AtVAR.

Quel contre-tempe!

Quelle disgrâce!

MM ALtAlU

Quel ennui!

n*ukiL^

QueieiiKHnr

DOH AtVAft.

C'est dono là aimer?

CLARA

C'est mourir.

2S2 AIlfER APRÈS LA MORT.

DON ALYAR.

HéUf I l'amour n'est qu'une pénible mort.

IU corieDt. Àloonioou nste avae Bëslrix« BliATRIX.

Puisque noug voilà seuls, approche, Alcouzcouz.

ÂLGOUZGOUZ.

Cette amabilité, ma petite Zara, être pour le bissac ou pour moi?

BÉLRIX.

Quoit toujours le même!... toujours sans souci lorsque tout le monde est dans la tristesse I —Ecoute.

ALCOOZCOUZ.

Cette gentillesse, ma petite Zara, être pour moi ou pour le bissac?...

■iATRIX.

C'est pour toi. Mais puisque tu manques ainsi des égards que tu dois à mon amour, je yeux Toir ce qu'il y a dans le bissac.

ALCODZGOnZ.

Alors la chose être claire. C'était pour lui et non pour moi.

BÉATRIX

Quoi! voilà du porc! tu ne crains pas de porter cela avec toi T — Ciel! que vois-je? du vin!... — Tout ce que tu as là, Alcouzcouz, est du poison. Je ne veux ni le toucher ni le voir; et toi, prends garde ; tu es perdu pour toujours si tu en goûtes.

Elle sort.

ALcoozcoDz, seul.

Tout cela être du poison ! ~ Oui, il faut le croire, Zara le dit, et Zara se connaître en poison. Puis Zara l'avoir vu, et Zara, qui est

si gourmande, n'avoir pas voulu le goûter... oh! oui, c'est du poison.— Le crétin, sans doute, avoir voulu tuer Alcouzcouz... Oh! le vilain ! Mais le grand prophète Mahomet m'avoir délivré parce que moi lui offrir d'aller à la Mecque voir son jambon. (Bruit de tqmbour,) Bon ! encore le son de ces damués tambours 1 et puis toute la montagne pleine de soldats 1 Moi courir vers Tuzani. — Y a-t41 quelqu'un ici qui vouloir de mon poison ^?

Il fart.

SCÈNE m

ii« ctmp de don Juan.

EotreDt DON JUAN D'AUTRICHE, DON LOPB DF FIGUE-ROA, DON JUAN DE MENDOGE, et des Soldato.

HENDOCE.

De ce pomt où nous sommes on reconnaît mieux les positions, surtout en ce moment où le soleil , sur son déclin , nous permet de contempler plus long-temps les objets. La ville qui est à main

* Averalguienporal

Quê quertr de este vtneo f Il esi irès-probable qae ces parolei da gracloio t'adretiaient aux specuieun.

JOURNÉE II, SCÈNE ni. 283

droite sur un rocher d'où, depuis des siècles > elle semble toujours prête à tomber, c'est Gabia. A gauche, c'est Beija, dont les tours se confondent a^ec les rochers au milieu desquels elle est

située. Enfin, devant nous est Galère, à laquelle on a sans doute donné ce nom à cause de sa ressemblance avec un vaisseau ; et en effet , à voir la forme de cette ville, et pour peu qu'on laisse aller son imagination on se figure qu'elle vâ se mouvoir parmi la verdure et les fleurs.

DON JUAN

Il nous faut assiéger l'une de ces deux dernières places.

DON LOPB.

Allons, et décidons bien vite par laquelle il nous faut commencer. Et puis, vite, la main à l'oeuvre. Id, heureusement, les jambes ne sont pas nécessaires.

DON JUAN

Que l'on fasse venir le Morisque qui tai pris l'autre jour, et noui saurons bientôt s'il a dit la vérité. Où est Garces, à qui je l'ai donné à garder?

HICNDOCB.

Je ne l'ai pas revu depuis.

«ARcfts, du âêhon.

Hélas!

DONIUAN.

Voyez ce que c'est.

Entre GARGËS blessé.

GAHGËS.

C'est moi qui arrive à vos pieds demi-mort.

HBNDPCB.

C'est Garces.

DON JUAN

Que s'est-il passé?

GARCÈS.

Daignez, monseigneur, me pardonner ma faute en faveur de l'tvis que je viens vous donner.

DON J1UN

Parlez.

GAECàS.

Ce Morisque que vous me donn&tes à garder avait dit à votre altesse qu'il venait dans le dessein de vous livrer l'Alpujarra. Désireux de connaître le passage et d'y pénétrer le premier , afin de pouvoir vous y servir de guide (c'était là ma seule ambition) , je lui ordonnai de m'indiquer ce sentier. Je le suivis seul au milieu de ce labyrinthe de précipices. Mais à peine nous fûmes-nous engagés entre deux haies de rochers, qu'il partit rapidement, poussa un cri, et à ce cri accourut une troupe de Mores, lesquels, comme des chiens qu'ils ^ont, s'élancèrent tous ensemble sur la proie isolée 11. 15

qu'ils voyaient devant eux. Toute défense fut inutile. Enfin, blessé et sanglant, je cherchais dans la montagne un bois qui pût me cacher de ses feuilles, lorsque je vis sous les murs de Galère,

où j'arrivais en ce moment, l'entrée d'une §[rotte étroite et sombre, ouverture du rocher sur lequel la forteresse est assise. Je me jetai dans cdtte grotte; et les Morisques, soient qu'ils ne m'aient point tu, soit qu'ils m'aient cru mort, me laissèrent. C'est ainsi que j'ai pu reconnaître la place : Galère est minée par la main du temps, qui est pour les rochers le plus habile ingénieur » et en l'enveloppant vous pourrez faire sauter ses remparts, si nous parvenons, comme je l'espère, à nous emparer de cette grotte. Voua éviterez ainsi les longueurs d'un siège. Pour moi, si vous m'accordez la vie, que ma faute a mérité de perdre, je vous promets en retour celle de tous les habitans de Galère. Rien n'arrêtera ma vengeance, rien n'arrêtera mon épée ni ma rage, ^e gérai sans pitié pour les enfans , sans respect pour les vieillards» ei, ce que jo puis dire de plus, sans égard pour les femmes.

nOK 4UAIf , Qu'on l'emmène et que l'on prenne soin de ses blessures. [Garces sort.) Don Lope , je regarde comme d'un excellent présage d'avoir ces renseignemens sur Galère. Dès le premier jour où l'on m'a dit que l'Alpujarra contenait une place de ce nom , j'ai eu envie de l'assiéger, pour voir si je serais aussi heureux aYec les galères de terre ferme que je l'ai ét^ ^vec celles de la mer.

DON LOPB.

Eh bieni pourquoi attendre?... Allons sur4e-champ occuper les postes. C'est le moment le plus favorable ; nous pourrons, grâce a la nuit, nous approcher sans être vus. (A tin Soldat,) Que mon terce se mette en marche sur Galère.

mr SOLDÂT.

A Galère! Faites passer le mot d'ordre.

UN AUTHB SOLDAT.

A Galère!

tons.

A Galère! À Galère!

DON JUAN

ciel ! accorde-moi dans ces montagnes le même succès que tu m'as accordé sur les eaux, et que la renommée, racontant mes exploits aux Ages füturs , leur apprenne que je remportais vers le même temps deux victoires, mais qu'on ne saurait dire laquelle fut la plus belle, de celle que je remportai sur les flots de Lépante, ou de celle que je remportai dans les montagnes de l'Alpuyarra.

IOUKNËE II. SCËNB IT. SW

SCËNE IV

DeTant les mon de ftal^.

Eotrent DON ALYAR el ALCOUZCOOZ.

DON ALVAR.

Aleouzcoaz, je confie à tes soins ma Tête et mon honneur ; car si Ton apprenait que j'ai quitté Gabia pour venir ici, je perdrai^ tout à la fois l'honneur et la vie. Garde ma jument; je ne fais qu'entrer dans ce jardin, et je reviens aussitôt. Il nous faut être de retour à Gabia avant qu'on s'y soit aperçu de notre absence.

ALCOOZCOUZ.

Toujours prêt à te servir, bien que tu ne m'aies pas laissé le temps d'aller déposer à mon logis cette besace. Moi rester sans bouger k mon poste.

nOIf ALVAR.

Si tu t'éloignais seulement de trois pas, vive le ciel I je te tue-rais de ma main.

DOJiA CLARA eDtr'ouvre une porte.

GI.AIU, Est-ce toi ?

non ALVAB.

Quel autre pourrait venir à ce rendez-vous T

CLARA

Entre à l'instant. Si tu t'arrêtais sur la rempart on pourrait te reconnaître.

IU «orient, ALCOOZCONZ, \$\$UÏ.

Vive Allah! moi prêt k dormir. Attendez; moi n'être pas à vos ordres, seigneur Sommeil. — Il n'y a pas de pire métier que celui d'Alcahuète^ Dans les autres métiers on travaille pour son propre compte; dans celui-ci on ne travaille que pour autrui... Holà! ho! jument! — Revenons à mon histoire pour chasser le sommeil... Le cordonnier faire parfois des souliers pour lui; parfois le tailleur se couper un habit ; enfin de temps en temps le cuisinier goûter ses ragoûts, et le pâtissier manger ses pâtés... seul l'Alcahuète ne rien faire pour soi : lui assaisonner le plat et

point le manger; coudre l'habit et point le revêtir. — Holà! ho! Holà ! ho ! jument!... La voilà partie! Holà, juments reviens ; fais ce que moi demander à toi, et moi faire pareillement la première chose que toi demander à moi. — Impossible de la rattraper. Ah l pauvre Alcouz- CoUZ l belle besogne que tu as faite là pour le retour de ton mat-

* VAlçafmUt 4on\ il est mnent quAttention dsiu 1«« plfliiwlviei 4eg git^ioiMtéiaU

tre. Il me tuera, c'est sûr ; car à présent lui ne pouvoir plus arriver à temps à Gabia.— Moi me figurer que lui reparaître ici et me dire : « Alcouzcouz, mon cheval? — Maître, moi pas l'avoir. — Qu'en astu fait?— Moi, maître, lui s'est échappé.— Par où ?— Par ces montagnes. — Toi mourir. » Et puis , v'Ian , moi être enfoncé avec un coup de dague dans le cœur.— Eh bienl Atcouzcouz, s'il faut mourir, mieux vaut choisir sa mort. Au lieu de l'acier prenons le poison ; la mort être plus douce. Avalons. (// tire une outre de sa besace et boit,) Meilleur mourir ainsi; au moins le mort n'être pas baigné dans son sang... Gomme te va? pas trop mal... Le poison n'être pas assez fort, et moi en prendre encore un peu. {il boit.) Déjà moi brûler... l'estomac tout en feu... Pour mourir plus vite du poison, prenons-en encore un peu. (// boit.) Bon ! le voilà qui me ravage. Je sens ses effets. Mes yeux se troublent, ma tête s'embarrasse, ma langue s'épaissit... mais puisque moi mourir, moi achever le poison ; car moi pas assez méchant pour vouloir empoisonner les autres... Mais quoil où donc être ma bouche ? moi ne la trouver plus.

On entend du bruit derrière la scène.

UNE YOTX, dans le lointain.

Sentinelles de Galère, aux armes I

ALCOUZCOUZ.

Qu'est-ce que cela?... des éclairs!... Alors bientôt entendre le tonnerre.

Entrent DON ALYAR et DOf^A CLARA.

CLARA

. Seigneur, les sentinelles ont allumé les feux sur les tours.

DON ALVAR

Sans doute les Espagnols , profitant de la nuit , auront marché sur Galère.

CLARA

Pars, mon ami ; déjà toute la place est en mouvement.

DON ALVAR

En vérité, ce serait à moi une belle action que de laisser ma dame dans une place assiégée I

Hélas I

DON ALYAR.

Ce serait un bel exploit que de fuir en ce moment!

CLARA

Oui, ton honneur est à défendre Gabia ; c'est peut-être sur /îe point que l'ennemi s'est porté. Cher Tuzani, songe à ton devoir.

DON ALVAR

Quelle horrible situation ! D'un côté, c'est l'amour qui me retient; de l'autre, j'entends l'honneur qui m'appelle.

CLAAA.

If' écoute que Thonneur.

DOIf ALYAR.

Je les satisferai tous deux à la fois.

Par quel moyen?

DON ALTAB.

Je vais remmener avec moi. Si je me perds également, soit à rester, soit à partir, que mon honneur et mon amour courent en ce our même fortune. Viens, partons; j'ai un cheval qui nous portera tous deux avec la rapidité du vent. *

CLARA

Que risqu*-je avec mon époux? Je te suis.

DON ÀLYAR.

Holà! Àlcouzcooz!

ALCOUZCOOZ.

Qui m'appelle?

DON ALYAR.

C est moi. Donne-moi vite la jument.

ALGOUZCOUZ.

La jument?

i^v *. ^^ ALTAR.

Dépêche ; qu'attends-tu ?

. ALCOUZCODZ.

Moi, attendre la jument; elle m'avoir dit qu'elle aller revenir.

^, , DON ALYAR.

OÙ donc est-elle?

. ALconzcouz.

Partie. Mais c'est une jument de parole, et elle revenir à l'instant

DON ALYAR.

Vive Allah ItraUre...

ALGOUZCONZ.

Vous, pas toucher moil car moi être empoisonné, et moi par mon

_ DON ALYAR.

ru vas mourir, misérable !

ci-ARA, voulant retenir don Alvar, Arrête!... {Elle se blesse.)
HélasI... ahl Tuzani.

^ , , DON ALYAR.

Qu est-ce donc?

CLARA

En voulant te retenir, je me suis blessée à la main.

^ . DON ALYAR.

sa vie va payer ce sang.

Mi AIMËB APRÈS LA MORT.

Au nom du ciel, épargne-le.

DON ALVAa.

Ta prière peut tout sur moi. -^ La btesauro eat-elle profonde f

Ce ne sera rien.

DOH AI.TAR.

• Labie-moi entelopper ta main de ce mouchoir.

CLARA

Mainteoant, tu le vois, je ne puis t'aoeaccompagner. Pars seul aujourd'hui. Alors même qu'on aurait mis le siège derant Galàre, elle ne sera pas prise en.un jour; et demain je vais avec toi.

DON ALVAIU

Dans cet espoir, j'obéis.

CLARA

Qu'Allah te garde I

DON ALVAR

Sans toi que ferais-je de la vie?

ALCOUBGOUZ.

Si toi vouloir mourir, moi «voir encore un peu de poison qui être fort doux»

AUons, adieu.

MHfiJUfAA.

Je pars dtfiolé.

Et moi, je demeure affligée.

DON ALTAH.

Quelle est l'étoile funeste qui, suspeadtat toujours mon bonheur, s'interpose entre nous deux ?

Quel est le sort ennemi qui, mettant obstacle à mes vœux, suscite deux fois une armée chrétienne pour troubler toute ma joie?

ALCOUZGOUZ.

Quel état que le mien ! Tout le monde dire que le sommeil et la mort c'est la même chose... et c'est bien vrai, car moi savoir oas si moi être mort ou endormi.

JOURNEE III, SCÈNE I. a«9

JOURNÉE TROISIÈME

SCÈNEL

Les environs de Galère«<-41 «t mit.

Entre DON AJLYAR. ALQOVZCOVZ dort étendu dans on coin da théâtre.

nos ALYAR.

Nuit sombre et froide, c'est à ton silence que npion espérance confie mes entreprises, mon amour son bonheur, mon âme sa victoire ; car bientôt, plus brillante que les étoiles, et t'éclairi|ant de sa vive clarté, Maléca, ma douce proie, se trouvera dans mes bras amoureux. Porté sur Taile du désir, me voilà arrivé sous les murs de Galère. Que ce ravin profond, que la nature entoura sans art d'impénétrables labyrinthes , soit pour cette nuit l'asile de mon coursier fidèle; et puisque personne ne me voit, attachons-le à cet arbre, qui me le gardera mieux que ce misérable qui la nuit passée... Tout alarme un cœur amoureux. {Il se heurte contre Alcouzcooz et chancelle,) Oui, cet accident même m'inquiète, et je regarde comme un funeste augure, au moment où je veux m'approcher du rempart, que mon pied ait trébuché contre un cadavre. Tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai rencontré aujourd'hui, me remplit de tristesse, d'horreur et d'épouvante... Hélas! pauvre infortuné qui as trouvé ton tombeau au pied de la montaghe! Mais non, heureux, heureux mille fois, toi que la mort a pour jamais afiflranchi des ennuis qui m'accablent I

ALcouzcooz, M réveillant.

Qui marcher sur moi?

DON ALVAII.

Que vois-je ? Qu'entends-je ? Qui es-tu ?

ALCOUZCOUZ.

Alcouzcouz, à qui toi ordonner de t'attendre avec la Jtimetit, et être resté ici sans que personne m'ait vu. Il est bien tard pour retourner à Gabia ; mais toujours les amans paresseux pour, revenir.

ftON ALTAIL.

Que fais-tu ici, Alcouzcouz?

ALGOTZCOTIZ.

Comment toi le demander, n'as-tu pas vu l'entrée que toi être entré par la poterne pour voir Maléa?

SIK ALTAR.

A-t-OD jamais vu... Quoi tu serais resté là< depuis liéc anioir?

ALCOUZCOUZ.

Pourquoi toi parler d'hier au soir? Moi m'être endormi tout-à-l'heure, après avoir pris du poison de peur que mon maître ne tuât moi à cause de l'escapade de la jument. Mais puisque la jument est revenue, et que moi n'être pas mort du poison, Allah soit loué, et partons !

DON ALYAR.

Que Gontes-tu là? Tu étais ivre la nuit passée.

ALCOUZCOUZ.

Oui, si le poison rendre ivre, moi l'avoir été. Moi avoir la bouche sèche comme pierre à fusil, et la langue comme amadou.

DON ALYÀH.

Va-t'en ; je ne veux pas qu'une autre fois ta sottise me fasse perdre mon bonheur. Hier je manquai[^] à cause de toi, l'occasion la plus heureuse: je ne veux pas, par mon imprudence, éprouver aujourd'hui la même dis£;râce.

ALGOUZGOUZ.

Pas ma faute, à moil... faute à Zara, qui m'a voir dit que c'était du poison, et moi m'avoir empoisonné pour mourir.

On entend du bruit.

DON ALYAA.

J'entends du monde qui vient de ce côté. — Cachons-nous en attendant qu'on aoit pasié.

Ib M cackent.

Entre 6ARGÈS avec d'autres Soldats.

OARcàs.

Voici l'ouverture de la mine qui se prolonge sous le rempart. Approchez, approchez en silence ; placez-vous, personne ne nous voit. — Voilà que j'ai mis le feu. Maintenant, éloignons- nous jusqu'à ce que le rocher éclate en nuages de fumée et de poussière. Puis, aussitôt après l'explosion, nous nous élancerons sur la brèche qu'elle aura faite, et nous nous y maintiendrons jusqu'à l'arrivée de nos camarades, qui sortiront, au moment convenu, de l'embuscade où ils sont cadiéf •

Ils sortent.

DON ALTAR

A»-ta entendu ee qu'il a dit?

ALCOUZCOUZ.

Mol, rien entendu.

DON ALVAR

C'est sans doute une ronde qui parcourt la montagne, et j'ai dû me soustraire à ses yeux. Sont-ils partis ?

ALCOUZCOUZ.

Vooa pouvoir— Toir.

DON ALVAH.

Approchons-nous du rempart. (On entend comme le bruit d'une arme à feu,) Qu'est cela ?

ALCOOZCOUZ.

Le canon avoir une bouche qui parler bien haut ; mais moi ignorer son langage. {On entend l'explosion de la mine,) Mahomet! prolège-moi, et qu'Allah te le rende!

DON ALVAR

On dirait que la terre entière vient d'être ébranlée sur les pôles qui la soutiennent.

DON LOPE, du dehors, La mine a éclaté. Tous, tous, en avant! à la brèche!

DON ALYAR.

Où suis-je, grand Dieu 1... Comment ces montagnes ont-elles pu enfanter ces horribles volcans?

ALCOUZCOUZ.

Moi n'aimer pas ce feu ni cette fumée *.

DON ALVAR

Hélas! quel malheur! quelle affreuse situation!... Déjà la ville est dans la confusion d'une alarme imprévue ; de tous côtés des hommes d'armes la parcourent, et peut-être bientôt sera-t-elle saccagée, renversée de fond en comble. Serais-je noble, serais-je amant, si je ne m'élançais point au milieu des flammes, en gravissant les débris de ces murs ? Qu'au milieu de ce désastre je puisse sauver la belle Maléca, peu m'importe ensuite la ruine de Galère et celle du monde en lier I

Il sort.

ALcouzconz.

Moi n'être ni noble ni amant, si dans cette bagarre moi ne pas sauver Zara. Mais c'est un petit malheur de n'être ni amant ni noble. Moi d'abord sauver ma peau, et ensuite tant pis pour Galère et pour Zara!

Il son.

SCÈNE n

Sur les remparts de Galère.

Entrent DON JUAN DE MENDOGE, DON LOPE DE FIGU-
BROA, GARCES

et des Soldats espagnols.

DON LOPB.

Point de quartier! Qu'il ne reste pas âme qui vive ! Que tout
soit mis à feu et à sang !

GARCÀS. .

Je vais étendre l'incendie.

* U y a ici une grâce d'Alcouzoouz qui est vraiment intradui-
sible. Comme son maître proDonce le mot vokanet (volcans) , il
entend ou fait semblant d'entendre alaeranes i), el il lui dit :
Pourquoi parles-YOHS de scorpions, lorsque, etc., eic.

MI ÀIMBR APRÈS LA MORT.

IW SOLDAT.

Moi, Je vais Adre ma main dans le sac de la Tille.

Ufort.

Entrent MALEG et des Morisques. Combat.

MALEC.

Vous avez renversé le rempart ; eh hien l moi, je servirai de
rempart à la ville.

MENDOCE, à don Lope.

Seigneur, c'est Malec, le gouverneur de Galère.

DON LOPB.

Rends-toi 1

MALEC.

Moi, me rendre ?

HALÉCA, du dehors.

Ah! mon père?... Ah! monseigneur!

MALEC.

C'est ma fille!... Ah! si je pouvais me partager, une moitié de moi-même volerait vers elle.

HALiCA.

Un chrétien me tue.

MALEC.

Eh bien I que ceui-ci me tuent sans défense, et que ma vie et la tienne finissent en même temps.

DON LOPE

Meurs, chien, et va porter mes complimens à Mahomet.

Après tto combat acharné les Morisques sont repoussés, et l'on ne voit plus sur le théâtre que des chrétiens.

PRUOER SoU>AT.

Jamais on n'a fait plus beau butin. Que d'or l que de pierreries!

SECOND SOLDAT

Pour cette fois me voilà riche.

GARCÈS.

Aujourd'hui rien n'échappe h mon épée ; ni vieillard ni femme, je n'épargne personne. Mais je ne serai content que lorsque j'aurai retrouvé ce Morisque de l'autre jour,

DON LOFE

Maintenant voilà Galère en flammes ; retirons-nous avant que cet incendie ait fait venir du seeoars.

MENMMIB.

En retraite, soldats. Faites passer l'ordre.

SCÈNE m

L'intérieur de la vlUe.

Entre DON ALYAR.

l>Oir ALTAR.

A travers ces montagnes de flammes, à travers ces ruisseaux de sang, et foulant aux pieds les cadavres de mes frères, j'ai été enlraîné par mon amour jusqu'à la maison de Maléca, maintenant toute ravagée par le fer et le feu. épouse chérie I qu'es- tu devenue? Je trànbla... Je suis arrivé trop tard... je n'aperçois personne.

UàlÀckf du dehors.

Hélas!

DON ALVAR

Cette voix lamentable que les vents m'apportent, ces cris douloureux étouffés par la faiblesse, frappent mon cœur d'une émotion inconnue... Que vois-je? À la lueur sinistre de ces feux expirans j'aperçois une femme dont le sang paraît éteindre le funèbre incendie. C'est Maléca!... Ciel puissant!... sauvez-la ou tuez-moi.

Il sort,* et rentre en portant MALÉCA, A déni nue et eBsaiglântde.

MàLÉCA.

Soldat espagnol, qui n'as su être ni cruel ni pitoyable, puisque tu m'as blessée sans daigner terminer mes souffrances, frappe-moi encore une fois ; je souffrirai moins par cette eruaoté que par ttk pitié imparfaite.

DON ALVAR

Divinité infortunée, — car il est des divinités à qui le bonheur fut refiisé sur la terre, « ^ e<doi qui te tient entre ses bras ne veut pas te tuer. Non, non ! je voudrais plut6t donner ma vie pour t«

sauver.

HALICA.

Oui, à ces mots, à ce langage, oui, je reconnais que tu es de sang africain. Eh bien! si mon sexe^ si mon malheur me' donnent quelque droit à ta pitié, «ccorde4»ok une grâce.— A. (rabia réside, en qualité de gouverneur, mon époux Tuzani; va, va sm^k-ehamp le trouver; porte-lui, en mon ifom^ un dernier embrassement; dis-lui que sa fidèle épouse, frappée par le fer d'un Espagnol qui a préféré à l'honneur les bijoux et les diamans, gtt morte à Galère, baignée dans son sang.

DON ALVAn«

Maléca, ce dernier embrassement je n'ai pas besoin de le porter à ton époux... c'est lui-même qui le reçoit, — lui-même qui te le rend avec doutmif. Hrttaal moadéiffpoi? na m'abUMU pas.

HALICA.

mon bien! ta voix retient mon dernier soupir, ta voix répand sur mes derniers instans un enchantement plein de douceur. Laisse, laisse-moi t'embrasser encore, et que j'expire dans tes bras.

DON ALTAR

Ciel puissant, elle meurt, et moi je visl... Ahl pourquoi dit-on que l'amour fait de deux âmes une seule âme, de deux existences une existence unique ? Oh ! s'il en était ainsi , à charme de mon cœur I tu vivrais comme moi, ou je serais mort avec toi... Cieux qui voyez mes peines, forêts qui retentissez de mes plaintes, astres qui éclairez mes tourmens, vous avez donc permis que la

plus belle lumière s'éteignit, que la plus belle fleur se flétrit, que la plus douce haleine s'arrêtât !... Que ceux qui connaissent l'amour voient en moi le comble de l'infortune. Je venais joindre mon épouse, cette nuit même devaient se réaliser les espérances qui depuis tant d'années flattaient mon amour; je viens, j'accours, et je la trouve baignée dans son sang t.. . Le lit nuptial que j'attendais s'est changé en un sombre tombeau, et dans cette couche funèbre je trouve un triste cadavre!... Dans cette horrible situation, je ne demande ni consolations ni conseils ; je ne veux, pour m'inspirer, que mon désespoir. — montagne de l'Alpujarra, vil théâtre de l'exploit le plus lâche, de la victoire la plus honteuse, de la gloire la plus infâme!... plutôt au ciel que jamais tes sommets, que jamais tes vallées n'eussent tu sur leurs rochers, n'eussent vu sur leurs rivages cette

beauté infortunée! Mais que sert de me plaindre? le vent qui passe emporte au loin mes plaintes inutiles.

Entrent DON FERNAND DE VALOR, DOÑA ISABELLE et des Morisques.

DON FERNAND.

Vainement les flammes de Galère auront appelé notre secours : nous arrivons trop tard.

DOÑA.

Déjà ses rues- et ses places ne sont plus qu'un monceau de cendres.

DON ALVAR

Hélas t ne vous etonnei pas de vos retardemens; moi-même je suis Tenu trop tard.

DON FUUfANDw

Je ne sait quel triste présage...

UDOBA.

Yoyei cet objet déplorable...

DON FSnNAND.

Giell qu'est-ce donc?

DON ALVAR

C'est la peine la plus viTe, la douleur la plus amère, l'infortune

JOURNÉE ni, SCENE IY* 969

la plus cruelle. Voir périr l'objet aimé, — le voir périr d'une mort aussi affreuse, c'est le plus grand des malheurs. — Maléca, mon épouse,— hélas ! impitoyable sort ! —est là, pâle, sanglante sous vos yeui ; une main sans pitié a percé son noble cœur I — Vous êtes tous témoins, roi, et vous, mes amis, mes frères, du plus horrible sacrilège, du plus détestable forfait qu'un lâche ait pu commettre. Eh bien ! soyez aussi témoins, tous tous qui m'entendez, du serment que je fais d'en tirer la vengeance la plus terrible dont les annales de l'amour aient conservé la mémoire. Oui, je le jure devant cette beauté, je vengerai sa mort. Et puisque les Espagnols se retirent après cette glorieuse victoire, puisque l'on n'entend plus même dans le lointain le bruit de leurs tambours, toujours prompts à sonneF la retraite, — moi je les suivrai ; je les suivrai jusqu'à ce que parmi tous ces soldats j'aie trouvé le bar-

bare assassin, et que j'aie vengé sur lui, non pas la mort de celle que j'aimais, — je ne pourrais jamais la venger, — mais le plus aOk-eux des crimes ; et alors le ciel qui a permis ce crime, le destin qui l'a voulu, la terre qui en a été le théâtre, oui, l'univers entier saura ce que c'est qu'un descendant des Arabes ; il saura que le trépas lui-même ne pourrait parmi nous séparer deux amans fidèles, et que dans un cœur "africain l'amour vit encore après la mort.

Il sort.

DON FKRNAND.

Attends! arrête!

UDORA.

Tu arrêterais plutôt la foudre.

DON FBRNAND.

Enlevez le corps de cette malheureuse beauté. — Mais ne soyez pas effrayés en voyant cette nouvelle Troie, qui n'est plus pour la terre qu'un objet d'horreur. Morisques de l'Alpujarra, songez au sort que vous réservent d'impitoyables ennemis ; et comme votre roi Aben-Huméya, tirez l'épée pour la vengeance.

Il sort.

LIDORA.

Ah ! plût au ciel que ce& montagnes dévastées par l'incendie s'écroulassent sur leurs fondemens , et se renversant les unes sur les autres, finissent d'un seul coup tant de malheurs.*

SCÈNE IV

Le camp des Espagnols.

Entrent DON JUAN D'AUTRICHE, DON LOPE DE FIGUEROA, DON JUAN DB MENDOGE, et des Soldais.

DON JUAN

Galère est prise, ou pour mieux dire, elle est la proie de l'incendie» et elle sonble un fragment détaché de la région du feu. Ne nous

arrêtoDf pas davantage. Demain, dèi que Taurore aura verië ces larmes brillantes qui en tombant dans la mer s'y traoaforment en perles précienaet, que toute l'armée prenne la route de Berja. Mon ecrar aident et indompté ne pourra gofttar de repos que lorsque je Terrai à mei pieds Aben-Huméya mort ou yaineu.

DON LOFI«

Si TOUS Tottlez, seigneiir, faire de Berja te que tous aTez fait de Galère, voua pouTet compter sur nous, et voua n'aves qu'à donner l'ordre du départ. Mais si j'ai bien eompria la Tolonté du roi, il n'est pas dans ses intentions de détruire des gens qui, après tout, sont ses Tassaux; il ne Tout de punitions que pour l'exemple, et il désire que les cbÀtimens soient tempérés par le pardon >.

MBIIDOCE.

Je suis de l'avis de don Lope; il faut, monseigneur, voua mon*trer tout à la fois sévère et pitoyable. Vous avez fait voir aux re-

belles le châtiment, qu'ils voient aujourd'hui le pardon; que leur grâce témoigne de votre générosité. "Tempérez votre rigueur ; la démente ajoutera à votre courage un nouveau lustre qu'il ne trouva rait pas dans l'emploi de la force.

DON jour.

Mon frère m'ordonne, il est vrai, d'apaiser ces trouble» ; mais je ne sais point prier sans armes. Cependant, puisqu'il me laisse le pouvoir de pardonner et de punir, le monde me sera témoin que désormais je réserverai le châtiment à la réTolte, aux prières le pardon. — Don Juan l

MBNDOGI.

Seigneur I

DOIC IUAlf.

Allez à Berja, où se tient Femand de Talor, et dites^oi de ma part que je Tais marcher sur cette place. Vous annoncerez publiquement et la grâce et la punition , le bien comme le mal. Vous lui direz que s'il se rend k quartier, j'accorderai une amnistie à tous les rebelles, avec liberté de revenir vivre parmi nous dans les mêmes fonctions et le même état qu'ils remplissaient auparavant; que pour aujourd'hui ma justice se contente de cetle satisfaction ; mais que s'il refuse de se soumettre, je soufflerai sur Beija les cendres de Galère.

MENDOCE

Je vais exécuter vos ordrea.

Il sort.

DON LOPB.

Jamais la sae d'une ville n'a rapporté plus de profit. U n'est pas un soldat qui ne soit riche.

* D'après l'hisloire, Philippe II n'était nnlifluMot dispose à tant d'indulgence. Le iO octobre 1569, il avait doDaé iotdte dm iliife lagaenr» àfm *\$à a^ng {èmmgnY

jouRNâË m, SCÈNE nr« 9n

DON JUAN

n y atait done det tréion enfouis à Galère?

DON LOPB.

Croyez-en la joie des soldats.

Comme je serais bien aise d'offrir à ma soeur et ma reine quelques trophées de cette guerre , je vais faire acheter aui soldats les objets qui me paraîtront le plus dignes de lui être envoyés.

DON LOPB.

Dans la même intention j'ai fait moi aussi quelques emplettes. Permettez, monseigneur, que je vous offre ce collier de perles, que j'ai acheté d'un soldat qui l'avait gagné au jeu. 11 serait difficile de trouver un cadeau plus convenable.

DON JUAN

Ce collier est fort beau. Je ne le refuse pas, afin que vous-même ne refusiez pas plus tard quelque chose de moi. Il faut bien

que je vous apprenne à recevoir, puisque vous m'apprenez à donner.

DON LOPB.

Ce que je désire le plus, monseigneur, e^est qae tous usiez comme il vous plaira et du collier et de moi.

Entrent DON ALYAR et ALGOÛZGOUZ ; towdeux portent l'habit des soldats espagnols.

DON ALTA&

Je n'ai voulu que toi, Àlcouzcouz, pour compagnon et confident de mon entreprise.

ALCOUZCOUZ.

Vous avoir bien fait de vous confia à moi , quoique moi pas savoir ce que votre courage avoir entrepris. Mais chut l moi voir sa hauteesse.

DON ALTAA.

C'est don Juan?

ALGOUZCOUZ.

Oui, ma foi!

DON ALYAR.

Je suis curieux de voir un homme d'un tel mérite et d'un si grand renom.

DON JUAN, é don Lope.

Comme toutes ces perles sont égales !

DON ALTAR

Ah ! maintenant je le regarderais avec une avide àtleAlloOy alors même que tel n'eût pas été d'abord mon désir. Ce collier que tu vois dans ses mains, hélas! je le reconnais, c'est moi qui le éoiiaai à Maléca.

DON nAU*

Retirons-noiu , doa Lope. Gonune «e soldftt lit demewé saisi an maiigavdiitt

168 AIMER ÀPRÈS Lk MORT.

DON LOPB.

Que voulez-vous? il n'y a rien là d'extraordinaire. Tous ceux cfoi vous regardent font de même.

Don Juan et don Lope sortent.

DON ALYAR.

Je demeure interdit et muet.

ALCOUZCOUZ.

Être seuls, nous , à présent, seigneur; et vous dire à moi pourquoi vous descendre de FAlpujarra et venir ici.

DON ALTAR

Tu le sauras bientôt.

ALCOUZGOUZ.

Moi savoir déjà que vous être ici, et en savoir assez pour me repentir de vous avoir suivi.

DON ALVAR

Et pourquoi?

ALCOUZGOUZ.

Vous écouter, moi parler. Moi avoir été ici Fesclave d'un soldat espagnol, et si lui me voir, lui me tuer.

DON ALVAR

Comment te reconnattrait-il ? déguisés comme nous le sommes, et sous ce costume, nous pouvons traverser le camp sans exciter le moindre soupçon. Ils nous prendront pour deux des leurs, puisque nous n'avons plus rien de morisque.

ALCOUZGOUZ.

Oui , toi qui bien parler la langue, toi qui n'avoir pas été pris, pouvoir passer pour Espagnol. Mais moi qui mal prononcer, moi qui avoir été captif, moi qui savoir pas porter le costume, comment éviter le châtiment?

DON ALVAR

En ne parlant qu'à moi. D'ailleurs personne ne fera attention à un domestique.

ALCOUZGOUZ.

Et si quelqu'un demander à moi quelque chose?

DON ALVAR

Ne réponds pas.

ALGOUZGOUZ.

Moi pouvoir pas ne pas répondre.

Aie toujours prêtent à l'esprit le danger que tu cours.

ALCOUZGOUZ.

Mahomet seul pouvoir faire un muet d'un bavard comme moi.

DON ALVAR

Oui, je n'en puis douter , on m'accusera de folie , moi qui, adorateur idolâtre d'un astre pour toujours éclipsé « viens chercher au milieu de trente mille hommes on soldat que je ne connais pas, et

JOURNÉE III, SCÈNE IV. S69

qu'aucun signalement ne peut m'aider à reconnaître. Mais qu'est-ce qu'une chose étrange de plus, là où il y a tant de choses étranges ? Il ne m'est guère possible de parvenir à me venger, je l'avoue moi-même; mais je dois tenter ce qui n'est pas possible... J'ai déjà découvert un indice qui ne saurait me tromper, mais cependant je ne puis y croire d'une manière absolue : celui à qui j'ai vu le collier de perles est trop noble pour avoir souillé sa main dans le sang d'une femme ; et il faut n'avoir ni noblesse ni valeur pour ne pas admirer la beauté, pour ne pas respecter la faiblesse. Ainsi donc ce premier indice est inexact. C'est un autre, oui, c'est un autre qui a été le lâche traître, le féroce assassin.

ALGouzconz.

Quoi I c'est pour cela que toi descendre de l'Alpujarra?

DON ALVAH.

Oui.

ALGOUZQOm.

Eh bien ! alors nous pouvoir nous en retourner; car comment toi retrouver un homme sans le connaître?

DON ALVAR

Peut-être n'y réussirai-je pas ; mais, cependant, j'espère.

ALCONZGOOZ.

C'est comme la lettre de la vieille : — « A mon fils Jean, habillé de brun, à Madrid. »

DON ALVAR

Tout ce que je te demande, c'est de te taire.

ALCOUZGOUZ.

Moi, parier par signes à tout venant?

DON ALTAR

Oui.

ALCOUZCOUZ.

AUah ! toi retenir ma langue.

Entrent DES SOLDATS.

PREMIER SOLDAT

De cette façon le gain est bien partagé. Celui qui tient les cartes, quoiqu'il joue pour deux, doit avoir quelque avantage

DEUXIÈME SOLDAT

Pourquoi ne partagerait-on pas le gain conune la perte?

TROISIÈME SOLDAT

C'est juste.

PREMIER SOLDAT

Écoutez. Moi je ne voudrais pas avoir de querelle avec des camarades pour des motifs d'intérêt. Qu'il y ait seulement un homme qui dise que c'est bien, et je me tais.

DBUXiiME SOLDAT.

Le premier venu sera boa pour cela. {A Àlcouxeottz.) Holàl soldat?

aïO AIMER APRÈS LA MORT.

ALGOOiGOUz, à part.

Lui parler à moi; mais moi pas répondre. Pas si sotl

UlUXlàMK SOLDAT.

' Vous ne rëpondei pas?

ALGOTJCGOm.

AliUai-^Alitliil

nUEMttft SOLOATi

Il est moët.

ALQOOzoout, ûpart.

Eu pas savoir la feinte.

DON ALYAR.

Le mallieureiix me perdrait si je le laissais faire. Allons à son aide. {Haut,) Cavaliers, excusez, je vous prie^ mon domestique : il ne peut pas vous répondre, il est muet.

ALCOUZGOUZ, à part.

Moi, pas muet ; mais en pareille circonstance, moi être pic, repic et capot»->-et pas un mot.

PREMUn SOLDAT.

Il s'agit d'un point douteui sur lequel vous pourriei nous satisfaire mieui que lui.

DON AL VAS

Je suis flatté que vous désiriez mon avis.

PREMIER SOLDAT

Voici. Jouant pour mon camarade et pour moi, j'ai gagné contre de l'argent ce cupidon de diamans.

DON ALVAE, à part.

Ah! malheureux!... Ah I ma chère Malécal.é.. tesjojau de nocés sont devenus les dépouilles de ta tombe!... Comment découvrir l'assassin, puisque les indices vont depuis le soldat jusqu'au prince?

PRBWBR SOLDAT.

Maintenant que nous en sommes à partager le gain, j'ai voulu lui donner ce cupidon pour sa part; lui, il refuse en disant qu'il ne veut pas de bijoux. N'est-il pas juste cependant que, comme c'est moi qui ai gagné, j'aie quelque préférence dans le partage?

DON ALVAR

Je veux mettre fin à votre discussion, puisque je suis arrivé à temps pour cela, et je vous achète ce Joyau au prix pour lequel il a été mis sur ce jeu. Mais c'est à une condition : c'est que vous me direz d'abord de qui vous le tenez, afin que j'aie toute sécurité dans mon emplette.

hWaiikia soiDAT.

Tous les bijoux que nous jouons aujourd'hui peuvent s'acheter sans crainte : Ua ont été pris sur ces échiens de Morfsques dans le tac de Galère.

DOH ALVAB, à pOTt,

«Bl votlà» grand Dieu! ce que je dois entendre et apporter

à couzcooz.

Moi pourrais pas le tuer!... et même moi pourrais pas lui répondre.

PREMIER SOLDAT

Je vais vous mettre en rapport avec celui qui Ta eu le premier.
A telles enseignes que d'après son dire, il a enlevé ce bijou à une
belle Morisque qu'il a tuée dans l'assaut.

DON ALVAa« à paru

Hélas l

PREMIER SOLDAT

Venez ; lui-même va vous conter cette histoirt.

DON ALVAR, à JHtTt»

Je ne lui en donnerai pas le temps. Au premier mot, dès qu'il
se sera fait reconnaître, je le frappe de mon poignard.

PREMIER SOLDAT

Marchons.

UN SOLDAT, du âêhoft* Arrêtez I

UN AUTRB SOLDAT.

Arrière 1

Oo «oteBd u oUqveth d'épéss.

UN SOLDAT, du dehoTi.

Je le tuerai, dût le monde entier le défendre I

PREMIER SOLDAT

Il s'est mis du côté de notre adversaire.

DEUXIÈME SOLDAT

Eh bien I mon cher, tuons-le.

GARcÈs, du d\$hor\$* Peu m'importe qu'ils soient tous contre moi ! je puis me défendre contre tous.

Entrent 6ARGÈS et DES 8oLDAT8.

Quoil tous contre un I... c'est une lâcheté. Arrêtez-vous, soldats, ou, vive Dieu 1 je vous forcerai à vous arrêter I ALcouzGouz, à part.

Le beau voyage!... Ne rien dire et se trouver dans des disputes!

UN SOLDAT

Je suis mort.

Entre DON LOPE DE FI6UERoA.

DONLOra.

Quel est donc ce tapage?

UN SOLDAT

n 7 a un homme de tué. Fuyons» qu'on ne nous arrête pas.

GARcÈs, à don Âlvar.

Je vous dois la yie» soldat; je m'en souviendrai à l'occasion.

IlBorU

DON LOPB, à don Alvar.

Arrêtez 1

DON ALVAR

Je reste.

DON LOPR.

Donnez vos épées. (A des Soldats.) Désarmez ces deux hommes. DON ALVAR, à part.

Ah ! ciel ! (Haut.) Que votre seigneurie veuille hieo remarquer que je n'ai lire Tépée qu'aBn de mettre la paii, et que personnellement je n'étais pour rien dans la querelle.

C'est hien I je vous trouve Tépée à la main, et je vois un homme mort. Il suffit.

DON ALVAR, à part.

Je n'ai rien à dire pour ma défense. — Se peut-il que lorsque je venais pour tuer un homme, je me sois eiposé à ce péril pour sauver la vie à un autre I

DON LOPS, à Ateouzcouz.

Et vous, vous ne donnez pas votre épée? Ah! vous parlez par signes , c'est bon 1... Il me semble cependant que je vous ai déjà vu une autre fois, et que cette fois-là vous parliez. Que l'on mette ces deux hommes-là au corps de garde pendant que je poursuis les autres.

ALCOUZCOUZ.

Tout-à-l'heure deux choses affliger moi : la querelle et le silence. Maintenant, si moi pas me ,tromper, en voilà trois : la querelle, le silence, et la prison.

Ils sortent.

Entre DON JUAN D'AUTRICHE.

DON JUAN

Que s'est-il passé, don Lope?

DON LOPE

Il y a eu, monseigneur, une querelle dans laquelle un homme a été tué.

DON JUAN

Si l'on ne punissait pas les délits de cette espèce, on verrait chaque jour mille meurtres. Il faut cependant que notre justice ne soit pas trop sévère.

Entre DON JUAN DE MENDOGE.

MENDOGE.

Je baise les pieds de votre altesse.

DON JUAN

Eh bien ! Mendoce, quelle nouvelle ?... Que répond Aben-Huméya?

MENDOGE.

ArriTé deYaot Berja, j'ai fait sonner un appel de trompettes. À ce signal un drapeau blanc a été déployé ; Ton m'a donné un saufconduit, et j'ai été mené devant le trône d'Aben-Huméya, je dirais mieux son ciel, puisque la charmante Isabelle Tuzani, au-

jourd'hui reine sous le nom de Lidora, y était assise avec lui. [A part,) Cruel amour ! pourquoi donc avoir réveillé dans mon cœur des flammes que je croyais éteintes? {Haut,) Suivant l'usage de sa nation, il m'a fait asseoir sur un carreau, et fait rendre tous les honneurs qu'un ambassadeur peut obtenir d'un roi. Je me suis acquitté de ma mission. A peine le bruit s'est-il répandu dans la ville que votre altesse accordait un pardon général, >que le peuple s'est précipité dans les rues et les places en donnant mille signes d'allégresse. Mais Aben- Huméya, plein d'un invincible orgueil» et, en outre, furieux de voir le contentement avec lequel la nouvelle d'un pardon général avait été reçue par le peuple, m'a donné cette réponse : « Je suis roi de l'Alpujarra. Si cet état est petit pour mon courage, bientôt j'aurai l'Espagne entière à mes pieds. Si tu ne veux pas voir don Juan périr dans nos montagnes, conseille-lui d'abandonner son entreprise ; et s'il est parmi nous quelque lâche qui veuille accepter l'amnistie que tu annonces, tu peux l'enlever avec toi pour servir Philippe : ce ne sera qu'un ennemi de plus, et la victoire n'en sera pas plus difficile. » Sur ce, il m'a congédié; et j'ai quitté l'Alpujarra en y laissant le peuple partagé en deux factions , dont l'une a pour cri de ralliement : « Espagne I » tandis que les autres invoquent le nom de l'Afrique ; de sorte que désormais la guerre la plus redoutable pour eux, la guerre civile est dans leurs murs.

DON JUAN

Jamais un usurpateur ne peut avoir plus de force et de durée ; car les premiers qui l'ont aidé à parvenir au trône sont les premiers qui l'abandonnent , quelquefois baigné dans son sang. Et puisque tel est aujourd'hui l'état de l'Alpujarra, que Ton marche sur Berja avant que ses habitants se soient entre-déchirés les uns

les autres. Ne leur laissons pas le temps de se détruire eux-mêmes, afin que la gloire du succès soit à nous tout entière.

SCÈNE V

L'intérieur du corps de garde.

Entrent DON ALYAR ET ALGOUZGOUZ, les mains liées derrière le dos.

ALCOUZCOUZ.

A présent que tous deux être seuls et que moi pouvoir parler, moi vouloir te demander, seigneur Tuzani, pourquoi toi avoir quitté l'Alpujarra et être venu par ici. Était-ce pour tuer ou pour mourir?

DON ALYAR.

Pour mourir après avoir tué.

ALCOUZCOUZ.

Toujours homme se repentir de s'être mis au milieu d'une qae» relie.

DON ALVAR

Gomme je ne me sentais pas coupable, je n'ai pas voulu me défendre ; sans quoi, avec le courage qu'il y a dans mon cœur, mille soldats ne m'auraient pas arrêté

ALconzcouz.

Moi, pourtant, avoir parié pour les mille,

DON ALVAR

Enfin j'ai perdu l'occasion de voir le lâche qui a pu se vanter d'avoir en ces bijoux en tuant une femme.

ALConzcouz.

Ce n'être pas le pire. Le pire, c'est que Ton a envoyé chercher le confesseur. — Mais comment nous confesser, si n'être pas chrétiens ?

DON ALVAR

Puisque je dois périr, je veux du moins vendre cher ma vie.

ALCoDZCoUX«

Qu'est-oe donc que toi vouloir faire ?

DON ALVAR

Tuer la sentinelle.

ALCOUZGOm.

Bt comment, si toi n'avoir pas tes mains?

DON ALVAR

Né pourralt-tu pas avec tes dents délier ou déchirer la corde qui m'attache les mains par derrière? Ensuite je me servirai de mon poignard que je porte toujours sous la ceinture, et que j'ai heureusement aouitriût aux recherches.

ALCOIJZCOIIZ«

Avec lei dental et par derrière! l'ouvrage n'être pas du tout
igréahle *.

DON ALVAR

Hâte-toi. Tu m'entends? Dénoue ou déchire,

ALCOUZCOUZ.

Oui, monseigneur.

DON ALVAR

Ne t'inquiète pas. Je regarde si tu es observé.

ALCoI[7ZGoUZ.

Fini. A votre tour.

DON ALVAR

Je ne puis. On vient.

' Por (brroc, y dtenteêl Nù

Bstar muy limpia la rrasa, Liitéralemeal, lu mot limpio veut
i\\io propre.

ALCOUZCOCZ.

Ainsi moi être toujours avec les mains atlaehées et la langue
liée.

Entrent GARGÈS'èt UN SOLDAT. Garces est enchaîné. LE
SOLDAT.

Ceux que vous voyez là, c'est votre camarade qui a si bravement tiré pour vous l'épée, et son domestique qui est muet, GARCès.

Quoiqu'il me fâche de m'être laissé prendre, cependant je m'en console en songeant que j'aurai l'occasion de délivrer celui qui m'a sauvé la vie. Je me dénoncerai plutôt que de le laisser dans la peine. Vous, mon cher, veuillez, je vous prie, dire à monseigneur don Juan de Mendoza comme quoi je suis ici en prison et que je désire qu'il m'accorde la faveur de venir me voir. Je veux le prier de demander ma grâce au seigneur don Juan d'Autriche. On ne me la refusera pas après les services que j'ai rendus.

LE SOLDAT

J'irai le lui dire dès que j'aurai fini ma faction.

DON ALVAR, à AlCOUXCOUX,

Regarde, sans faire semblant de rien, quel est le nouvel hôte que le factionnaire vient de conduire ici.

ALCOUZCOUZ.

Moi le regarder tant qu'il plaira à vous. {Heconnaissant Garcis,) ciel!

DON ALVAR

Qu'est-ce donc ?

ALCOUZCOUZ.

L'homme qui être arrivé là...

DON ALYAH.

Eh bien?

ALOOOZCOUZ.

Moi être rempli d'épouvante.

DON ALVAR

Parle donc.

ALCOUIoOV2.

'Moi mourir de peur.

I»ON ALTAR

Explique-toi.

ALCOIWOODZ.

Il être le crétin de qui moi prisonnier et à qui moi voler le poison. Lui, sans doute, avoir appris que moi être ici, Mais lui Tavoir appris ou non, moi toujours eacber mon visage afin que lui pas me reconnaître.

Il se couche coname pour dormir.

GARCÈS, à don Alvar.

Camarade, je suis affligé, croyez-le, de vous trouver ici i car,
swii

me connaître et sâns que je tous eusse jamais rendu service, vous m'avez sauvé la rie. Une seule chose pourrait me consoler, vive Dieu ! c'est l'espoir que je ne vous serai pas inutile pour sortir de prison.

DON ALTAR

Dieu vous garde l

ALCOuzcouz, à part.

Mon homme le prisonnier être aussi celui de la querelle. Moi ne l'avoir pas reconnu dans la mêlée.

GARcàs.

Soyez sans souci, caTalier. J'ai contracté envers vous une obligation sacrée , et je périrais plutôt que de vous voir puni pour un délit dont moi seul suis coupable.

DON ALVAR

Je m'en rapporte à votre loyauté. Mais, s'il faut tout vous dire, ce qui m'inquiète, ce n'est pas ma prison ; c'est qu'en intervenant dans votre affaire j'ai perdu l'occasion d'exécuter le dessein qui m'a conduit au camp.

LE SOLDAT

Vous ne risquez la mort ni l'un ni l'autre. J'ai toujours entendu dire, et vous savez cela comme moi, que dans les événemens de ce genre, lorsqu'il y a plusieurs complices et qu'il n'y a qu'un homme blessé ou tué, et qu'il n'y a eu ni préméditation, ni trahison, l'on ne condamne à mort qu'un des accusés : le plus laid. ALconzconz, à part.

Pour avoir dit cela, lui, moi vouloir qu'il creyât.

LE SOLDAT

Ainsi, aujourd'hui, de tous trois c'est le muet qui mourra.

ALCouzcouz, à part.

Oui, cela être clair, commQ si moi être plus laid que les' deui autres!

GARcis.

Après le service que j'ai reçu de vous, oserai-je vous demander une nouvelle grâce ?

ALCOuzcouz, à part.

Quelle coutume baroque de faire mourir le plus laid! ^

GARCÈS.

Pourrais-je savoir à qui je dois la vie?

DON ALVAR

Je ne suis qu'un soldat, et je suis venu ici en volontaire uniquement pour chercher un homme à qui j'ai à parler. Voilà ce qui m'a conduit au camp.

ALCOUZCOUZ, à part.

Le plus laid devoir mourir !

GARCès.

11 me semble que je pourrais vous donner quelques renseignements utiles. Gomment s'appelle votre homme?

JOURNÉE IIL SCÈNE V. 2n

DON ALVAR

J'ignore son nom.

Dans quel terce sert-il ?

Je Fignore.

GARCis.

DON ALYAR.

GARCES

Quelle est sa figure, sa taille?

DON ALVAR

Je l'ignore également.

GARCÈS.

En ce cas, vous aurez un peu de mal à le découvrir, ne sachant ni son nom , ni son signalement, ni le corps dans lequel il doit servir.

DON ALVAR

Eh bien I sans savoir un mot de tout cela, j'ai déjà été au moment dé le découvrir.

GAR(às.

Ce ne sont pas des énigmes faciles à deviner que les vôtres. Mais ne vous inquiétez pas : son altesse, j'en suis sûr, m'accordera la vie ; car Ton m'a les plus grandes obligations : sans moi l'on ne serait pas entré à Galère ; et dès que nous serons libres, je vous aiderai à retrouver l'occasion que voift avez perdue, et

comme votre obligé, je me tiendrai à vos côtés, soit pour le bien ,
soit pour le mal, vive Dieul

DON ALVAR

Ah I c'est vous qui êtes entré le premier à Galère ?

GARCÈS.

Oui, malheureusement pour moi.

DON ALVAR

Comment cela ? C'est, au contraire, une action dont vous devriez vous vanter.

GARCÈS.

C'est que depuis ce jour fatal, je ne sais quel destin contraire, (fuelle mauvaise étoile me poursuit : tout ce que j'entreprends tourne à mal ; il ne m'arrive que des malheurs.

DON ALVAR

D'où vous vient cette idée?

GARCÈS.

Que sais-je? peut-être de ce que ce jour-là j'ai tué une Morisque, et le ciel s'en sera offensé parce que c'était vraiment une beauté céleste.

DON ALVAR

Quoi! elle était si belle?

GARCÈS.

Oui.

li. ^ ^-, 16

DON ALYÀR, à part, Ahl épouse adorée! [Haut.] Goment
cela vous arriya4-il7

GARCÈS,

Le voici. — Étant un jour placé en sentinelle dans une forêt si obscure qu'il semblait que la nuit l'eût remplie de ses ténèbres, je pris un Morisque. Il serait trop long de vous dire comment le coquin me trompa et me conduisit au milieu des précipices, d'où il appela à grands cris ses frères de l'Alpujarra. Bref, je fus obligé de fuir ; je me cachai dans une grotte , et vous saurez que ce fut là l'entrée de la mine au moyen de laquelle nous avons fait sauter la place. C'est moi qui indiquai la grotte à don Juan d'Autriche, moi qui fus de garde à la mine pendant la nuit, moi qui défendis l'entrée de la brèche jusqu'à l'arrivée des troupes, et moi enfin qui, comme la salamandre, pénétrai à travers les flammes jusqu'à une maison qui, sans doute, était la place d'armes des assiégés, puisqu'ils y avaient réuni toutes leurs forces. —Mais qu'avez-vous ? il semble que mon récit vous fatigue et que vous n'avez pas de plaisir à l'écouter?

DON ALVAR

Ce n'est rien; mes chagrins m'ont distrait un moment, Gonti-*
nuez.

GARCàs.

J'arrivai enfin, plein de colét;^ et de rage, à la maison de Mallec, que je cherchais, en même temps que don Lope de Figueroa,

bon* neur éternel de sa patrie, s'était emparé de l'Alcazar, déjà la proie des flammes. Le gouverneur ayant été tué, moi, qui tout en cherchant la gloire, n'oubliais pas le butin» — quoique l'honneur et le profit aillent rarement ensemble, — je parcourus toutes les salles, je pénétrai dans tous les réduits, et parvins enfin à une petite pièce, dernier asile de l'Africaine la plus belle que mes yeux aient jamais vue. Que ne puis-je vous la dépeindre ! mais ce n'est pas le moment... Confuse et troublée de me voir, elle se réfugia derrière les courtines de son lit, comme si c'eût été les courtines d'une place, et s'en fit une sorte de rempart. — Mais il me semble voir des larmes dans vos yeux, et votre visage a pâli.

DON ALVAR

Votre récit me rappelle une de mes disgrâces qui a beaucoup de rapport avec cet événement.

GARCÈS.

Allons, allons, soyez tranquille ; l'occasion perdue se représentera : vous retrouverez votre homme au moment oh vous y penserez le moins.

DON ALVAR

Vous avez raison. Achevez.

GARCÈS.

Je la suivis.— Elle était si richement parée, elle était couverte

JOURNÉE m, SCÈNE V. 279

de tant de bijoux, qu'il semblait qu'elle attendit son amant et qu'elle se fût parée pour l'hymen. Moi, voyant tant de beauté, je

désirai lui accorder la vie, pourvu que son cœur me promit sa rançon. Je voulus lui prendre la main, mais elle : « Chrétien, dit-elle avec une noble modestie, si c'est l'ardeur du gain qui t'attire en ces lieux, — car le sang d'une femme souillerait ton épée, — que ces bijoux aatisfassent ta soif des richesses, et renonce à toute tentative sur un cœur qui renferme des mystères que lui-même ne cop naît pas encore* » Je la pris dus mes bras... DON ALVAR , égaré.

Arrête ! arrête I que fais-tu, malheureux I (Revenant à lui.) Que dis-je!... Je suis un insensé... Ce sont mes chagrins qui me troublent et m'entraînent... Achevez, votre récit me sera une distraction. [A part.) Ah ! je le hais plus encore pour son audace que pour son crime.

GARcis.

Croyant sa vie et son honneur menacés, elle poussa des cris. De» soldats accoururent. Moi alors, jugeant que j'avais perdu l'un des prix de mon audace, je voulus du moins conserver l'autre et ne pas entrer en partage avec les soldats qui venaient. Aussi mon amour se changeant en vengeance, — la passion nous emporte si rapidement d'un extrême à l'autre ! — et entraîné par je ne sais quelle furie qui conduisait mon bras,— je ne sais commentj'ose vous raconter une action si Inf&me, ~ abandonnant tout un ciel de lis et de roses pourm'emparer de ses diamant et d'un collier de perles, je lui per» çai le sein.

DON ALVAR

. Est-ce ains que fût porté le coup de poignard?

Il poignarde Garces.

GARcIs.

Je ma meufB.

Cela être bien fait.

Meurs, traître!

C'est toi qui me tues?

DON ALVAR

Oui, cette beauté assassinée étall l'Ame de nu vie, ê%
aujourd'hui

encore elle est la vie de mon àme. C'est toi que je cherchais,
c'est toi que je pour»uivaig san» te coonaltre, animé» excité par
l'eapoir de la vengeance!

GARCà».

Ah ! tu m'as frappé désarmé, en trahisoâ I

DON ALTAA.

Les lois de l'hoiiiiiettr no sont pas de saison | ^nr punir un
aitaa-

ALCOUZCOUZ.

DON ALVAR

OARCÉS.

•inat. Celui qui t'a frappé, c'est l'époui de Maléea, c'est don
Alvar

Tuzani !

ALCOUZCOUZ.

Et moi, chien de chrétien, être Alcouzcouz, et t'avoir enlevé ton bissac dans la montagne.

GARCÈS.

Pourquoi me donnais-tu la vie, puisque tu devais me tuer? — Holà ! sentinelle, au secours !

Entrent DON JUAN DE BIENDOGE et DES SOLDATS.

MBNDOCB.

Quels sont ces cris? Entrons. Je reconnais la voix de Garces, qui m'avait envoyé appeler. Que voi»-je?

Don Alvar enlère l'épée d'un soldat.

DON ALVAR

Donne-moi cette épée. {A Mendoce») Seigneur don Juan de Mendoce, si vous êtes étonné de tant d'audace, je suis Tuzani, que l'on a surnommé le foudre de l'Alpujarra. Je suis venu pour venger la mort d'une beauté parfaite ; car il ne sait pas aimer celui qui ne venge pas ce qu'il aime. Dans une autre circonstance, j'allai vous chercher dans une autre prison, où nous nous sommes mesurés corps à corps, face à face, avec des armes égales. Si maintenant vous venez à votre tour me chercher dans celle-ci, vous pouviez venir seul : étant qui vous êtes, cela 'suffisait. Mais si c'est le hasard qui vous a conduit ici, un homme noble doit protéger de nobles disgrâces... Ordonnez qu'on me laisse sortir.

HENDOCE.

Je serais heureux , Tuzani , qu'en cette occasion mon devoir me permit de protéger votre retraite. Mais je ne puis manquer au service du roi , et le service du roi exige que je vous fasse mettre à mort dès le moment que je vous trouve dans son armée. C'est pourquoi vous mourrez.

DON ALVAR

Peu m'importe qu'on me ferme la sortie!... mon épée m'ouvrira

un passage.

Il se bat avec les Soldats.

UN SOLDAT

Je suis mort.

UN AUTRE SOLDAT

C'est un diable échappé de l'enfer.

Reconnaissez Tuzani, que la renommée appellera le vengeur de sa dame.

HENDOCE.

Avant de l'avoir vengée, tu mourras.

ALCOUZCOUZ, à part.

Bon I le plut laid ne pat mourir toujourt le premier.

JOURJSÉE m, SCÈNE YI. 381

EDtrent DON JUAN D'AUTRICHE, DON LOPE DE FIGUE-
ROA, et DES SOLDATS.

DON LOPB.

D'où vient donc ce tapage?

DON JUAN

Don Juan, qu'est ceci 7

MBNDOCB.

Une aventure bien étrange, seigneur. Cet homme est un Mo-
risque qui est venu seul de Talpujarra pour tuer un soldat, lequel
dans le sac de Galère avait tué sa dame.

DON LOPB.

Ilavait tué tadame?

DON ALYAR.

Oui.

DON LOPB.

Alors tu as bien fait. {A don Juan d*Autneh9,) Seigneur, or-
donnez qu'on le laisse libre, car un tel d^îlit mérite des éloges plu
• tôt qu'un châtement. Vous-même vous tueriez quiconque aurait
tué votre dame, ou bien, vive Dieu! vous ne seriez pas don Juan
d'Autriche.

MXNDOCB.

Seigneur» cet homme est Tuzani» et il serait important de l'arrêter.

DON JUAN

Tuzani, reod^toi prisonnier.

DON ALYAR.

Je voudrais déférer à vos ordres, mais je ne puis. Je témoigne mon respect À votre altesse lorsqu'au lieu de me défendre, je pars.

Il s'enfuit.

DON JUAN

Suivez-le, suivez-le tous l

ilfMrftlBt.

SCÈNE VI

Devant la Tille de Berja.

EDtrcBt LIDORA et DBS SOLDATS MORESQUES. On les voit paraître sur le rempart de la ville.

LmoRA.

Qu'avec ce orapeau blanc on fasse des signaux au camp des chrétiens.

Entre DON ALVAR.

DON ALVAR

J'ai traversé heureusement toute l'armée ennemie, et j'arrive enfin sous les murs de Berja.

Ssa AIMER APRÈS LA MORT.

UNS Toix» du dehors.

Avant qu'il entre dans la ville, tirez-lui un coup de fusil.

Entrent DES SOLDATS.

DON ALVAR

Vouâ n'étei pas encore assez pour m'effrayer!... Enveloppez-moi si TOUS pouvez.

UN SOLDAT

Gourons après lui.

LIDORA.

Tuzani, mon frère, arrête!

DON ALTAR

Lidora, tous ces gens-là me poursuivent.

LIDORA.

Ne crains rien.

DON JUAN, du dehors.

Suivez-le dans ses bels, et n'y laissez pas ua arKre» une branche, que TOUS ne l'ayez trouvé.

LIDORA.

Généreux don Juan d'Autriche, fils de l'aigle généreux qui regarde face à face le soleil» toutes ces montagnes où jusqu'ici le désespoii d'un prince courageui a trompé ta valeur, une femme, si tu veux l'écouter, va lec mettre à tes pieds. Je suis dooa Isabelle Tuzani, qui, opprimée par la violence, ai vécu dans l'Alpujarra, musulmane en apparence, mais catholique dans le cœur; je suis l'épouse, ou, pour mieux dire la veuve d'Aben-Huméya» donl la mort déplorable vient d'ensanglanter la couronne et les armes. — Sachant que tu accordais une amnistie générale, les Morîsquet voulurant se rendre ; car telle est rinoonstanoe des hommes, que ce qu'ils ont le plus fortement désiré la veille ils sont toujours prêts à l'abandonner le lendemain. Mais comme Abeo-Humeya persistait dans son entreprise et gourmandait leur faiblesse , la compagnie de ses gardes entra dans son palais, s'empara des portes, et le capitaine pénétra jusque dans la salle du trône en lui disant : « Rends-toi au roi d'Espagne. — Moi , me rendre? » s'écria-t-il ; et au même instant, comme il saisissait son épée , un soldat, soulevant une pertuisane, l'en frappa à la tête, et du même coup le renversa sur le sol. Avec lui finirent ces eiploits qui pouvaient ébranler TEspagne, plus encore par les maui dont ils la menaçaient que par leur importance réelle. Maintenant, seigneur, si Thoînimage que je te fais de la coufoiine d'Aben^uméya pent mériter ton indnlgaace, élends, je te prie, ton pardon sur mon frère le noble Tuzani, et, prosternée à tes pieds , je serai plus fière d'être ton esclave que d'être encore reine.

DON JUAN

Je m saurais, noble Isabelle, vous refuser votre demande. Que le vaillant Tuzani vive donc, et que la renommée éorlve sur sas

tablas

de bronie Faction la plus merveilleuse qu'ait jamais inspirée l'amour.

DON ALTAR

Me voici à tes piedf .

ALGOUZCONZ.

Et moi, avoir ausfi mon pardon ?

DON IOABr.

Oui.

DOM ALVA»

C MtaiMiqiM finit Aimer apiéshmorl, ou leSiège d« lAIpujarra

Wm DR ABfSiI àPR&S LA MORT.

EL ALGÂYDE DE SI MISMO

Le mot oloiyyde, que les Espagnols ont emprunté des Arabes, a dans les deux langues un double sens : il sert à désigner le gouverneur d'une place et le geôlier d'une prison. Aussi, alors même qu'il est employé dans la seconde signification , il présente à l'esprit une idée moins basse que notre mot geôlier. Et c'est pourquoi, dans un grand nombre de passages de notre traduction, nous avons cru devoir préférer à cette expression celle de gouver-

neur, quoiqu'elle s'applique d'une manière moins exacte à la situation qui a motivé le titre de la pièce.

La situation principale de cette comédie est des plus ingénieuses, et depuis Galderon elle a été fréquemment mise sur la scène. Mais on aurait tort, à notre avis, de ranger cette pièce parmi ce que nous appelons les comédies d'intrigue. C'est une comédie où dominent avant tout, comme dans quelques pièces de Shakspeare, l'imagination et la fantaisie, et qui échappe comme elles à la classification des vieilles poétiques.

Bien que le point de départ du *Geôlier de soi-même* soit la mort d'un homme, on n'en sent pas moins que le poète commence un léger badinage. Le mort n'a point paru sous les yeux du spectateur; il a été tué dans un tournoi; il a été tué par un chevalier mystérieux. Comment le chevalier mystérieux sera-t-il découvert et reconnu? Et en attendant, par quels moyens pourra-t-il se soustraire aux poursuites dirigées contre lui? Voilà toute la question et toute la pièce.

On n'y a donc pas à s'inquiéter sur son sort; ce serait mal répondre à l'intention de Galderon, intention qu'il a indiquée selon nous avec une exquise finesse. Lorsqu'il peint si crédule et si bonhomme le roi qui poursuit le chevalier mystérieux, lorsqu'il le représente comme une espèce de Gassandre couronné, n'est-ce pas pour annoncer indirectement que le chevalier n'a rien à craindre et faire pressentir un dénouement favorable?

Le *Geôlier de soi-même* a été imité sous ce même titre par Thomas Gorneille. Nous sera-t-il permis de l'avouer avec tout le respect que nous professons pour l'un de nos bons écrivains et pour un si grand nom? nous trouvons l'imitation de beaucoup in-

férieure à l'ouvrage original; et l'on partagera probablement
notre opinion si l'on veut bien se donner la peine de comparer
ensemble le modèle et la copie

PERSONNAGES

Didon, prince de Sicile. Mithridate, „ „ „

Antiochus, roi de Syrie.

Le Roi de Carthage. Un soldat, „ „ „

Un enfant. Siphac, Suivant.

Mithridate, infante de Naples*. un capitaine.

Urbain. Antiochus, Tillageois.

ROBERTO, domestique de Frédon. MUUCHENE et yllasbou.
BÉLITTE, Tillageois.

La scène se passe dans le royaume de Naples.

JOURNÉE PREMIÈRE

SCÈNE I

Une forêt. — Des rochers.

UNE VOIX, du dehors.

Ciel ! quelle chute affreuse !

UNE AUTRE YOIX.

Dieu me soit en aide !

Entrent FRiDÉRiC et ROBERTO.

AOBBRTO.

Vous êtes -VOUS blessé, seigneur?

FRÉDÉRIC

Plût à Dieu que je fusse resté sur la place ! mais telle est la rigueur de ma destinée, que pour mon malheur je suis condamné à vivre.

ROBERTO

Ne Yous en plaignez pas > seigneur , et que le ciel vous protège toujours contre vos ennemis !... car enfin tant qu'un homme est vivant il peut espérer qu'il vaincra tôt ou tard la fortune contraire.

FRÉDÉRIC

Non» Roberto, dans la triste situation où je me trouve il faut considérer la mort comme la fin de tous les maux. — Plût à Dieu, oui, plût à Dieu que dans ce tournoi fatal les armes de mes adversaires eussent terminé mes jours ! Gela n'eût-il pas mieui valu pour moi, cela n'eût-il pas été plus désirable que de percer de ma lance et de laisser pour mort sur Tarène don Pèdre Sforze? Je n'au-

rais pas été obligé de m'enfuir comme un malfaiteur au fond de ces forêts. Combien je regrette que mon cheval, en se renver-

sant et en roulant du haut de ces rochers, ne m'ait pas écrasé sous sou poids! Pourquoi faut-il qu'un miracle m'ait sauvé?... Tu t'étonnes de mon langage; mais considère donc ma position. D'abord je perds Marguerite, la belle et charmante Marguerite , cette fleur du ciel, cette étoile de la terre 1 Puis nous voilà tous deux obligés de nous cacher au fond d'une forêt, et nos chevaux ont péri, et je suis couvert d'une armure qui peut d'un moment à l'autre me trahir I Et si nous allons du côté de quelque habitation, et qu'on me voie et me reconnaisse, que n'ai-je pas à redouter! Comment échapper à la colère du roi, qui vengera sans doute sur un prince infortuné la mort de Sun neveu, et les longues querelles qu'il a eues avec mon père? Hélas ! c'est par suite de cette inimitié que je suis venu dans son royaume et que je me suis présenté à ces fêtes en taisant mon nom et mon rang. Que dis-je, ces fêtes ! je devrais plutôt dire cette funeste tragédie, à laquelle ont commencé met malheurs!

ROBERTO

Je considère tout cela , monseigneur , je vois votre position telle qu'elle est, sans m'abuser; et cependant, je le répète, mieux vaut cela cent fois que la mort. — Il y a un moyen de sortir d'affaire.

FRÉDIÉRIC.

Et comment ?

ROBERTO

Le voici. — Personne ne nous connaît , personne ne vous a vu à Naples. Eh bien ! cachez votre armure dans cette forêt, en la cou-
•vrant de branches d'arbres et de feuilles ; et allez au village

le plus rapproché, en disant que les brigands qui infestent ces bois vous ont enlevé tout ce que vous aviez , en vous dépouillant même de vos vêtemens. Vous obtenez par là que vous échappez infailliblement à toutes les recherches , et que vous acquérez la sympathie de ces braves gens. — Moi, après vous avoir laissé en lieu sûr,— j'irai à la cour secrètement, je m'informerai de tout ce qui intéresse votre amour, et je recueillerai vos joyaux, afin que nous en tirions parti dans notre dénuement.

Ah ! combien je serais plus à plaindre si le sort ne m'eût pas laissé un ami si fidèle! il me devait ce dédommagement!... D'après ton conseil, je vais laisser cette armure dans la forêt. En me voyant à demi nu, ces durs rochers eux-mêmes éprouveront de la compassion , les habitans de ces contrées seront émus de pitié, et moi, en feignant de me plaindre de ma fausse misère» je pourrai gémir sur des malheurs trop réels ^.

' LittéraUmeat : Comme oelui qui a ime douleur qu'il vuut tenir sucrée, quand il •n Mnt les aUeintea, il feintl une autre douleur pour pouToir w» plaindre de la Tëtiabli>

ROBBERTO.

Eh bien! puisque vous m'approuvez, retirez-vous de ce côté, où vous risquez moins d'être découvert. Ici Ton pourrait vous voir. Déjà le soleil de set premiers rayous commence à dorer le sommet des coteaux.

FRIÊDÏRIC.

Toit mon ami, si tu vas à la cour et que tu y vois la princesse Marguerite, dis-lui que je suis un amant si vain, si léger, si misérable, si indigne, que je suis loin d'elle et que je vis l

Us sorttBl.

SCÈNE n

Une autre partie du boi& SntrenlDO^A uiliSNB, ENRIQCE et LIONEL, en oortume de voyage.

HÉLÈNE

Pendant que nos chevaui, fatigués d'une course si longue, se reposent un instant, et se rafraîchissent à ces eaux limpides, — toi, Lionel, prends les devans, et rends-toi à Mirafior.' Tu diras mon malheur, et que je viens vivre au milieu de ces montagnes. {Lionel sort.) Dieu veuille que leurs rustiques habitans ne me fassent pas repentir de ma détermination.

EI<mlQUB.

Madame, comme je n'étais pas à Naples lors de ces fêtes malheureuses, oserai-je vous prier, comme un serviteur loyal, de vouloir bien me confier vos peines? -^ Rien, dit-on, n'adoucit la douleu»' comme d'en faire part à quelqu'un qui la doit partager.

On avait publié dans toute l'Italie la mort infortunée du prince Henri, héritier de ce royaume, et la douleur publique qui accueillit cette nouvelle fut comme le présage d'un autre malheur non moins grand. — - Le roi de Naples se voyant privé de son fil», et considé-rant son âge avancé, résolut de donner à l'infante Marguerite un époui digne d'elle. Bans cette pensée, il convoqua à sa cour tous les princes d'Italie. Tous accoururent, et tous en voyant la princesse furent épris de sa beauté. Mais plus vivement

encore que tous les autres, mon firèrc, don Pèdre Sforze, éprouva l'empire de ses charmes, et pour témoigner son amour, — tu sais quel était son bouil^ lant courage, —il envoya des cartels dans toute l'Europe, convoquant tous les chevaliers à un tournoi dans lequel il s'engageait à soutenir que l'infante Marguerite était la princesse la plus parfaite et la plus digne d'être aimée qu'il y eût au monde. — Les femmes doivent excuser ces prétentions d'un homme amoureux ; tout amant a de la beauté de sa belle et de sa supériorité la même opinion... — Au bruit de ce tournoi, accoururent de tous les pays de l'Europe les princes les plus braves, les plus vaillans chevaliers, et en attendant

le jour fixé pour la joute, ce n'étaient que fêtes, mascarades, jeux, festins et saraos^ Une nuit, ou, pour mieux dire, un soir, — au moment où l'on venait de se mettre à table, et comme déjà la musique avait commencé, tout-à-coup entra dans la salle un brillant chevalier, qui excita aussitôt la curiosité et l'admiration générales. Il était couvert de son manteau jusqu'aux yeux : il assista de la sorte au festin. Le repas achevé, il invita Marguerite et lui offrit sa main pour un tour de promenade ; elle accepta, et ensuite il la reconduisit à sa place, où il se tint près d'elle, debout, après qu'elle l'eût remercié. Mon frère se présenta alors et s'avança comme pour prendre la place du chevalier inconnu. Mais celui-ci, sans abaisser son manteau, et mettant la main sur la garde de son épée : « Personne, dit-il résolument, personne ne mérite mieux que moi la place où je suis, et personne ne l'aura t » Mon frère allait répondre, mais il en fût empêché par le roi et les grands, qui se mirent entre eux deux, et le chevalier sortit de la salle, le visage toujours couvert de son manteau, de sorte qu'on n'a jamais su encore qui ce pouvait être, tant il a bien pris ses précautions. Enfin le jour du tournoi arriva, et l'on vit un si grand

concours remplir la place publique de Naples, que jamais Rome elle-même n'avait rien vu de semblable dans son Golysée. — Au côté droit de la place on avait dressé une tente recouverte de brocart, d'où mon frère sortit à cheval, d'un air si dégagé et si facile, qu'il semblait ne faire qu'un avec le coursier qu'il montait[^]. De vaillans aventuriers entrèrent, ayant chacun une devise d'amour, et l'on courut beaucoup de lances. Enfin le chevalier mystérieux arriva ; tous les regards se fixèrent sur lui, et il invita mon frère don Pèdre, qui jusque là avait été le plus heureux, à briser une lance l'un contre l'autre. Mon frère, comme tu penses, accepta de grand cœur. Les chevaux se placèrent face à face, attentifs au son du clairon , et l'écoutant comme s'il eût parlé à leur oreille un langage connu ; si animés d'ailleurs qu'on eût dit qu'ils partageaient les sentimens de jalousie et de haine qui agitaient leurs maîtres. — Ils partent, s'élancent, ils se mêlent, se confondent, et un moment après ils se retrouvaient à l'endroit d'où ils étaient partis, et l'on ne voyait plus au milieu de la lice que des fragmens de lances brisées. On donna à mon frère ainsi qu'à son adversaire une autre lance pour une seconde rencontre , et aussitôt leurs che- Taux impatiens, sans attendre qu'on ouvre la barrière , d'un bond la franchissent. Je ne te décrirai point ce combat. Qu'il me suffise

* le sarao était une espèce de bal particulier à TBipagne , et dont il lerait difficile de donner une juste idée sans entrer dans de longs détails. Quand nous publierons la traduction des comédies de Moreto, nos lecteurs verront, à la pièce intitulée Dédain contre dédain [El desden eonel dèsdên)[^] ce qu'était un sarao.

Tan ayrosOf y bien dispueêto En un eavalloY qtu un aima Informaba d entramhot eutrpoi.

de te dire qu'après un moment de lutte, mon frère eut la visière de son casque traversée d'un coup de lance, et qu'il tomba de cheval inanimé, et rougissant de son sang tout le sable autour de lui. Alors les spectateurs se divisent comme en deux factions : les uns crient vengeance contre le meurtrier, les autres le défendent; et cependant, lui, adroitement il s'évade. Où s'est-il enfui? où se cachet-il? Je l'ignore; mais il faut qu'il se soit réfugié dans les profondeurs de la terre s'il veut échapper à ma fureur. Pour moi, désespérée d'un malheur si affreux, j'ai aussitôt résolu d'abandonner la cour où s'était commis un tel crime, et je suis venue à Belflor * pour y fuir, s'il est possible, mon malheur.

BNRIQUB.

Voilà une triste aventure ! et surtout quand on pense que ce chevalier se cache sans qu'on puisse savoir en quel endroit , et sans qu'il y ait moyen de le reconnaître.

Entre LIONEL.

UONKL.

Vos vassaux de Belflor ayant appris l'événement qui a conduit ici

vosse altesse, sont venus pour vous montrer leur dévouement, vous

apporter leur compliment de condoléance et se mettre à vos pieds.

Entrent BENITO, ANTONA, des PAYSANS et des PAYSANNES.

▲ NTOICA.

Oui, Benito, comme tu es le plus savant et le plus malin de la troupe, c'est à toi d'offrir à la princesse le compliment de condoléance.

BBNITO.

Mais pourquoi donc veux-tu cela ? Tu sais, d'abord, que moi je n'aime pas les doléances ^.

PREMIER VILLAGEOIS

Dis-lui qu'elle est belle comme Vénus et Diane, et qu'à cause d« sa présomption, son frère est mort comme un autre Phaéton.

BENITO

Allons, j'y consens.

DEUXIÈME VILLAGEOIS.

Dis-lui que celui qui Ta tué était un Tibère et un Sardanapale.

BBNITQ.

Je lui dirai, moi, tout ce qu'on voudra.

ANTONA.

Et tu ajouteras que nous prions le ciel pour qu'elle vive aussi long-temps que Mathusalem.

* Tout à l'heure le château d'Hélène s'appelait Jftra/for^ MaintenaDt il s'appelle M flor. Il parait que ce chftleau avait deux noms.

* Il y a ici un jeu de mots intraduisible sur *petat* (j'ai du regret), un *complimen** de condoléance, et *pesttê* (ayez du regret), espèce de malédiction. « Pourquoi veux-tu que je donne le *pe-same* à la comtesse, puisque je ne regrette rien?... Je lui donnerai

II

290 LE GEOLIER DE SOI-MÊME.

BBNITO.

Voilà ça va bien.

ANTONA.

Et que le conseil municipal n'a envoyé ni musicien ni collation, parce que toutes ces marques de réjouissance déplaisent à une personne dans le chagrin.

BBNITO, à Hélène,

Madame notre comtesse, qui êtes si belle et si appétissante qu'auprès de vous *dona Vénus* et *dona Anne* * ne sont que des *écureuses* de vaisselle, en venant à Belflor pendant qu'on célèbre des fêtes à Naples, vous avez bien fait si vous n'aviez pas le désir de les voir... Nous vous en faisons tous notre compliment, car nous en sommes enchantés. Que Dieu fasse grâce au prince votre frère; il en a bon besoin, car il avait beaucoup d'arrogance, et il est mort en vraie fanfaron ^. Mais pour être juste envers tout le monde, celui qui l'a tué sans avoir pitié de lui était une vipère, et il ressemblait à *Sardana le Pâle* 3. Enfin, quoi qu'il en soit, madame, puissiez-vous, pour vous amuser, puissiez-vous vivre,

contente et en bonne santé, plus d'années que n'en a vécu Matthieu d'Allem *... [H salué, s'éloigne, et revient.) A propos, madame, j'oubliais de vous dire que le conseil ne vous a pas envoyé les musiciens ni la collation, parce que quand on est triste on n'est pas en train de se réjouir.

Entre FRÉDÉRIC.

FRJÉDIÉRIG.

Bons villageois, et vous, noble et belle dame, qui brillez au milieu d'eux comme la rose élégante parmi les fleurs des champs, regardez d'un œil compatissant un pauvre infortuné dont Tàme succombe sous le poids de ses maui. — J'étais un riche marchand, oui» et si riche qu'un seul de mes bijoux valait le trésor du plus grand roi. Je suis venu aux fêtes de Naples, avec l'idée que, dans un tel concours de princes illustres, je placerais plus aisément les objets de mon commerce. J'ai réussi comme je le désirais. Je dirai même : plutôt à Dieu que je n'eusse pas si bien réussi ! plutôt à Dieu que je n'eusse point retiré de mes marchandises des profits si considérables ! car la perte m'en aOige d'autant plus... Je pensais à retourner dans ma patrie, riche de biens et d'honneur (j'aurais dû me contenter de dire riche, car aujourd'hui richesse et honneur sont même chose) ;

* Que son fregotuu oon ella Dona Venus y dona Àna.

Od voit que Benito a eûtenda dofta Anne pour Diane.

* Que el mund en supresuncion Como el otro fanfarron.

Benlto a entendu fanfaron pour Phaéton.

* Au lieu de Sardanapalo , Bénito a entendu sardina depalo (une iardine de bols), ▲ a lieu de iVatvMUn, Benito, oui a i'orci-Jle très-dure, a entendu Malhco de Alka

mais il en a été de mes vains projets comme de la beauté de cette fleur charmaote à laquelle je vous comparais tout-à-l'heure, et qui. au moment où elle triomphe de se voir si brillante, tombe flétrie au souffle de Tautan furieux ; ainsi moi, triomphant, je me voyais déjà au sein de ma patrie, sans considérer que le ciel se platt à renverser les vains projets des hommes. — Qu'importe, hélas ! que Thomme propose et détermine, s'il y a des étoiles qui disposent et réalisent en se joignant de ses desseins, et si notre vies'écoule sous l'Irréistible influence de ces astres i. Done Comme Je traversais cette forêt, tout-à-coup s'est présentée devant moi une troupe de brigands qui «y ont établi leur séjour. Je voulus d'abord me mettre en défense, — car je ne suis pas de ceux qui préfèrent la vie à tout, et qui l'achèteraient aux dépens de leurs biens et de leur dignité ; aaii ili m'appliquèrent deux pistolets sur la poitrine, et alors, — non pas certes par crainte, mais par un motif purement religieux et chrétien ^, — je leur remis tout ce que j'avais. Non contents de cela, ces misés* rables s'imaginant que , par une ruée ordinaire aux gens de mon état, j'avais caché des bijoux dans mes vêtements, ils m'enlevèrent mon habit et me laissèrent à demi nu en ces bois. Voilà trois jours que s'est passée cette aventure, — trois jours que j'habite ces rochers, ne vivant que de fruits sauvages et d'herbes grossières... Mais enfin, madame, puisque le hasard m'a conduit là où vous êtes, je vais connaître s'il est vrai qu'on trouve ici-bas le plaisir après la peine, la gloire après la disgrâce, le repos après la fatigue ; je vais connaître s'il y a de la pitié pour les larmes et des consolations aux peines des hommes.

HÉLÈNE

Comme si mon cœur n'eût pas été assez vaste pour contenir à la fois votre douleur et la mienne, il me semble que j'ai trouvé à votre récit une sorte de douceur et de consolation. Calmez-vous, ranimez vous, reprenez espoir et courage , il est peu de maux qui soient sans remède. Ce pays est mon domaine ; vous pouvez y fixer votre demeure, vous pouvez y braver le sort ennemi. Moi aussi je suis venue dans ces contrées pour y pleurer mes malheurs; que la vue de mes peines vous console des vôtres. Moi, J'ai perdu un frère dont la re-

> Nons avons remarqué, dans la notice qui précède le préambule de Calderon qu'il emploie souvent un langage qui semblerait annoncer la croyance au fatalisme Mais ce passage surtout semble mériter qu'on le cite :

Que importa [ay de ml], que importa

Que él proponga y determine.

Si ay estrellas que dispongan

Y executen ? Porque ellaè

Quanta el hombreescribje borta.

Que es nuestra vida sombra

De aquella luz que influye poderota.

No fue tèmote fue padasa

Atencion al ser cristiano.

nommée vantait en tout lieu le courage et le mérite. tJn homme jaloux de lui l'a tué en trahison... Prononcer son nom, c'est faire son plus bel éloge : il s'appelait don Pèdre Sforze. FRÉDÉRIC, à part Grand Dieu ! qu'entends-je ?

HiLÈNB.

On ignore et je voudrais savoir quel est le lâche qui Ta assassiné. Ce doit être sans doute quelque démon sorti des enfers , car il est impossible de découvrir comment il a pu s'échapper, en quel lieu il se cache.

FRÉDÉRIC, à part.

J'ai bien choisi mon asile!

HÉLÀNB.

Le malheureux se sera sans doute réfugié dans les entrailles de la terre.

FRÉDÉRIC

Madame, la même cause a produit cbei nous deux effets bien différons : vous, la vue d'un malheureux vous a consolée; à moi, la vue de votre malheur m'est une nouvelle affliction. Oui, vive Dieu! je sens votre douleur aussi vivement que si elle se confondait avec la mienne... Quant à rolhre que vous me faites de me recevoir dans vos domaines, je l'accepte avec reconnaissance; d'autant mieux qu'il n'est rien de plus pénible, quand OD a été nche, que de rentrer pauvre dans son pays.

BBNITO.

Ah ça , monsieur le déshabillé >, jusques à quand votre grâce compte-t-elle parler? Vous devriez vous rappeler que moi j'étais en train de parler lorsque vous êtes venu, et il n'est pas poli de m'avoir coupé le sifflet au milieu de ma harangue.

HÉLÈNE, à part.

Comme cet homme paraît sensible I combien il a montré de réserve et de mesure!... En vérité, son air, ses façons,. m'ont gagné le cœur.

BBNTro, à HéUm.

Dieu vous garde !

ANTONA.

Benito, on ne te parle pas.

BBNITO.

C'est pour une autre fois.

HÉLÈNE, à FrédMe, Comment vous nommez-vous?

* SeUor desnudo.

Il paraU que l'auteur qû joaait le rMe de Fiédéric n'eotnii sur la loène que très incooiplèlement téta.

Espagnol.

Benito.

Et rèted-TOUsT

Moi?

FRÉDÉRIC

BBNITO.

Oui, madame, je suis né à Barcelonne.

eMlèn.

On reconnaît en tous les enfans du soleil >. {A part,) Jamais je n'ai TU un homme mieux fait.

BBNITO.

Vous me flattez, madame, et je suis à totre service.

ANTONA. •

Tu me feras perdre l'esprit ; ce n'est pas à toi qu'on parle.

HÉLÈNB.

Vous aceptei donc ce que je vous ai proposé?

FRJÉDiéRIC.

Madame, dans le port qui s'ouvre devant moi, j'oublierai, je le sens, la tempête et le malheur.

nÈLknK, On voit à son langage que c'est un homme bien né.

BENITO

Oui, certes, je suis très-bien né ; car ma mère m'a dit, s'il m'en souvient, que j'étais né par les pieds.

HÉLàNB.

Si je réussis dans mes desseins au gré de mes espérances, si je parviens à me venger de cet ennemi inconnu , — car, vous le savez, la vengeance est le plaisir des femmes, — je vous en donne ma parole. Espagnol, je ferai en sorte que vous oubliiez vos malheurs.

Elle sort.

FRÉDÉRIC

Votre bienveillance suffit, madame, pour me faire tout oublier. (A part,) fortune! dans quelle situation m'as-tu placé? Celle qui veut ma mort me rend la vie! celle qui me recherche me protège ! celle qui me poursuit me donne asile!... Eh bien! demeurons chez elle, car il n'est pas une hospitalité plus sûre que celle que vous offre un ennemi ^.

Us s'orient.

* Toda\$ soit JUjoï del sol.

* Littéralement : « Car le coapabie est plus en sftretë là où il a commis le délit.

SCÈNE m

▲ Naples. — Vn nlon du palaïf.

Entrent L'INFANTE, SÉftAPHINE et LE ROI.

l'infante.

Laissez-moi mourir.

LE ROI

Mais songez donc, infante. .,

l'infante.

Sire, ce que je désire le plus^ c'est la fin de mes maux, c'est la mort.

LE ROI

Hélas! une douleur aussi forte» et à laquelle tu ne cherches pas à résister, t'aur« }ûeii(Ot (uée.

' • l'infante.

Plût tu ciels.., plût au ciel que mes peines fioisseat bientôt «vec ma vie!

LE ROI, Tous nous pleurons la mort de \$forze, tous nous le regrettons, tous nous demandons vengeance au ciel... Mais enfin nous renfermons notre douleur dans de justes limiteSt loin de noui j abandonner avec une violence aussi déraisonnable.

l'infante.

Nous ne sentons pas également ; et je sais mieux que vous quel est mon mulheur.

LE ROI

Consolez- vous, ma fille. Si l'on peut atteindre le traître, vous aurez satisiaotion : il périra.

l'infante, à port»

Hélas!*.. mon bien! 6 Frédéric!

LE ROI

Eh bien l que répondez-vous ?

l'infant Suivez vos projets, mon père, je ne puis que les approuver ; faites • chercher le traître, et qu'il périsse, {A part,) ciel ! ne le permets jamais ! [Haut,) Mais c'est en vaiQ que je voudrais oublier ma peine, • tous les efforts que je fais pour la chasser de ma mémoire l'y rappellent plus vivement ^

Entrent LE CAPITAINE DES GARDES et ROBERTO.

LE CAPITAINE

Sire, votre majesté ayant fait publier qu'on punirait comme rebelle quiconque ne découvrirait pas le meurtrier, ou ne dirait pas

' OaDs le texte Calderon a donne à celle pensée des développemens qu'il aoim a Ole impoMible de reproduire, Uut il« ont de subtilité.

JOURNÉE î, SCÈNE 111. 295

ce qu'il sait de lui, — un homme m'a dénoncé ce valet comme le reconnaissant pour appartenir au coupable.

LE ROI

Je saurai de lui ce que je veux savoir.

ROBERTO

Oui, je l'avoue franchement, j'ai un maître que je sers ; mais quel est ce maître, je ne le dirai jamais.

LE ROI

Qui es-tu?

ROBBERTO.

Un étranger venu à Naples pour assister au spectacle de ces fêtes.

LE ROI

J'espère apprendre de toi quel est le cruel auteur de mes peines.

ROBBERTO.

Je ne le connais point.

LE ROI

N'étais-tu pas à son service?

ROBBERTO.

Oui; mais j'ignorais qui il était.

LE CAPITAINE.

Voyez, sire, son trouble... Il cherche à vous tromper.'-- Et comment pourrait-il se faire qu'un pauvre valet sur la personne duquel on vient de trouver des bijoux du plus grand prix ne connût pas son maître?

ROBBERTO.

En vérité, seigneur capitaine, vous auriez été un bon juge d'instruction ^

LE ROI

Puisque tu ne veux pas parler lorsqu'on t'y invite avec douceur, nous verrons à employer d'autres moyens. — Mais parmi les bijoux j'aperçois un papier. Ouvrons-le. Peut-être il m'apprendra ce que je veux savoir.

l'infante , à part.

Ilé'las! ce sera quelque lettre de lui. Je tremble U.. U est découvert! il est perdu!

LB ROI

Voyez, ma fille.

l«'iNFANTBf àpart* Je vois mon malheur !

Ut ROI.

C'est une lettre*

j.'iNFANTB, à part, C'est une mort.

• Por eiêrto et selior don Taf

BsbuêMpara Fiscal.

LE ROI, lisant.

«Afin que Votre Majesté ne s'inquiète pas démon absence, je vous écris par Roberto. Je suis en bonne santé. Le motif qui m'a conduit Naples c'a été le désir d'assister au tournoi que don Pèdre de Sforze a fait publier, et dans lequel je veux rompre une lance avec lui.— Le tournoi achevé, je m'empresserai de retourner aux pieds de Votre Majesté, dont le ciel conserve l'aviel— Le prince Frédéric. {Parlant,} Voilà donc quel est l'auteur de mes maux ! C'est le prince Frédéric qui a tué Rodolphe ! N'étaitrce pas

assez que le roi de Sicile fût mon ennemi , et fallait-il encore que son fils vint porter la désolation dans mon royaume I

l'infante , à part.

Mon cœur, dissimulons mes chagrins, et que mon père ignore la cause de mes larmes 1 {Baut.) Frédéric ! ô prince barbare, cruel, impitoyable , dont la main hardie , dont la folle audace m'a donné la mort ! Prince perfide qui m'as enlevé la moitié de mon âme, puisse le ciel te réserver une destinée telle que mon cœur la désire l

LE ROI

Ma fille, vos larmes m'ont touché profondément.— Capitaine, cherchez sans retard le coupable , et mettez à feu et à sang le pays où l'on soupçonne qu'il a pu se cacher.

Il sort avec le Gapitain .

l'infante.

Ahl Roberto, ta fidélité nous a perdus. Pourquoi donc es-tu resté à Naples ? pourquoi donc as-tu conservé cette lettre qui portait la signature du prince? Ne pouvais-tu pas la déchirer, la brûler? roberto.

Je ne pouvais prévoir ce qui est arrivé. J'étais ici secrètement, et mon hôte (il y a des hôtes qui sont bien infâmes!) n'a pas craint de me dénoncer comme le serviteur du prince, lequel avait demeuré chez lui. 11 avait écrit cette lettre au roi son père, et, pour notre malheur, il ne l'a pas envoyée. *

l'infante.

Je ne m'en consolerai jamais.

EDtre LE CAPITAINE.

LE CAPrrAINE.

Le roi ordonne qu'on vous retienne prisonnier afin que vous ne puissiez pas donner avis de l'aventure.

l'infante.

Ouï, il faut retenir prisonnier le serviteur d'un tel prince.
{BaSy à Roberto.) Sois tranquille, je te délivrerai.

roberto, bas, à VInfante.

Je me recommande à votre bonté.

Le Capitaine et Roberto sortent.

JOURNÉE I, SCÈNE IV. 297

siAAPHINE.

Je VOUS écoute et ne vous comprends pas. J'en suis toute inquiète U y a ici quelque mystère.

l'infante.

Je puis, je le sais, me confier à toi. Je connais ton dévouement.

SÉRAPHINE

Je vous écoute avec une attention sans égale. l'infante.

Viens avec moi à l'ombre de ces arbres ; là je te conterai une lamentable tragédie d'amour. Bientôt tu sauras tout. Et si par ha-

sard tu ne me comprends pas, n'en sois pas étonnée ; car je ne me comprends pas moi-même.

BUM lortent.

SCÈNE IV

Un chemin dans la forêt.

Eotrenl BENITO et ANTONA, chantant.

AMTONA, ehemUint.

Le joyeux Morales S'en allait à cheval, Avec une bride de jongs
Et des éperons de bois.

Voyez! voyez I Regardez I regardez ' 1

BENiTO, chanUmL Comme il passait par le chemin, Il vit sur
Tarbre une fillette.

Et en voulant leyer la tête Il se laissa tomber dans une mare.

Voyez 1 Toyez l Regardez I regardez I

ANTONA, chanUmt, Alors pour le tirer de là, On alla cliercher
des cordes, Et l'on ne Teut pas sans peine, Car il avait bien
déjeuné.

Voyez I voyez I Regardez I regardez I

BENITO

Laissons un peu ça, je te prie, quoique tu chantes fameusement

LunetOf Atala alla de la Sonsoneta.

Ce* deux Tera forment le refrain de la chanson. D'après le mot lungta (orchestre d'une salie de spectacle) , nous soupçonnons qu'ils étaient adresses au public ; mais il nous a été impossible de comprendre le sens du dernier vers, et nous le recommandons à de plus habiles.

bien ; car, Trai, j'aime autant ton chant que le son d'une poêle à

frire.

iNTONA.

Tu dis ça pour te moquer. Eh biep I moi, sans rire, j'aime t entendre chanter presque autant que d'entendre un veau ou un ànon ; oui, j'aime ta musique presque autant que le grognement d'un cochon. Mais en voilà assez là-dessus; parlons d'autre chose jusqu'à ce que nous soyons arrivés au hameau. Sais-tu de quoi je voudrais causer, mon petit Benito? de quand sera le jour où nous nous épouserons tous deux *. Quand j'y pense ça me va au coeur tout de suite, et ça me chatouille drôlement, va !

BENITO

Eh bien I il ne faut pas penser à ce jour-là. Pense plutôt que nous sommes au jour où je te donnerai du bâton pour régalaide ; car , vois-tu, nécessairement il arrivera un moment où je serai fatigué de t'avoir toujours près de moi. 11 n'y a pas d'homme qui ne s'ennuie à la iin de voir touj#ura à sa table le même museau, le

même museau dans son lit ; et si cela finit toujours par ennuyer, même quand le museau n'est pas vilain,— dis-moi, Ântona, que sera-ce donc quand le museau n'est pas joli? — Il faudra bien, pourtant, que nous en venions là quand nous serons mariés.

ANTOIFA.

Quoi ! toi, tu me donnerais des coups de bâton? Non, non, s'il te platt. Je voudrais bien voir !

BBNrrro.

Allons, ne te fâche pas. Je ne t'en donnerai que le premier jour, et puis ce sera fini.

ANTONA.

Et pourquoi donc le premier jour ?

BENITO

Un jour la justice ayant condamné un homme au fouet, celui-ci, à qui la chose ne plaisait qu'à demi » donna au bourreau quelque monnaie en le priant d'avoir la main légère. Le bourreau prit l'argent, et commença. Et le premier coup fut si fort, que le sang jaillit. Et comme le pauvre diable se retournait pour se plaindre : « C'est, dit le bourreau, afin que vous jugiez de la manière dont je remplis mes obligations; car tous les coups auraient été comme celui-là. » Eh bien ! toi de même , après avoir reçu le premier jour la bastonnade , tu pourras mieui juger de quoi pour l'avenir mon amour te fait grâce.. Mais que dis-je? comment pourrais-je t'affliger, moi qui t'adore? Non ! non ! j'aimerais mieui plutôt m'arracher les bru-

* Sn quando sera aquel dta

Que toê doi matriimmmot

LOURNÉE I , SCÈNE IV. MO

nettes de mes yeui ^ ; ear je peux vivre saiii mes yeux > ei je
ne Ib puis pas sans l'amour de mon Antona.

▲ NTONA.

Tu ne changeras pasT

BiNrro.

Jamais.

ANTOffA.

Tu ne seras pas infidèle t

BENITO

Jamais.

ALITOfA.

Mais tu me disais tout-à-l'heure que tu te fatiguerais de moi ?

BSNITO.

C'est vrai.

ANTONA.

Et pounittoï o?

bknho.

Parce <iue ta seras h moi,

.antona.

Et pourquoi donc ?

KENTO.

Parce que je verrai tous ks jouf s mèoi* visagar

ANTONA.

Eh bien si ce n'est que pour ça, je m'arrangerai; car je suis femme et ferai nouveau visage chaque jour 2.

Elle sort.

BSNrro.

Eh 1 mon Dieu ! oui, elle saura s'en tirer tout comme une autre. On a vu plus d'une femme qui le matin était blanche comme un lis, et qui le soir était devenu clou de girofle. — Mais qu'est-ce donc que je vois briller par là? Approchons... En vérité, c'est de l'or ou de l'argent... quelle bonne idée j'ai eue de venir de ce côté!... Voilà que je trouve un trésor que l'on avait mis sans doute ici pour le cacher. Enlevons ça doucement. — Mais que vois-je? c'est un de ces vêtements d'or que l'on appelle harnais. [Il tire l'armure de dessous les branches d'arbre.) Mais, tout de même, ça n'est pas nouveau pour moi. J'en ai déjà vu comme ça au village, et je sais bien comment que ça se mtt. Je ne suis pas bête, moi. (// met l'armure tout de tra/vers.) J'ai entendu dire que l'or et l'argent yenaient aedaus la terre ; mais qu'il y vienne un vêtement tout fait sans que personne y ait travaillé, voilà le curieux de l'histoire... Je voudrais bien que

' Dans le texte Benito dit mochacha (jeune 61ie), an lien de nina^ qui signifie loil à la £oi« l^pntndle de l'œil èi v^mn jeune jnie. ' Mogt9t% y eab^é haee^

Una tara coda dia.

les habits yiossent toujours comme ça ; alors il n'y aurait plus besoin de tailleurs, et je serais content... Qu'est-ce qu'ils diront au village quand ils me verront ainsi vêtu? Je suis sûr qu'ils en seront tout ébaubis... Et Antona donc, que dira- 1 -elle?... elle croira voir saint Georges lorsqu'il s'en va pour tuer le dragon. Comme ce sera drôle de me voir de la tête aux pieds avec ce chapeau d'or et ces guêtres de cuir *. Je ferai l'envie de tous les laboureurs des environs... et puis, va te promener comme l'autre» le jour par les chemins, la nuit par les halliers ^.

H s'éloign».

Entrent LE CAPITAINE et DES SOLDATS.

LE CAPITAINE

C'est dans cette chaîne de montagnes dont les mille détours forment une espèce de labyrinthe naturel, c'est ici, sans aucun doute, que cet homme redoutable doit être caché. Tous les rapports s'accordent à dire qu'il est venu de ce côté. Oh ! plutôt au ciel que nous fussions assez heureux pour pouvoir remettre aux mains du roi l'homme qui a converti en deuil et en larmes le plaisir et la joie de ces fêtes I

DEUXIÈME SOLDAT

S'il est venu par ici, il est impossible qu'il nous échappe, car des hommes d'armes ont cerné de tous côtés la montagne.

LE CAPITAINE

Et son armure à lui est si connue, que seule elle le fera reconnaître.

DEUXIÈME SOLDAT

Seigneur, au bas de ces rochers je vols un cheval étendu mort.

LE CAPITAINE

Il n'y a pas moyen de s'y tromper, c'est le sien, c'est celui qu'il montait le jour du tournoi. Et si le cheval est là,— qui se sera renversé par sa propre violence,— le maître ne doit pas être loin.

PREMIER SOLDAT

Ne se peut-il pas qu'il ait changé de cheval dans la montagne

LE CAPITAINE

Il n'a pas dû prendre tant de précautions , ne sachant pas ce qui arriverait. Oui, plus j'y pense, plus je suis persuadé qu'il est par ici.

- Este papdhigo de oro

Y Uu polayneu de euero .' Le papahigo est une espèce de bonnet assez semblable à certaines casquettes de voyage qui ont de chaque côté un morceau d'étoffe pour couvrir les oreilles.

* r andate cùmo Longirwe, De dia por les caminos De noehe-por lo\$ xarale*.

Les deux derniers vers sont tirés d'une ancienne romance espagnole. Dans le praanier, Benito probablement dit Limginos au

lieu de Calaynos, dont les aventures étaient Populalnt en Bsp«ga«.

JOURNÉE I, SCÈNriV. 801

el c'est nous qui aurons la gloire de l'arrêter. Regardez, écoutez, et fouillez partout avec le plus grand soin. Ne laissez aucun coin sans le visiter, pénétrez dans les endroits les plus obscurs. Le roi vous sera bien reconnaissant s'il vous doit d'avoir en son pouvoir le scélérat qui lui cause tant de douleur.

PnBMIBR SOLDAT.

Il est vrai que don Pèdre Sforze était son neveu.

LB CAPITAINE

Et en même temps c'était bien le prince le mieux fait, le plus spirituel, le plus noble, le plus vaillant, le plus aimable... De là vient que tout le monde est afQigé de sa mort. Et si le roi tient une fois son assassin, il lui fera trancher la tête, d'abord pour l'insolence avec laquelle il s'est conduit le soir du sarao, et ensuite pour avoir changé traîtreusement le badinaged'un tournoi en un duel sérieux.

Entre BENITO, avec son armure.

BSNITO.

Oh ! comme je suis bien sous cet accoutrement ! Qui pourrait me voir ainsi sans mourir de rire ? — Des hommes qui passaient par là m'ont armé pour s'amuser , et si bien , que je ne puis plus bouger maintenant... Qu'il me tarde d'être au village ! qu'il me tarde de me montrer à Antona ! Sûrement elle me prendra pour

un autre. — Si mes yeux ne me trompent , j'aperçois entre les rochers un cavalier armé dans mon genre.

LB GAPITAINB.

C'est bien lui!... Pour s'en assurer il suffit de voir son armure.

PUBMIBR SOLDAT.

Comment faut-il nous y prendre ? C'est que s'il se défend, nous ne viendrons jamais à bout de l'arrêter.

LB CAPITAINE

Cependant, puisque son cheval est là mort, il doit être bien fatigué. Allez doucement, vous deux par derrière, et moi je lui mets le pistolet sur la gorge.

PRBHIER SOLDAT.

Ne faisons pas de bruit.

DEUXIÀHB SOLDAT.

yen fais le moins possible ; car s'il nous entendait, nous ne pourrions* jamais l'arrêter, fussions-nous dix fois plus nombreux, tant il a de force et de courage.

PREMIER SOLDAT

Pas de bruit! silence!

BENITO

Je serais curieux de savoir si avec cet accoutrement on pourrait me faire une bonne casaque.

Les deux Soldats le saisissent per deniire.

809 LE GEOLIER DE SOI-MtME.

PREMIER SOLDAT

Je le tiens!

DKCXiftHE SOLDÂT.

Arrivez I

LB CAPrrAINE.

Rends*toi, ou tu tombera l'instnt frappé de la foudre.

BENrro.

Ahl messieurs, l'on m'emporte I... En quoi donc suis-je si coupable pourayoir...

LB CAPITAIf B.

N'essaye pas de te défendre. Il faut que* mort ou vif» nous te conduisions vers If roi.

DBUXIÈMB 8oLUAT.

Tenez4e bien. »

PREMIER SOLDAT

Je le tiens de toutes mes forces.

REPTITO.

Ah! mettieurs, l'on m'emporte M

JOURNÉE DEUXIÈME

SCÈNE I

Le Jardin d'« paUit.

Enlrent L'INFANTE et SÉRAPHINB.

l'infante* ArrétonsHious ici, chère Séraphine ; c'est ici que je veux te parler. Ici, du moins, nous n'aurons autour de nous que ces plantes et ces fleurs, discrètes confidentes de mon amour» D'autres fois déjà elles ont vu mes larmes, entendu mes soupirs, alors que solitaire je venais leur conter mes plaisirs ou mes peines; car, vraiment, on trouve je ne sais quel charme à conter son amour même a des plantes muettes, à des ruisseaux insensibles, à de durs rochers. — Donc, puisque je t'ai promis de te confier mon secret si long-temps enseveli dans mon cœur, — tu sauras qu'un jour, — c'était un des jours qui précédèrent l'événement funeste auquel je dois mes douleurs, — mon majordome me dit : «Si votre altesse veut se distraire un moment, elle pourra voir les bijoux les plus rares,, les plus merveilleux que l'art ait jamais produits , et que le désir ait jamais

' Ay senoresy qtu me llevan.

TrkMprobftUament oei puroles <le Benito s'adreimient au public

JOURME II, 8CÊNB I. 8o\$

imaginés. Celui qui les apporte est un orfèvre étranger qui prétend en trouver l'emploi auprès des grands princes que

Naples renferme en ce moment. » J'eus la curiosité de voir ces bijoux, et j'ordonnai que l'on introduisit l'orfèvre en ma présence. Plût à Dieu qu'on ne me l'eût pas amené ! Il n'aurait pas pénétré jusqu'à mon âme, qui depuis lors souffre un mal inexplicable, une étrange douleur... Tu t'étonnes sans doute qu'un simple artisan ait pu agir ainsi sur mon âme; eh bien ! cesse de t'étonner, Séraphine, car sous ces humbles apparences a pu se déguiser un prince, —le prince Frédéric... d'autant que cet art est si noble qu'il peut bien avoir parmi ses représentans des princes et des rois... Je continue. — Après m'avoir montré plusieurs bijoux curieux, il m'en fit voir un qui passait tout ce que l'imagination peut se figurer de riche, de brillant. Dans ce bijou l'on avait artistement renfermé un portrait... et devines-tu lequel? devines-tu qui je voyais sous mes yeux?... c'était moi, c'était moi-même. Et ce portrait était d'une telle ressemblance, que dès le premier moment mon âme ne sut plus dans quel corps la nature l'avait placée ; qu'incertaine elle hésita, et qu'elle finit, je pense, par passer dans ce portrait ; de sorte que j'ai perdu mon être, l'orfèvre l'ayant emportée avec lui... Je lui demandai à quel effet il avait mis mon portrait dans un bijou si merveilleux. — A quoi un peu troublé, et comme en évitant mes regards : « Madame , me dit-il, c'est sur l'ordre du prince Frédéric que je l'ai disposé ainsi, afin qu'il pût le porter sur sa poitrine. La renommée lui avait vanté la perfection de votre beauté; il s'était vivement épris seulement sur ce qu'il avait entendu dire, et alors il avait commandé ce portrait. Mais quand je le lui ai porté, quand ses yeux l'ont vu : « Hélas ! s'est-il écrié en soupirant, ange divin de qui m'a pour jamais séparé un destin cruel, et qui peut-être as hérité de la haine de ton père, ange divin , je ne serai pas assez hardi pour aimer ainsi ton ombre, je ne veux pas te profaner de ma secrète adoration ; et

c'est pourquoi ton portrait ne doit pas demeurer sur mon cœur. Mais je ne veux pas non plus que cette image honorée tombe au pouvoir d'un anstre mortel ; ses mains seules sont dignes de la posséder. » Et s'adressant à moi : a Oserais-tu, me dit-il, lui porter cette image, afin qu'elle aille vers elle comme un ruisseau le rend à la mer, comme un rayon de flamme remonte au soleil ? » Alors, madame, je lui promis de tout hasarder pour vous remettre ce portrait» dussé-je y périr, et le voici !...»- 11 dit, me donna le portrait, et sans attendre ma réponse, il s'échappa. — Je demeurai quelque temps incertaine. A la fin cependant j'ouvris le bijou, et sais-tu ce que je trouvai ? un autre portrait, le portrait du prince Frédéric ; et ayant reconnu clairement que lui-même était l'orfèvre , je restai confondue d'une si étrange aventure. Je ne te dirai point toutes mes folles pensées, — mes espérances évanouies, mon bonheur disparu comme un rêve. J'aimai : ces fleurs le disent à ma place, ces fleurs qui l'ont

Tout, la nuit, lorsque je parcourais ces allées solitaires, ont entendu mes soupirs et mes plaintes» après avoir entendu les plaintes et les soupirs de Frédéric, qui venait, la nuit» me parler sous mon balcon. Tu sais, maintenant, quel était le chevalier mystérieux du tournoi, et quel sentiment inspira une semblable entreprise... Et désormais tout ce que je demande au ciel, c'est que les soldats de mon père ne puissent retrouver le prince Frédéric : nous sommes perdus Tun pour l'autre, l'expédition est assez grande. Mon père, si Tu le lui amène, vengera sur lui les guerres qu'il a eues avec le roi de Sicile ; et alors c'en est fait de moi, car mon existence est tout entière attachée à celle de ce prince ; je vis de la seule pensée qu'il est vivant, et je mourrais à la seule pensée de sa mort.

SLÂRAPHINB.

Je TOUS remercie, madame, de m'avoir confié vos sentlmens. Mais il est merveilleux que vous ayez pu garder si long-temps un tel secret.

l'infante.

Oh ! nous autres femmes nous savons fort bien, quand nous voulons, garder un secret.

fflÉRÀPHINB.

Voici Tenir le roi.

l'infante.

Je désire vivement trouTer le moyen d'obtenir qu'il rende la H<berté à Roberto.

SntreotLE ROI et UN VALET.

LE ROI

Eh bien! Marguerite, comment va Totre mélancolie?... K'au-rezvous donc jamais un moment de trêve, un moment de joie? l'infante.

Je disais tout-à-l'heure a Séraphine que ma douleur et mes en-nuis ne me quitteraient jamais.

Vous ne pouviez choisir une confidente plus sage et plus aimable.

l'infante.

Elle TOUS dira combien je suis triste.

SÉRAPHINE

On ne peut davantage.

le roi.

Vous a-t-elle fait part de la cause ?

SÉRAPHINE.

Non, sire; mais d'après ce que m'a conté la princesse, le remède serait facile.

LE ROI

En vérité?

SÉRAPHINE.

Il suffirait qu'elle retrouvât celui qui a donné la mort à don Pèdre

Sforze.

LE ROI

Eh bien! réjouissez-vous, princesse; car j'espère l'avoir bientôt en mon pouvoir.

l'infante.

Le moyen s'en présente à mon esprit, et il n'est rien de plus facile. — Ordonnez qu'on rende la liberté A son valet, d'autant qu'il ne saurait être coupable pour avoir fidèlement servi son mattre. Ensuite, seigneur, faites-le suivre soigneusement; et comme il ne manquera pas d'aller rejoindre le prince, de la sorte on découvrira Frédéric.

LE ROI

L'idée est excellente. — Qu'on aille à l'instant chercher le prisonnier.

l'infante.

Ne perdez pas un moment.

Le Domestique sort.

Entre LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE

J'accours aux pieds de votre majesté.

LE ROI

Qu'y a-t-il de nouveau?

LE CAPITAINE

Que les souhaits de votre majesté sont accomplis.

LE ROI

Et comment?

LE CAPITAINE

Je suis sorti avec une partie de votre garde à la recherche du traître. Informé de l'endroit où il s'était réfugié, — c'était dans une vaste forêt, — je m'y suis rendu, et je l'ai trouvé là debout au pied d'un rocher et dans une attitude mélancolique. Il faut vous dire qu'il avait perdu son cheval, lequel, sans doute, avait péri par suite d'une fatigue excessive. En nous entendant, il s'est retourné

aussitôt, et d'un air si résolu, que j'ai bien cru qu'il nous allait tous tailler en pièces. Cependant, grâce à notre prudence et à notre courage, nous sommes parvenus à nous emparer de lui. Mais il ne veut pas dire qui il est. 11 s'obstine à dire qu'il est un simple paysan, et au langage qu'il affecte, j'ai idée qu'il voudrait feindre la folie.

Peu importe qu'il cache son nom et qu'il feigne d'être fou, puisque nous savons à présent que le perfide, le traître n'est autre que

le prince Frédéric. Allez le chercher.

Le Capitaine sort.

l'infante.

Hélas I 6 ciel, aie pitié de moi ! 6 mort, hâte-toi de finir mes tourments! Je ne puis... je ne puis déguiser une telle douleur; mes soupirs s'élancent malgré moi de mon cœur ; malgré moi , mes larmes s'échappent de mes yeux... Grand Dieu, protège-moi)

LB ROI

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous, ma fille?

l'infante.

Je me sens tout à la fois comme brûlée et glacée ; je sens une douleur qui me déchire et m'accable. ciel aie pitié de moi I O mort! hâte-toi de finir mes tourments

Elle son.

LK ROI

Séraphine, puisque la princesse vous a fait «es coofidencei, que pensez-vous d'un désespoir si étrange ?

siRAPHINB.

Quoique je trahisse un secret confié, je parlerai, car je tiens avant tout à sauver la princesse. Eh bien! sire, sachez-le, ce désespoir qui lui est venu, c'est à cause qu'on a pris le prince Frédéric. Vous saurez tout d'un seul mot : elle l'aime ; l'un et l'autre s'aimaient secrètement, et comme elle craint que vous ne le fassiez périr, elle n'a pu résister à cette affreuse idée.

LE ROI

Qu'ai-je entendu?... Cela étant, je procéderai d'une autre façon, car enfin l'homme sage procède selon les circonstances. Agissons avec modération.

Entre ROBERTO.

ROBBRTO.

Permettez, sire, de baiser vos pieds à un malheureux qui, en servant son mattre fidèlement, n'a jamais eu l'intention de vous offenser. J'attends humblement mon arrêt de mort.

LE ROI

Non, Roberto, lève-toi, tu es libre ; ta fidélité mérite une récompense plutôt qu'un châtimement. -- Le ciel plus favorable a écouté mes vœux. On a enfin découvert ton mattre, et voilà qu'on me l'amène prisonnier.

ROBBRTO, à poft.

ciel ! est-il possible?— 11 j avait donc par là quelqu'un qui le
connaissait et qui l'aura trahi ?

U ipru

Entrent LE CAPITAINE, DES SOLDATS, et BENITO, couven-
deson armure.

LE CAPITAINE

Sire, voici devant voui le prince Frédéric de Sicile.

IOURL!ftiE II, SCÈNE I. 8o7

BKNITO.

Ça doit être un enchantement... Moi prince t moi Prédérie de
Cécile^ ! Pourquoi donc veuient-ile me changer comme ça?

LE ROI

J'hésite entre la vengeance et la pitié. D'un eôié, la colère m'a-
nime, — de l'autre, la situation de l'infante me commande l'indul-
gence. Que faire? — (Haut.) Votre altesse pense, tant doute, que,
l'ayant en mon pouvoir, je vais venger d'un seul coup les injures
de son père et les siennes propres; mais elle ne connaît pas mes
senti mens, et j'ai plus de clémence dans mon cœur qu'elle ne de-
vrait en attendre. Toutefois vous demeurerez prisonnier.

BENITO

Moi !... Et quel mal ai-je donc fait, s'il vous platt, en mettant
cet habit? est-ce que je ne pouvais pas le prendre, lorsque je l'ai
trouvé dans la forêt, au pied d'un arbre, comme un champignon?

LE ROI

Votre altesse ne nous abusera pas ; elle ne nous trompera pas en jouant ainsi tour à tour le rustre et l'insensé. Des nuages ont beau s'interposer devant le soleil, il n'en est pas moins facile à reconnaître. Que votre altesse prenne confiance en moi, et qu'elle se console de l'abandon de la fortune inconstante*

BENITO

Oh! oui, vous avez raison, la fortune est une coquine^. Éh bien! si l'on veut, qu'on reprenne cette armure et qu'on me donne ma casaque. Je vous jure que vous faites erreur; je ne suis pas le prince Chilpéric de Cécile 3.

ROBERTO.

On se trompe évidemment, et je suis tenté d'accréditer l'erreur générale... d'autant que j'empêche par là qu'on n'envoie d'autres troupes à la recherche du prince. {Haut, à Benito,) Que votre altesse me permette d'embrasser ses genoux. Même en présence du roi, je ne puis me contenir, et je suis heureux de montrer mon dé* vouement et ma fidélité.

BENITO

D'où vient donc que vous vous mettez à mes pieds et que vous me les baisiez? Je n'aime pas ça du tout, pour ma part, et pour la vôtre je ne vois pas- le plaisir que vous pouvez y trouver.

ROBERTO.

Oh! votre altesse n'a pas besoin de se déguiser davantage.

' An lieti de dire Federico de Siàlia, Benito dit dans l'espagnol
Bnrique de CtHna, littéralement, Hmri de Salaison.

• Le roi ▼ ient de dire de la fortune qu'elle est diidoM, légère,
inconstante ; et Benilo entend golosa, gourmande.

' Que no ioy^ tMnque lo p^eiiMn,

Bl principe Simborrico Do Sencilla,

ao8 LE GEOLIER DE SOI-MÊME.

PREMIER SOLDÂT

Vous étM connu, monseigneur.

LE CAPITAINE

Nous savons Biaintenantt monseigneur, queYOUs êtes le
prince de Sicile.

BBimo.

Vous le dites tous ?

ROBERTO

Oui, certes.

BENITO

Eh bien I tous, tous en avez menti ; car parmi toutes les
femmes de ma connaissance je ne connais pas de Cécile*, — hor-
mis tant seulement la fille du maître berger de mon endroit. C'est
la vérité pure.

ROBERTO

Quoi! vous persistes à dissimuler avec moi, votre serviteur dévoué, dont la fidélité ne craint pas la comparaison avec celle d'Aehates^î

BBNrro.

Boni maintenant voilà qu'il me parle d'Agathe 3. En vérité, c'est à me faire perdre la tête. Ah ça, homme ou démon, eiplique-toi, que me veui-tu?

ROBERTO

Sire, le prince Frédéric, mon mattre, est d'une obstination rare. Il est aussi obstiné qu'il est courageux, et quand une fois il s'est Bis quelque chose en tête...

LE ROI

Qu'on le mène à la tour deBelflor, et qu'on le remette aux mains de la princesse Hélène. Mais j'entends qu'elle le traite avec douceur; je ne veux pas que cette prison soit trop sévère; ce doit être une sorte d'hospitalité. (Bas, à Roberto,) Je traite mon ennemi oonune si je voulais qu'il devint mon gendre.

ROBERTO

Cela est tout simple ; car fort souvent un gendre est un ennemi.

LE ROI

Et que Roberto soit enfermé avec lui. Il sera agréable au prince de le voir et de lui parler.— Dites à Hélène que je le lui recommande, et que je saurai la récompenser de tout ce qu'elle fera

pour lui. {A part.) J'arrange le tout de mon mieux pour Marguerite... femmes, combien vos fantaisies ont d'influence sur les projets des hommes 1

' Qu9 no econoico d Cteillat etc., etc.

' Cear de dm lectenn qui ont lu l'Énéide de Virgile connaîment le fidèle Achates.

* Oaiu Tespagool Beoitto an lieu du mot Amim, eotend aeieatei, lequel mot ngnifie

LB CAPITAINE

Yenei, seigneur, prendre du repos.

BBNiTo» à part.

Autre niais! {Haut,) Oui» allons prendre du repos... et tout ce que vous voudrez.

ROBBERTO.

Votre altesse a devant elle Roberto.

BBNITO.

Ne seriez-vous pas Robert le Diable?... Mais comme ils sont tous d'accord là-dessus, et que tous le disent, il faut bien cependant qu'il y ait quelque chose de vrai. Il est évident qu'ils sont tous ivres ou que c'est moi qui le suis. Enfin, au bout du compte, ça n'est pas mauvais pour moi, et je ne serais pas si à plaindre si j'épousais la Cécile du maître berger^. Arrive ensuite que pourra
t

Iktorteat

SCÈNE n

La forée

Entrent TROIS VILLAGEOIS et AIfTOFIA.

AirroNA.

Je ne m'en oonsolerai jamais. Laisse-moi pleurer, Belardo.

PABMIBB VILLA6BoIS.

Quoi! il n'y a pas moyen de vous consoler?

ANTONA.

Non, pu moyen.

DBCXlàMB VILLAGIoI8.

Vous voulez donc mourir?

ANTONA.

Oui. —Il me dit : Ma chère Antona, quand tu reviendras dans la fbrét, tu me retrouveras à la même place et plus amoureux que jamais. Je reviens, et je ne le retrouve plus!

PRBMIBR VILLAGBOIS.

Pour moi, m'est avis que quelque bête sauvage l'aura dévoré.

DBUXlàMB VILLAGBOIS.

Oui, il aura été mangé par quelque loup.

ANTONA.

Hélas ! il n'y a pas à en douter... mon pauvre Renito était si appétissant! Mais dire qu'il a été la proie d'une bête!... n'est-ce pas bien triste^?

BUe fort aTec les Tillageoii.

* lâ, au lieu d« dire Federteo de SiciUa, Beoito dit /Voyfo riego de Cceino, ce qui signifie, moine riche de Salaison.

* Il y a dans ce passage une plaisanterie qu'il nous a été impossible de reproduire. Les villageois disent qu'une bête féroce [una fiera) a mangé Benilo. Antona au lieu du mot /itfraontend le mot /sa, qui signifie laide.

Entrent HÉLÈNE et FRÉDÉRIC.

Comment reconnattrai-je Jamaig une bienveillance qui m'est si glorieuse?

IlÉLÈNB.

Vous mériteriez davantage encore.

FRÉDÉRIC.

Non» madame» je ne suis pas même digne de baiser l'empreinte de vos pas... Que suis-je pour tant de bonté T.. . Je n'ai plus désormais à me plaindre du sort. Lorsque j'étais seul dans ces bois, j'accusais ma destinée, et je vois maintenant que ma destinée est la plus belle qu'un mortel ait jamais eue. Béni soit le ciel pour m'avoir envoyé des malheurs qui feraient envie aux plus heureux !

HÉLÈNB, à part.

On dirait, à l'entendre, qu'il connaît ma folie et qu'il la partage. Mais jusqu'à ce qu'il se déclare tout-à-fait, 6 mon cœur dissimulons. {Haut.) A vous entendre exprimer tant de reconnaissance, on croirait, Espagnol, que je vous ai rendu maître du ciel et de la terre. Je vous ai simplement nommé gouverneur du château, et il n'y a pêle là de quoi exciter si fort votre gratitude.

FRI[^]DÉRIC.

Je ne sais comment traiter avec vous, madame, et je suis dans une mortelle incertitude. Souvent, lorsque je vous remercie avec discrétion et froidement, vous paraissez me soupçonner d'être ingrat ; d'autres fois, lorsque je veux vous exprimer la reconnaissance que j'éprouve, vous avez l'air d'en être offensée. En vérité, je ne vous comprends pas. Sans doute, madame, le monde étant peuplé d'ingrats, on est tout surpris de trouver de la reconnaissance comme de quelque chose de nouveau et d'étrange. Eh bien I désormais, si cela peut vous faire plaisir, je ne vous parlerai plus de la mienne.

HÉLÈNE

Non pas! je ne dis pas cela.

FRJÊD1&RIC.

Comment donc dois-je me conduire?

HÉLÈNEB.

Eh bien I je voudrais des sentiments qui ne fussent ni de la reconnaissance ni de l'ingratitude. Je voudrais je ne sais quoi également éloigné des deux extrêmes.

FRIÉDIÉRIC.

En vérité, je ne vous comprends pas.

HÉLÈNE.

En vérité, je ne me comprends pas moi-même.

LOURHÉE II, SCÈNE H. 811

Entre LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE

Je me mets à vos pieds, madame.

HÉLÈNE

Qu'y a-t-il, capitaine f

LE CAPITAINE

Je VOUS apporte une nouvelle dont vous serez contente. On sait tout... on sait quel est celui qui a tué don Pèdre Sforze. FRÉDÉRIC, à part.

Hélas I je suis perdu I

HÉLÈNE

Ah! tous renôuvelet ma douleur... Eh bien! parlez; qui est le traître? qui est le barbare ?

LE CAPITAINE

C'est le prince Frédéric de Sicile.

frédiIric, à part.

On me connaît sans doute. — Que faire ?

IB GAFITAINB. '

On finit toQjoiifs par découvrir la vérité.

VRÉDÉRIC, à part, Faiit^il prendre la ftiite ou me préparer à me défendre?

IB CAPITAINE

Qui votre altesse a-t-elle nommé pour gouverneur de ce château? FRÉDÉRIC, à part.

Le tort en eH jeté. {Haut,) Eh bien ! c'est moi , ont , c'est moi f jamais je n'ai renié mon nom. Et puisque vous me connaissez, que voulez'-vous de moi 7

LE CAPITAINEB.

Je voudrais tous parler seul à seul.

FRÉDÉRIC

Vous pouvez parler ici. J'ai mon épée, et je suis prêt à vous répondre.

LB CAPITAINE. "

Votre épée?.*. Pour qui? contre qui?

FRÉDÉRIC

Ne disiez-vous pas, capitaine , que vous veniez chercher le gouverneur du chAteau, et que le prince Frédéric est connu? Eh bien 1 celui que vous cherchez est devant vos yeui.

LE GAPITAINB.

Je ne vous réponds pas, parce que je ne puis vous comprendre. -> Pourquoi vous troubler ainsi ?

FRÉDÉRIC

Ne dites-vous pas que vous me cherchez ?

LE CAPITAINE

Oui, seigneur, Je veux vous remettre comme prisonnier. ••

FRÉDÉRIC

Non, non, plutôt mourir mille fois.

LE CAPITAINE, à part.

Quelle confusion!... Cet homme est vraiment singulier! {Haut.) Écoutei-moi, de grâce, et ensuite tous saurez ce que je veux.

FRÉDÉRIC

Parlez donc.

LE CAPITAINE

Eh bien ! j'ai arrêté dans la forêt le prince Frédéric, je vous l'amène prisonnier, et je vais le confier à YOtre garde.

FRÉDÉRIC

Fort bien !... Cest que, seigneur, comme je vous ai vu arriver dans une certaine agitation et demandant après moi, je ne savais ce que vous pouviez me vouloir, et cela m'a ému.

HÉLÈNE

Qu'ai-je entendu?... Frédéric est priât

LE CAPrTAINB.

Oui, madame; fit le roi vous l'envoie pour que vous le gardiez. On l'amène dans un carrosse fermé, afin que personne ne le voie ; car le peuple, qui admire son courage, pourrait se portera quelque mouvement. — Suivez-moi donc, je vous prie, seigneur gouverneur; je vais vous le remettre, et voui Vous engagerez sous serment à ne pas le laisser échapper.

FRÉDÉRIC

Ce serment, je puis le prêter ici même. Je jure sur l'honneur, je donne ma parole inviolable que je garderai le prince Frédéric avec le même soin, le même zèle, la même attention avec laquelle je me garde moi-même. Son salut est pour moi d'une teUe importance, que, s'il m'est permis d'employer cette expression, je veux courir même fortune avec lui. Je vous promets donc, vive Dieu! que je ne le perdrai pas de vue un seul instant.

LE CAPITAINE

Je reçois votre serment. Maintenant, venez; hâtons-nous, afin, comme je vous l'ai dit, que personne ne le voie. Vous seule, madame, pouvez venir le voir; et votre regard seul sera l'arrêt du coupable.

HÉLÈNE

Oui, si le ressentiment qui remplit mon cœur pouvait passer dans mes yeux et dans mon langage, j'irais le voir, j'irais lui par-

ler, — parce que d'un regard je confondrais le traître, et d'un mot je le tuerais. Mais je n'y veux pas aller. Espagnol, c'est à vous que je confie cet homme; je compte sur votre loyauté; je remets en vos mains ma vengeance et mon honneur.

FRÉDÉRIC

Soyez tranquille, madame, je le garderai comme moi-même.

LE CAPITAINB.

Venef.

FRiÊD^Ric i à part.

Quelle situation délicate!... Je plais à la même penoune que j'ai offensée» et, de plus, je vais être le geôlier de moi-même I

FrMérie et le Capitaine tortent.

Entrent L'INFANTE et SÉRAPHINS.

l'infante.

Vous ne vous attendiez pas, Hélèoe, à cette visite?

HÉLÈNE

Non, belle princesse ; et votre présence en ce lieu me comble de joie et d'bonheur. » Où donc allez-vous ainsi? l'infantb.

En faisant ce voyage je n'avais qu'un seul but : je voulais vous voir.

HÉLJENB.

Je ne pourrai jamais reconnaître tant de bonté. l'infantb.

On dit que votre château est si agréablement situé, que le séjour en doit être excellent pour la mélancolie ; et voilà pourquoi on m'y envoie ; car je suis bien triste. Vous verrez si j'en ai sujet, ma cousine, quand je vous dirai mes ennuis.

HLÎLÈNB.

Je serai trop flattée. Seraient-ce par hasard des diagrins d'amour?

l'infantb.

Oui, l'amour y fût pour quelque chose.

HÉLÈNE

Et à présent?

l'infante.

À présent je ne sais plus à quoi les attribuer. Us tiennent k des causes diverses. — Vous les devinerez à ma douleur.

HÉLÈNE

Déclarez- vous, je vous prie. Moi de mon côté je vous confierai un amour qui est tout l'opposé du vôtre ; car si le vôtre a été et n'est plus, le mien, comme vous verrez, n'est pas encore et sera bientôt. — Mais asseyez-vous sur ce gazon. Ces arbres vous protégeront contre les rayons du soleil, et ces fleurs vous seront comme un tapis parfumé. — Vraiment ce lieu-ci est on ne peut plus propice aux récits d'amour.

l'infante.

Non pas encore ; plus tard. -^ (A part.) Commençons. {Haut.)
J'ai un service à vous demander.

HÉLÈNE

Je suis entièrement à votre disposition.

814 LE GEOUER DE SOL-MÉMfi.

J'éprouve le plus vif désir de voir le prince que Ton a amené
prisonnier.

HÉLÈNE.

Est-ce que vous avez besoin de mon entremise pour cela 9—
Étant que Vous m'en avez tout droit ici.

l'enfant.

Je désire le voir pour des motifs que tous SAUFÊS plus tard.

HÉLÈNE

Assez, ne m'en dit-elle pas davantage. Si tel est votre volonté,
j'ordonnerai qu'on laisse ouverte la porte du château, et qu'on
laisse entrer la première personne qui se présentera.

L'INFANTE

Afin qu'on ne se doute de rien, je vais parcourir la forêt et chasser
jusqu'à la nuit. De la sorte on croira que c'a été là le motif de mon
voyage. — Ah ! ma cousine, déjà près de vous mes chagrins ont

dis* paru, et mes larmes se sont arrêtées* Je vous dois la vie.
Adieu.

ElU Mrl.

HÉLÈNE

Dieu me soit en aide 1... Pourquoi donc me faitHsUe de si vifs
remerciemens7*«» Mais j'aurai bientôt pénétré ce mystère.

Bntre PftÉDÉRIC«

FRÉDÉRIC

Madame, le prince est enfermé dans la tour.

BÉLÈNE.

Écoutez. J'ai deux mots importants à vous dire, et j'attends de
vous un service.

FRiniRlc.

Parlez, madame; quoi que ce soit, vous êtes obéie.

HtlÀNMé

Sous prétexte de ehalsen dans la forêt* l'infante Marguerite est
venue, et elle désire avoir un moment d'entretien avec le prince.
Il y a là-dessous quelque amour, j'imagine, et je voudrais m'en
assurer. C'est une folle curiosité ; mais enfin je suis femme... Eh
bien ! voici ce que je vous demande : c'est que vous vous placiez
en un lieu d'où vous puissiez tout entendre, et, ne l'oubliez pas , -
- vous me rapporterez leurs paroles mêmes.

frAd^ric

J'y ferai tous mes efforts.

HÉLÈNE

Je veux savoir d'où viennent ses relations avec un traître, et si, du moins, l'amour la justifie. -« ^ Il y va de ma vie et de mon honneur.

Elle sort.

FRJÂDÉRIC.

Quelle situation est la mienne !... Quelles sont donc » â ciel ! toutes

IOURÏÉE II, SCÈNE II. 8itt

ces étranges aventures ? Il est des momens où il me semble que ce iont autant de rées. — Mais qui eroira qu'il se soit trouvé une femme aussi constante que la princesse Marguerite ? N'est-ce pas à tort que l'on accuse les femmes d'inconstance?... Médisans vains et légers » dont la langue maudite parle mal des femmes, Tenet, venez ici, soyez témoin d'un tel amour l... Pour moi, je suis curieux de voir jusqu'où va le dévouement d'une tendresse si noble el si généreuse. Elle pense que je suis lé prisonnier ; il faut donc qu'elle me trouve dans la prison. Faisons cette épreuve, el voyona ^uel est «on projet. — Voici la tour. {ApptianU) Roberto?

Bntre ROfiElTO,

ROBERTO

Ah ! seigneur, est-il possible enfin que je vous Yoi«i <jue je vous parle?

FRIOÉRIC»

Oui, la fortune l'a permis. — Que faisais-tu là ?

ROBERTO

J'étais là avec ce grossier animal que l'on a renfermé dans la tour en votre lieu et place. Jamais je n'ai rien vu de plus stupide. Il dit que tout çç qu'il volt C9 sont des rêves.

FRÉDÉRIC

Et il n'a pas tort.

Et en même temps il se figure qu'il esl un prince, hiiun manant, un rustre I

FRÉMftRIC.

Qu'importe, Roberto? qu'importe ce qu'il est effectivement, pour qu'il ait de la vanité de ce qu'il croit être? Pour les hommes, les honneurs, les grandeurs ne consistent pas dans la réalité du titre, nuiis dans l'opinion des autres.

ROBBRTO.

C'est qu'encore il s'avise de me commander! Fort bien; je lui nbéirai tant que nous sefons devant du monde ; mais une fois nous deux seuls, c'est moi qui commanderai à mon tour I

FRÉDÉRIC

Laissons là cei foUei*

ROBERTO

Oh ! quand nous serons seuls, je prendrai ma reTanche.

FftÉpÉRIO.

Que dit-il en ce meoieiitf

ROBBRTO.

11 ronfle comme quatre. Il voulait se coucher; mais en voyant le Ht si riche et si élégant, il a é(é mA d'une sorM» de respect, et U s'est mis à doroÂr 9M Un«t

FRÉDÉRIC

Et pourquoi donc ne lui as-tu pas dit qu'il se couchÂt dans Le lit?

ROBBRTO.

J'ai fait mieux.

Comment?

aORBRT0.

Je m*y suis couché moi-mAme.

FRIÊDÉRIC.

Puisque cet homme me donne par son sommeil l'occasion que je désire, maintenant, Roberto, écoute. L'infante Marguerite va venir au château à mon intention. Elle s'imagine que c'est moi qui suis le prisonnier, et je tiens à ne pas la détromper en ce moment. Nous verrons ce que cela va devenir, et plus tard je me découvrirai, s'il le faut. — N'a-t-on pas frappé?

ROBBRTO.

Oui.

FRÉDiRIG.

Eh bien! va ouvrir*.

Frédéric l'anied dans nn fautevil.

Entre L'INFANTE.

ROBBRTO.

Qui demandez- vous, madame?

La princesse Hélène m'a permis d'entrer.

ROBBRTO.

Le gouverneur m'a ordonné, en effet, de laisser entrer la personne qui se présenterait au nom de la princesse.

l'infantb.

Quoi! c'est toi, Roberto?

ROBBRTO.

Quoi ! c'est vous, madame? — Et comment votre altesse a-t-elle osé pénétrer jusqu'ici ?

l'infante.

Je suis entraînée par des sentimens plus forts que moi. Et ton maître?

ROBERTO

Le voilà assis, et il se tient toujours de même dans ce coin; jamais on n'a vu pareille tristesse. Aussi je crains qu'il ne meure de

^ • Nous étions tout à l'heure dans le parc, et tout-à-coup nous voilà transportés dans l'intérieur du château. Comme Frédéric et Roberto n'ont pas quitté le théâtre, il nous est impossible d'indiquer un changement de scène. Hais enfin le lecteur est averti • OUI sommes maintenant dans le château de Belfleur » ou de Mirabot. '

méladieu, à moins qu'une aussi aimable visite ne lui mette, comme de raison » la joie au cœur.

l'enfant.

Frédéric 1

VKÉDÉKIC,

Quelle est cette douce voix qui m'appelle et qui charme tout mon être?— Mais que vois-je? est-ce mon imagination qui m'abuse? Sans doute ma fin s'approche, et l'heure de ma mort est venue, puisque je vois dans l'air ces images confuses, fugitives réalisations de ma pensée!... Peut-être aussi est-ce quelque astre charmant détaché du ciel qui est venu illuminer de son éclat les ténèbres de ma prison I Mais enfin , que ce soit un astre divin ou une trompeuse image, jamais la vue d'aucun objet ne fut plus douce A mes yeux, plus douce à mon cœur ; et s'il devait être l'annonce certaine de ma mort, je serais encore heureux de le voir.

l'enfant.

Frédéric, ce n'est pas une vaine apparence que tu vois devant tes yeux; et alors même que ce ne serait que mon ombre , par cela

seul qu'elle serait à moi, elle ne te tromperait pas.— Je suis l'infante Marguerite ; ne me sache' aucun gré de ma démarche, car les femmes de mon rang, les femmes qui me ressemblent n'aiment pas une fois pour oublier ensuite. Avant de t'aimer, j'aurais pu considérer les inconvéniens, les dangers, les périls ; mais à présent que je t'ai engagé ma foi, je ne resterai pas en arrière, et je te suivrai jusqu'à la mort. Je sais que tu as perdu ton cheval, je sais que Ton t'a trouvé parmi les rochers, je sais enfin que tu es prisonnier. De ton côté, tu sauras qu'^^on père médite une vengeance, et que ta vie est menacée. Mais non, je m'exprime mal, c'est la mienne que l'on menace... Toi, si tu veux, tu es sauvé; par mon ordre un cheval est à la porte, qui t'attend ; dans l'arçon de la selle tu trouveras, avec les armes nécessaires, une bourse remplie de bijoux. Sors donc au plus tôt de cette forteresse. Moi je demeure résolue à souffrir seule, et je serai heureuse étant assurée que tu n'as rien à craindre.

FRÉDÉRIC

Marguerite, ce n'est pas moi qui pourrai plus long-temps vous celer la vérité lorsque vous me parlez avec cette noble franchise. Je ne suis point prisonnier^ je suis libre ; et afin que vous sachiez l'aventure la plus curieuse que l'on ait jamais vue dans les comédies espagnoles ', apprenez que l'on vous trompe. Mon cheval est tombé, il est vrai, du haut de ces rochers; mais j'ai dépouillé mon armure afin qu'elle ne me trahit point ; je suis arrivé à Miraflor, où dona Hélène elle-même me protège; quelque passant aura pris mes armes; les soldats, trompés par cette vue, l'auront sans doute ar-

* Mol à mot : Et afin qae tous sachiez l'aventnre la plus curieuse que l'esprit ingë uieux trace et met agi^ëablement en ac-

tion dam les comédies espagnoles, etc., etc.

548 LE GEOLIER DE HOMitME.

fM; et «afin doSa Hélène m'ayant nommé goufernevr de ee bateau, on m'a confié la garde de cet homme que Ton croit être Frédéric. Voilà la vérité. Et si désormais je puis vous voir et vous parler librement tous les jours, comment voulez-vous que je sois assez lache pour m'éloigner? Voua parlez de périls ; mais pour un amant le péril le plus grand» le plus grand dt tûiules maui> s'ot-ce pasl'absenoe?

' Un jour oa l'autre on iaifait par tout ddoottwir, al aloM ja redoute la vengeance de mon père.

11 y aurait ub moyen de aortir d'embarraa.

L'nifANTI,

fit lequelt

ROaWTO*

Confiez votre amour à une personne que vous chargerez de le dire au roi ; s'il prend bien la chose et qu'il consente à votre mariage, alors on pourra tout lui avouer; que s'il se f^cbe Qt veut se venger, eh bien! sa vengeance tombera sur un vUain lourdaud i et mon mettre demeurera en sûreté. Ainsi quel que soit le résultat, favorable ou non* pour vous est rav^ptage et le dM)|;@r pour un autre.

Cela est fort bien imaginé.

VKàDÈBK.

Ainsi, voilà qui est conyenu : vous m'aimerez| qu, pour pieui dire, vous feindrez d'aimer mon représenUuit ç.Q pubUc» gt vous donnerez des marques de ce sentiment.

I,'IN?ANTK.

Oui, et ce sera un bonheur pour moi, et je voua suis reconnaissante de m'y autoriser. C'est un horrible supplice que de caclier ainsi l'amour que l'on éprouve. Donc j'aimerai eu public le prisonnier; mais je l'aimer^} p^rce qu'il portera le non) de Frédéric ; autrement ni je ne l'aimerais ni je ne pourrais le feindre.

FRÉDÉRIC

Ainsi, pour lui?...

Un amour feint.

Pour moi?...

Un amour véritable.

FRÉDÉRIC

Vous m'aimerez, dites-vous f

l'mfanti.

Jç n'aimerai que yohSi

l*infantb.

frédéric, l'infantb.

wKÊaàsM,

nuiiuÉBic.

VouK me le premetieif

l'infanti.

Sur ma vie et sur mon Ame.

FiUfenftuG.

Mais pourquoi feindre un autre amour ?

l'infanti.

Pour vous sauver.

Songez-y, s'il devenait véritable, j'en mourrais.

l'infàhtb.

Vous ne le craignez pas ?

WKàhÈtaa.

J'espère que je n'éprouverai pas ce malheur.

L'iNFAlfTB.

Non ! je vous aime. Adieu t

FRinimc.

Adieu I

l'pcfahtiu

Le ciel vous protège 1

Qu'il velUoftttf.YOUit Je vais feindre TAmour.

FRiDÉBLC.

El mol je reste pour me garder.

I jatiwi w m.u luun i;

JOURNÉE TROISIÈME

SCaÈNI I.

Le parc, entrent FRÉDÉRIC et HËI «É{f^.

H^LiNE.

£h bien! que lui.a-t-elle dit)

VRiniuc.

Qu'elle était l'infante Marfuerite, et qu'attirée vers lui par la renommée saos égale de aou brillant courage» elle voulait»
bMvant

la colère da roi, le rendre à la liberté; qu'un cheyal rapide l'attendait à la porte de la tour, qu'il n'avait qu'à s'élancer dessus, et qu'il serait bientôt hors de l'atteinte de ses ennemis. A quoi il a répondu qu'il était sensible à tant de bontés, qu'il en conserrerait une étemelle reconnaissance; mais qu'en entrant en prison il avait fait serment de ne point chercher à s'évader, et qu'il voulait tenir parole.

H^LBNB.

Vous avez écouté avec attention?

FR^ÉRIG.

J'ai été présent à tout ce qui s'est dit, et j'ai tout entendu aussi distinctement que si j'avais parlé moi-même. Si elle vous rap-

porte la chose autrement, que votre altesse n'y ajoute aucune foi.

HÉLÈNE

Elle vient. Prenez garde d'être vu par elle.

FRIÊDIÊRIC.

Que le ciel fasse réussir votre projet I

Il sort.

Entrent LINFANTE et SERAPHINS.

l'infante.

Oui, Séraphine, le roi mon père va venir à Miraflor pour voir où en est ma tristesse, et j'attends de toi ce que je t'ai demandé , c'est-à-dire j'attends que tu instruises mon père de mes vrais sentiments ; cela est pour moi de la dernière importance.

SÉRAPHINE

J'obéirai, madame. « ^ Eussé-je dû mourir mille fois, jamais je n'aurais révélé votre scjpret, et à présent je ne le dis que parce que vous l'exigez. [A part,) Ma foil c'est assez beau d'avoir gardé le

silence aussi long-temps !

EUeflorU HÉLÈNE.

Eh quoi! vous êtes seule, ma cousine?

l'infante.

Oui, charmante Hélène ; j'essaye de me distraire ainsi des ennuis qui m'accablent. L'amour est un philosophe dégoûté du monde qui cherche la solitude.

HÉLÈNE

Nous nous sommes promis de nous faire à la première occasion nos confidences mutuelles.

l'infante.

Eh bien! si vous le permettez, je commencerai, car je n'en ai que pour un moment.

HÉLÈNE

Je vous écoute de toute mon attention.

l'infante.

Sur la renommée du prince Frédéric, j'ai éprouvé le plus vif désir

JOURNÉE III , SCÈNE I. 851

de voir par moi-même s'il eût traité dans sa prison d'une manière conforme à sa naissance et à son mérite ; c'est pour cela que je suis venue, et en entrant je me suis présentée comme la femme du gouverneur. Que vous dirai-je? je l'ai trouvé si spirituel et si aimable, que cette visite a décidé de mon sort.

Vous seule, ma cousine, lui avez trouvé cet esprit si rare, cette amabilité merveilleuse. À moi, au contraire, on m'a conté de lui des actes qui annoncent un rustre grossier.

l'infante.

On vous aura trompée : Frédéric est aussi remarquable par ses qualités morales et par ses manières que par son courage intrépide. C'est ainsi que la renommée le représente, et c'est ainsi qu'il m'est apparu,— pourvu toutefois que nous parlions toutes deux du véritable JE>'rédéric.

uiLÈNB.

Je ne veux pas disputer avec vous ; car, de mon côté, je le confesse, je ne suis pas plus raisonnable. Vous aimez, vous, un homme mai appris ; moi, j'aime un homme d'une humble condition. Le gouverneur que vous avez vu...

l'infantb , à part.

Ciel! que viens-je d'entendre?

HitàNB, à part.

Elle paraît toute étonnée.

l'infante , à part.

Je n'ai pu cacher mon émotion. — {Haut,) Achevez donc, je vous prie.

H^ÈNB.

Vous me méprisez , je le vois ; mais enfin cet amour, du moins, peut s'avouer. Eh bien I oui, cet homme que j'ai vu arriver à mes pieds, malheureux et blessé, cet homme s'est emparé de mon cœur. l'infante.

Taisez-vous, Hélène ; cela est honteux ; n'achevez pas 1

HÉLÈNE

Moi, du moins, comme je vous le disais, je ne me suis pas oubliée au point d'aller le voir dans la prison, bien qu'il en soit le gouverneur. J'aime, mais je ne me suis point déclarée ; car je sais ce que je dois à ma réputation, je sais souffrir et me taire. Et bien que mon amour ne soit pas moins désintéressé que le vôtre, je ne me suis pas avancée jusqu'à lui offrir un cheval et de l'argent... Mais en voilà assez. Dieu vous garde !

Elk sort.

l'infante.

Comment ai-je pu ne pas me trahir? Comment ai-je pu me commander de la prudence? Comment ai-je pu rester maîtresse de moi-même alors que tout mon cœur est ému, alors que toute mon âme

est soulevée r... O jalousie! est*ee done là U puisianeeY... Ton ombre seule a booleverié tout mon être; que eeralt^ee done si je l'avais vue (oi-méoiel

Entre FRÉDÉRIC.

VRÉDÂhlC.

J'attendais qu'H<\$lène se fût retirée pour me présenter devant >ous, et vous rendre la vie que vous m'avez donnée, ^e puis enfin vous voir.

Et moi aus>i, perfide que vous êtes , je vous atteodaia «vee une impatience au moins égale, pour vous dire ce que mon cosur pense do vous,

HÉLÈNE iwrsU éerrière la (a^inene.

FRÉDÉRIC.

Que signifie ce langage?

l'OFFANTB.

Votre tralûson et votre outrage, ma douleur et ma jalousie. niii-jbiK, à part,

Marguerite, désapprouvant mon amour, va sans doute en parler au gouverneur; et je viens, agitée de mille craintes, pour voir ce qu'elle en pense. — Pendant leur entretien, ar} >ree venioyans, cachez-moi à tous les yeux,

FRÉDÉRIC

J'ai beau réfléchir, madame, je ne vous comprends pas. — Ed quoi vous ai-je trahi? En quoi ai-je excité votre jalouflet... Croyez-le bien, si j'avais pu vous tromper et me rendre coupable envers vous d'une offense, j'en mourrais de remords.

L'INTAHTB.

Amant ingrat, indigne chevalier, telle était donc votre constance? Vous pouviez, disiez-vous, rester ici sans être reconnu; tous ne vouliez pas vous éloigner?... C'était pour Hélène! ce n'était pas pour moi !... Vous vouliez mourir, si vous étiez coupable? Nul ne le fut plus que vous, et vous avez en effet mérité mille morts 1

FRÉDÉRIC.

Oui, je mourrai ; car votre colère tue comme votre amour fait vivre. Mais comment vous ai-je offensée, moi qui vous adore?

Quel crime ai-je commis envers vous, moi qui ne respire que pour vous ? l'infante.

Toutes ces protestations couvrent mal votre perfidie. N'aimez-vous pas ma cousine Hélène ? N'est-ee pas pour elle que vous êtes demeuré? N'est-ce pas pour elle que vous cachez votre nom et votre rang, et que vous avez accepté d'humbles fonctions?... Eh bien,' soitl mais du moins ne cherchez pas à me tromper davantage, laissez-moi le plaisir de me plaindre et de vovi exprimer mon opiir une trahison aussi indigne.

jouaNÉfi m , SCÈNE i. an

FRiélUiRlCU

Un moment, de grâce t un moment l... YeuiUei m'écouUr, et ensuite disposez de ma vie.

l'iNFANTB.

Croyez-vous donc pouvoir vous justifier T

FRiD^aïc Oui certes» je le puis.

l'infânti.

Plaise à Dieu I

fihMZfà part.

Écoutons.

FRjâDiWQ»

Mol, j'aime votre cousine?... c'est pour elle que je suis demeuré?... Comment avez-vou^ pu concevoir une telle pensée?... Que la foudre du ciel m'écrase à ri]|st«nt, si de ma vie j'ai dit à Hélène

un seul mot qui ne fût d'jmi^^prviteur courtois et reconnais-
sant ; maif voilà tout I Et ne lui devais-je pa». cela, quand je
songe que grâce à elle j'ai vaincu une élqil^ ennemie ; quand je
songe que grâce à elle je puis vous voir ett^ous parler sans que
j'aie à redouter votre père I

mÊLÈNB » à part.-

Qu'entends-je ? c'est moi qui le 8èrs dans ses amours! Mai«
écoutons en silence pour savoir le reste.

FRiD^ftlO.

Le soleil est-il jaloux d'un de ses rayons? Le printemps est-il
jaloux d'une fleur ? La mer est-elle jalouse d'un ruisseau ? Le ciel
'est-il jaloux d'une étoile?... Comment donc redouteriez-vous Hé-
lène, toute belle et toute charmante qu'elle est?..* Je vois en elle
une étoile brillante, un ruisseau aimable, une fleur gracieuse, un
rayon lumineux ; mais je vois en vous tous les charmes du soleil,
du printemps^ de la mer et du ciel !

HÉLÈNE , à part.

La oomparaison n'est pas trop flatteuse poar moi.

FRÉDÉRIC

Allons, de grâce, rendez la vie à un infortuné ; revenons à
notre projet, et continuons cette feinte jusqu'à ce que tant de
peines soient finies.

t'UVFAIItt.

le le veux bien , tout en étant persuadée que votis me trompez.
Mais quand on aime, on croit au mensonge comme à la vérité, et

je ne vous aimerais pas si je ne vous croyais piis >. Eh bien ! je vais

*NoD8 aTons Iradait exactement :

Con taher que me èngaHeu

Quiero ereerte al /in, pùffuê Hé fuêra

324 LE GEOLIER DE SoI-4M[ÊBfE.

feindre d'aimer ce rustre, pendant que j'éprouYerai une véritable Jalousie de vos relations avec cette coquette. H^LàNE, à part.

Tous deui font à qui mieux mîeui mon éloge.

L*INFANTK.

Songez-y, Frédéric, je vous aime à tel point, que pour vous je renoncerais au trône de Tunivers, et que j'aimerais mieux vivre avec vous dans une condition ob«cure. Mais, je vous en supplie, épargnez ma tendresse, et ne donnez point de prétexte à ma jalousie.

VKéDI&RĬC.

Vous m'avez offensé en doutant de moi.

L'mFANTR.

Je souffrais , j'étais éperdue.

Vos soupçons étaient injustes.

E^Fĭim.

Je n'en mourais pas moins. "' '

Enfin, vous me pardonnez?

l'infantb.

li le faut bien ; car avec vos paroles vous m'avez de nouveau enchantée.

FRÉDÉRIC

Croire que je pouvais vous préférer Hélène!

l'infante.

Où ne prononcez plus ce nom; il me fait mal

le cœur.

Eh bien ! il ne sortira plus de ma bouche.

l'infante.

Vous me le promettez? Adieu.

Elle sort FRÉDÉRIC.

Ah! combien l'on a raison de dire que l'amour est aveugle, puisqu'il méconnaît ceux qui lui sont le plus dévoués.

Entre HÉLÈNE.

HÉLÈNE

C'est bien, seigneur cavalier! vous faites aux dames de belles promesses, et je suis curieuse de vous les voir tenir! — Eh quoi!... gentilhomme ingrat, hôte sans cœur, la protection que je vous ai

donnée, la bienveillance avec laquelle je vous ai traité, méritaient-elles de vous une pareille récompense?

FRÉDÉRIC, à part,

ciel ! n'avais-je pas assez de tant de peines et d'ennuis !

HÉLÈNE

Ah! lorsque je vous ai accueilli pauvre et blessé, lorsque je vous

JOURNÉE m , SCÈNE I. S25

ti accordé un aûle où tous fussiez à l'abri des rigueurs du sort, je n'aurais pas cru qu'un jour vous dussiez payer mes bontés de tant d'ingratitude? Pourquoi, après avoir excité ma compassion sous un nom emprunté, m'offensez-vous comme cavalier? Pourquoi, aimant l'enfant, vous êtes-vous joué de moi ? Je sais qu'elle est tout à la fois le soleil et la mer, le printemps et le ciel ; mais ce n'était pas une raison pour vous conduire aussi mal à mon égard... Mais, sachez-le du moins, je me vengerai de ces indignités, je me vengerai avec éclat. Le roi saura ce qui se passe !

Charmente Hélène, daigne/ m'entendre.

BÉLÀCB.

Comment osez-vous prononcer mon nom?... Ne craignez-vous pas qu'il blesse votre bouche ? N'avez-vous pas peur d'affliger l'Infante ? FAioéaic.

Daignez m'entendre, madame, au nom du ciel ; et ensuite ordonnez-moi ce que vous voudrez ; je mets à vos pieds mon honneur et ma vie! — Je suis un cavalier de la suite du prince

Frédéric, qui est venu ici dans l'espoir de se faire aimer de l'Infante. Lorsqu'il fut arrêté, je parvins à m'échapper, en laissant mes vêtemens dans la forêt; vous pouvez vous le rappeler, le jour où je me présentai devant vous, ce fut le jour même de son arrestation. Depuis, vous l'avez remis en mes mains. Et permettez-moi de le dire, car cela vous prouve ma Odéité et mon dévouement, — bien qu'il soit mon maître et mon prince, je l'ai gardé avec un soin sans égal, veillant à ce qu'il ne s'éloignât jamais de moi. Enfin je l'ai gardé comme si moi-même j'eusse été avec lui prisonnier. — Si donc j'ai rempli mon devoir en serviteur loyal et fidèle, de quoi pouvez-vous vous plaindre ? et si je ne vous rends point d'hommage, ne suis-je pas pour vous un pauvre marchand ? — Quoi qu'il en soit, je vous ai voué au fond du cœur une reconnaissance infinie de vos bontés ; mais je ne puis pas vous la témoigner, lorsque je me donne pour le prince de Mantoue et l'admirateur de Marguerite.

OÉLÈNE.

Ce que vous dites là ne saurait vous justifier,; car enfin vous avez manqué de franchise à mon égard, — vous m'avez trompée.

FRÉDÉRIC

De grâce, Hélène...

HÉLÈNE

Ne m'appellez pas par mon nom.

FRÉDÉRIC

Hélas ! voici le roi. Songez-y bien , si vous dites un mot, je suis mort.

HÉLÈNE. '

Eh bien ! que la jalousie tue celui qui fait mourir de jalousie !

FRÉDÉRIC

Quoi ! décidément vous voulez ma perte ?

HÉLÈNE

Où ! et ce n'est pas assez pour punir vos mépris.

FRÉDÉRIC

Eh bien ! puisque rien ne peut toucher votre cœur, je vous laisse.

Il sort.

HÉLÈNE.

Il a beau fuir, il ne m'échappera pas. On ne sait pas jusqu'où peut atteindre la vengeance d'une femme offensée.

Entrent LE ROI et SÉRAPHIN.

SÉRAPHIN.

Daignez, sire, soulager ses ennuis.

' LE ROI.

Je suis combattu entre deux sentimens contraires : je voudrais
• d'un côté punir le meurtrier de mon Père , et de l'autre je voudrais sauver ma fille.

BÉLÈNE.

Sire, daignez m'écouter. Il est bon que vous connaissiez toute l'étendue de votre malheur, et quel est l'amour de l'Infante.

LE ROI

Je sais, Hélène, tout ce que vous pourriez me dire , et ce que vous pourriez me dire n'aurait d'autre résultat que de m'affliger inutilement. Je sais que, sans égard pour moi, Marguerite s'est éprise d'un traître.

HÉLÈNE

Eh bien! puisque vous savez tout, remédiez au mal. Il en est temps, ne tardez pas. Souffrirez-vous que l'infante épouse un traître, un meurtrier, alors que mon aïeul, — qui est aussi le vôtre, — demande vengeance ?

Elle tort.

LE ROT

Grand Dieu! quelle situation délicate! comment satisfaire en même temps à Marguerite et à Hélène? comment les contenter toutes deux, lorsque l'une désire sa vie, et que l'autre sollicite sa mort?... Mais faisons droit à la demande de Marguerite ; ainsi l'exige le bien de mon royaume. Le ressentiment d'Hélène se calmera peu à peu.

Entre LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE

Apprenez, seigneur, ce qui se passe. L'infant Edouard de Sicile marche aujourd'hui sur Naples à la tête d'une nombreuse armée,

et tout son royaume est prêt à le suivre. Il a juré de délivrer le prince son frère.

JOURNÉE III, SCÈNE 1. 327

LB ROI

La colère et l'orgueil m'engageraient à repousser la force par la force; mais il vaut mieux suivre les inspirations de la prudence, et je vais te confier mes intentions. L'infante Marguerite, — ainsi Ta voulu le ciel pour mon malheur, — l'infante Marguerite aime Frédéric, et de là est venue cette profonde mélancolie qui a mis sa vie en danger... Je tiens cela d'Hélène et de Séraphine, et je le savais d'ailleurs d'une manière positive... Mon projet serait donc de les marier.

LB CAPITAINB.

Sire...

LB ROI

Une seule chose m'arrête... c'est (pie je crains que l'on ne blâme ce mariage à cause de l'état déplorable dans lequel se trouve la raison du prince Frédéric.

LB CAPITAINB.

Désabusez-vous : ce sont ses chagrins qui l'ont mis en cet état. Une fois qu'il sera libre, il recouvrera aussitôt sa santé et son bon sens.

LB HOL.

Je l'espère. ~ Mais avant de lui donaer la main de l'infante, il faut que je fasse une épreuve. Justement voici Marguerite.

Entre L'INFANTE.

LE CAPITAINE.

La princesse paraît bien triste.

LB ROI

Eh bien! mon enfant, comment va ta mélancolie?

l'enfantb.

Hélas l toujours la même, et comme mes pleurs vous l'indiquent, la joie ne peut plus rentrer dans mon cœur.

LB ROI

J'attends de toi un service.

l'enfantb.

Quel est-il ?

LB ROI

Je crains beaucoup que cette prison ne soit fatale au prince Frédéric. Or, s'il venait à mourir, ne pourrait-on pas croire que j'ai moi-même hâté son trépas? Que ne dirait-on pas en Sicile?

L'INFANTE.

Eh bien! qu'ordonnez-vous?

LB ROI

Si tu le voyais aujourd'hui, cela lui rendrait un peu de courage; sa santé et son esprit s'en trouveraient également bien. —11 faut que tu le voies. Je t'accompagnerai.

iJlInfantb.

Je vous obéirai, sire.

s» LE 6EoL1E& DE SOI-MÊME.

LB ROI, à part.

Elle a bien vite consenti , et je Tois dans ses yeai qu'elle en est toute heureuse. Mais ne nous trahissons pas.

l'infante , à port.

Une fois que mon père m'aura vue en présence de celui que j'aime, il ne pourra plus s'opposer à mon mariage.

Us sortent.

SCÈNE n

Udo chambre.

Eotrent DES MUSICIENS, ROBERTO et BENITO, qui shabille.

ROBERTO

Comment votre altesse a-t-elle passé la nuit ?

BENITO

Fort bien. Jamais je n'ai fait un meilleur somme, ni dans un lit aussi beau et aussi riche. Aussi je croyais que je ne me réveillerais plus, et je me regardais comme le prince des loirs. ROBERTO, aux Muticiem,

Chantez pendant que son altesse s'habille.

Ulf MUSICIEN.

Chantons cet air nouveau qui est si joli.

On dnnto.

BENITO

Roberto?

ROBERTO

Seigneur?

BENITO

Dites donc à ces braillards de laisser là leurs bêtises, et que s'ils veulent être bien aimables, ils me chanteront la fameuse chanson, vous savez...

Il chante.

Le joyeux Morales S'en allait à cheval...

ROBERTO

C'est cette chanson que vous préférez ?

BENITO

Je crois bien ; il n'y en a pas d'aussi jolie. C'était toujours ma chanson quand j'allais dans la forêt avec Antona.

ROBERTO

Se peut-il que votre altesse ait si promptement oublié qui elle est? — La douleur vous a ôté le jugement.

BENITO

Ah ! c'est vrai ; j'oubliais que tout le monde m'appelle le prince..* je ne sais plus comment.

ROBERTO

Frédéric de Sicile.

aouRNEii: m, scisnë ii. 329

BENITO

Ahl oui, il faut bien que cela soit ainsi ; mais que je meure si je sais d'où m'est venue cette principauté ^ Et encore on ne veut pas que je dise que je suis ici dans mon pays, et que d'ici, de derrière ce& vitres et ces jalousies, je vois le village de Bclflorl... Dieu me soit en aidel cette maison là-bas n'est-ce pas celle d'Antonio et de Juana? et cette petite par ici n'est-ce pas celle de Laurent et de Bartola? et cette autre, un peu plus loin, n'est-ce pas celle de Ginès et de Marina?... Ce petit drôle qui s'en va du côté de la taverne, n'est-ce pas celui qu'on dit fils du sacristain et de LIocia ? Je crois, ma foi, qu'on a raison... Ehl mon Dieu, n'aperçois-je pas derrière le rideau de sa boutique le barbier qui rAcle sa guitare; si bien que je l'entends, et même que je distingue l'air des Folies^? .. Mais je fuis bien bon de m'inquiéter de ca*>* je mange de bons

poulets à mes repas, je dors dans un lit bien mou, je m'habille avec des habits de soie ; eh bien ! que n'importe d'où cela me vient? Mensonge ou vérité, je ne suis pas si malheureux d'être Frère-le-Ric de Cécile^.

ROBERTO.

Laissons-le seul, car le voilà dans un accès de mélancolie. {Les Musiciens sortent,} Ah ça, ça'as-tu donc, imbécile? qu'as-tu donc à te plaindre? K'es-tu pas mieux traité que tu ne le mérites? Que te faut-il encore?

BENITO

Je m'y attendais : on vient de me laisser seul avec vous. Quand nous sommes seuls, alors il faut que je paye vos soumissions, vos révérences, vos complaisances et vos seigneuries. Quand je dtne et qu'il y a là du monde, vous me servez de la façon la plus respectueuse, et quand le monde est parti, tous me bourrez d'injures et de rebuffades.

AOBERTO.

Ne devrais-tu pas être content du partage ? — Quand je te fais l'honneur de te servir une moitié de la journée, tu peux bien me servir à ton tour le reste du temps.

BBNro. «

Oui, mais il n'est pas nécessaire pour ça que vous me donniez des coups. {A part.} 11 me vient une bonne idée... je pourrai me venger de lui quand il y aura du monde.

Enlre FRÉDÉRIC.

FRIÉDÉRIC.

Noble et généreux prince, remerciez-moi pour la bonne nouvelle

' Eslapripdâ

Mé ha vénido no té eomo.

Le moiprincipia n'est pas espagnol. Principale se dit principal, '

* Les Folies d'Espagne.

* No me va tny nuu eon ttr Fray Francuco de Seneilia,

SDO LE GEOLIER DE SOI-MÊME.

que je vous apporte. Le roi et l'infante vont venir vous voir ;
voaa

êtes sauvé, vous allez être libre.

ROBERTO

Que votre altesse ne manque pas de dire toutes sortes de choses aimables ? à l'infante, à la Gonime à sa cousine et à sa future épouse.

BBNITO.

Pas si sot ; je sais ce que j'ai à dire et comment je dois me conduire avec vous. Vous me payerez tous vos vilains tours » aussitôt qu'il y aura du monde.

FRÉD[^]RIC.

Les voici. {A part.) amour! toi qui inspires toutes les ruses et toutes les tromperies des amans, fais réussir la nôtre. Puisse- le roi être persuadé que la divine Marguerite est éprise de ce prince !

EDlreDt LE ROI, LINFANTE et LE GAPITAINB.

LR ROI.

Votre altesse est sans doute étonnée de cette visite.

BBNITO.

Pas du tout, car Roberto m*avait déjà averti.

LE ROI

Vous devez voir dans ma démarche une preuve de mon estime " toute particulière et des sentimens de la princesse qui m'accompagne.

■ENTro.

Je baise les mains de la princesse.

l'infante.

Le roi mon seigneur, sachant jusqu'où allait votre mélancolie , a voulu venir. Cela vous prouve qu'il n'a plus désormais aucun ressentiment , et que vous n'avez rien à craindre; — car, par une loi pleine de sagesse et d'humanité, le prisonnier est sauvé qui a vu le

visage du roi.

LE ROI, à part.

Pauvre infante!... Elle a beaucoup de peine à cacher son amour.

^ BENITO

Je savais bien, sire, qu'un pauvre prisonnier n'avait rien à craindre de vous. {À part.) Je ne me croyais pas autant d'esprit. ROBERTO, à part.

Eh bien l ne voilà-t-il pas que cet animal s'avise de parler raisonnablement?

FRioéRic, à part.

Je suis tout surpris de l'entendre. — Est-ce le rang où il est monté qui a ainsi corrigé le naturel ?

BBNITO.

Allons, qu'on nous donne des sièges !

ROBBRTO.

Ils sont là sous la main de votre altesse.

BBNITO.

Vous allei me payer, Tami, tout rariéré. — (Il \$"a»gied. Haut.) Maintenant je suis bien ; et puisqu'il reste quelques sièges, votre majesté peut s'asseoir.

FRÉnéRic, à part.

Le Yoilà revenu à son caractère.

LE ROI, ha\$, à Vtnfantê, Et à cette heure, Infante, que me direz-vous d'un si aimable soupirant ?

l'infant.

Mais, mon père, est-ce que vous ne le trouvez pas fort bien? — Comme il avait bon air et bonne grâce I et avec quelle sensibilité il vous a dit de vous asseoir I Non, vraiment, quoiqu'on le vante beaucoup, à mon gré on ne le vante pas encore assez.

LE ROI. '

Comment ! vous trouvez quelque mérite à un pareil homme ? — En vérité, plutôt encore que de l'amour, c'est de la folie de ne pas voir à quel point cet homme est vulgaire et grossier. l'infant.

Hélas! amour ou folie n'est-ce pas la même chose?

LE ROI, à Benito.

Ce que je désire le plus en ce moment , c'est de me consulter avec votre altesse, à l'occasion de l'arrivée de votre frère.

BENITO.

Mon frère !... jamais de ma vie je n'ai eu de frère.

ROBERTO.

On vous dit que l'infant votre frère marche sur Naples. Est-ce que cela n'est pas clair?

BENITO.

Eh bien I je ne connaissais pas mon frère l'infant. {Tirant Vor-HUê de Roberto,) C'est votre faute, drôle; vous m'avez caché jusqu'à ce jour que j'eusse un frère. Vous me le payerez.

FR^D^RIC

Qu'est ceci?

LB ROI, bas, à Vinfantê.

Et en ce moment, que dites*vous? Sont-ce là les manières d'un prince, d'un gentilhomme?

l'infante.

Il m'a semblé d'une vivacité charmante. Il m'aurait fait rire!

LE ROI

Ma foi si de telles façons d'agir vous plaisent, vous n'êtes pas difficile.

l'infante.

Il avait une colère adorable.

LE ROI

Ëh bien ! ma fiilc, je ne juge pas du tout cet homme comme vous

le jugez; et plutôt que de vous donner à lui, j'aimerais mieux voir

mon royaume à feu et à aang.

Eh bien! dûst mon père et mon roi me blêmer de m'obsliner dans ma folle passion, je ne serai heureuse que lorsque j'aurai épousé Frédéric, qui m'écoute en ce moment. . FRéoÉAic, d part.

Cette réponse me ranime.

BBNITO.

Votre majesté en est témoin, ma cousine m'aime à la rage. l'infante, au roi.

Que peut-on trouver à redire à cet amour? Le prince Frédéric n'est-il pas de noble race ? n'est-il pas héritier présomptif du royaume de Sicile?

LE ROI

Sans doute ; mais quel homme !

l'infante.

Tout le monde l'estime pour son courage et son esprit.

BBNITO.

Oh ! oui, décidément, ma cousine m'aime à la rage.

lb roi.

Je suis confondu !... Penser que cet homme est prince, et que ma fille lui trouve du mérite !

l'infante.

Oui, mon père ; et je ferais l'éloge du prince Frédéric, s'il ne nous écoutait en ce moment.

Bnlre LE CAPITAINE.

LB CAPITAINEB.

Sire, un ambassadeur du roi de Sicile attend que vous lui permettiez de se présenter devant vous.

RoBERTo

Allons, tout va se découvrir.

Cet ambassadeur vient à point pour vous dire la vérité.

LB ROI

Il sera bien que je descende pour le recevoir. [A Beniio,) Votre altesse peut rentrer chez elle.

BBNITO.

Ma foi ! je n'en suis pas Tâché ; je n'ai pas diné, et j'ai faim. Je vais manger un bon pâié de veau froid, une demi-douzaine de perdreaux, deux ou trois lapins, une trentaine de pommes de terre, un fromage et douze poires ; car on ne jeune pas quand on est Albéric

}OIJRNTi& Ur, SCÈNE m. 333

de Cécile *. Je ?ais m'en donner comme un bienheureui ; je m'en

mettrai iusqa'aoi dents.

M son.

FRÉDÉRIC

Je ne retire, de crainte que l'ambassadeur ne me fasse reconnaître.

11 sort.

SCÈNE m

La ooor do cbàlMu.

Entrent ANTONA et DES VILLAGEOIS.

ANTONA.

Pardieu! il fiut que nous voyons comment les emballeurs ^ parlent aui rois, et ca ne sera pas une des choses les moins curieuses que nous aurons vues à Belflor.

Entrent LE ROI, LINFANTE et ROBERTO.

ROBERTO

Sire, si mes yeux ne me trompent, l'ambassadeur qui vient, c'est l'infant lui-même.

, LE ROI

Oh ! si cela devait en6n terminer tous mes ennuis l
l'infantb.

Puisse-t-il mettre un terme à mes peines t

Entre L'INFANT.

l'infant.

Sire, que votre majesté me permette de baiser sa main.

LB ROI

Oh ! nous vous connaissons; et je ne souffrirai jamais cela de votre altesse.

l'infants.

Ce serait étrange.

l'infant.

J'ai voulu être moi-même mon ambassadeur. Bien que ma personne soit connue , je réclame leurs privilèges ; — et après vous avoir remercié de votre bienveillant accueil^ je commence mon message. — Le prince Frédéric est entré seul dans la lice où il devait combattre don Pédre Sforze ; il s'est mesuré avec lui corps à corps et lance contre lance ; et s'il lui a donné la mort, c'a été de la façon la plus loyale : il ne mérite donc pas le traitement que vous lui avez infligé comme s'il s'était conduit traîtreusement. On dit que vous vous proposez de lui ôter la vie ; je ne puis le croire : cela serait indigne de votre rang, indigne de votre caractère, indigne de vous.

* Que eon \$sto freno riego Dt cecina bien l'opassa.

Freno riego de eeeina Tcut dire frein riéh» de salaison.

* Dans le texte Aotooa dit baxadores (qui n*est pas espagnol], au lieu de emhaxadoresy anbauadeun.

a)4 LE GEOLIER DE SOI-MÊME.

Rendez-moi donc mon frère, ou je soutiendrai dans le champ que vous êtes un roi perfide, puisque vous faites périr mon frère, vous qui lui deviez votre protection par cela seul que, se fiant à votre loyauté, il se présentait à un tournoi donné dans vos états.

LE ROI

Un roi qui donne un tournoi doit, je l'avoue, laisser à tous le champ libre; mais il ne doit pas souffrir qu'un aventurier inconnu, ou qu'un prince qui ne se fait pas connaître, joue de l'épée sérieusement en sa présence. Ceci vous explique l'emprisonnement du prince Frédéric. — Quant à ce qu'on vous a dit que je voulais lui ôter la vie, et même peut-être que je la lui avais déjà ôtée, je n'ai qu'une réponse à vous faire, et la meilleure à mon avis, — c'est de TOUS le montrer vivant. {Appelant,) Holà! gardes, qu'on dise surle-champ au goliverneur de venir ici avec le prisonnier. {A V infant.) Songez-j donc; je ne pouvais pas vouloir la mort du prince Frédéric, alors que, pour tout arranger, je m'occupais de son mariage avec Marguerite ; et ce mariage, je l'eusse fait, vive Dieu ! si je ne considérais que le prince n'a pas toute la prudence nécessaire. l'infant.

On m'avait trompé, sire; je vous en demande pardon, et m'en remets à votre bienveillance.

Enlre HÉLÈNE.

HÉLINE.

Si les larmes d'une femme peuvent toucher le cœur des hommes et des rois, je viens, sire, à vos pieds en pleurant. Comment, sire, pouvez-vous manquer à la justice à tel point que vous récompensiez un homme qui m'a tant offensée ? Comment mettez-vous Frédéric en liberté, et lui donnez-vous la main de l'infante, sans considérer que j'ai contre lui de si graves motifs de plainte?... Sire, j'ai perdu mon frère ; donnez moi un époui qui le remplace, qui défende mon honneur comme il l'eût défendu lui-même, et alors vous pourrez faire grâce au prince. Tout ce que je vous demande, sire, pour dédommagement de tous mes mal-

heurs, c'est que vous traitiez pour moi d'une alliance avec le duc de Mantoue, qui est, à votre insu, dans votre royaume , et alors je me tiendrai pour satisfaite et honorée.

LB ROI

Le duc de Mantoue ici?... En ce cas, je vous promets de vous le donner pour époui aujourd'hui même.

HÉLÈNE

Ah ! sire, quelle reconnaissance 1 [A part.) amour! me voilà bien vengée de la jalousie que me causait Marguerite! J'ai remporté la victoire en trompant qui me trompait.

IB ROI

Tenez, voilà le prisonnier qui paraît sur le rempart avec le gouverneur. Vous voyez que je ne l'ai pas tué.

JOURNÉE m, SCÈNE Ilf. 306

On Yoil paraître sur le rempart FRÉDÉRIC et BENITO.
I/INFANT.

Ah ! mon cher frère 1

l'infante, à pari.

L'infant les voyant tous deux et ne sachant lequel est le prison-» nier, lequel est le gourerneur, parle au premier comme k son frère. HÉLÂNB, à part.

Dieu me soit en aidel... Que Yois-je?... Quoi! c'est \k le prisonnier? Je jurerais que je le connais/ '

ANTONA.

Regardez donc, Berto, Belardo ; ou je suis ivre, ou ce prince-là n'est autre chose que Benito.

UN VILLAGEOIS

Ne parle pas tant, Antona; regarde et tais-toi.

ANTONA»

Pourquoi donc lui parle-t-on comme ça, puisque je le connais?
l'enfant.

mon frère! combien tes malheurs n'ont-ils pas fait verser de larmes à mes yeux ! Mais enfin je te vois, il suffit, tout est oublié.

BENITO

Quoi ! c'est là l'enfant mon frère ? En ce cas, il n'est pas bien malin mon frère l'enfant. — Mais voilà Antona.

FR[^]ÉRIC.

Tais-toi.

BBNrrro.

Tiens! les princes ne peuvent donc pas parler à Antona.

FRÉDÉRIC

Silence !

BENITO

C'est bon ! ne criez pas si fort.

ANTONA.

Berto, remarques-tu ce qui se passe? ^L'infant en personne est venu, et il parle à Benito comme s'il était le prince son frère. FRÉDÉRIC, à part,

U vais répondre pour tous deux de manière à prolonger leur erreur. (Haut.) Je suis si troublé, infant, que ne puis vous exprimer ma joie. Je me contente de sentir et de me taire.

, H «'éloigne avec Benito.

LINFANT.

Maintenant, sire, permettez-moi de vous demander pourquoi vous renoncez à lui donner la main de l'infante Marguerite.

LE ROI

Parce que je le crois incapable de gouverner.

l'infant.

C'est lui faire injure... On a toujours reconnu en lui une intelligence supérieure. . .

LE ROI

N'est-ce donc pu celui à qui vous avez parlé t

l'infant.

Oui, sire, c'est celui-là méine.

LE ROI

Eh bien I celui-là raéine a un langage et des manières d'une telle rusticité, qu'on le prendrait pour on paysan brutal plutôt que pour un gentilhomme.

l'infant.

Alors il faut que la prison lui ait dté le jugement, car il n'y avait]^u de cavalier plus distingué dans toute l'Italie. l'infante, à part.

Que se disent-ils donc là à voix basset

LE ROI

Vos incertitudes vont cesser. (A un DofMStique.) Qu'on amène à l'instant le prince Frédéric. {Lb Domestique sort,) Et si vous lui trouvez la moindre raison, je m'engage de nouveau à lui donner ma fille.

HÉLàNB, à part.

Pour que je puisse le croire, il faut qu'il l'appelle son frère en le voyant de plus près.

. LE DOMESTIQUE rentre avec BENITO.

BENITO

Je suis comme un cheval qu'on veut vendre au marché; tous m'essayent l'un après l'autre. [Au Roi.) Eh bien! qu'y a-t-il pour

le service de votre majesté? Dites, est-ce celui-là qui est mon frère?

LE ROI, à part.

Il s'est déjà trahi. {A V Infant.) Eh bien! vous avais-je trompé?
l'infant.

Certes, oui, puisque au lieu du prince Frédéric vous faites amener un homme qui n'a pas avec lui la moindre ressemblance.

LE ROI

Ce n'est donc pas celui-là que vous voyiez tout-à-l'heure et que vous avez reconnu pour votre frère ?

l'infant.

Non, assurément.

LE ROI

Quelle bizarre confusion !

HÉLÈNE

Cet homme, sire, est un vilain que je connais.

LE ROI

Eh bien 1 je n'ai pas d'autre prisonnier, et je ne puis vous rendre votre frère.

l'infant.

Cependant je l'ai tu.

JouRiNĖb: iir, SCÈNE m. 337

LE ROI

Qu'on appelle le gouverneur.

HÉLÀNB.

Songez bien, sire, à le traiter avec distinction, car le gouverneur n'est autre que le grand duc de Mantoue.

Encore quelque mystère.

Entre LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE

Le voici. *

Entre FRÉDÉRIC.

l'infant.

Voilà bien Frédéric I

FRÉDÉRIC

mon frère ! avec quel bonheur , avec quelle reconnaissance je vous presse dans mes bras! [Au Boi,) C'est moi, sire, qui suis le prince Frédéric, qui, épris de l'infante Marguerite, et sans craindre vos menacer, ai voulu rester ici comme le geôlier de moi-même; heureux si vous daignez tenir votre parole.

HÉLÈNE

Vous ne le pouvez pas , sire ; car vous m'avez promis , à moi , de me marier aujourd'hui au prince de Mantoue.

l'infante.

Ce prince, Hélène, est Frédéric de Sicile.

le roi.

Puisqu'il n'est pas le duc de Mantoue, donnez-lui la main, Marguerite.

l'infante.

Ma main et mon âme 1

FRÉDÉRIC.

Quel bonheur est le mien !

HÉLÈNE, à part.

Hélas ! tout espoir est perdu.

Soyez sans crainte, Hélène: je me charge de vous trouver un époux digne de votre mérite.

BENITO

Et à moi, en sortant de tout ça, est-ce qu'on ne me donnera rien pour avoir été le tambourin qui vous a tous mis en danse?

FRÉDÉRIC

Toi , tu auras deux mille écus et Ântona. — Et sur ce finit la comédie du Geôlier de soi*même. Pardonnez-en tous les défauts.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/calderon03barcgoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.